

KAREN M. McMANUS

l'autrice de QUI MENT ?



AUTRICE
BEST-
SELLER

VIRÉE MORTELLE

NATHAN

KAREN M. McMANUS

VIRÉE MORTELLE

Traduit de l'anglais (américain)
par Anne Delcourt

NATHAN

OceanofPDF.com

Couverture © Graphisme : Kerry Resnick ; Images : © Brickrena, Love the wind / Carola Araujo / Viorel Sima, Shutterstock ; Neustockimages, panic_attack, Istock.

L'édition originale de ce livre a été publiée pour la première fois en 2021 en anglais par Delacorte Press, une filiale de Random House Children's Books, département de Penguin Random House LLC, sous le titre *You'll be the death of me*.

Texte copyright : Karen M. McManus, 2021

Publié avec l'autorisation de Random House Children's Books,
Penguin Random House LLC, New York, USA.
Tous droits réservés.

Traduction française © 2022 Éditions Nathan, SEJER, 92 Avenue de France, 75013 Paris

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse,
modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

ISBN : 978-2-09-249370-0

OceanofPDF.com

Pour Zachary, Shalyn et Aidan

OceanofPDF.com

CHAPITRE UN

IVY

Même si je n'ai rien contre les bonnes vieilles check-lists, je commence à trouver que ma mère en fait un peu trop.

– Excuse-moi, c'est quelle page ?

On est sur Skype, et je feuillette le document qu'elle nous a laissé sur la table de la cuisine. Il est intitulé *Voyage des vingt ans de mariage Sterling-Shepard : instructions pour Ivy et Daniel* et compte onze pages. Recto verso. C'était la première fois que mon frère et moi devions rester seuls à la maison – quatre jours –, et elle a planifié nos journées avec la minutie et la précision militaire qu'elle met en tout. Entre la check-list et les appels sur Skype ou FaceTime, c'est tout juste si je me rends compte que mes parents sont partis.

– Page neuf, me répond-elle.

Alors qu'il est à peine 5 heures du matin à San Francisco, ses cheveux blonds sont noués dans son éternel chignon banane et son maquillage est irréprochable. Ils ont trois heures et demie devant eux avant le décollage de leur avion, mais elle est déjà fin prête.

– Juste après le paragraphe sur l'électricité.

– Ah, le paragraphe sur l'électricité, lâche mon frère dans un soupir théâtral. J'aurais cru qu'on pouvait allumer quand on en avait besoin et éteindre dans le cas contraire. Erreur. Grosse, très grosse, énorme erreur.

Il est en train de remplir un bol à ras bord de céréales multicolores. À seize ans, mon frère a toujours les goûts d'un petit de maternelle en matière de céréales.

– Une maison bien éclairée dissuade les cambrioleurs, déclare ma mère, semblant ignorer que rouler à vélo sans casque est ce qui ressemble le plus à un crime dans notre quartier.

Je me retiens de lever les yeux au ciel parce que je n'ai aucune chance de l'emporter dans un débat contre elle. Elle enseigne les statistiques

appliquées au MIT et dispose des dernières données sur absolument tout. Du coup, je feuillette le doc à la recherche du paragraphe « Cérémonie de remise du titre de CHVC » – la to-do list pour préparer la désignation de ma mère comme « Citoyenne d'honneur de la Ville de Carlton », qui vient récompenser sa participation à un rapport sur l'abus d'opiacés à l'échelle de l'État.

– Trouvé, dis-je en balayant rapidement la page pour vérifier que je n'ai rien oublié. Je suis passée récupérer ta robe au pressing hier, on est prêts.

– C'est justement de ça que je voulais te parler. On est censés atterrir à 17 h 30. Comme la cérémonie ne commence qu'à 19 heures, en principe, j'ai le temps de rentrer me changer. Mais je viens de me rendre compte que je ne t'avais pas donné de consignes pour le cas où on serait en retard et qu'on devrait filer directement à l'espace Mackenzie depuis l'aéroport.

– Hmm.

Je croise son regard perçant sur l'écran.

– Mais tu peux toujours, tu sais, m'envoyer un message si la question se pose ?

– Je le ferai si c'est possible. Mais le wifi ne marche pas toujours dans l'avion. À l'aller, il y a eu des coupures. D'ailleurs, il vaudrait mieux que tu t'inscrives pour recevoir les notifications de la compagnie aérienne. Quoi qu'il en soit, si on ne se pose pas avant 18 heures, je voudrais que tu nous rejoignes à la salle des fêtes. J'aurais aussi besoin de chaussures et de bijoux. Tu as un stylo sous la main ? Je vais t'indiquer lesquels m'apporter.

Daniel reprend des céréales, et je note rapidement ce qu'elle me dit en tâchant d'étouffer le fond d'agacement que m'inspire généralement mon frère. Je passe la moitié de mon temps à me demander pourquoi je dois fournir deux fois plus d'efforts que lui pour tout, mais cette fois, je l'ai bien cherché. Avant le départ de mes parents, j'ai insisté pour gérer l'ensemble des aspects de la cérémonie – surtout de peur que, si je ne m'occupais pas de tout, ma mère s'aperçoive qu'elle aurait mieux fait de désigner mon frère plutôt que moi pour prononcer le discours de présentation. Mon frère l'enfant prodige, qui a sauté une classe et qui m'éclipse dans toutes les matières de notre année de terminale, aurait été le choix logique.

Quelque part, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'elle regrette sa décision. Surtout depuis hier, où j'ai saboté irrémédiablement ma seule et unique chance de briller au firmament de la vie lycéenne.

L'estomac noué, je repousse mon bol de céréales en reposant mon stylo. Ma mère à l'œil de lynx surprend mon geste, bien sûr.

– Oh, excuse-moi, Ivy, je t'empêche de prendre ton petit-déjeuner ?

– Non, non, je n'ai pas faim.

– Il faut quand même que tu manges. Prépare-toi une tartine, ou prends un fruit.

Ça ne me tente pas le moins du monde.

– Ça ne passerait pas.

Elle plisse le front.

– Tu n'es pas en train de tomber malade, j'espère ?

– Crise d'allergie à *Boney*, glisse sournoisement Daniel en simulant une quinte de toux.

Après l'avoir fusillé du regard, je jette un coup d'œil vers ma mère pour voir si elle a saisi l'allusion.

Ça n'a pas manqué.

– Oh, ma puce, dit-elle d'un air compatissant, bien que légèrement exaspéré. Tu penses encore à cette histoire d'élection ?

– Non.

Mensonge. L'élection. La débâcle d'hier. Où moi, Ivy Sterling-Shepard, déléguée de classe depuis trois ans, je me suis fait rafler le titre par Brian Mahoney, alias « Boney », qui s'était présenté pour rigoler. Son slogan était, je cite : « Votez pour Boney et il vous fichera la paix ».

Bon, d'accord, c'était plutôt accrocheur. Sauf qu'il est réellement devenu délégué et qu'il est bien décidé à ne rien faire, alors que j'avais toutes sortes d'idées pour améliorer la vie au lycée de Carlton. J'avais travaillé avec un maraîcher du coin pour proposer des plats bio au bar à salades, et sur un programme de médiation avec un des conseillers d'orientation pour régler les conflits entre élèves. Sans parler d'un partage des ressources avec la bibliothèque municipale pour qu'elle mette des livres audio et numériques à disposition des élèves au lycée. J'avais même commencé à réfléchir à une collecte de sang pour l'hôpital de Carlton, alors que je m'évanouis à la simple vue d'une aiguille.

Mais au final, rien de tout ça n'a intéressé personne. Du coup, ce matin, à 10 heures tapantes, Boney fait son discours officiel de vainqueur de l'élection devant toute la classe. S'il est dans la même veine que les débats qu'on a eus jusqu'ici, ça va se résumer à de longs épisodes de chahut entre deux blagues de pets.

J'essaie de garder la tête haute, mais ça fait mal. Le conseil des élèves, j'ai ça dans la peau. C'est même la seule activité où je réussis à me montrer meilleure que mon frère. Bien que ce soit vite dit, puisqu'il n'a jamais pris la peine de se présenter à la moindre fonction représentative. Mais n'empêche. C'était mon truc à moi.

Ma mère me glisse un regard du genre : « Bon, une petite dose d'amour vache s'impose », l'une de ses expressions les plus éloquentes, juste après : « Je ne te conseille pas de prendre ce ton avec moi. »

– Chérie, je sais que ça a été une grosse déception mais essaie de ne pas ruminer, ou tu vas finir par te rendre vraiment malade.

– Qui est malade ?

La voix de mon père résonne quelque part dans leur chambre d'hôtel. Une seconde plus tard, il sort de la salle de bains en séchant ses cheveux poivre et sel avec une serviette, en tenue décontractée spécial voyage en avion.

– J'espère que ce n'est pas toi, Samantha. Pas juste avant un vol de six heures.

– Je vais très bien, James. Je suis en train de parler aux...

Mon père s'approche du bureau où elle est installée.

– C'est Daniel ? Daniel, tu n'as pas mangé au club, par hasard ? Il paraît qu'ils ont eu une intoxication alimentaire le week-end dernier.

– Ouais, mais je mange jamais là-bas, le rassure mon frère.

Mon père lui a trouvé un boulot d'étudiant dans un country club qu'il a contribué à créer dans la ville d'à côté, et bien que Daniel n'y soit qu'aide-serviteur, il se fait une blinde en pourboires. Même s'il s'était empoisonné en mangeant des fruits de mer, je suis sûre qu'il ferait l'effort d'aller travailler aujourd'hui rien que pour agrandir sa collection de baskets de luxe.

Comme d'habitude, je suis la cinquième roue du carrosse dans la famille Sterling-Shepard. Je m'attends presque à ce que mon père demande des nouvelles de Mila, notre teckel, avant de penser à moi.

– Personne n'est malade, dis-je quand son visage apparaît sur l'écran derrière l'épaule de ma mère. C'est juste... je me demandais si je pourrais aller en cours un peu plus tard aujourd'hui. Vers 11 heures, quoi.

Mon père prend un air stupéfait. Je n'ai jamais manqué un cours de tout le lycée. Ce n'est pas que je ne tombe jamais malade, mais je me donne toujours tellement de mal pour rester en tête de classe que je vis dans la peur de me faire distancer. La seule fois de ma vie où j'ai séché, c'était en

sixième, lors d'une sortie scolaire à la Société horticole du Massachusetts, avec deux garçons de ma classe que je connaissais à peine.

On était assis au fond de l'auditorium et, à un moment particulièrement soporifique du discours de présentation, Cal O'Shea-Wallace, qui était assis non loin de moi, a commencé à se rapprocher furtivement de la porte. C'était le seul garçon de notre classe qui avait deux papas, et je rêvais secrètement qu'on devienne amis parce qu'il était marrant, qu'il avait un nom de famille composé comme moi et qu'il portait des tee-shirts flashy qui me fascinaient. Il a croisé mon regard, puis celui de mon voisin, Mateo Wojcik, et il nous a fait signe de le suivre. Mateo et moi, on a échangé un coup d'œil, on a haussé les épaules et on est partis.

Je m'étais imaginé qu'on allait traîner une minute dans le couloir en ayant peur de se faire prendre, mais la sortie se trouvait *pile* en face. Quand Mateo a poussé la porte, on s'est retrouvés en plein soleil, dans une espèce de parade en l'honneur d'une récente victoire des Red Sox. Alors, au lieu de faire demi-tour, on s'est fondus dans la foule et on a passé deux heures à défiler dans Boston, sans que personne ne s'aperçoive de notre disparition. Toute l'aventure – baptisée par Cal « le Jour le Plus Cool du Monde » – a créé entre nous trois une amitié qui, à l'époque, paraissait devoir durer toujours.

Elle n'a duré que jusqu'en quatrième, ce qui revient presque au même selon le mode de comptage des années à cet âge-là.

– Pourquoi 11 heures ?

La voix de mon père me ramène brusquement dans le présent, tandis que ma mère se retourne vers lui.

– Il y a la réunion post-élection des délégués ce matin, lui explique-t-elle.

– Ah.

Le beau visage de mon père prend une expression compatissante.

– Ce qui s'est passé hier est une honte, Ivy, Mais ce n'est en aucun cas le reflet de ta valeur et de tes compétences. Ce ne sera pas la première fois, ni la dernière, qu'un bouffon se voit confier un poste qu'il ne mérite pas. La seule chose à faire, c'est de relever la tête.

– Tout à fait.

Ma mère approuve si énergiquement qu'une mèche menace de s'échapper de son chignon banane. Sans aller jusque-là. Ses cheveux n'oseraient pas.

– Par ailleurs, reprend-elle, je ne serais pas surprise que Brian démissionne rapidement. Il n’a pas du tout l’étoffe d’un délégué de classe. Passé l’effet de nouveauté, tu pourras le remplacer.

– Absolument, embraye gaiement mon père, comme si le fait de passer derrière Boney Mahoney n’était pas une manière dégradante de devenir déléguée de classe. Et rappelle-toi, Ivy : les choses se déroulent rarement aussi mal que ce qu’on imagine à l’avance. Je suis sûr que ça va aller, aujourd’hui.

Il pose la main sur le dossier de la chaise de ma mère et ils sourient de concert en attendant que j’acquiesce, encadrés par les bordures de l’écran comme dans un cadre photo. Ils forment l’équipe parfaite : ma mère posée et analytique, mon père chaleureux et exubérant, et aussi convaincus l’un que l’autre d’avoir toujours raison.

Le problème est qu’ils n’ont jamais subi le moindre échec. Samantha Sterling et James Shepard ne connaissent que des succès depuis leur rencontre à la Columbia Business School, bien que mon père ait arrêté ses études six mois plus tard pour se lancer dans l’immobilier. Il a commencé ici à Carlton, sa ville natale de la proche banlieue de Boston, devenue bobo juste après qu’il a acheté deux maisons victoriennes décaties. Aujourd’hui, vingt ans plus tard, il fait partie de ces promoteurs immobiliers immunisés contre la crise, qui réussissent toujours à acheter pour pas cher et à faire de gros bénéfices à la revente.

Tout ça pour dire que ni l’un ni l’autre ne sont en mesure de comprendre qu’on puisse avoir besoin de prendre une journée. Pas même une matinée.

Mais je n’ai pas l’énergie de me plaindre face à leur optimisme conjugué.

– Je sais, dis-je en réprimant un soupir. Je blaguais.

– C’est bien, approuve ma mère avec un hochement de tête. Et qu’as-tu prévu de porter ce soir ?

– La robe que m’a offerte tante Helen.

Je sens renaître une lueur d’enthousiasme. La sœur de ma mère, nettement plus âgée qu’elle, a beau frôler la soixantaine, elle a beaucoup de goût – et beaucoup d’argent –, grâce aux romans sentimentaux dont elle vend des centaines de milliers d’exemplaires par an. Son dernier cadeau est une robe d’un créateur belge dont je n’avais jamais entendu parler, et c’est le vêtement le plus classe que j’aie jamais eu. Je ne l’ai encore jamais portée ailleurs que dans ma chambre.

– Et pour les chaussures ?

Je n'en ai pas qui soient à la hauteur de la robe, mais tant pis. Avec un peu de chance, tante Helen comblera cette lacune à la parution de son prochain best-seller.

– Des escarpins noirs.

– Parfait, valide ma mère. Bon, en ce qui concerne le dîner, étant donné l'heure de notre arrivée, surtout ne nous attendez pas. Vous n'aurez qu'à décongeler un peu de chili con carne, ou...

– Je mange à l'Olive Garden avec Trevor après l'entraînement, l'interrompt Daniel.

Elle fronce les sourcils.

– Tu es sûr d'avoir le temps ?

C'est sa manière de lui demander de modifier son emploi du temps, mais il esquivé le piège.

– Bien sûr.

Alors qu'elle semble sur le point de protester, mon père pianote sur le bureau.

– On ferait mieux d'en rester là, Samantha, lui dit-il. Tu n'as pas encore fait tes bagages.

– Ah, c'est vrai, soupire ma mère.

Comme elle déteste manquer de temps pour faire ses valises, je me dis qu'on en a fini, mais elle prend le temps d'ajouter :

– Un dernier point, Ivy... Tu as rédigé ton discours pour la cérémonie ?

– Oui, bien sûr, je te l'ai envoyé par mail hier, tu te souviens ?

– Oui, oui, il est parfait. Je voulais seulement dire...

Pour la première fois depuis le début de notre conversation, elle paraît hésiter, ce qui ne lui arrive pratiquement jamais.

– Mais tu vas prendre tes notes avec toi ? Je sais que tu es... Je sais que, parfois, tu as le trac.

Mon ventre se noue.

– Elles sont dans mon sac à dos.

– Daniel ! aboie soudain mon père. Tourne l'écran, Ivy, je veux parler à ton frère.

– Hein ? Pourquoi ? demande celui-ci, sur la défensive.

Mes joues brûlent déjà sous l'effet de l'humiliation. Je sais ce qui va suivre.

Bien que je ne voie plus la tête de mon père, je n'ai pas de mal à l'imaginer en train de prendre son air grave. Le pauvre, il a beau faire, il est

incapable de paraître ne serait-ce qu'un minimum intimidant.

– Écoute, fils. Promets-moi que, quoi qu'il arrive, tu ne toucheras pas au discours de ta sœur.

– Mais enfin, papa, jamais je... Ah, c'est pas vrai !

Daniel s'affale sur sa chaise en levant les yeux au ciel d'un air théâtral et je dois faire un effort surhumain pour ne pas lui jeter mon bol de céréales à la figure.

– On pourrait passer à autre chose, un jour ? s'insurge-t-il. C'était une blague. Je n'avais pas pensé qu'elle le lirait pour de vrai !

– Je te demande de me le *promettre*. Cette soirée est très importante pour ta mère. Dois-je te rappeler à quel point ta sœur a été chamboulée la dernière fois ?

S'ils continuent à parler de ça, je vais vomir pour de bon.

– C'est bon, papa. C'était juste une blague débile. Je m'en suis remise.

– On ne dirait pas, me signale mon père.

Il a raison.

Je tourne de nouveau l'écran vers moi en plaquant un sourire sur mon visage.

– Mais si, je t'assure. C'est de l'histoire ancienne.

À en juger par son air dubitatif, il ne me croit pas. Et il n'a pas tort. Comparé à l'humiliation d'hier, ce qui s'est passé au printemps est effectivement de l'histoire ancienne. Mais en aucun cas je ne m'en suis « remise » comme je le prétends.

Le comble, c'est que les circonstances étaient totalement insignifiantes. J'étais chargée du discours de clôture du spectacle des premières de l'an dernier, et je savais que plus personne ne serait très concentré. Je l'avais quand même rédigé soigneusement, comme je le fais toujours, parce que ça me stresse de parler en public et que je ne voulais rien oublier.

Ce qui m'avait échappé, jusqu'à ce que je me retrouve sur l'estrade devant toute la classe, c'est que Daniel avait remplacé mon texte par une page du dernier roman de notre tante, *Le Feu intérieur*, une histoire vaguement érotique avec un pompier. Et, sous l'effet de la panique, j'ai... basculé dans une sorte d'état second, et carrément *lu* le passage. Tout haut. D'abord dans un silence surpris, tout le monde croyant que ça faisait partie du spectacle, puis au milieu d'un tonnerre de rires quand ils ont compris que non. Un prof a dû se précipiter sur scène pour m'arrêter alors que je

m'étais lancée dans le portrait du héros dans toute la gloire de ses qualités anatomiques.

Je ne comprends toujours pas comment ça a pu se produire. Comment mon cerveau a pu se pétrifier comme ça pendant que ma bouche continuait à fonctionner. C'était atrocement gênant. Précisons que ça marque le moment exact où tout le lycée a commencé à me prendre pour une débile.

Boney Mahoney n'a fait que rendre la chose officielle.

Le fait de ne plus voir mon frère n'empêche pas mon père de continuer à le sermonner :

– Et ne te moque pas de ta tante, Daniel. Elle a une énergie créative impressionnante. Si tu réussis ta vie professionnelle à moitié aussi bien qu'elle, tu pourras t'estimer heureux.

– Je sais, maugrée Daniel.

– À ce propos, j'ai vu avant notre départ qu'elle nous avait envoyé un exemplaire non corrigé de *Foudroyés*. Si j'en entends un seul mot ce soir, je peux t'assurer que...

– Papa, arrête, dis-je. Tout se passera bien. Cette soirée va se dérouler parfaitement.

Je me force à me montrer convaincue en croisant le regard inquiet de ma mère – comme s'il reflétait tous mes échecs de ces derniers temps. Je dois me remettre sur les rails et effacer ce regard une fois pour toutes.

– Elle sera à la hauteur de tes mérites, maman. Promis.

CHAPITRE DEUX

MATEO

L'ennui avec les gens qui fonctionnent comme des machines à vapeur, c'est qu'on ne sait jamais jusqu'à quel point ils peuvent encaisser avant de tomber en rade.

J'ai toujours été persuadé de remplir ma part du contrat côté corvées ménagères. Mais maintenant que ma mère a perdu environ la moitié de ses capacités habituelles, je dois regarder les choses en face : le Mateo d'avant était lamentable. J'ai beau essayer de m'améliorer, la plupart du temps, je ne pense pas à ce qu'il y a à faire jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Comme maintenant, en face du frigo vide. Dire que j'ai bossé cinq heures à l'épicerie hier et que je n'ai pas songé une minute à rapporter quelque chose à la maison.

– Oh, chéri, je suis désolée, on est à court d'à peu près tout ! me lance ma mère.

Elle est au salon, en train de faire ses exercices de rééducation, mais tout le rez-de-chaussée de la maison est une sorte d'open space et j'ai toujours l'impression qu'elle a des yeux dans le dos.

– Je n'ai pas pu faire de courses cette semaine. Tu crois que tu peux prendre ton petit-déjeuner au lycée ?

Tout est infâme à la cafète du lycée, mais le dire serait digne du Mateo d'avant.

– Ça marche, dis-je en refermant le frigo sous les protestations de mon estomac.

– Tiens !

Alors que je me retourne vers ma cousine, assise à la table de la cuisine, elle me lance une barre de céréales sortie de son sac à dos. Je la dépiaute aussitôt pour mordre dedans.

– Tu me sauves la vie, dis-je la bouche pleine.

– C'est toujours un plaisir, frousin.

Autumn vit avec nous depuis sept ans, depuis que ma tante et mon oncle sont morts dans un accident de voiture quand elle avait onze ans. Ma mère était déjà seule à l'époque – elle venait de divorcer, à la consternation de sa famille portoricaine et dans l'indifférence totale de celle, polonaise, de mon père – et Autumn n'était que sa nièce par alliance. Ça aurait dû la placer assez loin dans la liste des gens susceptibles de prendre en charge une orpheline traumatisée, surtout avec tous les couples mariés qu'il y avait du côté de mon père. Mais ma mère a toujours été celle qui prend les choses en main dans les galères.

Et aussi, contrairement à tous les autres, elle a voulu accueillir Autumn.

« Cette gamine a besoin de nous, et on a besoin d'elle, a-t-elle opposé à mes objections indignées alors qu'elle repeignait mon ex-salle de jeu en bleu lavande. C'est normal, dans une famille, de se serrer les coudes, de veiller les uns sur les autres, non ? »

Au début, je n'étais pas content. Autumn faisait beaucoup de conneries, ce qui n'avait rien d'étonnant, mais ça déstabilisait énormément le gamin de dix ans que j'étais. On ne savait jamais quand elle allait péter un plomb, ni ce qu'elle allait démolir. La première fois qu'on est allés faire des courses à trois avec ma mère, une vendeuse pas très futée lui a dit :

« Regardez-moi ces magnifiques cheveux roux ! Ton frère et toi, vous ne vous ressemblez tellement pas ! »

Le visage d'Autumn s'est figé.

« C'est mon *cousin*, a-t-elle répondu, les yeux remplis de larmes. Je n'ai pas de frère. Je n'ai *personne*. »

Sur quoi elle a balancé son poing sur le présentoir de bonbons posé à côté de la caisse, ce qui a bien fait flipper la vendeuse.

Pendant que je ramassais les paquets de bonbons, ma mère a posé les mains sur les épaules d'Autumn pour l'entraîner à l'écart.

« Eh bien, peut-être que, maintenant, tu as un frère *et* un cousin », lui a-t-elle dit d'un ton léger, un peu comme s'il ne s'était rien passé.

« Un frousin », ai-je ajouté en remettant les bonbons n'importe comment.

Ça a presque fait rigoler Autumn, et c'est resté.

Comme j'ai englouti ma barre de céréales en trois bouchées, elle m'en lance une deuxième.

– Tu bosses à l'épicerie, ce soir ? me demande-t-elle.

J'attaque la deuxième barre avant de répondre :

– Non, chez Garrett. (Je suis serveur dans un bar de quartier sans chichi, celui de mes deux petits boulots que je préfère.) Et toi, c’est quoi, ton programme, aujourd’hui ? Serveuse ?

– Le Van de l’Éventreur.

Entre autres petits jobs, elle travaille chez Sorrento, une boîte d’affûtage pour qui elle fait le tour des restaurants de toute la région de Boston dans un vieux van pourri avec un grand couteau dessiné sur le flanc. Le surnom n’a pas été dur à trouver.

– Tu y vas comment ?

Comme on n’a qu’une voiture, on passe notre vie à jongler pour se déplacer.

– Gabe passe me prendre. Il peut sûrement te déposer au lycée, si tu veux.

– T’es dure avec moi.

Je ne prends pas la peine de cacher ma grimace. Elle sait que je ne peux pas encaisser son petit ami. Quand ils ont commencé à sortir ensemble en terminale, au printemps, j’ai cru que ça ne durerait pas plus d’une semaine. Ou disons que je l’ai espéré. J’ai été pris d’une « aversion irrationnelle » pour lui, comme dit Autumn, la première fois que je l’ai entendu répondre au téléphone en disant « *Dígame* ». Ce qu’il s’obstine à faire, tout le temps.

« En quoi ça te gêne ? me demande-t-elle quand je râle. C’est juste une formule. Arrête de te trouver des excuses quand tu détestes quelqu’un. »

C’est un truc pour se la péter, voilà ce qui me gêne. Ce mec ne parle même pas espagnol.

En plus, ils ne vont pas du tout ensemble, à moins de raisonner en termes d’équilibre. Autumn se sent concernée par tout alors que Gabe n’en a rien à battre de rien. Au lycée, c’était le chef de la bande des fêtards, et maintenant il prend une année de « césure ». Pour ce que j’en vois, ça consiste à continuer à se comporter comme un lycéen, les devoirs en moins. Il n’a pas de petit boulot, ce qui ne l’a pas empêché, ne me demandez pas comment, de s’acheter une Camaro flambant neuve. Il fait rugir son moteur devant chez nous d’une manière insupportable chaque fois qu’il vient chercher Autumn.

Elle croise les bras en penchant la tête sur le côté.

– Très bien. Je t’en prie, cogne-toi deux kilomètres à pied par pur mauvais esprit si ça peut te faire plaisir.

– C’est bien mon intention.

Je finis ma barre de céréales et je jette le papier dans la poubelle. C'est peut-être de la pure jalousie. En ce moment, j'en veux un peu à tous ceux qui ont droit au superflu sans avoir à se bouger le cul. J'ai deux petits boulots et Autumn, qui vient de finir le lycée, en a trois. Et ça ne suffit pas. Pas depuis la double tuile qui nous est tombée dessus cette année.

Ma mère entre dans la cuisine à petits pas, en faisant attention de ne pas boiter. Tuile numéro un : en juillet, ma mère a appris qu'elle souffrait d'arthrose, une maladie de merde qui flingue les articulations et qui n'est pas censée affecter les gens de son âge. Elle passe son temps à faire de la rééducation, ce qui ne la dispense pas de prendre des anti-inflammatoires pour marcher sans le sentir passer.

– Comment ça va, tante Elena ? lui demande Autumn avec une gaieté un peu artificielle.

– Super ! répond ma mère d'un ton encore plus guilleret.

Ma cousine a été à bonne école. Je détourne la tête en serrant les dents, parce que je n'ai pas son talent pour faire semblant. J'ai l'impression d'être percuté par un poids lourd chaque fois que je vois ma mère se traîner du salon jusqu'à la cuisine, elle qui courait le cinq mille mètres et qui jouait au foot tous les week-ends.

Pas que je me fasse des illusions sur la justice qui gouverne ce monde. J'ai pigé comment ça marche il y a sept ans, quand un conducteur bourré a défoncé la voiture des parents d'Autumn et s'en est tiré sans une égratignure. Mais je ne m'y fais pas.

Ma mère atteint le plan de travail et s'appuie dessus.

– Tu as pensé à passer prendre mes médicaments, Autumn ?

– Ouai. Ils sont là.

Ma cousine sort de son sac à dos un sachet en papier blanc et le tend à ma mère. Elle croise rapidement mon regard avant de baisser de nouveau les yeux sur son sac.

– Tiens, la monnaie.

– La monnaie ?

Ma mère hausse les sourcils devant la grosse liasse de billets de vingt qu'elle lui tend. Ces médicaments sont ruineux.

– Je ne pensais pas qu'il en resterait. C'était combien ?

– Quatre cent quatre-vingts dollars.

– Mais comment... ? Tu as payé avec ma carte de crédit ?

– Non. La somme non remboursée n'était que de vingt dollars, cette fois.

Comme ma mère n'a pas amorcé un geste pour prendre l'argent, Autumn se lève et pose les billets devant elle sur le comptoir, avant de se rasseoir en prenant un chouchou pour s'attacher les cheveux.

– Le pharmacien dit qu'ils ont remplacé ton médicament par un générique.

– Ah bon ?

Je regarde mes pieds, sachant que je n'ai aucune chance de réussir à la regarder, elle.

– Ouais. Mais t'en fais pas, c'est la même formule.

Autumn est bonne comédienne, mais je ne peux pas m'empêcher de me raidir. Ma mère a le détecteur de mensonges intégré le plus efficace que je connaisse.

Le fait qu'elle se contente d'enregistrer l'information par un clignement de paupières et un sourire reconnaissant montre à quel point les derniers mois ont été rudes.

– Eh bien, ça faisait longtemps que je n'avais pas reçu une aussi bonne nouvelle.

Elle sort un flacon couleur ambrée du sachet, le dévisse et regarde à l'intérieur, comme si elle avait du mal à croire qu'il puisse s'agir du bon médicament. Elle doit être satisfaite, parce qu'elle va prendre un verre dans le placard pour le remplir au robinet de l'évier.

Autumn et moi, on la regarde tous les deux d'un œil attentif jusqu'à ce qu'elle ait avalé le cachet. Elle saute des doses depuis des semaines pour faire durer le flacon le plus longtemps possible. Nos finances sont vraiment dans le rouge, en ce moment.

Ce qui nous amène à la tuile numéro deux : ma mère avait sa propre affaire, un bowling nommé le Râteau qui était une institution à Carlton. On y travaillait tous les trois, et c'était génial. Jusqu'à ce qu'un ado se blesse il y a trois mois en glissant sur une piste trop bien huilée et que ses parents portent plainte. Le temps que les choses se tassent, le Râteau avait fait faillite, et ma mère a dû vendre en catastrophe. James Shepard le Grand Promoteur de Carlton a remporté le morceau pour une bouchée de pain.

Je ne devrais pas en faire une affaire personnelle. « C'est juste du business, me répète ma mère. Je suis contente que ce soit James. Il en fera quelque chose de bien. » Et c'est sans doute vrai. Il lui a montré les plans de son nouveau bowling slash complexe de loisirs, qui sera bien plus stylé que le Râteau sans pour autant être trop prétentieux pour la ville, et il lui a

proposé une mission de consultante à l'étape de finalisation du projet. Ça pourrait même déboucher sur un boulot peinard pour elle dans la boîte. À condition de ne pas être pressé.

Le truc, c'est que j'ai été copain avec la fille de James, Ivy. Et même si c'était il y a longtemps, j'avoue avoir trouvé ça assez nul de l'apprendre par lui et pas par elle. Parce que je sais qu'elle était au courant, elle a ces infos-là bien avant tout le monde. Elle aurait pu me prévenir. Même pas.

Cela dit, qu'est-ce que j'en ai à faire ? Pour ce que ça aurait changé... De toute façon, on ne se voit plus. Mais quand James Shepard est venu chez nous avec son ordinateur portable rose gold et ses plans d'archi, tout sympa et charmant et respectueux, pour expliquer comment sa boîte allait tout rebâtir à partir des cendres des rêves de ma mère, tout ce que j'ai pensé, c'est : « Putain, Ivy, t'aurais pu me le dire. »

– La Terre appelle Mateo.

Ma mère est en train de claquer des doigts sous mon nez. Je devais être perdu dans mes pensées depuis un moment parce que je ne l'ai même pas vue approcher. Merde. Quand je décroche comme ça, ça l'inquiète. Justement, elle m'observe comme si elle essayait de lire dans mon cerveau.

– Tu es sûr que je ne peux pas te convaincre de passer la journée dans le Bronx ? Tante Rose serait contente de te voir.

– J'ai cours.

– Je sais. Mais ce serait exceptionnel. Ça te ferait du bien. À toi aussi, Autumn. Vous travaillez comme des fous, tous les deux.

Elle a raison. Ce serait vraiment génial de prendre une journée, si ça n'impliquait pas sept heures de route avec Christy son amie de fac, qui a proposé de faire le chauffeur dès que ma mère lui a dit qu'elle irait bien voir tante Rose pour ses quatre-vingt-dix ans. Elle a du mal à conduire longtemps, maintenant. Sauf que Christy est une vraie pipelette. Elle n'arrête *jamais*. Et ça finit toujours par tourner autour de trucs qu'elles ont faits quand elles étaient étudiantes et que je préférerais continuer à ignorer jusqu'à la fin de mes jours. Alors je mens :

– J'aimerais bien, mais Garrett manque de personnel, ce soir.

– Et Vin Sorrento a besoin de moi, renchérit aussitôt Autumn. Tu sais ce que c'est, ces couteaux ne s'affûtent pas tout seuls. Mais on appellera tante Rose pour lui souhaiter son anniversaire.

Elle n'est pas plus fan que moi des monologues de Christy.

À ce moment-là, un rugissement familier me vrombit dans les oreilles et me fait grincer des dents. Je vais ouvrir. Pas d'erreur, c'est la Camaro rouge de Gabe, qui fait gronder le moteur en faisant semblant de ne pas me voir, un bras posé nonchalamment sur la portière. Il est affalé dans son siège, mais pas au point qu'on ne distingue pas ses cheveux gominés et ses lunettes de soleil polarisées. Est-ce que je le détesterais moins s'il n'avait pas tout le temps l'air d'un gros connard ? Nous ne le saurons jamais.

Je me mets à frapper lentement dans mes mains au moment où Autumn sort à son tour. Son regard fait la navette entre la voiture et moi.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– J'applaudis le moteur de Gabe, dis-je en frappant encore plus fort, jusqu'à m'en faire mal aux paumes. Ça a l'air important pour lui.

Elle me bouscule, interrompant mes applaudissements.

– Arrête de te comporter comme un con.

– C'est lui, le con.

J'ai riposté du tac au tac, par réflexe. On pourrait avoir cette conversation en dormant.

– Allez, mon chou ! lui lance Gabe en levant le bras pour lui faire signe. Tu vas être en retard au boulot.

Le portable d'Autumn sonne dans sa main et on baisse les yeux dessus en même temps. Le moteur de la Camaro rugit de plus belle.

– C'est qui, « Charlie » ? dis-je. Ton nouveau mec ? Pitié, dis-moi que c'est ça.

Je m'attends à ce qu'elle lève les yeux au ciel, mais elle se contente de ranger son téléphone.

– C'est personne.

J'ai un picotement dans la nuque. Je connais ce ton. Il n'annonce rien de bon.

– C'est ce que je crois ?

Elle secoue fermement la tête.

– Moins tu en sais, mieux ça vaut.

J'en étais sûr.

– Tu fais des arrêts supplémentaires aujourd'hui ?

– Ça se pourrait.

Ma mâchoire tressaille.

– Ne fais pas ça.

Son visage s'assombrit.

- Je n’ai pas le choix.
- Encore combien de temps ?

Cette conversation aussi, on pourrait l’avoir en dormant.

- Aussi longtemps que je pourrai.

Elle remonte la bretelle de son sac à dos sur son épaule et je lis dans son regard la question qu’elle me pose depuis des semaines : *On est censés s’occuper de notre famille, oui ou non ?*

Il n’est pas question que je lui donne mon feu vert. En même temps, qu’est-ce que je peux lui répondre ?

Ben ouais. C’est sûr.

OceanofPDF.com

CHAPITRE TROIS

CAL

– Il est orange, dis-je à Viola quand elle pose le donut devant moi.

– Tu t’attendais à quoi avec de la poudre de Cheetos ?

Malgré ses quarante ans bien tassés, elle est capable de lever les yeux au ciel avec autant d’éloquence que n’importe quel lycéen.

Je tapote prudemment le fourrage du beignet du bout de l’index, qui en ressort orange vif.

– Et c’est bon ?

– Tu connais le slogan de Dingo Donuts, beau gosse.

Un poing sur la hanche, elle penche la tête sur le côté en attendant ma réponse.

– « Jamais trop chelou », dis-je consciencieusement.

– C’est ça.

Elle me tapote l’épaule avant de repartir pour les cuisines.

– Bon donut mousse bavaroise aux Cheetos !

Je fixe l’ovni orange qui trône dans mon assiette avec un mélange d’angoisse et de curiosité. Dingo Donuts est mon fast-food préféré de tout le grand Boston pour le petit-déj, mais je n’étais pas venu depuis un moment. J’ai du mal à trouver des volontaires pour venir manger ce genre de trucs avec moi, à moins qu’ils ne fassent dans le second degré. Mon ex, Noemi, qui est une obsédée de la bouffe saine et qui ne mange pas de gluten, a refusé d’y mettre les pieds malgré toutes mes supplications. Du coup, quelque part, je trouve ça encore plus vexant qu’elle ait fini par me larguer au Veggie Galaxy.

« Je ne comprends pas ce qui t’arrive. Je ne te reconnais plus, m’a-t-elle déclaré la semaine dernière devant une salade de chou kale au seitan. Comme si les aliens avaient enlevé le vrai Cal en laissant juste son enveloppe. »

« Euh, wouah ! OK. C'est un peu raide, ai-je marmonné, avec l'impression de me prendre un coup de poignard. Je suis un peu distrait en ce moment, c'est tout. »

Je l'avais vu venir. Pas la rupture, mais je savais qu'il y avait de l'eau dans le gaz. On s'était à peine vus cette semaine-là et bam, je reçois un message qui dit : « On se retrouve au Veggie Galaxy demain ? » Ça m'a inquiété, et pas juste parce que j'ai horreur du chou kale.

« Ce n'est pas l'effet que ça me fait, a-t-elle répliqué. Je dirais plutôt que... »

Elle a rejeté ses tresses en arrière et plissé le nez pour réfléchir. Elle était trop craquante, et je me suis rendu compte avec un coup au cœur que j'avais vraiment tenu à elle. Et que c'était toujours le cas, sauf que... ce n'était plus aussi simple.

« ... que tu as arrêté d'essayer, a-t-elle repris. Tu fais des trucs parce que tu penses que tu es censé les faire, mais ce n'est pas sincère. *Tu* n'es pas sincère. Franchement, regarde-toi. Tu as presque terminé ta salade et tu ne t'es même pas plaint une seule fois. On dirait un automate. »

« Je n'avais pas conscience qu'il fallait critiquer tes goûts alimentaires pour être le petit ami parfait », ai-je grommelé en enfournant une nouvelle bouchée de chou kale. Sur quoi j'ai failli m'étouffer, parce que, franchement, seuls les lapins devraient être obligés de manger ce truc. Quelques minutes plus tard, Noemi a réclamé l'addition et insisté pour payer, et je me suis retrouvé célibataire. Ou à peu près. Pour être honnête, elle avait dû sentir que je m'intéressais à quelqu'un d'autre depuis quelque temps. Elle aurait juste pu se dispenser de se venger en mettant mon amour-propre en lambeaux.

« Prends un peu de recul, Cal », m'a conseillé mon père quand il l'a su.

Enfin, l'un de mes pères. J'en ai deux – et une mère biologique que je vois trois ou quatre fois par an, une de leurs amies de fac, qui m'a porté pour eux il y a dix-sept ans – et je les appelle tous les deux papa. Ce qui me paraît simple, à moi, mais, au lycée, certains n'arriveront jamais à s'y faire. Boney Mahoney, en particulier, n'arrêtait pas de me demander en primaire : « Mais comment ils font pour savoir à qui tu parles ? »

C'est facile : j'ai une intonation un peu différente pour chacun, et c'est venu si naturellement quand j'étais petit que je ne me souviens même pas comment ça s'est fait. Mais ça ne sert à rien d'essayer d'expliquer ce genre de chose à un mec comme Boney, qui a autant de compétences en

communication qu'une brique. Alors je lui ai dit que je les appelais par leur prénom, Wes et Henry. Ce qui n'est pas le cas, sauf quand je parle d'eux à quelqu'un d'autre.

Bref, c'est plutôt à Wes que je m'adresse pour les trucs persos.

Précisons que c'est le doyen de la fac de Carlton, et que sa plus grande angoisse est sans doute que je me marie avant d'avoir passé ma licence.

« Il n'y a pas que les relations amoureuses dans la vie, m'a-t-il déclaré quand Noemi m'a largué. Concentre-toi un peu sur tes amis. »

C'est ça. Dit celui qui ne connaît aucun de mes amis, parce que ma bande du lycée n'est qu'un arrangement purement technique. On est tous un peu en marge de notre classe, prêts à lâcher les autres dès que quelque chose de plus intéressant se présente, quitte à revenir en faisant la gueule quand c'est fini. La dernière fois que j'ai eu des amis remonte au début du collège. Wes, qui est bien plus au courant de ma vie sociale que n'importe quel ado de dix-sept ans qui se respecte ne devrait le permettre, prétend que c'est parce que j'enchaîne les histoires avec des filles depuis la troisième. Moi, je soutiens que c'est le contraire. L'éternelle question de la poule et de l'œuf.

Au moins, ma nouvelle petite amie a les mêmes goûts que moi : l'art, les comics et les petits-déjeuners hypercaloriques à valeur nutritionnelle nulle. Enfin, « petite amie » est peut-être un peu exagéré. Lara et moi, on n'a pas encore défini les choses. C'est compliqué. Mais je suis suffisamment motivé pour avoir fait quarante minutes de route en pleine heure de pointe rien que pour manger des donuts chelous avec elle.

En espérant que c'est bien ce que je vais faire.

Dix minutes plus tard, mon donut commence à refroidir. Mon portable vibre et le nom de Lara s'affiche sur l'écran, suivi d'une kyrielle d'émojis tristes.

Désolée, finalement, je ne vais pas pouvoir !! J'ai un empêchement.

Je ravale ma déception. C'est comme ça que ça marche avec elle. Elle a *beaucoup* d'empêchements. Je savais en montant dans ma voiture que j'avais cinquante pour cent de chances de manger tout seul. Je rapproche mon assiette, je mords dans la mousse à la poudre de Cheetos et je mâche pensivement. Sucré salé, avec un gros arrière-goût de fromage industriel. Une merveille.

J'avale le tout en trois bouchées, je m'essuie les mains en jetant un coup d'œil à l'horloge murale. J'en ai pour moins de trente minutes pour rentrer à

contresens des embouteillages, et il n'est même pas 8 heures. Je prends mon ordinateur portable dans mon sac à mes pieds. Il est déjà ouvert sur mon vieux site WordPress, et je vais en quelques clics sur le tout premier web-comic que j'ai créé :

Le Jour le Plus Cool du Monde
Scénario et dessin de Calvin O'Shea-Wallace

Il y a une quinzaine de jours, j'ai montré toutes mes œuvres à Lara et elle m'a assuré sans hésiter que celle-ci était la meilleure. Ce qui est un peu vexant, vu que j'avais douze ans quand je l'ai dessinée, mais elle a dit qu'elle dégageait une énergie brute qui manque dans mes trucs plus récents. Elle a peut-être raison. J'ai commencé ce web-comic après une journée en sixième où j'avais séché avec Ivy Sterling-Shepard et Mateo Wojcik pour errer dans Boston pendant une sortie scolaire, et on perçoit dans chaque case la jubilation que je ressentais à l'idée d'avoir fait un truc aussi énorme sans que ça me retombe dessus.

Et puis, franchement, le dessin est assez ressemblant. On reconnaît bien Ivy, qui fait une tête mi-excitée, mi-inquiète, avec sa combinaison un peu atypique cheveux blond pâle-yeux bruns et son éternelle queue-de-cheval flottant au vent. J'aurais pu lui faire de plus gros nichons que ceux qu'elle avait alors, ou même maintenant, mais bon, j'avais douze ans.

Pour Mateo, j'avoue avoir été moins honnête. C'était moi, le héros du *Jour le Plus Cool du Monde*, et lui était censé n'être que mon faire-valoir. Ça n'aurait pas marché si j'avais gardé son air sombre-et-mélancolique qui faisait déjà se pâmer les filles en sixième. Du coup, je l'ai fait plus petit. Et plus maigre. Et il a peut-être un léger problème d'acné. Mais c'est quand même lui qui a droit aux meilleures répliques tombées de nulle part.

– Hé, mais c'est toi, là !

Viola m'a fait sursauter. Je me suis arrêté sur une case où je cours à travers le parc de Boston Common dans toute ma gloire de rouquin de douze ans en chemise à fleurs.

– Qui est-ce qui a dessiné ça ? demande-t-elle en glissant la main au-dessus de mon épaule pour récupérer mon assiette vide.

– Moi, quand j'avais douze ans.

Je passe à la case suivante, où je partage la vedette avec Ivy et Mateo.

Viola triture le pendentif tête de mort qui orne son tee-shirt des Ramones. Elle était batteuse dans un groupe punk quand elle avait mon âge, et son

style ne semble pas avoir beaucoup changé depuis.

– Dis donc, t’as un vrai talent, Cal ! C’est qui, les deux autres ?

– Des potes.

– Je ne me souviens pas de les avoir vus ici.

– Ils ne sont jamais venus.

Je dis ça avec un haussement d’épaules détaché, mais les mots me font le même effet déprimant que le speech de Noemi sur mon comportement d’automate. Ivy et Mateo sont les meilleurs amis que j’aie jamais eus et je leur ai à peine parlé depuis la quatrième. J’imagine que c’est classique de s’éloigner quand on arrive au lycée, mais la fin de notre amitié n’a rien eu de dramati-quement spectaculaire. Pas de dispute, pas de rancœur, pas de déclarations du genre qu’on regrette ensuite.

Pourtant, je ne peux pas m’empêcher de penser que c’était de ma faute.

– Tu veux un autre donut ? me demande Viola. On en a un nouveau qui pourrait te plaire : noisette-bacon.

– Non, merci. Faut que je me bouge si je veux être à l’heure en cours.

Je glisse mon ordinateur dans mon sac, je laisse sur la table le prix de trois donuts et je me lève.

– À plus, Viola !

– J’y compte bien ! On ne te voit pas assez ! me lance-t-elle tandis que je me faufile entre deux hipsters, un gars et une fille arborant des tee-shirts graphiques et la même coupe de cheveux.

En règle générale, je ne crois pas au destin. Mais c’est une drôle de coïncidence que je tombe pile sur Ivy Sterling-Shepard au moment même où je sors de ma voiture sur le parking du lycée.

– Salut, me dit-elle.

Son frère bougonne un vague bonjour en passant devant moi. Il a bien grandi depuis la troisième. J’ai parfois du mal à le reconnaître quand je le croise dans les couloirs dans sa tenue de hockey sur gazon. Personne ne devrait avoir le droit d’être aussi doué dans autant de domaines. Ce n’est pas ça qui peut vous forger le caractère.

Ivy le regarde s’éloigner avec l’air de penser la même chose, avant de se retourner vers moi.

– La vache ! J’ai l’impression qu’on ne s’est pas vus depuis dix ans.

Je m’adosse à ma portière.

– Ouais. T’étais partie en Écosse, non ?

– Oui, on y a passé six semaines cet été. Ma mère donnait des cours là-bas.

– Ça doit être génial.

Ça n'a pas dû lui faire de mal, après l'histoire de son discours en première. J'étais au deuxième rang avec Noemi et ses copines, et elles étaient toutes pliées de rire.

OK, moi aussi. C'était plus fort que moi. Mais je m'en suis voulu tout de suite après, en me demandant si elle m'avait vu. Le souvenir a fait resurgir ma honte et je m'empresse d'ajouter :

– C'est trop bizarre ! J'étais justement en train de penser à toi.

Comme il n'y a jamais rien eu d'ambigu entre Ivy et moi, elle ne risque pas de mal interpréter ma phrase, genre « je pense à toi tout le temps ». Mais je suis un peu étonné quand elle me répond :

– C'est vrai ? Moi aussi ! Je veux dire, moi aussi, je pensais à toi.

– Ah bon ?

Elle verrouille son Audi noire. Une vieille Audi, celle de ses parents quand on était au collège, mais quand même. Pas dégueu comme voiture, pour quelqu'un qui n'est qu'en terminale.

– Ouais, j'essayais de me rappeler la dernière fois que j'ai séché un cours. C'est simple, c'était avec toi.

– C'est marrant, c'est pile ce que je me disais aussi.

On échange un bref sourire de conspirateurs.

– Et toutes mes félicitations à ta mère !

Ivy cligne des paupières.

– Hein ?

– Citoyenne d'honneur de Carlton !

– T'es au courant de ça ?

– Mon père fait partie du comité d'électeurs. Wes.

C'est un peu bizarre de devoir préciser. Au collège, elle savait toujours de quel père je parlais sans que j'aie besoin de le faire.

– C'est vrai ? Ma mère n'en revient pas, en tout cas. Elle dit toujours que les statisticiens sont des héros oubliés. Sans compter que le choix se porte généralement sur des gens qui ont une certaine visibilité dans la vie locale. Et puis, un rapport sur les opiacés... Je veux dire, ce n'est pas comme si Carlton était frappé de plein fouet par le problème.

– Ça, je n'en suis pas si sûr. Wes dit que cette merde a totalement inondé le campus. Il a même créé un groupe de travail pour y réfléchir.

Une lueur d'intérêt s'allume dans l'œil d'Ivy, grande fan de groupes de travail, et je me dépêche de changer de sujet avant qu'elle ne se mette à me bombarder de suggestions.

– Bref, il a voté pour elle. Henry et lui seront à la cérémonie, ce soir.

– Mes parents vont arriver à la dernière minute. Ils fêtent leur anniversaire de mariage à San Francisco. Ils ont eu de la chance de trouver un vol de retour pour être là à temps.

C'est typique du perfectionnisme obsessionnel à la Sterling-Shepard. Mes pères se seraient bornés à envoyer un discours de remerciement enregistré depuis la Californie.

– C'est super, dis-je en guise de conclusion.

Mais on reste là, jusqu'à ce que ça devienne gênant et que mon regard se perde derrière elle. Là, je sursaute en voyant un grand gars brun sauter par-dessus la barrière du parking.

– J'y crois pas ! Décidément, les étoiles sont alignées, aujourd'hui. Voilà le troisième larron de notre trio de hors-la-loi.

Ivy se retourne et Mateo nous salue d'un coup de menton. Il semble disposé à poursuivre son chemin, jusqu'à ce que j'agite la main comme un fou. Ce serait vraiment crétin de sa part de nous ignorer, et – bien qu'il soit plutôt du genre à préférer avaler des sabres que de parler pour ne rien dire – n'étant pas un crétin, Mateo se dirige vers nous.

– Salut, quoi de neuf ? dit-il en arrivant devant le pare-chocs de l'Audi.

Ivy paraît nerveuse, tout à coup, et fait tournicoter le bout de sa queue-de-cheval autour de son index. Moi aussi, je commence à me sentir un peu mal à l'aise. Maintenant que j'ai fait venir Mateo, je ne sais pas quoi lui dire. C'est plus facile de discuter avec Ivy, tant que j'évite le terrain miné du spectacle des premières de l'an dernier. Ou la façon dont elle s'est fait démonter par Boney Mahoney à l'élection, hier. Mais Mateo ? Tout ce que je sais de sa vie actuelle, c'est que le club de bowling de sa mère a dû fermer. On a vu mieux comme entrée en matière.

– On était en train de parler du Jour le plus Cool du Monde.

C'est toujours moins glissant, mais j'ai l'impression d'être un gros loser en prononçant cette formule, qui n'était déjà pas fracassante à l'époque. Cela dit, au lieu de pousser un grognement consterné, Mateo m'adresse un petit sourire las. Pour la première fois, je remarque les cernes sous ses yeux. Il a la tête d'un gars qui n'a pas dormi depuis huit jours.

– C'était le bon temps, dit-il.

– Je donnerais cher pour sécher aujourd’hui, déclare Ivy.

Elle continue à entortiller sa queue-de-cheval, les yeux fixés sur le bâtiment du lycée. Pas besoin de lui demander pourquoi. Le discours de remerciement de Boney va être encore plus pénible pour elle que pour les autres.

– Pareil pour moi, marmonne Mateo en se passant la main sur le visage.

– Qu’est-ce qui nous en empêche ?

J’ai lâché ça un peu en blaguant, mais ni l’un ni l’autre ne s’insurge. Et tout à coup, je me rends compte que ça me tente autant qu’eux. J’ai deux cours en commun avec Noemi, un contrôle d’histoire que je n’ai pas vraiment révisé, aucune chance de croiser Lara, et pas de perspective plus excitante qu’un burrito à la pause déjeuner. L’idée commence à me plaire.

– Sérieux, si on le faisait ? C’est devenu super facile de sécher ! Ils ne prennent même plus la peine de vérifier, du moment qu’un parent appelle pour prévenir avant le début des cours.

Sortant mon portable, je vais à « Lycée » dans ma liste de contacts, j’effleure le numéro et j’attends que la voix robotique du répondeur ronronne : « Pour signaler une absence... »

Ivy se passe nerveusement la langue sur les lèvres.

– Qu’est-ce que tu fais ?

J’appuie sur le chiffre trois en lui faisant signe de se taire, puis j’entends un bip.

– Bonjour, ici Henry O’Shea-Wallace. Nous sommes le mardi 21 septembre, il est 8 h 50 et j’appelle au sujet de mon fils Calvin, dis-je en prenant le ton de basse un peu sec de mon père. Malheureusement, il a de la fièvre aujourd’hui et nous préférons qu’il reste à la maison. Il a tous ses devoirs, et les fera comme prévu pour demain mercredi.

– J’avais oublié que tu étais doué pour les imitations, me déclare Mateo avec un grand sourire une fois que j’ai raccroché.

– Attends, t’as encore rien vu.

J’adresse à Ivy un regard qui dit : « Si tu ne veux pas que j’aille plus loin, c’est le moment de le signaler. » Et comme elle ne réagit pas, je rappelle le lycée en mettant le haut-parleur. Après le bip, je prends une voix de baryton enjouée.

– Bonjour, James Shepard à l’appareil. Ivy ne pourra malheureusement pas venir en cours aujourd’hui. Elle ne se sent un peu patraque. Merci, et très bonne journée !

Je raccroche et Ivy s'adosse à sa voiture en prenant sa tête entre ses mains.

– C'est dingue ! Je croyais que tu bluffais, moi !

– menteuse.

Son demi-sourire me confirme que j'ai raison, mais elle garde son air stressé.

– Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, reprend-elle en grattant le bitume avec la pointe de son mocassin.

Elle maîtrise le look BCBG depuis toujours, mais elle a commencé à y introduire des tons plus sombres : pull noir, minijupe écossaise et collants noirs. C'est un progrès par rapport à ses couleurs primaires d'autrefois.

– On pourra toujours faire passer ça pour une blague...

– Et moi ? la coupe Mateo.

On se tourne vers lui, et il me demande en haussant les sourcils :

– T'es capable d'imiter ma mère ?

– Euh, plus depuis la puberté.

Après avoir composé le numéro du lycée pour la troisième fois, je tends l'appareil à Ivy, qui recule en écarquillant les yeux.

– Hein ? Mais je sais pas faire ça, moi !

– Et moi, je ne peux pas, dis-je tandis que la voix de robot débite de nouveau son message. Mateo non plus. C'est toi ou rien.

Si le père de Mateo appelait, personne n'y croirait. Ce type ne s'est jamais soucié de quoi que ce soit en lien avec le lycée.

Elle lui jette un coup d'œil.

– Tu veux vraiment que je le fasse ?

Il hausse les épaules.

– Pourquoi pas ? Un jour de liberté ne me ferait pas de mal.

Au moment où le bip annonce que l'appel bascule sur répondeur, Ivy prend mon portable.

– Oui, bonjour, dit-elle, un peu essoufflée. Ici Elena Wo... euh, Reyes. (Mateo lève les yeux au ciel en l'entendant s'embrouiller sur le nom de famille de sa mère.) J'appelle au sujet de mon fils, Mateo Wojcik. Il est malade. Il a... un streptocoque.

Je manque de m'étrangler.

– Ivy, non ! Je crois qu'il faut un mot du médecin pour revenir en cours après un streptocoque.

Elle se raidit.

– Non, pardon, il a mal à la gorge. Il passe juste des examens *au cas* où ce serait un streptocoque, mais je ne crois pas que ce soit ça. Je rappellerai si c'en est un, mais c'est peu probable. Enfin, en tout cas, Mateo ne viendra pas en cours aujourd'hui.

Je jette un regard horrifié à Mateo, parce que c'était lamentable. Celui ou celle qui va tomber sur ce message a toutes les chances d'appeler sa mère directement, et il n'a sans doute pas besoin de ça. Je m'attends à ce qu'il bascule en mode vénère, mais il se met à rigoler. Et tout à coup, ce n'est plus le même. Le Mateo qui éclate de rire ressemble plus à mon ami d'enfance qu'au gars qui me croise maintenant sans me voir dans les couloirs.

– J'aurais dû me souvenir que tu ne serais pas foutue de mentir pour sauver ta peau, dit-il à Ivy sans cesser de se marrer. C'était *nul*.

Elle se mord la lèvre.

– Je peux rappeler et dire que tu te sens mieux.

– À mon avis, ça ne ferait qu'aggraver les choses. Et puis j'étais sérieux : une journée de liberté ne me fera pas de mal.

Le parking s'est vidé et la sonnerie retentit bruyamment. Si on veut sécher, c'est le moment. Mais personne ne bouge.

– Et on va où ? finit par demander Ivy à la deuxième sonnerie.

– À Boston. Quelle question, dis-je avec un grand sourire en déverrouillant mes portières. On prend ma voiture.

CHAPITRE QUATRE

IVY

Je mets moins d'un quart d'heure à me rendre compte que j'ai commis une grosse erreur.

Quand Cal est sorti du parking, j'ai juste éprouvé un immense soulagement. Je me sentais l'esprit aussi léger et ensoleillé que cette belle journée de septembre. *Je suis libre ! Bye-bye le discours de remerciement de Boney Mahoney ! Ciao les regards de compassion de mes profs et de mes amis ! Pas d'abruti pour venir me rappeler que, même si je ne suis plus déléguée de classe, il est toujours disponible pour me faire profiter de sa virilité turgescence !*

Cal nous balance une playlist bourrée de pop alternative, qu'on adore tous les deux, et on parle de musique, de films et de ce qu'on pourrait faire en premier ce matin.

Puis on tombe à court de banalités et, quand je regarde dans le rétro si Mateo ne pourrait pas venir à la rescousse, je m'aperçois qu'il dort comme une souche. Ou il fait semblant. Autrefois, il disait toujours qu'il était malade en voiture. Ah, zut, j'espère qu'il ne regrette pas d'être venu !

Du coup, le doute s'insinue dans mon esprit. Et si le lycée appelle mes parents ? Je ne sais plus quel numéro de téléphone on a indiqué dans le dossier. On a toujours une ligne fixe, parce qu'elle était offerte avec le câble, mais on ne s'en sert jamais. Si le lycée appelle là-dessus, je suis tirée d'affaire – mon père l'a débranchée il y a des années pour échapper au démarchage téléphonique. Mais si le secrétariat les contacte sur un de leurs portables, je suis morte. Leur avion ne décolle pas avant 11 heures, heure locale de chez nous, ce qui laisse largement le temps de les joindre. S'ils apprennent que j'ai séché, mes parents seront horriblement déçus.

Et même si le lycée n'appelle pas, il y a toujours le risque qu'un prof demande de mes nouvelles à Daniel. Mon frère n'aurait jamais le réflexe de mentir, et de toute façon, soyons lucides, il ne ferait pas l'effort. Il aime trop

me voir ramer. Je pourrais lui envoyer un message et le soudoyer pour qu'il se taise ? Mais en échange de quoi ? Une paire de baskets ? C'est ça, comme si j'avais des centaines de dollars à claquer dans la paire de Nike édition limitée sur laquelle il doit être en train de baver...

Si j'envoyais un message à mes copines, tiens ? En prenant mon portable, je découvre que j'en ai reçu un d'Emily, ma meilleure amie.

T'es où ? T'es malade ?

Ni elle ni moi n'ayant raté un cours depuis qu'on s'est rencontrées en troisième, il n'y a pas de précédent. Mais c'est clairement le genre de situation dans laquelle on se tiendrait au courant.

Mon rythme cardiaque commence à accélérer, et ce n'est pas agréable. Mon père a dit quoi ce matin, déjà ? « La seule chose à faire, c'est de relever la tête. » Là, je fais tout le contraire. Je me défile, je me planque, en faisant savoir à tout le lycée que Boney m'a vaincue de toutes les manières possibles.

Il fait super chaud, aujourd'hui. On manque d'air. Je me demande même s'il y a la clim dans cette voiture. Je fixe le tableau de bord, puis mon portable, puis Cal, puis la rue, avant de me tortiller sur mon siège pour regarder Mateo. Il a toujours les paupières fermées, mais il murmure :

– Trois... deux... un...

Ça met fin à mon monologue intérieur paniqué.

– Quoi ? Je croyais que tu dormais.

Il ouvre les yeux et me fixe.

– Coup de flip.

– Pardon ?

– Toi. Tu te fais un coup de flip parce que tu sèches. À la seconde prévue.

– Je n'ai même pas dit un mot !

Je ne sais pas si je m'énerve parce qu'il faisait semblant de dormir depuis le début ou parce qu'il a tapé dans le mille sur mon état d'esprit sans avoir à me regarder.

Je ne flippe pas du tout !

Il bâille et se frotte le crâne en s'ébouriffant les cheveux.

– Pas besoin. Je t'entendais tressauter sur ton siège.

– *Tressauter* ! N'importe quoi.

– Allez, les gars, intervient Cal avec une gaieté un peu forcée en quittant l'autoroute. Sérieux, on va se marrer ! Et tout finira bien, promis, on n'aura

pas d'ennuis. De toute façon, s'il y avait un problème, on serait déjà au courant.

Je n'en suis pas si sûre, mais comme je ne tiens pas à ce qu'on m'accuse de *flipper*, je me contente de demander :

– On va où ?

– Je pensais qu'on pouvait commencer par Quincy Market ? On s'y gare facilement et c'est bourré de cafés et de petits restos sympas. En plus, il y a l'aquarium, si on veut y faire un tour plus tard. Je ne sais pas, on pourrait aller voir les manchots.

– Les manchots ?

– J'aime bien les manchots, m'explique Cal d'un ton presque nostalgique. En tout cas je les aimais bien quand j'étais petit. J'imagine que c'est toujours vrai. Ça ne doit pas changer, ce genre de truc, même quand on n'a pas vu de manchot depuis un moment.

Je suis toujours tournée vers Mateo, avec qui j'échange un petit regard perplexe.

– Non, sans doute pas.

Ce n'est peut-être pas ce que je devais répondre, parce que Cal conclut en soupirant :

– Enfin, on verra bien.

Mateo tambourine des doigts sur ses genoux.

– Je travaille dans ce coin-là.

– Ah bon ? Où ça ? demande Cal.

– Chez Garrett. C'est un bar.

Ça, ça m'étonne.

– On a le droit de travailler dans un bar à dix-sept ans ?

– Oui, me répond Mateo en haussant les épaules, du moment qu'on ne sert pas d'alcool. J'y vais en métro. Et comme ça paye mieux que les bars de chez nous, ça compense.

La circulation s'intensifie à l'approche de Quincy Market et Cal se concentre sur la route. Pendant ce temps-là, j'observe discrètement Mateo. Il porte un tee-shirt gris avec le sigle du Râteau, tellement effacé qu'il est presque impossible à identifier. Ma poitrine se serre et je regrette d'avoir été brusque avec lui.

– Et ta famille, Mateo, comment ça va ? Que devient Autumn ?

– Elle bosse beaucoup.

Faute de savoir s'il parle de ses cours à la fac ou d'autre chose, je n'insiste pas, de peur qu'il s'agisse d'un sujet sensible.

– Elle sort toujours avec... ?

Ah, j'ai un trou, alors que je vois très bien sa tête. L'an dernier, le jour de mon fiasco, il faisait partie des abrutis de terminale qui prenaient un malin plaisir à s'agripper l'entrejambe chaque fois que je passais devant eux dans un couloir.

– Gabe Prescott ? Ouais, j'en ai peur.

Mateo a l'air d'avoir avalé une bouchée de viande avariée.

– Ils font vraiment un drôle de couple, commente Cal. Ce n'est pas lui qui a reçu le prix du Plus Doué pour Exécuter un Mauvais Coup sans Se Faire Choper ?

Il y a des années, le lycée a éliminé des annuaires des terminales les superlatifs habituels du style « le plus beau » ou « le plus susceptible de réussir », considérés comme des « étiquettes malsaines ». Du coup, les terminales ont défini leur propre liste de catégories clandestine, qui change tous les ans. À vrai dire, en parlant d'étiquettes malsaines, je redoute de faire partie des gagnants ce semestre.

– Non, rectifie Mateo. Il a eu le prix du Plus Susceptible de Se Faire Éliminer dans une Émission de Télé-Réalité.

Ça me fait rire. Ça colle si parfaitement au personnage que c'est sans doute vrai. Mais vu la tête que fait Mateo, il est clair-ement temps de changer de sujet.

– Et ta mère, comment ça va ?

– Bah, ça peut aller. On a vu mieux.

– C'est super triste que le Râteau ait dû fermer, dit Cal. Mes pères ont trouvé que les DeWitt avaient réagi de manière totalement disproportionnée. Patrick n'a rien eu de cassé, si ?

– Il s'est démis l'épaule, répond Mateo.

– Ça ne l'a pas empêché de reprendre le hockey, signale Cal comme si ça réglait la question.

Et merde. J'aurais dû me douter que le sujet ferait surface, et c'est le dernier truc dont j'aie envie de parler. Avant que j'aie le temps d'en trouver un autre, Mateo me demande :

– Et le complexe de loisirs de Carlton, ça se présente comment, Ivy ? Le CDL ? (Il prononce l'acronyme en avançant les lèvres dans une petite moue.) C'est bien comme ça que ton père l'appelle ?

Changement de sujet, changement de sujet... Mais mon esprit n'est qu'une page blanche.

– Je crois que ça avance bien, dis-je avec détachement. En fait, il ne discute pas vraiment de ses projets à la maison...

– T'en entends sûrement plus parler que moi, en tout cas.

Mateo s'est penché en avant en tirant sur sa ceinture de sécurité. Ses yeux sombres piègent les miens, impossible d'esquiver son regard. J'avais oublié qu'il était si intense, comme s'il lisait dans des profondeurs de votre âme que vous ne soupçonniez même pas. C'était déjà déstabilisant à treize ans, et c'est encore pire aujourd'hui.

Grande révélation : c'est le premier garçon dont je suis tombée amoureuse. J'ai passé la moitié de ma quatrième à rêver de lui tout en le niant, persuadée qu'il n'y avait aucune chance pour que ce soit réciproque. Et puis, un jour où Cal n'était pas avec nous, on s'est embrassés. Le grand frisson... sauf qu'il n'en a plus jamais été question ensuite. Je ne peux que conclure qu'il l'a regretté et qu'il préférerait qu'on reste amis, ce que je me suis efforcée de trouver très bien. Mais ça m'a mise de plus en plus mal à l'aise de devoir faire semblant que je m'en fichais, et, peu de temps après, notre trio s'est dissous pour de bon.

Tout à coup, je donnerais n'importe quoi pour être en cours d'histoire avec Emily, même en sachant que Boney fait son discours juste après. Je m'agite sur mon siège, avant de me forcer à me tenir tranquille. Je n'étais pas très loin de *tressauter*, et il ne manquerait plus que Mateo s'aperçoive que cette histoire de complexe de loisirs me met super mal à l'aise.

– Oui, sans doute, lui dis-je. Il y a, euh, un truc que tu voudrais savoir en particulier ?

– Pas vraiment, fait-il en se rencognant dans son siège, le visage tourné vers la vitre. Pour ce que ça changerait...

Ses traits, qui étaient tendus il y a quelques secondes, ont l'air las, tout à coup.

– Oh, cool ! lance Cal. Il y a de la place dans le parking. Je vais me garer ici.

Je n'arrive pas à savoir s'il choisit d'ignorer la tension qui vient de monter d'un cran dans la voiture ou s'il est trop concentré sur sa conduite pour l'avoir remarquée. Je me retourne vers l'avant et on se tait tandis que Cal prend un ticket à l'entrée du parking, monte quatre niveaux et finit par trouver un emplacement tout en haut, à l'air libre.

– Vous pouvez laisser vos affaires dans le coffre, si vous voulez, dit-il en coupant le moteur.

J'ai mal au cœur pour de bon, maintenant, comme si j'avais *vraiment* eu besoin de passer la journée dans mon lit avec les rideaux tirés. Je manque même de demander à Cal si ça l'embêterait de me ramener chez moi, mais sa mine remplie d'espoir me fait renoncer. Au point où j'en suis, autant en profiter pour prendre un café avant de tenter de le persuader d'abrégé notre virée.

– Bonne idée, dis-je finalement.

Sortant une pochette de mon sac à dos, j'y glisse mon portefeuille, mon portable et mes lunettes de soleil, je la passe en bandoulière et je descends de voiture.

On range nos sacs de cours dans le coffre et on quitte le parking dans un silence un peu pesant. Si le Jour le Plus Cool du Monde a été aussi magique, c'est en grande partie grâce à la parade géante pour les Red Sox. Tout à coup, je me rends compte que, si on avait dû trouver nous-mêmes comment nous occuper ce jour-là, on aurait sans doute fait demi-tour pour retourner dans l'auditorium.

Et on ne serait jamais devenus amis.

– Bon... on va boire un truc ? dis-je.

– Il y a un café dans le quartier où je vais quelquefois. Mais c'est un peu à l'écart. Ça ne vous dérange pas de marcher un peu ?

– Pas du tout.

Tout en me mettant en route, je fais défiler mes derniers messages sur mon téléphone, et je lâche un soupir de soulagement en constatant qu'il n'y en a ni de mes parents ni du lycée. J'en profite pour m'inscrire aux notifications de la compagnie aérienne, ce qui m'apprend que l'embarquement est prévu à 8 heures, heure du Pacifique. Dans un peu plus d'une heure, donc.

Je récite mentalement une petite prière pour que mes parents ne découvrent pas que j'ai séché, et que la grande soirée de ma mère ne soit pas gâchée. J'aurais dû y penser avant, mais il n'est pas trop tard. Je vais boire un café, demander à Cal de me ramener au lycée et passer dire à l'infirmière que j'avais mal au cœur, mais que ça va mieux.

Et aussitôt, comme par magie, je me *sens* mieux. Ça aide toujours d'avoir un programme. Je me replonge dans mes messages.

Emily : *Ouh ouh, y a quelqu'un ?*

Emily : *Bueller ? Bueller ?*

Je souris en traversant derrière les garçons. Emily est en pleine phase films des années 80 et ne jure plus que par *La Folle Journée de Ferris Bueller*.

Daniel : *Emily n'arrête pas de me demander où t'es.*

Daniel : *Tu sèches ou quoi ?*

Daniel : *Les parents vont flipper.*

Je me raidis, et manque de lui répondre « T'as intérêt à la boucler », mais je me retiens juste à temps. Parce qu'à tous les coups, ça le pousserait à vendre la mèche. Je serai de retour au lycée pour le déjeuner, ça lui coupera l'herbe sous le pied. Enfin j'espère. Alors que je vais ranger mon portable pour me joindre à la conversation entre Cal et Mateo, des nouveaux messages s'affichent sur mon écran.

Emily : *Boney n'est pas là non plus.*

Emily : *VOUS ÊTES ENSEMBLE ?*

Emily : *Je rigole.*

Emily : *Ou pas.*

Je fronce les sourcils. Elle doit se tromper. Boney a son discours de remerciement dans un quart d'heure, il est forcément au lycée. Mais avant que je puisse lui répondre, une main me tire par le bras.

– Ivy ? m'appelle Cal.

En relevant le nez, je découvre que je ne connais pas ce coin. Les bâtiments qui nous entourent ont un style bien plus industriel que ceux de tout à l'heure.

– Il y a une queue de malade, reprend Cal en me montrant un café de l'autre côté de la rue. On n'a qu'à aller ailleurs.

Il a raison, la file d'attente forme un long serpent sur le trottoir.

Je veux juste rentrer chez moi, me dis-je. Mais je ne sais pas pourquoi, ce ne sont pas les bons mots qui sortent.

– Où ça ?

– Voir les manchots, dit Mateo en parlant en même temps que moi.

Alors qu'on se tourne vers lui, il pointe l'index sur notre gauche.

– L'aquarium est juste là. Il faut croire que tu tenais vraiment à les voir, Cal.

– Ah ouais, répond Cal d'un air qui manque d'enthousiasme. Mais, euh, on n'est pas obligés d'y aller tout de suite.

Alors qu'on arrive au carrefour, le feu change de couleur et on traverse mécaniquement en le suivant.

– En fait, je voulais surtout... Bah, je crois que je passe par une sorte de crise, en ce moment. Ça n'a pas vraiment de rapport avec les manchots.

– Je me disais aussi, commente Mateo platement. C'est rarement le cas.

Je pouffe, mais comme Cal garde son sérieux, je me dépêche de reprendre le mien pour demander :

– Ça a un rapport avec quoi, alors ?

Cal tire sur l'ourlet de sa chemise bleue parsemée de discrets petits pois verts ; nettement moins flashy que les motifs bigarrés auxquels il nous avait habitués au collège, mais toujours plus intéressant que la tenue type du lycéen de Carlton. Il a un sens de la mode et des couleurs qu'il n'a hérité d'aucun de ses deux pères. Wes et Henry sont du genre pulls ras du cou et pantalons déclinant toute la palette des tons neutres.

– Bah, c'est une histoire de meuf, répond Cal à Mateo. Vous savez ce que c'est. Ou peut-être pas. Vous avez quelqu'un, vous, en ce moment ?

Sa question me prend de court, même s'il s'agit d'un sujet parfaitement naturel entre amis. Sur le coup, je suis tentée de leur parler d'Angus MacFarland, un garçon avec qui je suis sortie cet été en Écosse. Mais même moi, je dois admettre que rien que son nom a un côté histoire inventée.

– Pas en ce moment, non, dis-je.

Comme Mateo ne réagit pas, Cal insiste :

– Et toi, Mateo ? Il paraît qu'il y a un truc entre toi et Carmen Costa.

J'ai un petit pincement au cœur. Je n'ai aucune envie qu'on me parle de la relation entre Mateo et Carmen Costa, à laquelle je n'ai rien à redire vu que Carmen est une fille géniale. Elle est même venue me voir hier après l'élection pour me dire qu'elle avait voté pour moi, alors que tous les autres me traitaient comme si j'étais radioactive.

– C'est fini, déclare Mateo.

La surprise me fait hausser les sourcils.

– Depuis quand ? demande Cal.

– Cet été.

J'attends qu'il continue, mais il s'arrête au beau milieu du trottoir pour regarder autour de lui, les poings sur les hanches. Plus on avance, plus les bâtiments sont décrépits et couverts de tags.

– On va où, là, Cal ?

– Hein ?

Cal cligne des paupières, comme si la question ne lui avait pas traversé l'esprit.

– Euh... alors... il y a un magasin de fournitures d'art que j'aime bien dans le quartier. On pourrait y passer.

– Moi, ça me va, dit Mateo. Et toi, Ivy ?

– OK.

Pour être franche, il y a des tonnes de trucs que je préférerais faire plutôt que de regarder Cal hésiter entre dix-sept teintes de crayon vert. Sauf qu'après ça, je n'aurai plus aucun scrupule à l'abandonner.

Alors on repart en silence, jusqu'à ce que ma curiosité l'emporte sur mon envie de paraître cool et détachée.

– Raconte, Mateo : il s'est passé quoi avec Carmen ?

– Bah, ça a suivi son cours logique. J'ai commencé à avoir beaucoup de boulot et elle passait tout son temps avec ses amis, ce qui ne nous en laissait plus beaucoup, au final. Au bout d'un mois à ce rythme, elle m'a fait genre : « Pour ce qu'on se voit, ce serait pareil si on arrêtais. » Alors j'ai fait : « Ouais », et elle a dit : « C'est peut-être ce qu'on devrait faire », et j'ai dit : « OK ».

Il a son éternel ton impassible, et je n'arrive pas à savoir si c'est une façade ou si ça s'est réellement passé aussi platement.

Cal aussi paraît sceptique.

– C'est vrai ? C'est tout ?

Mateo hoche la tête et Cal soupire.

– Remarque, c'est toujours mieux que se faire larguer au Veggie Galaxy.

J'attends qu'il développe, mais Mateo hoche de nouveau la tête d'un air sagace et ajoute :

– C'est ce que je me dis tous les jours.

Je ris, avant de remarquer l'expression morne de Cal.

– Attends, ça s'est passé comme ça pour de vrai ?

– Ouais. Juste après que Noemi m'a dit que j'étais un automate qui ne faisait que reproduire les gestes du quotidien mécaniquement.

Comme j'exprime ma solidarité par un grognement, il ajoute :

– Rien de grave, hein. Ça m'a permis de faire connaissance avec quelqu'un avec qui j'ai plein de points communs. Bon, on n'est pas officiellement ensemble, mais... ça me fait du bien.

Il avale sa salive.

– Enfin, je crois.

– Tu crois ?

Ça ressemble au genre de conversation qu'on avait tout le temps autrefois, quand il avait besoin d'un conseil et qu'il ne savait pas comment le demander.

Mais avant que j'aie pu insister, mon regard est accroché par une tache mouvante de tie and dye de l'autre côté de la rue. Au début, je me dis que je me fais des idées : impossible que ce motif soit le même que celui qui hante mes cauchemars depuis le débat entre candidats délégués de classe de la semaine dernière. Puis je me concentre, et je constate qu'il est surmonté par une crête bleue que je connais bien. Je pile en agrippant le bras de Cal. Je ne m'étais pas trompée.

– Hé, attendez, dis-je en m'arrêtant, le doigt pointé sur la silhouette qui marche sur le trottoir d'en face. Vous avez vu ?

Mateo s'arrête à son tour et me regarde d'un air interrogateur.

– Qu'est-ce que Boney Mahoney fiche ici ? dis-je.

LABO MULTIMÉDIA DU LYCÉE DE CARLTON

Deux garçons sont assis derrière un bureau incurvé dont l'avant est drapé d'une bannière arborant un couguar, la mascotte du lycée. En face d'eux, un ordinateur à grand écran affiche les mots ICI CARLTON. L'un des garçons, qui se penche en avant en contenant difficilement son énergie, est un grand maigre aux boucles brunes un peu longues et aux yeux de biche, du genre qui donnent une image d'innocence trompeuse. L'autre est large d'épaules, avec des dreads coupées court et une posture qui paraîtrait détendue s'il ne jouait pas constamment avec son stylo.

GARÇON N° 1 : *Quoi de neuf à Carlton ? Je suis Ishaan Mittal et... (Il jette un coup d'œil à l'autre garçon.)*

GARÇON N° 2 *(en posant son stylo)* : Et je suis Zack Abrams. Nous avions prévu de proposer une analyse du discours de remerciement de notre nouveau délégué de classe, ce que nous ne ferons pas puisque...

ISHAAN *(qui se penche encore plus en plaquant les mains sur le bureau pour souligner ses propos)* : Puisqu'il n'est jamais venu !

ZACK *(à mi-voix)* : Ishaan, je n'étais pas... Je répétais !

ISHAAN *(sans faire attention à lui)* : Ce matin, le nouveau délégué controversé de notre classe de terminale, Boney Mahoney...

VOIX DU PROFESSEUR *(hors champ)* : Donnez les vrais noms des personnes, s'il vous plaît. Et « délégué de notre classe de terminale »

suffira.

ISHAAN : Ce matin, le nouveau délégué de notre classe de terminale, Brian Mahoney, a fait de son élection une parodie en méprisant l'ensemble du lycée...

LE PROFESSEUR : Moins subjectif, s'il vous plaît. Vous pourriez peut-être résumer l'élection, et parler un peu des réactions des élèves après l'assemblée de ce matin ?

ZACK : En gros, ils étaient plutôt contents de ne pas avoir à écouter Boney.

ISHAAN : Excusez-nous, monsieur G., mais l'élection, c'est de l'histoire ancienne. Personne n'a besoin d'un résumé. La question que tout le monde se pose, c'est : où est passé Boney ? (*Regard insistant vers la caméra.*) Hier, il a juré de nous guider vers l'avenir. Et aujourd'hui...

ZACK : Aujourd'hui, il a dû oublier de se lever.

ISHAAN : Il nous a promis de nous foutre la paix si on l'élisait. Ce que personne n'avait compris, c'est que ce n'était pas juste une façon de parler.

M. G. (*avec un long soupir résigné*) : Un petit effort, tous les deux. Vous connaissez l'exercice : pas de grossièretés, pas de surnoms et pas de spéculations.

ZACK (*en chuchotant*) : C'est même pas drôle.

ISHAAN (*en s'adossant à sa chaise*) : Je gâche mon talent dans ce truc.

CHAPITRE CINQ

MATEO

Ivy a l'air choquée, puis indignée.

– J'arrive pas à le croire ! lâche-t-elle à l'instant où le présumé Boney disparaît au coin de la rue.

Je n'ai pas eu le temps de bien le voir, mais elle semble sûre d'elle.

– Il devrait être en train de faire son discours ! Il a déjà démissionné ? Ça veut dire que je suis déléguée de classe ?

Elle dégaine son portable à toute vitesse et fixe l'écran.

– Allez, Emily. Tu m'inondais de messages il y a cinq minutes. Tu ne peux pas être là quand j'ai besoin de toi ?

– Si ça se trouve, ce n'était pas lui.

– Oh, si, tu peux me croire. C'est totalement dingue ! On n'a pas le *droit* de rater l'assemblée quand on est délégué. Présence obligatoire. C'est précisé dans le règlement du lycée. Ou ça le serait si j'avais été élue et que mes propositions avaient été retenues.

Elle jette un regard noir sur le trottoir d'en face et se remet en marche à grands pas.

– Venez, on va voir où il va.

– Ça intéresse qui ?

Mais ma question tombe à plat. De toute évidence, elle, ça l'intéresse.

J'espère que le gars aura disparu le temps qu'on arrive au croisement, mais c'est raté. On le repère aussitôt et, de là où on est, je vois qu'Ivy avait raison : c'est bien Boney, son portable à la main et son sac à dos pendouillant sur une épaule. Au bout de deux rues, il s'arrête devant un immeuble orné d'une porte vert vif, fouille dans son sac, et entre.

– Attends, dit Cal en retenant Ivy par le bras. On ne peut pas entrer comme ça. Il y a un code.

– Hein ? Comment tu le sais ?

– Euh... (Cal passe la main dans ses cheveux en évitant de nous regarder en face.) Vous savez, la fille dont je vous ai parlé, celle que je vois en ce moment. Elle a un atelier dans cet immeuble.

– Ah bon ? dis-je.

– Enfin, ce n'est pas vraiment le sien. Elle le loue à un ami qui la laisse venir y travailler de temps en temps. Comme l'immeuble est à vendre, les locataires auraient dû vider les lieux le mois dernier, mais il en reste encore quelques-uns.

Ivy pousse un soupir indigné et les yeux de Cal se posent enfin sur elle.

– Ne fais pas cette tête, Ivy. Ce n'est pas un crime. Tout va bien.

– Non, tout ne va pas *bien*. Si mon père avait acheté cet immeuble, ça lui poserait clairement un problème que des locataires continuent à squatter.

Elle n'a pas tort, mais j'ai l'impression qu'elle passe à côté du sujet. Je recentre :

– Ça veut dire que cette fille ne va pas au lycée ?

– Techniquement, non, me répond Cal.

– Elle est étudiante ?

Je m'efforce de ne pas montrer mon étonnement. Je n'aurais jamais classé Cal dans la catégorie des gars qui sortent avec des filles plus âgées. Ni avec lesquels des filles plus âgées auraient envie de sortir.

– Dites, on ne pourrait pas... ? (Cal inspecte les environs.) En fait, elle devrait arriver d'une minute à l'autre. Elle vient tous les mardis pile à 10 heures. C'est une sorte de rituel chez elle, elle dit que la lumière est parfaite à cette heure-là. Et ce serait super gênant si je tombais sur elle.

– Pourquoi ? demande Ivy. Elle connaît Boney ? (Elle baisse la voix en prenant un ton compatissant et pose la main sur le bras de Cal.) C'est une histoire de triangle amoureux ?

– Mais n'importe quoi ! proteste Cal en se dégageant. C'est bon ? On peut se bouger ? Aller voir les manchots ? On aurait mieux fait de commencer par là.

Ivy croise les bras.

– On pourra le faire quand j'aurai parlé à Boney. Donne-moi le code.

– Je... je ne le connais pas, assure Cal avec un regard par-dessus son épaule.

Il ment si mal que même avec moi, ça ne prend pas.

– Donne-moi le code, répète Ivy. Après, tu pourras toujours aller te planquer. Sinon, je te force à rester au milieu de la rue jusqu'à ce que ta

copine débarque et que les choses deviennent « super gênantes », comme tu dis.

Cal lâche un bruit étouffé et crache : « cinq huit trois deux » comme si on lui arrachait les chiffres de la gorge. Puis il plonge dans une allée comme un fugitif, tandis qu'Ivy se dirige vers la porte verte.

– Cal, qu'est-ce que tu fous ?

Je regarde à gauche, puis à droite – pas de fille mystère en vue – et je le suis. Si tout ça n'était pas aussi bizarre, ça me ferait rire de le voir collé dans l'encoignure d'une porte.

– C'est quoi, ton problème ? Pourquoi il ne faut pas qu'elle te voie ?

Il s'humecte nerveusement les lèvres.

– Ce n'est pas vraiment ça, le truc. C'est plutôt toi qu'elle ne doit pas voir.

– Hein ? Moi ? Mais pourquoi ?

– Ni Ivy. Je n'aurais jamais dû lui donner le code. J'ai flippé.

– Je comprends rien à ce que tu racontes.

Puis une pensée me frappe, aussi soudaine que désagréable.

– Merde, t'as raison ! Ce n'est pas du tout une bonne idée qu'Ivy et Boney se voient maintenant.

Boney a la réputation d'être un mec cool, mais il a son caractère. Je l'ai déjà vu péter les plombs. Quant à Ivy, elle a l'air bien décidée à le torpiller.

Hier, alors que j'étais avec Carmen dans un couloir après l'annonce des résultats de l'élection, on l'a vue passer d'un pas raide.

« Elle m'inquiète, cette fille, m'a dit Carmen. Elle a l'air super stressée. J'espère pour elle qu'elle a une soupape pour lâcher un peu de vapeur. »

Carmen et moi, on est restés amis. On a rompu d'une manière presque aussi détendue que le récit que je viens d'en faire. À part sur un détail : quand elle a dit qu'au point où on en était, on pouvait aussi bien arrêter, j'ai eu l'impression qu'elle espérait un peu que je proteste. Et j'en avais envie, mais je ne l'ai pas fait, parce que, comme Autumn se plaît à me le répéter, je suis incapable de faire face au moindre signe de rejet.

Normal, non ? Personne n'aime se sentir rejeté. C'est scientifique.

Je chasse cette pensée pour me concentrer sur le problème du moment, à savoir le fait que Cal et moi en soyons encore à traîner dans cette allée pendant qu'Ivy et Boney doivent être en train de s'écharper dans un immeuble abandonné.

– On ferait mieux d'aller la chercher, dis-je en me mettant en marche.

Comme il ne bouge pas, je me retourne, exaspéré.

– Allez, Cal. Moi, j’y vais, et Ivy est déjà entrée. Quel que soit ton problème, remets-toi et bouge, s’té plaît.

Puis j’avance sans attendre de voir s’il me suit, et je suis presque étonné qu’il le fasse. Étonné et content, parce que je ne me souviens pas du code. La rue est toujours déserte quand Cal tape 5-8-3-2 sur le clavier à côté de la porte.

On n’entend aucun déclic, mais la porte s’ouvre quand il la pousse. On se retrouve dans une entrée particulièrement lumineuse, grâce au plafond vitré. Les murs sont blancs, le sol tapissé d’un plancher un peu scarifié. Le silence est tel que je m’entends respirer.

– Ivy ? T’es où ?

Au bout de quelques secondes de silence complet, la voix d’Ivy – si haut perchée et fluette que j’ai du mal à la reconnaître – nous parvient de quelque part au-dessus de nous.

– En haut, dit-elle.

Je m’engage dans l’escalier, suivi par Cal.

– Ça va ?

– Je ne sais pas, répond-elle sur le même ton.

Cette fois, je reconnais ce timbre.

Elle a peur.

J’accélère, prenant deux marches à la fois.

– Tu es à quel étage ?

– Je ne sais pas.

Mon cœur bat plus vite sous l’effet de l’effort, ajouté à celui de l’inquiétude, et je me prépare au pire en arrivant au troisième jusqu’à ce que je voie Ivy sur le seuil d’une porte. Elle est seule et, pour autant que je puisse juger, elle n’a rien.

Je m’appuie au mur pour reprendre mon souffle. On est dans un long couloir avec des portes partout, toutes fermées à part celle devant laquelle elle se tient. Cal n’est encore qu’au deuxième étage.

– La vache, Ivy, dis-je, essoufflé. Tu m’as fichu une de ces trouilles... Où est Boney ?

– Je crois... (Elle garde les yeux fixés à l’intérieur de la pièce, une main agrippée au chambranle.) Je crois qu’il est là.

– Où ?

Je la rejoins. Au début, je ne distingue dans la pièce que de hautes fenêtres, des bibliothèques intégrées et une grande table jonchée de feuilles, de crayons et de pinceaux. Il y a des chevalets ici et là, dont certains sont recouverts de dessins en cours.

Puis je suis le regard d'Ivy jusqu'à une paire de baskets violettes qui dépassent de derrière un gros caisson à roulettes. Quelqu'un est allongé là, immobile.

Il n'y a pas un soupçon de mouvement, nulle part.

Je m'éclaircis la gorge.

– Boney ?

Pas de réaction. Aucun bruit, à part la plainte de sirènes lointaines. Boney portait des baskets violettes ? Je ne sais plus ; tout ce qui me vient à l'esprit quand j'essaie de visualiser son image sur le trottoir, c'est la crête bleue, le tee-shirt tie and dye et le sac à dos, invisibles de là où je me tiens.

– Ce sont ses... ?

Avant que j'aie fini ma phrase, quelque chose me heurte le bras et je me retourne en levant le poing instinctivement, prêt à frapper. Mais ce n'est que Cal qui essaie de voir derrière moi, hissé sur la pointe des pieds. Il recule avec un geste apaisant.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Il y a quelqu'un, là. Quelqu'un qui...

Je ne sais pas comment le formuler. Je fais deux pas en avant pour permettre à Cal de voir ce qu'on voit, avant de me tourner de nouveau vers Ivy.

– Tu ne t'es pas approchée ?

Elle secoue la tête, retrouve un peu de couleurs, se redresse et s'avance vers les baskets.

– J'avais peur que... Je ne savais pas s'il y avait quelqu'un d'autre, ou si...

Elle s'arrête net en étouffant un cri et s'affale par terre.

L'espace d'une seconde, je suis trop surpris pour réagir. Puis je me précipite vers elle en criant son nom, je m'agenouille en lui soulevant la tête et je porte la main à son cou pour vérifier sa respiration et lui prendre le pouls. Les deux sont stables, mais elle a les yeux fermés et elle est totalement inerte.

– Ivy, dis-je, comme si ça allait la faire réagir. Putain, qu'est-ce qui s'est passé ?

Je me tourne vers le meuble à roulettes en me demandant si c'est un cadavre qu'elle a vu, ce qui expliquerait sa réaction. Mais, de là où je suis, je ne distingue toujours rien d'autre que la paire de baskets violettes.

Cal s'accroupit à côté de moi et me désigne quelque chose par terre.

– Je crois qu'il s'est passé ça.

Je manque d'éclater de rire en découvrant ce qu'il me montre, bien que ça ne soit absolument pas drôle. Une seringue gît à quelques pas, longue et d'aspect redoutable. Mon rythme cardiaque se calme.

– OK, donc, il y a encore des gens qui tombent dans les pommes à la vue d'une seringue, dis-je.

Un peu plus loin par terre, il y a un téléphone au pied d'un chevalet.

– Tu peux ramasser le portable d'Ivy ?

Cal, tout pâle, s'exécute et fourre l'appareil dans sa poche.

– Tu entends ? me demande-t-il.

– Quoi ?

Alors, je me rends compte que les sirènes se sont rapprochées. Tout à coup, on dirait même qu'elles nous encerclent.

– Ça ne va pas, déclare Cal. Il y a un problème.

Il trépigne presque sur ses talons, frémissant sous l'effet de la tension.

Je n'en reviens pas d'avoir à préciser ça tout en maintenant Ivy, qui reste inerte, et en reculant pour m'éloigner d'un gars qui est peut-être bien mort, mais...

– Putain, il y a un paquet de trucs qui ne vont pas ici, Cal.

Il se lève pour aller regarder par la fenêtre.

– Les flics se garent. Pile devant l'immeuble. Qui est-ce qui a pu les appeler ? C'est Ivy, tu crois ?

– Ça m'étonnerait. Elle me l'aurait dit. Tu penses qu'ils ont le code ?

Un bruit de verre qui se brise nous fait sursauter et il passe la main sur sa bouche.

– J'ai l'impression qu'ils n'en ont pas besoin.

Encore des bris de verre, suivis de voix étouffées.

– Ils seront là dans une seconde.

– Mec, qu'est-ce que... dis-je avec un coup d'œil paniqué sur la seringue. Qu'est-ce qui se passe ici ? Qu'est-ce qu'on fait ?

Cal ouvre des yeux si grands qu'ils lui mangent la moitié du visage.

– Je crois qu'on ferait mieux de filer.

Cette fois, je ris pour de vrai, un rire âpre et sourd.

– T’as raison ! On n’aura qu’à leur faire coucou quand on les croisera en portant une fille inconsciente, après avoir laissé le pauvre...

Je ne peux pas me résoudre à prononcer le nom de Boney.

– ... après avoir laissé ce pauvre gars derrière nous.

Je me suis retrouvé une fois dans une pièce avec un cadavre. J’avais neuf ans. C’était mon grand-oncle Hector, âgé et assez malade pour qu’on fasse le voyage jusqu’au Bronx pour lui « faire nos adieux », comme avait dit ma mère. Il était allongé dans son lit, immobile, les yeux fermés, et ma tante Rose lui pressait la main en tenant un chapelet. Puis, tout à coup, quelque chose dans son immobilité a changé, ça se voyait même de l’autre bout de la chambre et ma mère l’a senti aussi. Elle a posé la main sur mon épaule et murmuré : « Ça s’est passé très paisiblement. »

Ce qui se passe ici n’a rien de paisible.

– On n’est pas obligés de croiser les flics, me signale Cal. Il y a un escalier de service au bout du couloir. Il donne sur une allée derrière l’immeuble qui débouche dans une autre rue.

Ça me semble être à la fois la meilleure et la pire idée que j’aie jamais entendue. Mon cerveau ne fonctionne pas normalement, et je donnerais cher pour qu’Ivy se réveille et qu’elle nous dise quoi faire.

– OK, mais... on ne devrait pas leur dire ce qu’on a vu ?

– On a vu quoi ? Une paire de baskets et une seringue ? Ils verront la même chose que nous. S’il y a quelque chose à faire pour le gars qui est allongé là...

Il va à la porte, s’arrête sur le seuil et poursuit en chuchotant :

– ... eux, ils pourront le faire. Nous, on ne peut rien pour lui. Tout ce qu’on y gagnerait, c’est de se retrouver dans les emmerdes jusqu’au cou parce qu’on n’a *rien* à faire ici.

L’instant d’après, il n’est plus là.

J’hésite une fraction de seconde, mais les voix sont maintenant bien trop proches à mon goût. J’essaie de penser à ce qui se passera si je reste. Je n’ai rien fait de mal mais, contrairement à Cal, je ne peux pas compter sur les flics pour m’accorder le bénéfice du doute. Être découvert comme ça, à genoux devant une fille inconsciente dans une pièce où quelqu’un vient peut-être de mourir, ça pourrait me faire arrêter, voire pire. Et même dans le cas contraire, je n’ai vraiment pas besoin que la police fourre son nez dans ma vie et se mette à me poser des questions.

Ni à moi ni à ma famille.

Mes yeux s'attardent sur la seringue, et je me décide. Cal a raison : on ne peut plus aider personne à part nous-mêmes. Soulevant Ivy dans mes bras, je cours derrière lui vers l'escalier de service, aussi vite et silencieusement que je peux.

OceanofPDF.com

CHAPITRE SIX

CAL

Dans l'atelier, tout mon être n'aspirait qu'à une chose : me tirer. Alors, quand je franchis la porte de service et que je me retrouve dans une rue déserte, sans policiers ni personne d'autre, le soulagement m'envahit.

Pendant environ cinq secondes. Puis je n'arrive plus à me dire autre chose que : « Bon, on fait quoi maintenant ? » Mateo déboule dehors derrière moi, avec Ivy toujours évanouie dans ses bras. Le parking est à plus de cinq cents mètres. Et Boney est... Putain !

Boney Mahoney est peut-être mort là-dedans.

Son vrai prénom, c'est Brian. Je le connais depuis la maternelle, depuis assez longtemps pour savoir d'où lui vient son surnom ridicule. C'était en CE1 et on avait chacun un casier dans la classe avec notre nom dessus. On avait écrit les étiquettes nous-mêmes, avec de gros feutres. Un jour, Kaitlyn Taylor a trébuché en portant un gobelet et l'eau s'est répandue sur celle de Brian. L'encre du feutre a tellement coulé qu'on ne lisait plus que l'initiale de son prénom et la fin de son nom de famille, et tout le monde s'est mis à l'appeler B. Oney. C'est devenu Boney, et c'est resté.

En dehors des questions qu'il me posait sur mes pères, l'unique fois où on a eu une conversation digne de ce nom, c'était en CM2, à la fête d'anniversaire de Kenny Chu dans une salle d'escalade. C'est la seule fête où on s'est retrouvés ensemble, parce que la mère de Kenny l'avait obligé à inviter tous les garçons de la classe. Alors qu'on attendait notre tour sur un gros matelas, Boney a regardé autour de lui et il m'a dit :

« Pourquoi il y a des salles où on peut escalader des rochers mais jamais des arbres ? »

Je n'avais jamais réfléchi à ça.

« Peut-être parce que c'est compliqué de faire pousser des arbres à l'intérieur. »

« On pourrait les fabriquer. Les rochers non plus, c'est pas des vrais. »

« Pas faux, ai-je admis. Il y aurait peut-être un truc à faire. »

Il a pointé l'index sur moi en plissant les yeux.

« Si tu inventes ce truc-là plus tard et que tu deviens millionnaire, j'aurai droit à la moitié du fric. »

De ce côté-là, pas de surprise : Boney cherchait toujours des moyens de gagner de l'argent. En CM2, il était surtout connu pour acheter des bonbons pas chers et nous les revendre à la récré en faisant un énorme bénéf. Je lui en achetais, bien sûr, vu que c'était des bonbons.

Au lycée, il est devenu Boney le Défoncé et j'ai rarement eu l'occasion de penser à lui. J'avais presque oublié Boney l'Entrepreneur, avec ses salles à arbres d'escalade et ses bonbons trop chers. Mes yeux picotent et je cligne des paupières.

Mateo s'adosse au mur en soutenant toujours Ivy contre sa poitrine, et me regarde comme s'il comptait sur moi pour décider de la suite. Mais après ma suggestion de sortir par la porte de service, je n'ai rien de plus à proposer. Toute ma capacité de décision de tout à l'heure s'est envolée. J'hésite juste entre vomir et tomber dans les vapes. Les deux se défendent, mais c'est mon estomac qui tranche pour moi. Il se tord et je me penche pour vomir.

– Bon, déclare Mateo tandis que je m'essuie la bouche d'une main tremblante. On doit se ressaisir.

Il a l'expression du Mateo Sûr-de-Lui qu'il a adoptée vers la fin de notre amitié, quand son père a mis les voiles « pour se trouver » en se faisant embaucher comme roadie pour un groupe de reprises de Grateful Dead. Comme si Mateo avait enfin compris qu'après avoir laissé un nul gérer la moitié de sa vie, il était temps de prendre les choses en main et... oh. D'accord. Maintenant, c'est moi le nul à la place duquel il doit assurer. J'ad mets aussitôt cette vérité. C'est même un soulagement. Tout ce que je demande dans l'immédiat, c'est de pouvoir me reposer sur quelqu'un d'autre.

Toujours avec Ivy dans les bras, Mateo gagne la rue et regarde des deux côtés. Un moteur se met soudain à rugir, bien trop proche, et on a juste le temps d'échanger un regard paniqué avant qu'une voiture prenne le virage en épingle à cheveux. Ce n'est qu'un gars lambda qui parle au téléphone, et qui passe devant nous à fond de train sans nous regarder. Dès qu'il a disparu, Mateo traverse la rue en courant à moitié et s'enfonce dans une

ruelle entre deux immeubles. Je le suis nerveusement, trop sonné pour poser des questions.

Mais ça fait du bien de marcher. Quand je me concentre sur le fait de mettre un pied devant l'autre, ça m'évite de réfléchir à ce qui vient de se passer. Non seulement dans l'immeuble, mais carrément dans... *l'atelier de Lara* ! Il y avait encore son dernier dessin en cours sur un chevalet, comme si elle était en train de travailler dessus. Ce qui aurait dû être le cas un mardi matin. C'est sa seule journée de libre, son meilleur moment pour créer, et elle dit toujours qu'elle n'arrive pas à se concentrer chez elle.

Alors pourquoi n'est-elle pas venue ?

Et Boney, qu'est-ce qu'il fabriquait là ? Parce que c'était forcément lui, non ? Même si aucun de nous trois n'a eu le cran de regarder plus loin que les baskets, on l'a clairement vu entrer.

Et on ne l'a jamais vu ressortir.

Mes tripes se tordent de nouveau, et je m'oblige à me focaliser sur ce qui se passe devant moi. J'ai assez de présence d'esprit pour me demander quand on va tomber sur quelqu'un qui voudra savoir ce que Mateo fait avec une fille évanouie dans les bras. Ça paraîtrait le niveau minimum du comportement citoyen. Mais on ne croise qu'un vieux type bourré affalé contre un mur.

Mateo tourne au coin de la rue et s'arrête devant une grande porte métallique.

– Les clés sont dans ma poche droite. Tu peux les prendre.

– Je... Quoi ?

– Prends mes clés, répète-t-il avec un soupçon d'impatience. J'ai les mains un peu occupées.

– Je sais mais... on est où ?

– Chez Garrett. Porte de service. Ça ouvre à 17 heures, il n'y aura personne.

Je me dépêche de sortir ses clés en laissant tomber les questions.

– C'est la grosse clé ronde, me précise Mateo.

Quand je l'ai trouvée, je l'insère dans la serrure, les mains tremblantes. Les sirènes se remettent en marche au moment où je pousse la lourde porte, et je sursaute si violemment que le trousseau serait tombé par terre s'il n'avait pas été suspendu à la serrure. Mateo entre et je referme derrière nous.

On se retrouve dans la pénombre, dans une pièce remplie de cartons et de ce qui semble être des fûts de bière vides, imprégnée d'une odeur de renfermé. Il n'y a qu'une autre porte, qui donne sur une petite cage d'escalier. On monte dans une salle dominée par un bar d'un côté et deux tables de billard de l'autre. L'un des murs est constitué d'une baie vitrée, masquée par des stores qui ne laissent pénétrer qu'une maigre lumière jaunâtre. Les tables les plus proches de la fenêtre sont équipées de bancs garnis de coussins rouges, et Mateo peut enfin se décharger d'Ivy.

Puis il secoue les bras et fait rouler son cou et ses épaules, avant de rabattre un coin de la jupe d'Ivy qui a remonté pendant l'opération. Elle murmure quelque chose, mais sans se réveiller. Ça commence à m'inquiéter.

– Mais elle... elle ne devrait pas avoir repris connaissance, depuis le temps ?

La dernière fois que j'ai vu Ivy tomber dans les pommes devant une seringue, c'était en cinquième, le jour où quelqu'un en a trouvé une sur le terrain de foot pendant le cours de sport et l'a agitée sous son nez. C'était il y a plusieurs années, mais je crois me souvenir qu'elle s'est réveillée au bout de quelques minutes seulement.

– Je ne sais pas, me répond Mateo. Elle a eu un sacré choc.

Il se penche sur elle pour prendre son pouls.

– Son rythme cardiaque a l'air normal. Sa respiration aussi. Elle a peut-être juste besoin d'un peu de temps.

– Tu connais Ivy, dis-je. Elle doit avoir du sommeil en retard.

Mateo réagit à ma tentative de blague par un sourire mécanique. Au temps où on était amis, Ivy ne dormait jamais plus de cinq heures par nuit. Elle m'envoyait des messages longtemps après que je m'étais couché, et encore d'autres avant que je sois levé le lendemain. Maintenant que j'y pense, j'ai une certaine nostalgie des drôles d'infos tombées de nulle part qui retenaient son intérêt quand tous les autres dormaient.

Ivy : *Tu savais qu'il suffirait d'une heure pour arriver dans l'espace en voiture ?*

Ivy : *IL EXISTE DES DAUPHINS ROSES (Lien YouTube)*

Ivy : *Cal, tu dois trouver un copain pour Gilbert. En Suisse, on n'a pas le droit de posséder un seul cochon d'Inde parce qu'ils ne supportent pas la solitude.*

Elle n'avait pas tort à propos de Gilbert. Il a été beaucoup plus heureux une fois que mes parents ont accepté que j'en achète un deuxième. Sauf

qu'ensuite, George est mort, et Gilbert l'a suivi trois jours plus tard, accablé par le chagrin. Pas sûr d'avoir amélioré les choses, au final.

J'examine la salle mal éclairée en me mordant la joue. Vu mon âge, je n'étais jamais entré dans un bar où on sert de l'alcool, ce que j'aurais signalé à Mateo si le contexte avait été différent.

– Alors comme ça, c'est ici que tu travailles ?

– Ouais. Le patron débarque rarement avant 14 heures, on devrait être tranquilles.

Il prend deux verres derrière le comptoir, les remplit au petit évier et m'en tend un avant de retourner s'asseoir à une table près d'Ivy. Je m'installe en face de lui et je bois une longue gorgée. Ça chasse un peu le goût horrible que j'ai dans la bouche.

– Ça va ? me demande-t-il.

– Je sais pas, dis-je mollement. Et toi ?

– Pareil.

Il secoue la tête et vide la moitié de son verre d'une seule traite.

– C'était le cauchemar, là-bas.

– Ouais, dis-je en m'essuyant la bouche. Ce n'est pas vraiment comme ça que je voyais les choses quand j'ai proposé qu'on se refasse le Jour le Plus Cool.

– Si seulement on était allés à ce putain d'aquarium !

C'est plus fort que moi ; malgré tout ce qui s'est passé, je lâche un petit rire, un peu hystérique, j'avoue, mais c'est toujours mieux que pleurer.

– Comme tu dis.

Puis son expression change. Il reste tendu, mais il me fixe comme s'il voulait scruter les profondeurs de mon âme. J'ai souvent vu cet air-là sur le visage de sa mère, ce qui est un comble parce qu'il a toujours détesté qu'elle le regarde de cette façon.

Je sais parfaitement ce qui va suivre.

– Cal, c'est qui, cette fille ?

– Hein ?

Je bois une gorgée pour gagner du temps.

– Ta copine. Celle qui travaille dans l'immeuble.

Le ton de Mateo se durcit quand je continue à faire mine de boire en évitant soigneusement son regard, alors que mon verre est presque vide.

– Son atelier ne serait pas celui dans lequel on était, par hasard ?

– Si.

Merde. J'ai répondu sans y penser. Je ne peux pas continuer à dire n'importe quoi comme ça. J'ai besoin de réfléchir. Et de parler à Lara.

– Mais elle n'était pas là.

– On ne l'a pas vue, rectifie Mateo. Ça ne veut pas dire qu'elle n'y était pas. Tu m'as bien dit qu'elle venait le mardi ?

Pour une fois dans sa vie, j'aimerais bien qu'il arrête d'être aussi rationnel.

– Normalement, oui.

Mes doigts volent sur le clavier de mon portable et j'envoie un message à Lara.

Tu es à l'atelier ?

– Alors pourquoi elle ne serait pas venue aujourd'hui ?

– Je n'en sais rien, moi.

Je fixe mon écran en enjoignant mentalement Lara de me répondre aussi vite que c'est humainement possible, et mon cœur bondit dans ma poitrine quand je vois s'afficher trois points gris.

Non, je n'ai pas pu y aller aujourd'hui.

Je lâche une longue expiration. Je suis vraiment content de l'apprendre. Mais...

Pourquoi ?

J'ai décidé de suivre un cours de céramique !

Encore des points gris, puis la photo d'une petite jatte verte émaillée, posée à côté d'un four.

Une vague de soulagement m'envahit pendant quelques délicieuses secondes, avant de refluer. Parce que ça n'explique toujours pas ce que Boney... ou je ne sais qui... faisait là.

Difficile de poser cette question par message.

Il faut que je te parle. Maintenant. De vive voix.

Comme elle ne répond pas tout de suite, je précise :

C'est urgent.

– Cal.

Quand je relève la tête, Mateo a toujours la même expression, celle qui dit : « Je vais te passer le cerveau aux rayons X. »

– C’est à elle que tu envoies des messages ?

– Oui. Elle dit qu’elle n’y était pas.

Sachant que ça ne suffira pas à arrêter ses autres questions, auxquelles je ne peux pas encore répondre, je cherche du regard ce que je pourrais utiliser pour détourner la conversation. Je tombe sur une télé grand format fixée à un mur.

– Hé, si on mettait les infos ? Ils parlent peut-être de ce qui s’est passé.

Le regard de Mateo – hérité de sa mère, celui-là aussi – me signale que notre conversation n’est pas terminée, mais il se lève.

– Ouais, t’as raison. Regarde aussi sur ton portable.

Il va prendre une télécommande dans un casier derrière le bar et allume. De mon côté, je suis trop tendu pour aller voir sur Boston.com. Quelque part, je préfère attendre que l’info me tombe dessus que d’aller la chercher moi-même.

L’écran s’anime sur une chaîne de sport locale, à un volume sonore qui nous fait grimacer. Mateo zappe jusqu’à tomber sur un gars en cravate avec les mots « flash info » qui défilent en rouge en bas de l’image.

– Il est devant l’atelier, dit-il en revenant s’asseoir sans quitter l’écran des yeux.

Mon cœur tombe en piqué. Le fait de voir l’immeuble à la télé rend ce scénario cauchemardesque bien plus réel, tout à coup.

– Merde, dis-je. Tu crois que... ?

– Chut.

Il remonte le volume d’un cran.

« ... la police recherche activement des informations en lien avec un appel reçu à la fois par leurs services et par les producteurs de notre émission, *Hawkins enquête*, avant que le cadavre d’un jeune homme non identifié soit retrouvé dans cet immeuble », dit le journaliste.

C’est pas vrai. Le *cadavre*...

Le mot me frappe comme un coup de poing dans le ventre. Depuis l’instant où on a quitté l’immeuble, je me suis répété qu’on n’était pas sûrs de ce qu’on avait vu. Peut-être que le gars était juste inconscient. Qu’il s’agissait d’une blague. Ces hypothèses ne tenaient pas vraiment la route, mais je m’y étais agrippé comme je pouvais.

– Ça veut dire que... si on a vu... si le corps était celui de...

Ma gorge se serre, refusant de lâcher le nom de Boney.

– Ils ont dit « Non identifié », rappelle Mateo.

Ça ne paraît pas le consoler beaucoup.

Le journaliste poursuit en fixant la caméra :

« La source anonyme a précisé qu'elle s'était inquiétée après avoir vu une jeune femme blonde piquer un homme avec une seringue, et l'homme en question perdre connaissance. Actuellement inoccupé, le bâtiment ne dispose pas de caméras de surveillance en état de marche. La police demande aux témoins de lui fournir toute information disponible concernant une jeune femme blonde âgée d'une vingtaine d'années, qui aurait été aperçue aux abords de l'immeuble. »

Là, deux choses se produisent en même temps : Mateo met la télé sur pause, figeant le visage du journaliste sur l'écran, et on entend un cri étouffé sur ma droite. En me retournant, je vois Ivy assise toute raide, la main sur la poitrine. Elle nous regarde fixement, moi d'abord, puis Mateo, avant de baisser les yeux sur la banquette sur laquelle elle est allongée.

– Qu'est-ce qui se PASSE ? demande-t-elle.

CHAPITRE SEPT

IVY

Sur le coup, je ne comprends pas du tout ce que je fais là. Je ne me souviens de rien, à part d'être partie du lycée ce matin avec Cal et Mateo. Ils me regardent tous les deux comme si j'avais deux têtes – ce qui serait d'autant plus gênant que j'ai déjà des élancements douloureux dans la seule que j'ai.

Puis, dans un éclair nauséux, *tout* me revient.

– Oh c'est pas vrai...

Je me lève d'un bond, avec un coup au cœur.

– Qu'est-ce qu'on a... Pourquoi on... On est où ?

Je regarde partout autour de moi. Mes yeux se posent sur un mur couvert d'enseignes lumineuses de marques de bière et je me dis que si j'étais déjà venue ici, je m'en souviendrais.

– C'est quoi, cet endroit ?

– Assieds-toi, ou tu vas encore tomber dans les vapes, me dit Mateo. Je t'apporte de l'eau.

Alors que je m'apprête à lui assurer que je vais très bien, je commence déjà à vaciller, prise de vertige. Je me laisse retomber sur le banc, tandis que Mateo se dirige vers une sorte de comptoir. *Un bar*, me dis-je quand il soulève un battant pour passer derrière. On est dans un bar, et Mateo semble connaître les lieux.

– On est chez Garrett ?

Cal, qui n'a encore rien dit, confirme ma supposition par un petit sourire de travers.

– C'est bien, ton cerveau fonctionne encore. Bonne nouvelle. Tu te souviens pourquoi tu t'es évanouie ?

– Il y avait une seringue, dis-je en frissonnant. Je l'ai vue avant de pouvoir...

– Tiens. Commence par boire ça. Prends ton temps.

Mateo s'assoit à côté de moi en posant un verre sur la table.

J'obéis, en partie parce que j'ai soif, en partie parce que ça fait du bien, à ce moment précis, que quelqu'un s'occupe de moi. Mais j'ai trop de questions dans la tête pour me taire très longtemps. Et, vu celle qu'ils font tous les deux, je suis obligée de commencer par la plus importante.

– Qu'est-ce qui est arrivé au gars qui était par terre ?

Ils échangent un regard.

– En fait, on n'en sait rien, répond Cal.

Mateo se lève en prenant mon verre, en ramasse deux autres posés sur une table voisine et pose le tout sur le comptoir.

– On n'a pas pu aller voir. Les choses se sont compliquées après ton évanouissement. Enfin, encore *plus* compliquées.

– Comment ça ?

Cal tambourine des doigts sur la table à laquelle il est assis.

– La police est arrivée toutes sirènes hurlantes. Trois minutes plus tard, ils avaient défoncé la porte et ils déboulaient dans l'escalier. Du coup, on a dû... Enfin, tu vois.

Il desserre le col de sa chemise.

– On s'est dit que la situation était sous contrôle, alors... on est partis.

Je cligne des paupières.

– Vous êtes partis.

– Ouais. Par la porte de service.

Cal s'humecte les lèvres. Il est blanc comme un linge, ce qui fait ressortir ses taches de rousseur.

– Mais vous n'avez pas parlé à la police ?

– Non.

– Attends, que je comprenne bien. Tu es en train de me dire que... vous vous êtes enfuis ?

Comme Cal se borne à repasser la langue sur ses lèvres, je me tourne vers Mateo. Il pose les coudes sur le comptoir, comme un barman fatigué de la vie prêt à écouter le récit des infortunes d'un pilier de comptoir.

– Comment vous avez pu penser que c'était une bonne idée ? dis-je d'un ton chargé de reproche.

La mâchoire de Mateo tressaille.

– Écoute, c'était un peu tendu. Les flics arrivaient et on ne savait pas pourquoi. On n'a pas eu beaucoup de temps pour décider quoi faire, et ceux d'entre nous qui étaient encore *conscients* ont fait ce qu'ils ont pu. Désolé si

ce n'est pas ce que tu aurais fait, toi, mais tu n'étais pas en état de donner ton avis.

Je renonce à protester en croisant son regard sombre. Je me relève pour faire les cent pas sur le vieux parquet. C'est vrai que je suis injuste avec lui. Autrefois, quand on traînait au centre commercial, c'était toujours lui que les vigiles tenaient à l'œil. Un jour, il y en a même un qui a fouillé son sac. Et lui, il restait là, impassible et muet, pendant que le vigile sortait des cahiers écornés, des stylos, une poignée de câbles d'écouteurs tout emmêlés et un sweat, avant de lui rendre le tout sans un mot d'excuse. Alors je peux comprendre – mieux vaut tard que jamais – pourquoi il n'a pas tenu à s'attarder dans l'atelier.

– Bon, OK. Mais on doit au moins dire à quelqu'un qu'on a vu entrer Boney...

Puis je me tais parce que, à ce moment-là, je suis juste en face du comptoir, et je n'ai pas pu rater la manière dont les épaules de Mateo se sont raidies quand j'ai prononcé ce nom. Toute mon énergie nerveuse s'envole en une seconde, remplacée par les vrilles froides de l'angoisse.

– Quoi ?

– Le gars qu'on a vu... Boney ou je ne sais pas qui... Il est mort.

C'est comme si le plancher venait de se dérober sous mes pieds. Je m'affale contre le comptoir en m'y agrippant des deux mains pour ne pas tomber.

– C'était lui, dis-je.

– Comment tu peux en être sûre ?

– Les baskets. C'était les siennes.

Quand je suis restée figée sur le seuil de l'atelier, je n'en étais pas certaine. Mais maintenant, en revoyant Boney monter les marches de l'estrade la semaine dernière dans l'auditorium... je n'ai plus aucun doute. Je me rappelle parfaitement l'éclair de violet sur ses pieds, et combien ça m'a énervée. Mon côté le plus mesquin – celui qui savait que j'allais perdre l'élection, et dans les grandes largeurs – s'est même demandé : « Pourquoi faut-il que tout soit toujours outré chez lui ? »

J'étais furieuse contre lui hier, et ce matin. Je ne pensais qu'à une chose en le voyant entrer dans l'immeuble : lui tomber dessus. J'ai traversé la rue comme une furie avec tout mon discours déjà prêt dans ma tête. Je n'avais même pas besoin de notes, pour une fois. J'enfouis la tête entre mes bras, le

front contre le zinc frais, et je m'accorde le réconfort de l'obscurité pendant quelques secondes.

Mais je me redresse dès que je sens la main de Mateo sur mon épaule. Je ne peux pas me laisser aller à pleurer, parce que si je commençais maintenant, je ne sais pas quand je m'arrêteraïs. Et je ne sais quel instinct me pousse à refouler mes larmes et à garder la tête froide.

– Ivy, dit doucement Mateo.

Je me recroqueville comme s'il m'avait crié dessus. Non. Il n'est pas question que j'accepte la moindre miette de tendresse de Mateo pour l'instant, ou je vais craquer.

– Comment vous savez...

Le nœud qui me serre la gorge m'oblige à avaler ma salive plusieurs fois avant de pouvoir continuer.

– Comment vous savez qu'il est mort ?

– On a vu...

Mateo me désigne quelque chose sur le mur derrière moi : un écran de télé mis sur pause. La vue d'un visage familier me fait tressaillir.

– Pourquoi on nous montre Dale Hawkins ?

Mateo repasse sous le bar pour rejoindre Cal.

– Tu parles du journaliste ?

– Oui, dis-je en le suivant. Mes parents le connaissent. Et moi aussi, un peu. On le croise de temps en temps dans des galas de charité. Il a travaillé pour une chaîne de Boston, avant de partir à cause d'un litige et de lancer son émission d'infos sur une chaîne du câble locale. Mon père trouve qu'il a une conception plutôt large du mot « infos ». Il lui reproche de faire plutôt dans l'actu à scandale.

Mais mon père n'est peut-être pas cent pour cent objectif. Dale a réalisé quelques reportages assez peu flatteurs sur son activité, en choisissant toujours l'angle des « affaires locales menées au rouleau compresseur par les grosses boîtes ». « Il n'a aucun sens de la nuance, argumente mon père. Il fait systématiquement dans le pathos de bas étage, cet hypocrite. » Ça l'exaspère d'autant plus que Hawkins, qui habite à Carlton, a fait démolir une belle maison ancienne pour se faire bâtir un pseudo-manoir géant en carton-pâte.

Du coup, je connais bien l'image gelée sur l'écran : Dale Hawkins avec son air affligé, celui qu'il affiche dans ses reportages sur Shepard Immobilier en posant devant des bâtiments délabrés. Mais les graffitis que

je repère derrière son épaule, associés à la porte verte, m'arrêtent net. Il se trouve devant l'immeuble dont on vient de sortir.

Je sens que je pète un plomb avant même que Mateo ait pu confirmer :

– Il parle de ce qui est arrivé à l'atelier.

Puis il pointe une télécommande sur l'écran.

– Attends, je reviens au début.

Au bout de quelques secondes, Dale Hawkins s'anime en déclarant d'un ton grave : « Je suis en direct dans un quartier industriel paisible au nord de Quincy Market, qui est depuis ce matin la scène d'une tragédie aussi inquiétante que mystérieuse. »

On regarde tous les trois en silence, jusqu'au moment où Hawkins annonce : « La police demande aux témoins de lui fournir toute information disponible concernant une jeune femme blonde âgée d'une vingtaine d'années, qui aurait été aperçue aux abords de l'immeuble. » Mateo remet sur pause pour préciser :

– On n'a pas vu la suite. C'est là que tu t'es réveillée.

Je me demande s'il est bien en train de regarder mes cheveux ou si je suis parano.

– Vas-y, mets-la, dis-je, la gorge nouée.

Il s'avère qu'on était presque arrivés à la fin de la séquence. Dale Hawkins donne les numéros de téléphone à contacter avant de conclure sur un des regards prolongés et larmoyants, et super exaspérants, qui sont sa marque de fabrique. On se tait un moment, jusqu'à ce que Mateo décide d'exprimer une évidence :

– Donc. Une blonde.

Je ramène ma queue-de-cheval devant mon épaule. Les garçons continuent à se taire, dans l'attente d'une réaction de ma part.

– Il ne voulait pas dire... Il n'était quand même pas en train de parler de moi ? dis-je enfin.

Pas de réponse.

Face au visage inquiet de Cal et à la mine impassible de Mateo, j'argumente :

– D'abord, je n'ai pas la vingtaine.

Je déteste ça, le fait qu'on ne sache jamais ce que pense Mateo. Il peut très bien être en train de se dire que je corresponds à la description, comme il peut penser que personne ne me qualifierait de « jeune femme ». Cette pensée est tellement à côté de la plaque que je me frappe mentalement.

Enfin, il hausse les épaules.

– Les gens sont souvent nuls pour estimer l'âge des autres.

– N'empêche que... (Les paroles de Dale Hawkins repassent en boucle dans ma tête.) Si quelqu'un m'a vue à la porte de l'atelier, il n'a pas pu croire que je faisais une piqûre à Boney. Je ne me suis même pas approchée de lui.

Soudain, à retardement, je suis immensément reconnaissante aux garçons de m'avoir sortie de là avant l'arrivée de la police. Je ne me rappelle rien qui pourrait leur être utile, et si on m'avait découverte dans cette pièce après cet appel anonyme... Franchement, le fait que je sois interrogée par la police au sujet d'une mort liée à la drogue *le jour* où ma mère est récompensée pour une étude sur les opiacés aurait été d'une ironie qui n'aurait échappé à personne.

– Quelqu'un a pu te voir monter et en tirer des conclusions, suggère Mateo.

Cal se masse les tempes et me jette un coup d'œil.

– Vous croyez que... qu'il y a une chance pour que Boney se soit fait ça tout seul ? Pour que ce soit une overdose ? C'est vrai, on en parlait justement ce matin. Il y a de la drogue partout, même à Carlton.

– Sauf qu'on n'est pas à Carlton, dis-je. Pourquoi Boney viendrait jusqu'à Boston à 10 heures du matin pour se shooter ? Il pouvait très bien le faire plus près de chez lui.

Mateo se borne à fixer le plancher.

– Tu n'as vu personne d'autre dans l'immeuble ? me demande-t-il à mi-voix.

– Non.

– Et tu n'as rien entendu ?

Alors que je m'apprête à lui faire la même réponse, je m'arrête pour réfléchir. J'étais bourrée d'adrénaline en entrant comme une furie dans cet immeuble, et je suis allée droit là où il se trouvait. Alors que je ne le savais pas. Qu'est-ce qui m'a poussée à foncer au troisième étage ?

– C'est possible, dis-je en tirant sur ma queue-de-cheval. Je crois bien que... quand j'ai commencé à monter, j'ai entendu quelque chose. Un bruit qui m'a poussée à m'arrêter au troisième. Un mouvement, ou peut-être des pas.

Mes souvenirs se précisent et ma voix s'affermit.

– J'ai pensé que c'était Boney.

– S’il y avait quelqu’un d’autre, une chance que tu ne sois pas tombée dessus, commente Mateo d’un ton lugubre.

Ses paroles me donnent la chair de poule. Je regarde Cal, qui a le nez sur l’écran de son portable. Et tout à coup, tout s’éclaircit et je vois enfin l’évidence.

– Attendez une minute, dis-je d’un ton si brusque que Cal relève la tête. Cette fille, celle qui occupe l’atelier, elle ne serait pas blonde ?

Cal blêmit, et je pourrais me frapper le front de ne pas y avoir pensé plus tôt.

– Elle est blonde, hein ?

– Elle n’était pas là, réplique-t-il aussitôt.

– Elle est blonde, *oui* ou *non* ?

Il pâlit encore, arborant un teint plus vert que jamais.

– Elle... Je... Au fait, c’est moi qui ai ton téléphone.

C’est clairement une tentative de diversion, mais ça me coupe dans mon élan.

– Hein ?

Fouillant dans sa poche, Cal en sort un iPhone dernière génération protégé par un gros étui noir.

– Tiens. Tu l’as fait tomber quand tu t’es évanouie.

Je prends prudemment l’appareil.

– Ce n’est pas à moi.

Ouvrant ma pochette, je montre mon portable dans son étui à carreaux roses et dorés.

– Le mien est toujours là où je l’avais laissé. Donc, l’autre...

– Merde, lâche Mateo en me le prenant. Ça doit être celui de Boney.

– Ou de celui qui l’a tué, ajoute Cal d’une voix étranglée.

On fixe le téléphone un moment en silence.

– C’est... Ce truc est un indice, dis-je d’un ton haché. On doit le rapporter.

Mateo fronce les sourcils.

– Où ça ? Sur le lieu du crime ? Tu proposes qu’on s’y prenne comment ?

– Non, mais on pourrait... je ne sais pas, l’envoyer par la poste à la police ? Avec un mot ?

Cal se lève brusquement en faisant grincer sa chaise.

– Faut que j’aille aux toilettes.

– À gauche de la télé, lui indique Mateo avec un geste derrière son épaule.

– Merci. Je reviens tout de suite.

Je suis Cal des yeux jusqu'à ce que j'entende la porte des toilettes de refermer, et je dis entre mes dents :

– Qu'est-ce qu'il a ?

– Je ne sais pas. Mais il y a visiblement un truc en lien avec cette fille. Il refuse de parler d'elle. Il ne répond même pas aux questions de base.

Mateo tient toujours l'iPhone, et je sais que je devrais insister pour qu'on le fasse parvenir à la police. Ou chercher une théorie sur le problème de Cal. Mais je n'ai pas le courage. Je suis trop nerveuse, trop perdue, et carrément trop épuisée. Alors je contemple la rangée de bouteilles alignées derrière le comptoir et je demande :

– Il n'y a que moi qui boirais bien un coup, là ?

Ça fait rire Mateo, en creusant sur ses joues deux fossettes qui n'apparaissent que quand il baisse la garde. À treize ans, à l'époque où je craquais le plus pour lui, j'étais prête à tout pour faire apparaître ce sourire.

– Ivy Sterling-Shepard ! De l'alcool dès le matin ? Tu n'es plus toi-même.

– Je plaide les circonstances atténuantes.

Je ne sais pas s'il me prend vraiment au sérieux – je ne suis pas sûre que je l'étais moi-même –, mais il se lève pour passer derrière le bar.

– Qu'est-ce que ce sera ? me demande-t-il en balayant les bouteilles d'un geste.

– Un bourbon.

Il a un petit sourire.

– Une buveuse de whisky, hein ? Tu es pleine de surprises.

– Juste un petit fond.

Je ne bois pas beaucoup, surtout si on compare à la moyenne du lycée. Mais depuis qu'on a eu seize ans, Daniel et moi, nos parents nous laissent goûter un peu de ce qu'ils boivent, parce qu'ils pensent qu'en nous interdisant totalement l'alcool, ils ne réussiraient qu'à cultiver notre envie. Leur stratégie a marché : Daniel n'aime pas boire, et je déteste tous les alcools à part le whisky épicé et velouté que boit mon père.

– Ne t'en fais, ce ne sera que quelques gouttes. Sinon, Garrett le verrait tout de suite.

Il ne blague pas. Le liquide ambré recouvre à peine le fond du verre à shot qu'il dépose devant moi.

– Je croyais que tu boirais avec moi.

– Il vaut mieux pas.

Je m'en veux un peu, parce qu'il a visiblement peur que ça lui crée des problèmes avec son patron. Je devrais lui rendre le verre, mais je sais qu'il le refuserait, ça ferait toute une histoire et...

Et j'ai déjà bu le fond de whisky.

La chaleur m'envahit la poitrine, me remplissant de la même sensation d'apaisement que quand je traîne au salon avec mon père, lui qui travaille à son bureau et moi qui lis, blottie dans un fauteuil. À l'abri, bien au chaud. Puis la sensation disparaît et je pense aux parents de Boney, à la façon dont ce matin, pour eux, a dû ressembler à tous les autres matins. Ils ont dû partir au travail, pressés et préoccupés, comme tous les parents, sans s'attendre une seconde au genre de nouvelle qu'ils allaient recevoir quelques heures plus tard.

Mes yeux picotent et je les ferme en serrant les paupières. Ce n'est pas le moment de pleurer. Je craquerai plus tard, quand on sera sortis de ce borborygme. Je respire plusieurs fois à fond avant de demander :

– On fait quoi maintenant ?

– Je ne sais pas, avoue Mateo en retournant le portable noir dans sa main. Tu as raison, on doit faire parvenir ce truc à la police. Si c'est celui de Boney, il y a peut-être quelque chose dans les messages, ou dans la liste des appels, qui explique ce qu'il faisait dans cet immeuble.

– Regarde si tu peux l'ouvrir. Je te parie qu'il a un code débile. Essaie 1-2-3-4.

Mateo s'exécute, puis secoue la tête.

– Ça ne marche pas.

– Essaie son nom.

À ce moment-là, Cal sort des toilettes en remontant soigneusement ses manches, son tic quand il est sur le point de dire quelque chose en sachant que ça va mal passer.

Il s'éclaircit la gorge.

– Bon. Je vais devoir vous laisser un moment.

– Nous laisser ? fais-je. Pour aller où ?

Comme il ne répond pas, je commence à m'énerver.

– Tu ne peux pas partir comme ça ! On a un *problème*, je te signale.

– Ce n’est pas toi qui commandes, grommelle-t-il, avec le ton boudeur du gamin de quatre ans qu’il redevient dès que quelqu’un tente de le dissuader de faire une bêtise.

– Tu sors avec elle ? La blonde qui a le code d’accès à une scène de crime ?

– J’ai jamais dit qu’elle était blonde, grogne-t-il, sur la défensive.

– T’as pas eu besoin. Elle connaît Boney ?

– Elle... Écoutez, c’est compliqué. Je peux vous expliquer, mais il faut d’abord que je lui parle. (Il sort son téléphone de sa poche.) Elle n’est pas loin. Je vais la voir, je reviens, et ensuite on réfléchit à ce qu’on doit faire.

Alors qu’il se met en marche, je bondis pour me dresser en travers de son chemin.

– Tu te fous de nous ?

Mais avant que j’aie pu poursuivre sur mon élan, Mateo pose la main sur mon bras.

– C’est bon, Ivy. Laisse-le partir.

– Quoi ?

Je me tourne vers Mateo en ouvrant de grands yeux, et Cal en profite pour me contourner.

– On est tous stressés, reprend Mateo. On n’arrangera rien en commençant à se disputer.

Puis il prend mon verre à shot et va le rincer derrière le bar. Cal le suit et, pour la première fois, je remarque derrière le comptoir l’existence d’une porte donnant sur une petite volée de marches.

– Je suis sûr que Cal a une bonne raison de partir, ajoute Mateo.

– Mais oui ! confirme celui-ci. Je reviens dans une heure max. Sans doute moins. Euh, je frapperai trois fois pour que vous sachiez que c’est moi.

Mateo sèche le verre en réprimant un soupir.

– Contente-toi de nous envoyer un SMS.

– Reçu, dit Cal en dévalant les marches.

Il disparaît, puis j’entends des gonds grincer et une porte claquer.

Je reste plantée au milieu de la salle, les bras croisés, me sentant sans mots ni moyens d’agir. Enfin, les mots, je les ai, mais je suis incapable de les dire. Mateo est mon talon d’Achille, ma kryptonite, et pas seulement parce que je craquais pour lui autrefois.

– Donc, on attend et c’est tout ? dis-je sans réussir à masquer mon irritation.

Mateo range le torchon sous le comptoir.
– Bien sûr que non. On le suit.

OceanofPDF.com

CHAPITRE HUIT

MATEO

Cal n'est pas difficile à pister avec ses cheveux roux flamboyants. Ivy et moi, on le repère à quelques rues du bar, dans un quartier que je connais bien, où il y a un marché de petits producteurs le week-end. Ma mère est une fille de la ville, née et élevée dans le Bronx, et elle m'amenait tout le temps à Boston quand j'étais petit. On venait le plus souvent à deux, ou à trois après l'arrivée d'Autumn. Plus rarement, on y allait avec mon père, ou avec la famille de ma mère quand elle nous rendait visite.

Ma grand-mère profitait de ces occasions pour tenter de persuader ma mère de retourner vivre à New York. Elle finissait toujours par regarder autour d'elle en humant l'air et par déclarer : « Oui, Boston, c'est joli, mais ce n'est pas une vraie ville. Ça doit te manquer, Elena. »

Ma mère est le seul membre de la famille Reyes à avoir quitté New York, en acceptant une bourse de baseball offerte par la fac de Boston. Ma grand-mère a réussi à ne pas trop se plaindre quand elle s'est mariée. Mais après le divorce et le départ de mon père, elle s'est mise à appeler plus souvent. Et maintenant que le Râteau est fermé et que ma mère a de l'arthrose – bien qu'elle lui ait caché à quel point c'était sérieux –, elle se manifeste presque tous les jours : « Laisse-nous t'aider. Rentre à la maison. »

La réponse de ma mère est invariable : « Je *suis* à la maison. C'est ici que mes enfants sont nés. » Elle dit toujours ça, « mes enfants », comme s'il n'y avait pas de différence entre Autumn et moi. Et ma grand-mère n'a jamais remis cela en cause, bien qu'Autumn ne soit que ma cousine par alliance, parce qu'elle partage la manière de voir de sa fille.

Au fond de moi, peut-être bien que je suis d'accord avec ma grand-mère – le soutien familial allégerait la pression pour Autumn et moi, sans compter que ça éloignerait ma cousine de Gabe le Loser –, mais jamais au grand jamais je ne me désolidariserais de ma mère. Alors, chaque fois que

mamie ou l'un de mes oncles et tantes essaient de passer par moi, je leur fais la même réponse qu'elle : « Tout va bien. »

« Que fait ton bon à rien de père pour vous aider ? » m'a demandé ma grand-mère la dernière fois qu'elle a appelé.

« Il paie la pension alimentaire. »

Et c'est vrai. Elle n'a pas besoin de savoir que ses chèques ne dépassent jamais cinquante dollars. Mon père n'arrête pas de répéter qu'il cherche du boulot dans la région pour pouvoir revenir s'installer à Carlton et nous aider davantage, mais ça non plus, je ne le dirai pas à ma grand-mère. Elle comprendrait tout de suite que c'est du baratin.

« Oh, Mateo, a-t-elle soupiré juste avant de raccrocher. Tu es aussi buté que ta mère. Vous me ferez tous mourir. »

Heureusement qu'elle n'est pas au courant de ce qui est en train de se passer, ou elle risquerait d'y rester pour de bon.

Ivy marche en silence, apparemment perdue dans ses pensées, elle aussi, jusqu'à ce que nos deux portables vibrent en même temps. Sortant le mien de ma poche alors qu'elle est encore en train de fouiller dans son sac, je tombe sur une pelletée de messages de Carmen et de mon pote Zack.

Zack : *T'es où ? Putain, Boney Mahoney est MORT !*

Zack : *D'un coup de couteau dans le cœur, un truc comme ça.*

Zack : *Enfin on entend dire tout et n'importe quoi.*

Merde, comment il est au courant ? Les infos ne donnaient pas le nom de Boney. À moins qu'il y ait eu un nouveau flash depuis celui qu'on a vu.

Zack : *Avec Ishaan, on fait un numéro spécial d'« Ici Carlton » à midi.*

Zack : *Mais discret. Garde ça pour toi.*

Au printemps dernier, dans le cadre de l'option technologies des médias, Zack a lancé avec un autre gars de notre classe une chaîne YouTube qui parle des événements de la vie du lycée. Comme ça a été plutôt bien accueilli, ils ont continué. Ils sont censés tout soumettre à un prof avant de poster le contenu, et il y aurait zéro chance pour que des théories fumeuses sur la mort de Boney soient acceptées dans le cadre « officiel ».

Carmen : *Salut, ça va ??*

Carmen : *Pas le bon jour pour sécher. Boney était absent aussi, et tout le monde dit qu'il s'est fait assassiner à Boston (emoji en larmes).*

Carmen : *Ivy n'est pas là non plus, drôle de coïncidence.*

Je me tourne vers Ivy, qui fixe son écran en écarquillant les yeux.

– Alors, déclare-t-elle d’une voix aiguë. Emily dit qu’ils ont révélé le nom de Boney aux infos et que c’est le chaos au lycée. Les gens se montrent *très* intéressés par cette histoire de blonde. Et le fait est que je suis absente. Tu y crois, toi ? Ils racontent carrément que je... que j’ai peut-être tué Boney parce qu’il a été élu délégué !

Nouveau message.

Carmen : *T’imagines même pas ce qu’on raconte sur elle.*

Tout en le lisant, j’affirme avec conviction :

– Personne n’a dit ça !

– Vraiment ? réplique Ivy en désignant mon portable. Aucun de tes amis ne parle de moi ?

– Ben non, fais-je en rangeant mon téléphone avant qu’elle puisse me le prendre. Arrête de lire ces conneries, OK ? Dans cinq minutes, ils seront passés à autre chose. De toute façon on est presque arrivés au métro, on n’aura plus de réseau.

Je n’y crois pas une seconde, mais si Ivy part en vrille maintenant, on n’est pas sortis de l’auberge.

– Je ne peux pas ! Imagine que... ohh. Ah, enfin !

Elle brandit son appareil avec une expression d’intense soulagement.

– Ça y est, l’avion de mes parents vient de décoller.

– Ils prennent l’avion ?

– Ils sont à San Francisco pour leurs vingt ans de mariage. Et ce soir, ma mère reçoit le prix de la Citoyenne d’honneur de Carlton à l’espace Mackenzie ! C’est moi qui suis chargée du discours d’ouverture. Alors ce qui se passe, tu vois, c’est vraiment pas possible.

Ivy range son portable dans sa pochette d’un air décidé.

– J’ai six heures pour régler le problème avant qu’ils arrivent.

On manœuvre pour avoir un bon poste de surveillance dans la rame de métro : dans une autre voiture que Cal, mais assez après pour le voir à travers la porte vitrée. Il nous tourne le dos, les épaules voûtées, l’air tellement abattu que j’ai envie de le protéger, tout à coup. Quand on était amis, c’était un garçon super ouvert, sympa et insouciant. Je ne sais pas qui est la fille qu’il va voir, mais si c’est elle qui le met dans cet état, je peux déjà dire que je ne l’aime pas.

Mais bon, peut-être que je ne connaissais pas Cal aussi bien que je le crois. Beaucoup de choses qui me paraissaient simples à l'époque ne l'étaient sans doute pas autant que ça.

On est debout, et Ivy serre la barre si fort que ses jointures sont toutes blanches.

– À mon avis, il va à Cambridge, dit-elle quand on a passé North Station.

Il ne reste que deux arrêts avant le terminus : Science Park et Lechmere, dans East Cambridge. Ivy danse d'un pied sur l'autre, puis déclare :

– Bon, on devrait peut-être en parler, non ?

– Parler de quoi ? dis-je, méfiant.

Sur le coup, je me demande si elle a lu dans mes pensées. Et mon cerveau a beau être resté bloqué dans le passé, je ne tiens pas particulièrement à ce qu'on y replonge. Plus je passe de temps avec elle, plus j'en suis sûr.

– Ben, tu sais, me répond-elle en baissant la voix. Des trucs comme... ce qu'on va dire aux autres. Sur ce qu'on a fait aujourd'hui... Enfin, tout ça.

Tout ça. Bon. Je commence juste à réaliser ce que « tout ça » implique. Mes potes, qui n'ont pas la moindre idée de l'endroit où je suis, ne vont pas tarder à se le demander. Autumn aussi risque de me poser des questions. Je lui dis quoi ? On n'a pas de secrets l'un pour l'autre, même quand elle fait des trucs dont je préférerais ne rien savoir. Ce qui est systématique ces derniers temps.

Toute cette histoire me donne mal au crâne.

– Une chose à la fois, d'accord ? Commençons par découvrir à quoi joue Cal, on s'occupera du reste plus tard.

Pour être honnête, je ne suis même pas sûr d'être très concerné par ce que fabrique Cal. Mais au moins, c'est plus facile à découvrir que ce qui est arrivé à Boney.

– Mais on pourrait quand même...

– J'ai dit « plus tard », Ivy.

J'ai haussé le ton. C'est vrai, on n'est plus en quatrième, c'est fini, l'époque où elle n'avait qu'à claquer des doigts pour que je fasse ses quatre volontés.

– OK, OK, marmonne-t-elle en s'écartant, alors que les autres passagers nous dévisagent.

Elle n'a pas l'air contente, mais tant pis.

La rame passe sur une passerelle aérienne à Science Park et je regarde le musée de la Science surgir derrière la vitre. Comme c'est l'une des

destinations de sorties scolaires les plus prisées des établissements de la région, j'y suis déjà allé au moins six ou sept fois. La dernière, c'était en cinquième, je faisais justement équipe avec Ivy et Cal. On était venus voir une expo temporaire où on pouvait tester ses réactions physiologiques face à des photos de différents animaux. Si nos pupilles s'agrandissaient ou que notre rythme cardiaque accélérât, ça voulait dire qu'on avait peur de l'animal.

Alors qu'Ivy et moi, on a eu les réactions attendues face aux créatures présumées effrayantes – un serpent qui sortait la langue ou un crocodile qui montrait les dents –, Cal ne les a manifestées qu'en regardant un lapin au milieu d'un massif de fleurs. Ivy était morte de rire.

« Cal a peur des lapins ! » s'est-elle moquée.

« Pas du tout ! a-t-il protesté. Ce truc est cassé ! »

« Ça a marché pour nous », ai-je signalé tandis qu'Ivy riait toujours.

Puis elle a pris un air pensif pour lui dire :

« N'empêche, ça tombe bien qu'on ne soit plus des chasseurs-cueilleurs, parce que tu n'aurais pas tenu une journée. Tu n'as pas peur des trucs qu'il faut. »

C'était du Ivy tout craché : elle avait l'art de faire des remarques qui paraissaient désinvoltes mais qui, bizarrement, au final, s'avéraient assez profondes pour qu'on y repense des années plus tard. Quel que soit l'endroit où se rend Cal, je suis presque certain que c'est une super mauvaise idée et qu'il ne s'en doute pas une seule seconde.

Il ne descend pas à Science Park. Une minute plus tard, une voix annonce : « Lechmere, terminus ». On oscille sur place, toujours agrippés à la barre, jusqu'à ce que le métro s'arrête dans un concert de grincements. Puis on descend sur le quai aérien au milieu des autres passagers en se tenant à bonne distance de Cal tandis qu'il franchit les tourniquets avec la foule et s'arrête devant un passage pour piétons. Il n'aurait qu'à tourner la tête pour nous voir. Mais il ne le fait pas. Pas plus que dans la rue, qu'il remonte jusqu'à un petit immeuble trapu en briques bleues orné d'une enseigne qui indique « Second Street Café ».

– C'est parti, murmure Ivy en le voyant entrer à l'intérieur.

Je ne suis jamais venu dans ce café, mais il est parfait pour épier quelqu'un. L'endroit est spacieux, la déco industrielle, à base de tuyaux apparents au plafond et de peintures abstraites sur les murs. Du blues en fond sonore se mêle au bourdonnement des conversations. Cal s'arrête pour

inspecter la salle avant de se diriger vers une table dans un coin, où une blonde coiffée d'une casquette de baseball lève la main pour lui faire signe.

– J'étais sûre qu'elle était blonde, commente Ivy entre ses dents.

Puis son air irrité fait place à la stupéfaction.

– Attends, ce n'est pas... ?

À ce moment-là, la fille penche la tête sur le côté, ce qui me permet de découvrir son visage, et deux choses me font piler net. Un, on la connaît. Deux, le mot « fille » ne correspond pas vraiment à sa tranche d'âge.

– Si, c'est elle, dis-je.

– Mais qu'est-ce qu'il fiche avec *elle* ? demande Ivy. Tu crois que c'est pour le lycée ? Ou qu'elle a un rapport avec sa copine mystère ? À moins que...

Elle se tait en voyant Cal prendre les mains de la femme, glisser ses doigts entre les siens. Elle les retire, mais ne paraît absolument pas choquée. Son expression ne dit pas du tout : « Qu'est-ce qui te prend ? » Juste : « Pas ici. »

C'est. Quoi. Ce. Bordel ?

Je m'affale à une table et Ivy s'assoit à côté de moi. Toute l'irritation qu'elle m'inspirait dans le métro a disparu. Je suis incapable de faire autre chose que de fixer ce couple qui ne rime à rien.

– J'ai rêvé, ou Cal vient de prendre la main de la prof d'arts plastiques ? souffle Ivy.

Non, elle n'a pas rêvé. C'est bien notre *jeune et très sexy* prof d'arts plastiques. Mme Jamison est arrivée au lycée il y a deux ans, fraîchement émoulue de l'université, et a fait forte impression. La plupart de nos profs ont plus de quarante ans. La seule autre prof que les gens aient jamais trouvée vaguement sexy est Mme Meija, une prof d'espagnol qui a au moins trente ans et un look de mère de famille sympa dans une série télé. Jolie, mais pas au point que les élèves se disent : « Je vais suivre ce cours même si rien ne m'y oblige. »

Mme Jamison, si. Le cours d'arts pla n'a jamais eu autant de succès.

Je ne lui ai jamais parlé. J'ai juste failli une fois, le mois dernier, alors que mon père, de passage pendant un break dans sa tournée, avait décidé de m'emmener faire des courses pour la rentrée. Je n'avais ni besoin ni envie de rien, mais j'ai dit d'accord pour lui faire plaisir et j'ai gardé le ticket de caisse pour pouvoir échanger mes achats plus tard. Du coup, on était au centre commercial, où il regardait les lampes magma comme si j'avais une

chambre de campus à décorer, quand Mme Jamison est passée. Elle avait les yeux sur l'écran de son portable et ne nous a pas vus. Mon père, lui, l'a bien remarquée.

« Il te faut des serviettes ? », m'a-t-il demandé en la voyant s'engager dans le rayon salle de bains.

« Non », ai-je répondu aussitôt.

Ce qui donne le ton de soixante pour cent de mes échanges avec mon père, qui consistent à tenter de le dissuader de faire un truc soit gênant, soit détestable. C'est encore pire depuis que je l'ai dépassé en taille, aux alentours de quinze ans, et qu'il s'est mis à me traiter comme un de ses potes.

« Pourquoi ? » m'a-t-il demandé en faisant quand même pivoter le chariot vers le rayon.

« Parce que c'est une prof d'Autumn. »

Une chance qu'il ait laissé tomber, parce qu'elle est revenue dans l'allée principale à ce moment-là et qu'ils se seraient foncé dedans s'il avait insisté. Elle a souri poliment à mon père, et a paru se demander si elle me connaissait avant de se dire que non – j'avais beaucoup grandi pendant l'été – et de poursuivre son chemin.

Je croyais être sauvé, quand il a lancé bien haut :

« Ils en faisaient pas des comme ça de mon temps. »

Ça nous a valu un regard prolongé de la prof par-dessus son épaule, avant qu'elle ne disparaisse pour de bon. Je ne sais toujours pas comment elle a pris ça. Je sais juste que j'étais horrifié et que j'ai évité ses cours comme la peste jusqu'à aujourd'hui.

Mais je suis une exception. La moitié des garçons du lycée choisissent arts plastiques dans l'espoir de s'approcher de Mme Jamison, et au moins quelques-uns – souvent des Monsieur Muscle pas très futés – se vantent d'avoir fait mieux que ça. Mais il s'agit du genre de gars difficiles à prendre au sérieux. Sans compter que l'hiver dernier, elle s'est fiancée à M. Kendall, le coach de hockey sur gazon, qui est l'équivalent humain d'un labrador. Toujours gai, sympa et apprécié de tout le monde. À ce que j'ai pu voir, ils ont l'air d'être heureux ensemble.

Mais voilà que Cal – *Cal*, non mais je rêve – se penche aussi loin en avant que la table le lui permet et paraît à deux doigts de l'embrasser.

– C'est n'importe quoi, souffle Ivy.

– Tu l’as dit. Qu’est-ce qu’elle fait là, en plus ? Elle ne devrait pas être au lycée ?

– Il n’y a plus arts plastiques le mardi. Coupes budgétaires. Tu as oublié ?
Je me retiens à grand-peine de lever les yeux au ciel. Il n’y a qu’Ivy pour s’imaginer que tout le monde retient ce genre de truc.

– Tu as cours avec elle ?

Elle fait non de la tête.

– Je n’ai pas pris d’options depuis la troisième. Je suis trop occupée à essayer de tenir le rythme de... des cours.

Elle s’est rattrapée au dernier moment, mais je sais qu’elle allait dire « Daniel ». Depuis qu’il a crevé le plafond à une sorte de test pour surdoués au collège, les notes sont un peu devenues une obsession chez elle. Comme si la simple force de sa volonté allait lui permettre de niveler l’écart entre eux dans l’espèce d’arène dans laquelle elle se place en compétition avec lui.

– Et toi ?

– Hein ?

J’ai perdu le fil de la conversation.

– Tu as cours avec elle ?

– Non.

Pas question que je lui fournisse les détails de cette histoire-là.

– Mais Autumn l’a eue, et elle l’aimait bien. Elle disait qu’elle encourageait toujours beaucoup ses élèves.

Ivy croise les bras en jetant un regard noir en direction de leur table.

– C’est le moins qu’on puisse dire.

– Imagine la tête de ses parents s’ils savaient ça, dis-je.

– Surtout Wes.

– Pourquoi Wes ?

Dans mon souvenir, Henry était de loin le plus sévère.

– Parce que c’est le doyen de l’université. Hou hou ! fait-elle en agitant la main devant mon visage. Ça t’arrive de suivre les infos ?

– Tu sais très bien que non.

– Pour ta gouverne, un prof vient de se faire virer de la fac pour avoir couché avec une étudiante. Ça a fait toute une histoire, et Wes a été interviewé plusieurs fois. Si les gens apprenaient que son fils sort avec une prof, il passerait pour un hypocrite. Ou un parent défaillant. L’un dans l’autre, ça la ficherait mal pour un doyen d’université.

Soudain, je comprends mieux pourquoi Cal s'est collé contre le mur de l'allée tout à l'heure.

– Pas étonnant qu'il ait flippé, ce matin.

Ivy se mordille les lèvres.

– Il a bien dit qu'elle n'était pas à l'atelier ?

Je hoche la tête.

– Mais il a dit *aussi* qu'elle venait le mardi. Elle est blonde et elle connaît Boney. Ça coche trois cases. Et avec ça (elle agite la main vers la table de Cal), on a une quatrième case en bonus. On a bien fait de le suivre. Comme il n'a clairement aucune objectivité en ce qui concerne cette femme, ce n'est pas lui qui risque de poser les bonnes questions.

– Tu veux qu'on essaie d'écouter ce qu'ils disent ?

– On peut. On devrait. Et on peut même faire mieux que ça.

OceanofPDF.com

ICI CARLTON (CHAÎNE YOUTUBE)

Ishaan et Zack font des signes face à la caméra d'un téléphone. Ils semblent se trouver dans une voiture.

ZACK : Salut, ici Ishaan Mittal et Zack Abrams, en direct depuis (*il regarde autour de lui*) la voiture d'Ishaan. Qui, on ne va pas se mentir, aurait besoin d'un petit coup de propre.

ISHAAN : C'est toi qui as voulu qu'on enregistre ici. J'avais voté pour la pizzeria Angelo.

ZACK : Trop bruyant. En plus, on a raccourci notre pause déjà pour vous faire un rapport spécial sur le sujet dont tout le monde parle aujourd'hui au lycée : la mort choquante de notre camarade de terminale Brian Mahoney, surnommé Boney. Les infos ne fournissent pas beaucoup de précisions, mais il semble que Boney soit mort dans un immeuble désaffecté de Boston.

ISHAAN : Et il n'est pas simplement mort. Il a été assassiné. Par une blonde.

ZACK (*en le foudroyant du regard*) : Là, tu t'avances un peu. Ces informations n'ont pas été confirmées. (*Puis, fixant la caméra.*) Quoi qu'il en soit, Boney a été élu délégué des terminales hier et devait faire son discours de remerciement ce matin à 10 heures. Tout le monde l'a attendu dans l'auditorium. (*Pause théâtrale.*) Sauf qu'il n'est jamais venu.

ISHAAN (*en se collant devant la caméra*) : Et devinez qui n'était pas là non plus ?

ZACK : Attends...

ISHAAN (*d'une voix forte*) : Eh ouais, une meuf blonde ! Son adversaire à l'élection.

ZACK : Sérieux, Ishaan ? Tu flingues toujours mon intro.

ISHAAN : Tu prenais trop de temps. Et franchement, c'est pas bizarre ? Ivy Sterling-Shepard n'avait jamais raté un seul jour de cours jusqu'à aujourd'hui, pile quand le mec qui l'a humiliée meurt ? Sans compter que personne ne sait où elle est passée : ni son frère, ni sa meilleure amie...

ZACK : Je ne crois pas qu'on soit censés donner de noms. Tout ça, ce n'est que des suppositions, mais...

ISHAAN : Mais cette fille est quand même chelou. Le genre de fille chelou qui peut péter un plomb n'importe quand. Tout le monde l'a vu, je crois.

ZACK (*après une hésitation*) : J'avoue que c'était dur de ne pas le voir.

CHAPITRE NEUF

CAL

Je ne sais pas pourquoi je lui ai pris les mains, vu les circonstances. Sans doute un mélange d'habitude – même si on ne se voit en dehors des cours que depuis quelques semaines – et la quête désespérée d'un peu de réconfort.

Mais comme je vois bien que ça l'a gênée, je me sens encore plus mal. Je me redresse.

– Désolé, dis-je en jouant avec l'emballage de sa paille.

Elle boit quelque chose de rose et de glacé, et prend une gorgée en me faisant un petit sourire.

– C'est pas grave. C'est juste qu'on est dans un lieu plutôt public.

Ouais. Et je sais de quoi on a l'air.

Je n'aurais jamais imaginé m'embarquer dans une histoire avec une fille plus âgée, encore moins une prof, et presque mariée. Je n'ai rien planifié de tout ça. J'ai flashé sur elle dès le premier cours, mais je n'aurais jamais rêvé qu'il en sorte quelque chose. Encore moins une fois qu'elle a été fiancée. Mais au début de l'année, je lui ai demandé des conseils sur les différentes écoles d'art et on a commencé à discuter. Elle m'a donné son numéro au cas où j'aurais d'autres questions. Ce soir-là, j'ai passé trois heures dans ma chambre à me battre pour lui rédiger un message avant de trouver le cran de le lui envoyer.

On a fini par échanger des messages pendant pas loin de deux heures, et on a recommencé les jours suivants. On est rapidement passés des écoles à l'art en général, puis à la pop culture, puis aux espoirs et aux rêves pour l'avenir. C'est vite devenu une obsession. Je pensais à elle en permanence, même quand j'étais avec Noemi, et je bourrais mon téléphone de chansons d'amour déçu. J'étais en train d'en écouter une il y a quelques semaines quand elle m'a appelé pour la première fois.

« Allô ? » ai-je croassé.

« Salut, Cal. J'étais en train de penser à ton visage. »

« Hein ? »

J'avais forcément mal entendu.

« Il est super intéressant ! Les angles sont incroyables. J'adorerais te dessiner, un jour. »

Voilà comment je me suis retrouvé dans son atelier la première fois. Comme elle y travaille aussi parfois le week-end, j'ai dit à mes parents que je devais aller à la bibliothèque pour un exposé et j'ai filé à Boston. Je crois que je ne m'étais jamais senti aussi vivant que ce jour-là. Je sentais vibrer chacun de mes nerfs pendant qu'elle me dessinait, assise sur un banc à côté de moi. Elle n'arrêtait pas de poser son bloc et son crayon pour toucher ma joue ou mon menton, en modifiant légèrement ma position. Il ne s'est rien passé ce jour-là, ni depuis, mais j'ai la sensation que ce n'est qu'une question de temps.

Je ne suis pas idiot. Je sais que c'est ma prof, qu'elle est fiancée, et plus âgée que moi. Enfin, on n'a que sept ans d'écart. Mon oncle et ma tante ont dix ans de différence et tout le monde s'en fiche. Bon, c'est vrai qu'oncle Rob avait trente-cinq ans et tante Lisa quarante-cinq quand ils se sont rencontrés, et ils ne travaillaient pas ensemble ni rien, ce n'est pas pareil. Mais est-ce qu'on peut demander à quelqu'un de renoncer à un coup de foudre juste pour respecter les conventions ?

Clairement, mes pères ne verraient pas les choses sous cet angle. Comme je l'ai signalé, je confie à Wes une quantité de trucs tout à fait anormale, mais pas ça. Même si j'en avais envie, je ne serais pas bête à ce point, encore moins alors que la fac vient de virer un prof pour avoir couché avec une étudiante de première année.

« Ils sont adultes tous les deux », ai-je remarqué un jour où ils en discutaient, en pensant à Lara et à mes dix-huit ans au printemps prochain.

« Il y a un déséquilibre de pouvoir entre un prof et une étudiante, m'a répliqué Wes. C'est bien pour cette raison que l'université s'est fixé une ligne de conduite. Mais indépendamment de ça, je me poserais toujours des questions sur le jugement et les motivations d'un adulte qui s'engage dans une relation avec un ou une ado. Ça ne se fait pas. »

Je sais que c'est ce que tout le monde dirait. Et c'est aussi ce que je ressens quand je croise son fiancé, le coach de hockey sur gazon, dans un couloir, et qu'il me salue en souriant alors que je ne pratique aucun sport et qu'il me connaît à peine. *Ça ne se fait pas*, me dis-je alors. Puis je reçois un

message de Lara qui irradie mon corps de chaleur et de bonheur et je me demande : *Les choses sont-elles soit toutes blanches, soit toutes noires dans la vie ?*

Elle interrompt mes pensées en s'éclaircissant la gorge et ajuste sa casquette sur ses boucles bondes. Je me rends compte que je dois la fixer d'un air idiot depuis au moins trente secondes.

– Bon, qu'est-ce qui se passe, Cal ? Qu'y a-t-il de si urgent ? Et surtout, pourquoi tu n'es pas en cours ?

Ah, je déteste quand elle me parle comme à un élève.

– J'ai séché avec des copains.

Comme elle écarquille les yeux, je précise aussitôt :

– Ne t'en fais pas, ils ne sont pas là. Je les ai largués avant de venir, parce que...

Je m'interromps, ne sachant trop comment continuer. Elle a un comportement parfaitement normal et semble tout ignorer de ce qui est arrivé à Boney. D'accord, la nouvelle vient à peine de tomber et elle ne travaille pas le mardi, mais... il est mort dans son atelier ! *C'est par là qu'il faut commencer, Cal*, me dis-je. Sauf que les mots ne sortent pas. Au lieu de ça, je demande :

– Tu étais où ce matin ?

Elle plisse le front avec un soupçon d'impatience.

– Je te l'ai dit, à un cours de céramique.

– Mais tu as dit... Hier, quand on a parlé de se retrouver pour le petit-déj, tu as dit que tu irais à l'atelier après.

– C'est vrai, admet-elle en buvant une gorgée. Ensuite, on m'a proposé d'aller à ce cours et j'ai saisi l'occasion.

J'attends un peu, au cas où elle ajouterait quelque chose. Je remonte mes manches. Je commence à avoir trop chaud...

– En fait, le hasard a fait que j'étais à l'atelier ce matin, et...

Elle fronce les sourcils.

– Attends. Tu étais à l'atelier ? Tu ne peux pas faire ça, Cal. Je suis désolée si tu as été déçu ce matin, mais tu ne peux pas aller là-bas comme ça n'importe quand pour me voir. Encore moins avec des amis. Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ?

– Je n'étais pas venu pour te voir.

Bien que... dans un coin de ma tête, ça ait peut-être été ma vraie motivation. Est-ce pour cela que j'ai proposé à Ivy et Mateo de prendre un

café près de l'atelier et qu'on s'arrête au magasin de fournitures ? Dans l'espoir de l'entrevoir ? Mais la question n'est pas là.

– Il y a un autre problème. Le truc, c'est que Boney y était aussi.

Lara cligne des paupières.

– Qui ça ?

– Boney Mahoney. Je veux dire Brian. Brian Mahoney, du lycée.

Ça fait bizarre de l'admettre, même à moi-même, mais en voyant Boney franchir la porte de l'immeuble ce matin, sur le coup, j'ai été jaloux. Ma première pensée a été qu'il était là parce qu'elle l'avait fait venir. *Il n'est pas du tout son genre*, ai-je songé, avant de me rendre compte que tout le monde penserait la même chose de moi.

Mais je n'ai pas eu le temps de ruminer beaucoup avant que tout vire au cauchemar.

– Euh, d'accord, me dit Lara tout en gardant un air perplexe. Et c'est quoi, le problème avec Brian ?

Je prends une grande inspiration. Je ne peux pas croire que ce soit à moi de lui apprendre la nouvelle, mais...

– Il est mort.

Elle plaque les mains sur ses joues en écarquillant les yeux.

– Oh mon Dieu. C'est vrai ? C'est horrible ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

J'ai du mal à avaler ma salive. Je ne sais pas comment lui annoncer la suite autrement qu'en bloc.

– Je n'en suis pas encore sûr, mais d'après ce qu'ils disent aux infos, il a été tué. Dans ton atelier.

– Tué ? murmure Lara, blanche comme un linge. Dans mon... Dans l'immeuble ?

– Pas juste dans l'immeuble. Dans ton atelier.

J'observe un instant son visage, à la recherche d'une étincelle de... de quoi ? Je ne le sais pas moi-même.

– Et la police a reçu un appel anonyme à propos d'une femme blonde qui aurait été vue en train de lui faire une piqûre. Apparemment, il est mort d'une overdose.

Elle passe une main tremblante sur sa bouche.

– Dis-moi que c'est une mauvaise blague.

Si j'étais capable de me fâcher contre elle, ce serait le moment.

– Tu crois que je blaguerais avec un truc pareil ? fais-je sèchement.

– Je n'ai pas voulu dire ça. Je suis juste... Je n'arrive pas à...

Elle se frotte la joue, glisse la main sous la table pour prendre son sac et en sort son téléphone. Elle le consulte et devient encore plus pâle.

– Oh mon Dieu. C’est... J’arrive pas à y croire. Tu as raison, Brian est... Oh mon Dieu, Cal. Tu y étais ? Qu’est-ce qui s’est passé ?

J’essaie de lui expliquer en simplifiant autant que possible, mais je suis obligé de me répéter plusieurs fois avant qu’elle saisisse. Elle reste parfaitement immobile pendant tout le temps, à part ses yeux qui papillonnent entre moi et l’écran de son portable. Quand j’ai fini, elle le pose sur la table et enfouit le visage dans ses mains.

Je la dévisage de nouveau, à la recherche d’un indice qui la trahirait. Je sais bien que rien ne plaide en sa faveur. Mais je ne vois pas une seule raison qui aurait pu la pousser à faire du mal à Boney. Je me décide à demander prudemment :

– Mais... tu as passé tout ce temps au cours de céramique ? Parce que le tuyau sur la femme blonde...

Elle écarte les mains et son expression se durcit.

– ... n’a rien à voir avec moi. J’étais au centre culturel de Mass Avenue jusqu’à il y a... (elle consulte rapidement sa montre) environ vingt minutes.

À cet instant, un grand fracas sur notre gauche nous fait sursauter et je vois un serveur se précipiter vers une desserte en écartant les clients. Lara a presque l’air soulagée par la diversion.

– Ils empilent toujours bien trop d’assiettes, commente-t-elle.

J’acquiesce mécaniquement. Franchement, je me fiche de cette histoire de vaisselle cassée.

– Et ton ami ? Celui qui te prête l’atelier ? Est-ce qu’il... Enfin, il pourrait avoir un rapport avec tout ça ?

– Il... Non. Il n’est même pas à Boston en ce moment, et...

Soudain, elle écarquille les yeux.

– Tu dis que tu es venu avec des amis ?

Je hoche la tête.

– Qui ça ?

– Ivy Sterling-Shepard et Mateo Wojcik.

– Quoi ?

Pendant quelques secondes, elle paraît plus perplexe que désespérée.

– Ceux qui sont dans ton web-comic ? Je croyais que tu ne les voyais plus.

Ce n'est pas le moment de m'étaler sur nos retrouvailles en mode « Jour le Plus Cool du Monde » sur le parking du lycée.

– Si, je les vois de temps en temps. Et comme on avait tous les trois envie de sécher...

– Hmm.

Après un silence, elle reprend :

– Mais ils... Tu ne leur as pas parlé de moi ?

– Non.

– Ah, ouf ! Merci, Cal.

Elle prend mes mains entre les siennes et les serre vivement.

– Je sais que je n'ai pas le droit de te demander ça, mais... tu crois que tu pourrais garder ça pour toi ? J'ai besoin de parler à mon ami de ce qui s'est passé. Comme on n'est pas censés occuper cet immeuble, on a un problème. Et le fait qu'on y ait passé du temps ensemble, toi et moi, c'est... un peu gênant, encore plus dans ce contexte.

– Oui, je comprends, dis-je avec un curieux mélange de soulagement et de déception.

Quelque part, j'espérais qu'elle allait trouver une solution qui ne m'oblige pas à mentir à tout le monde, tout en sachant au fond de moi que cette solution n'existe pas.

– C'est juste que... je ne sais pas si on a fait le bon choix en s'enfuyant à l'arrivée de la police. En plus, c'était mon idée, parce que...

Parce que je voulais te protéger. Ce n'était pas la seule raison – j'étais paniqué, paumé, j'avais peur de me faire arrêter –, mais c'était la première.

Lara me presse de nouveau la main.

– A priori, tu n'aurais pas pu faire grand-chose pour aider Brian. Et franchement, je pense que votre présence sur les lieux n'aurait pu que mettre la police sur une fausse piste. Ils doivent se concentrer sur les indices qu'ils trouveront dans la pièce, pas sur des gens qui étaient au mauvais endroit au mauvais moment.

Comme Boney, me dis-je. Mes yeux se mettent à piquer, et je bats des paupières si vite qu'elle ajoute :

– Oh, Cal, tout va bien se passer. Attends, j'ai des mouchoirs.

Alors que j'ai encore les yeux embués, sa voix change brusquement.

– Merde ! Où est mon sac ?

M'essuyant les yeux, je regarde le banc sur lequel je l'ai vue le reposer.

– Il était là, non ? Il est peut-être tombé.

Je me penche, mais il n'est pas par terre non plus.

– Oh c'est pas vrai, on me l'a volé ?

Elle se lève d'un bond en devenant toute rouge et regarde désespérément autour d'elle.

– Excusez-moi, dit-elle à une femme qui boit un thé deux tables plus loin. Vous n'auriez pas vu un sac rouge ? Genre cabas, à peu près de ce format-là.

Elle écarte les mains de trente centimètres.

– Non, désolée, je viens juste d'arriver.

– Qui vole un sac en plein milieu d'un café ? s'exclame Lara, furieuse, en mettant les poings sur les hanches. J'ai mes clés là-dedans, moi ! Comment je fais pour rentrer chez moi ?

Soudain, elle paraît se rendre compte qu'elle attire l'attention de tout le monde. Elle prend une grande inspiration et ajoute d'un ton beaucoup plus calme :

– Bon, OK. Procédons dans l'ordre. Je vais voir à la caisse, au cas où ils l'auraient ramassé en pensant que quelqu'un l'a oublié.

Je saisis la perche avec tout l'enthousiasme dont je suis capable à cet instant :

– C'est sûrement ce qui s'est passé ! dis-je en la suivant vers l'entrée.

Lara passe devant les six personnes qui font la queue devant le comptoir et agite la main sous le nez du type qui prend les commandes. Il a juste quelques années de plus que moi, les bras couverts de tatouages. Il lui sourit.

– Excusez-moi, ce n'est pas pour une commande, pardon de vous déranger, dit-elle d'un ton un peu haletant. Je ne retrouve pas mon sac, et je me demandais si quelqu'un ne vous l'aurait pas remis.

Je m'attends à ce que le gars secoue la tête, mais il réfléchit, une main en suspens au-dessus de la caisse.

– Il ressemble à quoi ?

– Il est en cuir rouge avec une bandoulière marron. Et un fermoir doré sur la poche avant.

– Ça me dit quelque chose.

Plongeant la main sous le comptoir, il en sort le sac avec un grand geste.

– Une fille l'a rapporté en disant qu'elle l'avait pris par erreur.

– Ah, ouf !

Ouvrant la poche avant, Lara en sort son portefeuille, puis ses clés, avant de les remettre à l'intérieur.

– Tout y est. Merci beaucoup !

– Je vous en prie.

Le gars sourit de plus belle, ravi d'avoir joué les sauveurs.

– Wouah, j'ai eu chaud, souffle Laura.

Son sac en bandoulière et la main sur le cœur, elle m'entraîne vers un coin plus calme près des toilettes.

– Non mais quel cauchemar, cette matinée ! Écoute, je m'en veux de te laisser comme ça, mais j'ai des trucs à régler. Ensuite, on verra où ça nous mène.

– Comment ça ?

À ce moment-là, son téléphone se met à sonner. Elle consulte l'écran et lève l'index.

– Attends, c'est justement l'ami qui me prête l'atelier. Il vaut mieux que je lui réponde. S'il te plaît, ne dis rien à personne avant qu'on se soit revus, d'accord ? Tout va bien se passer, je te le promets.

Je hoche la tête, et elle dépose un petit baiser sur ma joue avant de se détourner en portant son portable à son oreille.

– Dominick ? Dominick, c'est toi ? Je ne t'entends pas bien. Attends, je cherche un endroit où il y a moins de bruit.

Elle se dirige vers la sortie et je m'adosse mollement au mur. Maintenant que j'ai vu Lara, je ne sais pas si je me sens pareil qu'avant, ou encore plus mal.

Ça ne se fait pas.

Je ne sais pas quoi faire ensuite. Retourner chez Garret ? Je me demande si Ivy et Mateo y sont toujours. Et pour leur dire quoi ? Je quitte le café pour retourner au métro Lechmere sur pilote automatique tout en surfant sur mon portable. Le dernier message reçu est celui dans lequel Lara accepte de me voir. Il n'y a pas une personne au lycée qui m'ait contacté pour m'annoncer ce qui était arrivé à Boney. Mais je ne vais pas me raconter d'histoires. Mes soi-disant « amis » n'ont même pas dû s'apercevoir de mon absence.

Quand je franchis le tourniquet du métro aérien, il y a déjà une rame à quai, portières ouvertes. J'entre dans une voiture à moitié vide. Je choisis une place près d'une vitre vers l'avant et je m'installe sur le siège en

plastique en contemplant cette belle journée d'automne lumineuse, la tête bouillonnant de questions sans réponse.

– Salut, Cal.

Quelqu'un me tapote l'épaule. Je sursaute, et je découvre qu'Ivy est assise juste derrière moi avec Mateo. L'espace d'une seconde, je suis tellement heureux de voir des visages amis qu'il ne me vient même pas à l'esprit de me demander ce qu'ils font là. Puis les paroles d'Ivy effacent direct le début de sourire qui se formait sur mes lèvres.

– On t'a suivi.

OceanofPDF.com

CHAPITRE DIX

IVY

– Vous avez quoi ? bredouille Cal tandis que la rame démarre.

Il se retourne sur son siège pour nous faire face et nous regarde l'un après l'autre, Mateo et moi.

– Vous m'avez suivi où ?

– Au café, dis-je. À ton... rendez-vous.

J'attends sa réaction pendant quelques secondes avant d'ajouter :

– Avec Mme Jamison.

Cal fixe ses pieds.

– OK, vous m'avez espionné, quoi.

Je me tourne vers Mateo, mal à l'aise. Si on n'avait fait que ça... Mais le moment me semble assez mal indiqué pour lui avouer le reste.

– On s'inquiétait pour toi, dis-je.

– Pas de quoi en faire un plat, répond-il en rabaissant ses manches. (Depuis le temps, il devrait peut-être se douter que ce geste trahit inmanquablement le fait qu'il va nous la jouer à l'envers !) La personne que je devais voir n'est pas venue, et je suis tombé sur la prof. Du coup, on a discuté de mon projet de ce trimestre.

Mateo et moi échangeons un regard incrédule. Je ne m'attendais à ce que Cal s'enfonce dans le mensonge à ce point. J'en reste interloquée.

– C'est bon, mec, intervient Mateo. On vous a vus.

– Ben ouais, vous m'avez vu parler de mon projet.

Mateo se tourne vers moi avec l'air de dire : « Désolé, j'ai fait ce que j'ai pu. À toi d'essayer. »

– Je crois que tu n'as pas bien compris, Cal, dis-je. On ne vous a pas seulement aperçus depuis la rue. Tu te souviens de la grosse fougère à côté de votre table ?

Je n'obtiens qu'une moue d'ignorance, parce qu'il était bien trop occupé à regarder Mme Jamison dans le fond des yeux pour s'intéresser aux plantes

vertes. J'aurais pu lui faire un numéro de claquettes déguisée en clown qu'il ne m'aurait pas remarquée.

– On était assis juste derrière, on a tout entendu. On sait que c'est son atelier. Et on vous a vus vous donner la main.

Cal grimace, comme s'il avait espéré jusqu'au bout qu'on était arrivés trop tard pour assister à cet épisode.

– Tu comptes vraiment nous faire gober que tu nous as laissés mariner dans ce bar pendant une heure juste pour discuter de ton « projet du trimestre » avec ta prof ! On sait que c'est elle, la fille que tu nous caches.

Cal a quand même la décence de rougir.

– OK. Désolé, marmonne-t-il. Mais c'est compliqué. Personne n'est au courant pour nous, parce que...

Je ne peux pas retenir de le couper :

– Parce qu'il ne devrait pas y avoir de « nous ». C'est ta prof.

Son visage se ferme aussitôt.

– On n'a rien fait.

– Elle, si.

Je n'ai pas besoin de connaître les détails pour savoir qu'elle n'est pas nette.

– J'étais sûr que vous ne pourriez pas comprendre, dit Cal, la mâchoire crispée.

Je perds le peu de patience qu'il me restait.

– Et son fiancé, il comprendrait, tu crois ?

Dans le but général de préserver mon amour-propre, j'évite de me pencher de trop près sur les activités périscolaires de mon frère, mais depuis le temps qu'il fait du hockey sur gazon, je connais un peu son coach. C'est l'un des chouchous de mes parents, qui l'invitent à leur grande fête de Noël depuis que Daniel et moi, on va au lycée. Il apporte la même chose tous les ans – des cookies décorés de façon très amateur – et me pose toujours des questions sur les projets du conseil des élèves. Et contrairement à la plupart des autres adultes, il ne regarde pas ailleurs quand je lui réponds.

Bref, ça a l'air d'être quelqu'un de bien.

– Tu crois peut-être que vous avez une vague relation tous les deux, dis-je, mais tu te trompes. Dans les grandes largeurs.

– Ah ouais ? Dans les grandes largeurs ? réplique-t-il avec un rire amer. C'est vrai que tu es une spécialiste.

À sa tête, je comprends que j'ai dépassé les bornes et mon ventre se noue. Cal est rarement méchant, mais quand il se lâche... gare.

Il se met à applaudir doucement.

– Mesdames et messieurs, Ivy Sterling-Shepard ! Reine des coachs en relations amoureuses. Rappelle-moi à quand remonte la dernière fois où tu as eu un petit ami...

Je redoute la suite en le voyant se tourner vers Mateo.

– C'était pas en quatrième, quand tu as embrassé Mateo et qu'il n'a plus jamais abordé le sujet ? Franchement, on ne peut pas lui en vouloir. Il ne devait pas trop avoir envie d'en entendre parler en long, en large et en travers pendant deux mois, comme moi.

C'est pas vrai. Je n'arrive pas à croire qu'il aille sur ce terrain.

Mes joues s'enflamment sous l'effet d'une humiliation étouffée depuis des années. Mateo se raidit à côté de moi, tandis que Cal se lève brusquement en nous foudroyant du regard.

– Allez vous faire foutre, tous les deux. Je vais m'asseoir ailleurs. Ensuite, je descends à Government Center et je rentre chez moi. Vous n'avez qu'à rentrer à Carlton en métro. Et si vous parlez à qui que ce soit de Lara...

Les traits figés par la colère, il me désigne d'un mouvement du menton.

– ... je raconterai à tout le monde que je ne sais pas ce qui s'est passé entre Boney et toi avant qu'on arrive.

Je reste sans voix tandis qu'il se dirige vers le fond de la voiture. Sa sortie théâtrale est gâchée par les cahots de la rame qui manquent de le faire tomber, avant qu'il se rattrape et s'affale dans le siège le plus éloigné du nôtre. Mateo et moi, on reste là sans dire un mot, et la situation est aussi inconfortable qu'elle en a l'air.

Bon. Comme on peut dire que c'est moi qui ai provoqué ce bazar en m'en prenant à Cal, c'est sans doute à moi de parler la première.

– Euh, il est assez clair que cette petite bombe surgie du passé n'a rien à voir avec le problème du moment...

Mateo fronce les sourcils.

– Qu'est-ce qu'il a voulu dire par : « Il n'a plus jamais abordé le sujet » ?

Non, pitié. On ne va pas revivre ça.

– Il n'y a pas de problème, Mateo. T'en fais pas. C'est vieux, tout ça. Je n'y pense même plus.

Mensonges, rien que des mensonges. J'y ai pensé pas plus tard qu'à l'aller dans le métro, alors que le compartiment était blindé et qu'on devait se tenir à la même barre. Je n'arrêtais pas de lui effleurer le bras à cause des secousses, en remarquant combien il s'était musclé depuis le collège, et j'ai même ressenti des échos des palpitations qui m'ont accompagnée tout cet été-là. On ne peut pas nier que Mateo est encore plus beau maintenant qu'il y a quatre ans, et qu'il a été toute la matinée un roc, stable et solide, qui m'a permis de ne pas craquer. Dans d'autres circonstances, la flamme n'aurait pas de mal à se ranimer.

Je lui glisse un coup d'œil.

– Moi non plus, je n'y pense plus, dit-il.

Aïe.

– Mais ce n'est pas vrai que je n'en ai jamais reparlé, ajoute-t-il. Il y a le mot que je t'ai écrit.

– Quel mot ?

– Celui que j'ai déposé chez toi avec le paquet de Sugar Babies.

J'ouvre de grands yeux et il lâche un rire bref.

– Tu ne l'as pas trouvé ?

– Non.

Des Sugar Babies. C'est pas vrai.

Les souvenirs affluent en bloc, et, tout à coup, c'est comme si j'avais de nouveau treize ans. Je me revois en train de rentrer chez moi à pied avec Mateo. Cal n'était pas là ce jour-là, je ne sais plus pourquoi. Mateo avait acheté des bonbons et il avait déjà commencé à taper dans le paquet.

« T'en veux ? » m'avait-il proposé en me le tendant.

« Tu sais bien que je déteste les Skittles », avais-je répondu avec une grimace.

« Tu ne sais pas ce que tu perds. Tu devrais quand même réessayer les rouges. C'est bien meilleur que les Sugar Daddies. »

« Les Sugar *Babies* », avais-je rectifié.

Mateo ne se lassait pas du fait que le nom des seuls bonbons qui trouvaient grâce à mes yeux désignait aussi les filles qui sortent avec des vieux pervers.

« Ivy Sterling-Shepard, avait-il repris en secouant la tête. Tu ne peux pas tenter des trucs nouveaux de temps en temps ? »

Mateo s'était mis à m'appeler par mon nom entier pour rigoler, et ça me donnait toujours un petit frisson, parce que j'avais un peu l'impression qu'il

me draguait.

« Je ne fais que ça ! »

C'était un mensonge si éhonté qu'on avait éclaté de rire.

« Allez, avait-il insisté en me tendant un Skittles rouge. Ouvre un peu ton horizon culturel. »

« OK », avais-je cédé en le prenant et en le mettant dans ma bouche.

Puis j'avais mâché ce truc pâteux et sucrailleux au goût de fruit chimique en grimaçant du début à la fin.

« Merci, je déteste, avais-je annoncé en l'avalant enfin. Les Sugar Babies, c'est cent fois meilleur. »

« T'es tellement zarbi ! T'es au courant que tu es la seule personne au monde qui mange encore ces trucs, au moins ? Je parie qu'ils gardent leur dernière usine ouverte rien que pour toi. »

À ce moment-là, on avait coupé par Bird Park, un raccourci pour rentrer chez moi. C'était un samedi en fin d'après-midi et le parc, habituellement plutôt animé, était presque désert.

Mateo avait fini ses Skittles et s'était mis à farfouiller dans le sac en plastique dans lequel il transportait ses affaires, à la recherche d'autres bonbons.

« Me ferez-vous l'honneur d'accepter un Red Hot, mademoiselle ? C'est un chewing-gum à la cannelle et ça arrache. »

« Berk, non merci. J'ai essayé assez de nouveautés pour aujourd'hui. »

On était arrivés aux jeux et je m'étais hissée sur une balançoire. La « tout là-haut », comme on l'appelait quand on était petits, mon frère et moi. Elle était tellement plus haute que les autres qu'on ne pouvait pas espérer grimper dessus sans un adulte pour nous aider. Même à treize ans, je devais encore sauter pour l'atteindre.

Mateo avait posé son sac en plastique dans l'herbe et, tout à coup, il s'était retrouvé en face de moi, les mains sur les chaînes pour stabiliser la balançoire.

« T'es sûre que tu ne veux pas goûter ? »

Assise sur cette balançoire, j'étais presque aussi grande que lui. Ses mains se trouvaient juste au-dessus des miennes sur les chaînes et nos genoux se frôlaient. J'ai senti mes joues chauffer en croisant son regard interrogateur. Ça faisait des semaines qu'on avait des petits moments comme celui-là, où, alors qu'on se parlait normalement, tout à coup, l'énergie qui circulait entre nous se changeait sans prévenir en quelque

chose de nouveau. Je ne savais jamais quoi faire de cette drôle de sensation, de ce mélange de bourdonnement et de pulsations.

Jusqu'à ce jour-là.

« Non », avais-je répondu.

Puis je m'étais penchée et je l'avais embrassé. Une de ses mains avait lâché la chaîne pour se replier sur ma nuque et m'attirer à lui. Il sentait la lessive et le Skittle à la cerise, que je ne détestais plus autant, tout à coup.

Dans la catégorie des premiers baisers, celui-là était assez génial. Après, on était gênés tous les deux mais on ne pouvait pas arrêter de sourire. J'étais persuadée que c'était le début de quelque chose. Sauf qu'il n'en a plus jamais été question.

Du moins c'est ce que je croyais.

– Des Sugar Babies ? Tu en as déposé chez moi ?

Le train s'arrête à Hay Market dans un bruit de ferraille et les portes s'ouvrent avec un sifflement.

Il hoche la tête.

– Je ne les ai jamais eus. Tu les as mis où ?

– Dans la véranda.

Chez nous, devant la porte d'entrée, il y a une petite véranda qu'on ne ferme jamais. S'il y a laissé quelque chose, la seule personne susceptible de l'avoir pris sans rien me dire est...

– Daniel, dis-je entre mes dents. Je parie qu'il a piqué les bonbons et jeté le mot. Mais quel connard !

– Carrément ! dit Mateo en secouant la tête. En tout cas, ça explique tout. C'est vrai, ce n'est pas ton genre de ne *pas* parler des choses.

– Je t'aurais remercié, au moins !

Après avoir sauté de joie. Ouh, c'est horrible. Ces quatre dernières années auraient pu être différentes.

– Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi tu faisais comme s'il ne s'était rien passé.

– Toi aussi, tu aurais pu dire quelque chose, me signale Mateo.

Il a raison. J'aurais parfaitement pu, si je n'avais pas été un magma tremblotant d'angoisse et de doute. C'était l'année où mes parents s'étaient décidés à faire passer un test de QI à Daniel. J'étais au courant, bien sûr, mais devant nous, ils avaient évoqué les résultats de manière très rationnelle, très posée. Ce n'est qu'en les entendant en parler un soir tard,

au cours d'un de mes raids nocturnes sur le frigo, que j'avais compris à quel point mon frère était doué.

J'étais au milieu de l'escalier quand ma mère avait dit :

« C'est une grosse responsabilité de guider un enfant aussi brillant. »

Il y avait eu un bruit de papier froissé et elle avait ajouté :

« Quelquefois, en lisant ces résultats, je me demande d'où ça sort. On n'est pas des idiots, mais Daniel, lui... »

« ... est hors du commun », avait complété mon père.

Il y avait de l'étonnement dans sa voix, comme s'il venait d'apprendre que la magie existe pour de vrai, et j'en avais éprouvé une jalousie cuisante. Jusqu'à cette minute, j'avais ignoré combien j'aurais aimé que mon père parle de moi comme ça.

« Il a besoin d'être plus stimulé en classe, c'est certain, avait repris ma mère. Pas étonnant qu'il chahute autant cette année. Il s'ennuie à mourir, le pauvre, et avec un cerveau comme le sien... l'ennui, c'est dangereux. Mais ça reste un enfant. On ne doit pas non plus le surcharger, ni le couper des autres. Et puis, il faut penser à Ivy. »

Je m'étais faite encore plus immobile dans l'escalier, respirant à peine.

« Il ne faudrait pas qu'elle se sente inférieure. »

Je sais bien que c'est le contraire de ce qu'elle avait voulu dire, mais c'est précisément comme ça que je m'étais sentie dès qu'elle avait achevé sa phrase.

Et ça avait continué toute l'année. J'avais vu clair derrière la façade de décontraction de mes parents dès qu'ils parlaient de lui faire sauter la quatrième pour commencer le lycée en même temps que moi ; ou quand on avait commencé à recevoir les brochures sur les programmes d'été des colos pédagogiques les plus pointus. Daniel était « hors du commun » et, moi, j'étais « inférieure ». Alors, quand j'ai cru que Mateo préférait oublier notre baiser, j'ai été déçue, mais pas étonnée. Ça paraissait logique.

Le métro continue à cahoter et Mateo attend toujours ma réponse, mais je peux difficilement lui expliquer tout ça. Alors je me rabats sur :

– Il disait quoi, ce mot ?

– Hein ?

– Le mot que tu m'as laissé avec les Sugar Babies. Il disait quoi ?

– Ah. Je te demandais si tu voulais qu'on en achète des géants en allant voir *Infinity War*.

Il m'avait proposé qu'on fasse un truc tous les deux, et d'une manière tellement craquante que je me taperais bien la tête contre la vitre de la rame. Sans compter que j'ai fini par aller voir le film avec... Daniel, évidemment. Mon frère hors du commun, voleur de Sugar Babies et de rêves.

Je marmonne en me voûtant sur mon siège :

– Ça m'aurait plu.

J'ai envie de lui demander pourquoi il n'a pas insisté, mais je suis presque sûre de connaître la réponse. Même sans subir la crise de confiance que je traversais, c'est toujours douloureux de s'exposer et de ne rien obtenir en retour. Pas étonnant qu'on ait arrêté de se voir peu après.

« Prochain arrêt : Government Center. »

La voix du conducteur me ramène au présent. Les deux dernières stations sont passées dans un brouillard, et Cal descend à la prochaine.

– Il va vraiment sortir sans nous, à ton avis ? dis-je.

– Il faut croire.

Et, en effet, Cal est déjà en train de se lever.

Je jette un coup d'œil aux notifications sur mon écran et mon cœur se serre.

Emily : *Le proviseur dit que la police va venir au lycée cet après-midi.*

Je sais parfaitement ce que les élèves vont dire aux enquêteurs. Et pendant ce temps-là, notre seul lien avec la vraie suspecte – une blonde qui connaît Boney et qui travaille dans l'atelier où il est mort – s'apprête à disparaître.

– Si on se sépare maintenant, on est foutus, dis-je en me levant.

Mateo s'abstient poliment de signaler que c'est *moi* qui serais foutue. Il se contente de tourner les jambes pour me laisser passer.

Je m'approche de Cal en réfléchissant aux possibilités qui se présentent à moi. Je n'ai pas avalé ce qu'il m'a dit. Même si je n'ai pas de leçons de morale à donner, surtout en ce moment, *cette fois*, c'est moi qui avais raison et il me doit des excuses. Mais si j'attaque comme ça, il va m'envoyer bouler. Et bon... peut-être... je dis bien *peut-être* que j'aurais pu aborder les choses autrement.

« On peut avoir raison sur le fond et tort dans la forme. Personne n'aime se faire forcer la main », disait souvent ma mère quand je m'énervais parce que les membres du conseil des élèves faisaient de la résistance. Je ne l'écoutais pas, parce que je ne voyais pas l'intérêt de perdre du temps à

discuter quand on sait ce qu'il y a à faire. Même quand Boney m'a battue à l'élection, je me suis dit que le problème ne venait pas de moi, mais des autres. Et de lui.

La journée d'aujourd'hui se serait-elle passée autrement si je n'avais pas été aussi mauvaise perdante ? Boney aurait-il pu prendre l'élection plus au sérieux et venir au lycée ?

Je cligne des paupières parce que j'ai les yeux qui piquent, avant de taper sur l'épaule de Cal. Dès qu'il se retourne, je m'engouffre dans la brèche.

– Écoute, Cal, reste avec nous, OK ? On peut faire la paix ? Je n'aurais pas dû dire ce que j'ai dit sur toi et...

Il se raidit et je ravale le nom de Mme Jamison.

– Je n'aurais pas dû dire ça. Et peut-être qu'on a eu tort de te suivre. On avait peur, on était inquiets et on ne savait pas quoi faire. Mais j'admets que c'était sournois et...

Rien à faire, je n'y arrive pas. Je ne peux pas dire que je suis désolée alors que la seule chose qui me désole est de m'être fait crier dessus. Alors je conclus par :

– Je ne le ferai plus.

Il a toujours les sourcils froncés, les yeux fixés par terre, mais sa posture s'est légèrement détendue. Ce que je lui ai dit tout à l'heure a peut-être commencé à faire son chemin. Cal est un affectif et un romantique, mais c'est aussi quelqu'un d'intelligent. Il doit bien se douter, dans un coin de sa tête, que son histoire avec Mme Jamison ne tient pas debout. Il faudrait peut-être juste qu'il puisse en parler à quelqu'un.

– Et si on allait manger un truc ? dis-je.

Comme je ne prends jamais de petit-déjeuner, mon dernier repas remonte à hier soir. Je ne sais pas si c'est à cause de ça ou du stress, mais j'ai un peu la tête qui tourne et je sens arriver un coup de mou. Alors j'insiste :

– On a faim, on est fatigués et on n'a sans doute pas les idées aussi claires qu'il le faudrait. Pas moi, en tout cas.

Cal continue à fixer ses baskets un instant. Mais quand il relève les yeux, ils sont pleins de regrets et, surtout, de soulagement.

– Ouais, OK. Maintenant que t'en parles, je dois frôler l'hypoglycémie.

Je souris, aussi soulagée que lui, et il rougit avant d'ajouter :

– Et, euh... à propos de Mateo et toi, je ne sais pas pourquoi j'ai parlé de ça, après tout ce temps.

Je ne suis pas la seule à avoir du mal à m'excuser.

– C’est bon, dis-je. Ça nous a permis d’éclaircir les choses. Tu sais où tu veux aller manger ?

Mateo s’est levé et nous regarde, appuyé à son siège. Je lui fais signe de nous rejoindre.

– J’ai ma petite idée, répond Cal au moment où la rame entre dans la station. Mais promets-moi un truc, ajoute-t-il en souriant presque. Plus de coups en douce, OK ?

– Juré.

J’ai déjà rompu ma promesse, mais on s’occupera de ça plus tard.

OceanofPDF.com

CHAPITRE ONZE

MATEO

Cal nous emmène dans un fast-food vraiment barré où ils ne servent que des donuts aux goûts bizarres. À peine entrés, on est assaillis par des photos de beignets géants, qui ont tous l'air d'avoir été fabriqués par un petit de deux ans en crise d'hyperglycémie. Je ne suis pas du tout fan de donuts, encore moins quand ils sont parsemés de céréales, de bouts de charcuterie ou, pour citer un cas précis, ornés d'un grain de poivre entier. Je fixe toujours celui-là avec un mélange d'horreur et de fascination quand Cal passe devant moi pour aller à la caisse.

– J'évitais de commencer par ça, me conseille-t-il en se mettant dans la queue.

Son humeur s'est améliorée dès qu'il a franchi la porte. Alors, même si l'heure du déjeuner est largement passée et que je donnerais cher pour manger un vrai plat, va pour les donuts.

J'inspecte le menu comme si je n'avais jamais rien vu d'aussi passionnant, parce que j'ai encore du mal à regarder Cal. Tandis qu'Ivy et lui bavardent de leur choix, je n'arrive pas à me dire autre chose que : *Mais c'était quoi, cette histoire tout à l'heure dans le café ?*

Cal est la dernière personne que j'aurais imaginée dans une relation avec une prof, encore moins avec celle-là. À sa décharge, elle a paru réellement choquée en apprenant ce qui était arrivé à Boney. D'un autre côté, elle est assez bonne actrice pour berner son fiancé et tout un lycée. Alors allez savoir ce qu'elle pensait vraiment.

Pendant que je les observais au café, j'ai réalisé pour la première fois à quel point Cal devait se sentir seul. Il ne vit pas avec un frère ou un cousin comme Ivy ou moi, et il n'a évoqué aucun ami depuis ce matin. Je commence à me dire qu'il est devenu le genre de gars prêt à faire tout ce qu'on lui demande sans poser de questions, rien que pour sentir qu'il fait partie de quelque chose.

– Vous prenez quoi ? demande Ivy en regardant autour d’elle.

L’endroit a un côté très dessin animé : tables orange, carrelage de toutes les couleurs et lustre géant, auquel sont suspendus une douzaine de donuts en plastique. L’un des murs est couvert d’un miroir déformant comme ceux des fêtes foraines, qui coupe ma tête en deux. Ça correspond exactement à ce que je ressens.

– Je crois que je vais prendre celui aux myrtilles, poursuit Ivy. Au moins, il a peut-être un minimum de valeur nutritionnelle, et ils ne mettent rien de bizarre dessus.

– Je ne sais pas, dis-je en me tournant vers la vitrine.

Il y a trop de stimulation visuelle, ici. Ivy incluse.

Je suis presque aussi perturbé par notre conversation dans le métro que par le reste. Je n’ai pas menti : je ne passe pas mon temps à penser à ce baiser. Plus maintenant. Mais Ivy est la première fille à qui j’ai proposé de sortir avec moi, et j’ai été blessé quand elle m’a ignoré. Pour être franc, ce souvenir est sans doute ce qui m’a fait manquer de patience avec elle ce matin, et aussi ce qui, comme Autumn se plaît à me le rappeler, me pousse à partir au premier signe de rejet. Pas seulement avec les filles, mais avec tout et tout le monde. Ça fait si longtemps que je réagis comme ça que je n’ai jamais réfléchi sérieusement au pourquoi et au comment.

Mais voilà que je le sais, maintenant : à cause d’un malentendu. Et je ne vois pas du tout quoi faire de ça.

« Fous-le sous le tapis », dit la voix d’Autumn dans ma tête. C’est notre blague récurrente à propos de mon père. Chaque fois qu’il se trouve confronté à un truc qu’il ne sait pas comment gérer, c’est simple, il l’ignore. Il planque ça dans un recoin de sa tête si enfoui que ça pourrait aussi bien ne pas exister. Ce qui fait partie des multiples raisons pour lesquelles il ne s’est jamais vraiment comporté en adulte. Par exemple, il ne lui est jamais venu à l’esprit de donner un foyer à Autumn à la mort de son frère, ni de mettre de côté pour un temps ses rêves de vie de roadie quand ma mère est tombée malade.

Dans le genre blague, on a vu plus drôle, mais en l’occurrence, le conseil n’est pas si mauvais.

– Je crois que je vais prendre pareil que toi, dis-je à Ivy.

– Je vous invite, déclare Cal, sans doute pour montrer qu’il nous a pardonné. Si vous voulez, on peut...

– Mais qui voilà ! s’exclame la vendeuse tout sourire.

Elle a la quarantaine, avec des mèches bleues, un tee-shirt des Ramones et des lunettes œil de chat.

– Déjà de retour, Cal ? Qu'est-ce que tu fais là à cette heure-ci ?

Ivy me jette un petit regard nerveux face à cette familiarité tandis qu'il répond :

– Salut, Viola. On a juste un petit creux. Je vais prendre deux myrtilles et un noisette-bacon, s'il te plaît.

– Ça marche, dit Viola en se retournant vers les rangées de donuts alignées derrière elle.

Ivy se penche vers Cal pour lui siffler à l'oreille, avec de grands yeux accusateurs :

– Pourquoi tu nous amènes dans un endroit où on te connaît ? On n'a pas encore décidé de ce qu'on allait raconter. Tu vas t'y prendre comment pour faire croire à tout le monde que tu as passé la journée au fond de ton lit ?

– Viola est cool, réplique-t-il en sortant sa carte bancaire.

Comme elle ne paraît pas convaincue, il ajoute :

– Sérieux, t'en fais pas. Elle est antisystème, c'est pas une grosse fan de l'autorité. T'imagines pas le nombre de règles d'hygiène qu'ils enfreignent, dans ce café.

– C'est vrai ? demande Ivy dans un murmure très audible. Pourquoi tu nous as amenés ici, dans ce cas ?

– Minute.

Il paie et prend le sachet que Viola lui tend en nous décochant un regard intrigué, un peu comme si elle se demandait où elle nous a déjà vus.

– À la prochaine, Cal, dit-elle. Toi et tes amis, vous serez toujours les bienvenus.

– Merci !

Cal prend une petite pile de serviettes et se dirige vers la porte, qu'il nous tient en répondant à voix basse à Ivy :

– C'est pas des infractions parce que c'est sale ni rien. C'est juste qu'ils sont vraiment créatifs dans ce qu'ils mettent dans leurs donuts. Certains de leurs ingrédients ne rentrent pas toujours strictement dans la rubrique « comestible », alors de temps en temps, la municipalité pique sa crise.

– Je crois que je préfère ne pas savoir, rétorque Ivy.

– T'as raison.

Cal nous tend nos donuts et deux serviettes chacun. Prenant une énorme bouchée du mien, je le trouve bien meilleur que prévu : moelleux et bourré

de myrtilles fraîches, avec une sorte de crème citronnée. De toute façon, j'ai tellement faim que je le termine en quelques secondes. Ivy, qui a à peine touché au sien, n'a pas manqué de le remarquer.

– Tu veux finir le mien ?

Elle agite son donut avec un sourire un peu crispé, et j'ai un pincement au cœur. Ça avait presque quelque chose de confortable d'en vouloir à Ivy pendant toutes ces années, de me dire que je l'avais échappé belle parce que, franchement, elle est atrocement pénible et finalement pas si jolie que ça. Bon, pas si jolie, c'est faux, mais pénible ? C'est indéniable, mais ça ne m'a jamais dérangé.

– Non, ça va, merci. Je prendrai un truc plus tard.

C'est peut-être la magie du sucre qui opère, mais le mal de crâne qui me taraudait depuis ma visite à l'atelier commence enfin à refluer.

– Bon, les gars, dis-je en tapotant la poche gauche de mon jean. On n'a toujours pas décidé de ce qu'on fait du portable de Boney.

– Ah, c'est vrai, répond Ivy en inspectant les environs. On n'est pas très loin de l'atelier, là. On pourrait peut-être... continuer dans cette direction et le laisser dans les parages ? Et ensuite, appeler les flics pour leur donner le tuyau ? D'une cabine téléphonique, par exemple. Ça existe encore ?

– Je ne pense pas que ce soit une bonne idée de retourner là-bas, objecte Cal d'un air inquiet.

– Je n'ai pas dit « là-bas », juste dans le coin.

Je mets mon grain de sel :

– Et ensuite, on fait quoi ?

J'ai enfin l'esprit suffisamment clair pour réaliser que je pourrais tout simplement... rentrer chez moi. Mon absence a été autorisée et personne n'a de raison de se poser de questions. La seule chose que je puisse encore faire pour Boney, c'est de remettre ce téléphone à la police. Ivy et Cal ont peut-être des explications à fournir, moi pas.

Et je ne peux pas prendre le risque de partir en vrille devant eux.

– Mais qu'est-ce qu'ils font tous là, eux ? demande Cal.

Ramenant mon attention sur ce qui se passe autour de moi, je me rends compte qu'il a raison : le trottoir est de plus en plus encombré, au point qu'on se retrouve bientôt bloqués derrière une masse de gens.

Ivy tend le cou.

– Il y a la télé ?

Je suis le seul de nous trois à être assez grand pour distinguer ce qui se passe par-dessus les têtes. En scrutant la scène, je repère le journaliste qu'on a vu à la télé. Il a l'air d'interviewer un badaud, le micro tendu vers un gars coiffé d'une casquette de baseball des Patriots.

– Ce n'est pas Machin, euh... Dave quelque chose ? Tu sais, Ivy, le journaliste que tu connais.

– Dale Hawkins ?

Elle s'immobilise en écarquillant les yeux.

– Oh non. Il ne faut pas rester là !

Elle a à peine terminé sa phrase que plusieurs choses se produisent en cascade : les gens qui sont devant nous s'écartent, l'interview s'achève et le regard de Dale Hawkins passe du supporter des Patriots à la caméra, puis à la foule, avant de s'arrêter sur Ivy.

Il la reconnaît, et elle réagit aussitôt en tournant les talons pour partir dans la direction opposée.

– Hé ! s'écrie Dale Hawkins.

Cal s'élance en courant derrière elle sans cesser de regarder par-dessus son épaule, tandis que je m'efforce de me fondre dans le décor. Dale fait quelques pas, son caméraman sur les talons, mais il y a trop de monde pour qu'il puisse aller très loin, et Ivy et Cal disparaissent au coin de la rue. Je plonge derrière un lampadaire qui ne me dissimule pas du tout, ce qui me donne sans doute l'air du parfait crétin.

Hawkins regarde partout autour de lui.

– Je connais cette fille, déclare-t-il au caméraman.

Et merde.

En revanche, il n'a pas un regard pour moi. Quelques minutes plus tard, il a trouvé une vieille dame à interviewer et un groupe de badauds s'est reformé autour de lui.

– De mon temps, on ne voyait pas ce genre de chose, s'indigne la femme d'une voix forte.

J'ai plus que jamais envie de rentrer chez moi. Ivy a dit quoi en appelant le lycée ce matin, déjà ? Ah oui, que j'avais mal à la gorge. Ça va marcher. Je prends mon portable pour chercher le dernier message de Carmen et lui dire que je passe la journée au lit. Carmen fait partie de ces espèces de multiprises sociales qui connaissent tout le monde ; d'ici une demi-heure, j'aurai vendu mon petit scénario. Ivy et Cal comprendront. Ils trouveront peut-être un moyen de s'effacer de l'image, eux aussi.

En plus, ce n'est pas comme si on était liés. Plus maintenant. On ne se doit rien.

Là-dessus, un message d'Ivy apparaît sur mon écran.

On est retournés chez Dingo Donuts.

Avant que j'aie trouvé comment expliquer que je vais arrêter les frais et rentrer chez moi, elle ajoute :

Je vais montrer à Cal ce qu'on a trouvé au café.

Je fais la grimace. Ça, ça risque de mal se passer.

Je dois faire avancer les choses, au cas où Dale Hawkins m'aurait reconnue.

J'hésite à lui dire que c'est clairement le cas. Mais ça ne peut que la faire flipper, alors que Hawkins n'y pense déjà plus. Du coup, j'écis : « Faut que je me casse. » Puis j'efface, parce que même moi, je trouve ça un peu raide.

« Je dois m'en aller... » Non. Pas beaucoup mieux.

« Écoute, désolé, mais... »

Je laisse tomber avec un soupir. Le minimum que je puisse faire est de le leur annoncer de vive voix.

J'entre au Dingo Donuts au moment où Ivy s'apprête à mettre les pieds dans le plat.

Ils sont assis côte à côte dans un box, une de leurs bizarreries que je n'ai jamais comprise. Pourquoi s'asseoir à côté de quelqu'un quand on n'est que deux ? Je m'affale sur la banquette d'en face.

Ivy commence en chuchotant, bien qu'il n'y ait personne à part la vendeuse de tout à l'heure :

– Bon, Cal, je devrais préciser en introduction que ce n'était pas réglo de notre part, pour ne pas dire, sur le plan technique, illégal. J'en suis consciente. Mais il me semble qu'on devrait considérer cela avec un esprit ouvert, dans l'hypothèse où cela nous fournirait des informations utiles pour comprendre tout ce bazar.

– Hein ?

Cal a l'air totalement perdu, et je le comprends. Même moi, j'ai du mal à suivre, alors que je sais de quoi elle parle.

Elle sort de son sac un petit carnet noir avec le mot « agenda » gravé en doré sur la couverture.

– On a pris ça dans le sac de Mme Jamison, au café. Je crois que tu devrais lire ce qu’il y a dedans.

– Vous avez fait quoi ? Attends... C’est... Vous avez... C’est vous qui lui avez piqué son sac, ce matin ?

– Juste quelques instants, temporise Ivy en le regardant prudemment.

Il paraît plus sonné que fâché, ce qui est toujours mieux que sa réaction de tout à l’heure dans le métro.

– Mais comment... ? Je n’ai rien vu !

– Je l’ai pris quand Mateo a fait tomber la pile d’assiettes. Tu te souviens ? Je suis allée aux toilettes pour jeter un coup d’œil, et j’ai trouvé ça. (Elle tapote le carnet.) Mon père en a un, il a toute sa vie dedans. Alors je me suis dit : pourquoi ne pas y jeter un coup d’œil ?

– « Pourquoi ne pas y jeter un coup d’œil » ? répète Cal, incrédule. Ben peut-être parce que c’est intime et que tu l’as volé ?

– Oui, j’ai déjà signalé que c’était le défaut de ce plan, lui rappelle-t-elle.

– *Quel* plan ? fait Cal en haussant la voix. À quoi ça rime, tout ça ?

– Chuut, souffle-t-elle.

Viola lève le nez, semble conclure qu’on a besoin d’être tranquilles et ouvre la porte qui se trouve derrière elle. J’ai juste le temps d’entrevoir un bataillon de robots de cuisine avant qu’elle ne disparaisse en refermant.

– Cal, écoute, dis-je, de peur qu’Ivy ne fasse qu’aggraver les choses si je la laisse continuer. Tu as raison. C’était parfaitement débile de notre part. (J’évite de regarder Ivy, qui lâche un petit reniflement d’indignation.) Mais ce qui est fait est fait. Et tu ne peux pas nous reprocher de soupçonner la prof d’en savoir plus qu’elle ne le dit. N’oublions pas que Boney est mort dans son atelier.

– Ce n’est pas le *sien*, rectifie Cal. C’est à un ami à elle. Il le lui prête. À elle et à d’autres. Et puis, il y a les nouveaux proprios, aussi...

Il écarte les mains face au roulement d’yeux d’Ivy.

– C’est vrai ! Des tas de gens ont accès à cet immeuble et...

– Il y en a beaucoup parmi eux qui connaissent Boney ? demande Ivy.

Il n’a rien à répondre à ça.

Je baisse les yeux sur l’agenda. Maintenant qu’il est devant moi, je dois admettre que je me demande ce qu’il contient.

– Allez, Cal. On regarde, et si on ne trouve rien, c’est qu’on est juste des connards.

– Ça, on le sait déjà, grommelle-t-il.

Mais il ne tente ni de prendre l’agenda, ni de décamper. On dirait qu’il s’est vidé de toute son énergie combative, et je me dis que j’avais raison tout à l’heure : il est seul comme un rat. Sinon, il ne monterait pas comme ça au créneau pour défendre la prof. En attendant, Ivy et moi, on est peut-être des connards mais on est ses seuls amis.

– Bon, OK, dit Ivy en tournant une page. Je commence par le début.

Puis, comme je ne peux pas lire d’où je suis et que Cal ne regarde pas, elle feuillette l’agenda toute seule en marmonnant. Elle ne doit pas découvrir grand-chose d’intéressant, ou elle serait déjà en train d’agiter le calepin sous notre nez.

– Ça va ? Tu t’éclates ? finit par lui demander Cal d’un ton presque amusé.

– Son écriture est illisible, se plaint-elle. À croire qu’elle le fait exprès.

Elle tourne une page et un papier rectangulaire glisse du carnet.

– Hmm, fait Ivy en le prenant.

– C’est quoi ? dis-je.

– Une carte postale, répond-elle en la retournant vers moi. C’est joli. Ça doit être impressionniste.

Le tableau qui illustre la carte représente un pan de mur noyé dans la verdure et les fleurs.

– *Le Jardin à Bougival*, dit Cal. De Berthe Morisot. C’est le tableau préféré de Lara.

Ivy hausse un sourcil comme pour souligner le fait qu’il l’appelle par son prénom, mais se contente de dire :

– Voyons s’il y a quelque chose à l’intérieur.

Elle l’ouvre, s’éclaircit la gorge et lit tout haut :

– *Avec tout mon amour, mon ange. On y arrivera ! D.*

Puis elle rougit, avec un coup d’œil gêné en direction de Cal.

– Euh, ça doit être...

– Un mot du coach, dit Cal d’un air écœuré.

– Il s’appelle Tom, signale Ivy avec un sourire crispé.

– C’est peut-être un surnom, suggère Cal. Ou bien c’est une vieille carte.

Un truc qui remonte à la fac.

La tête qu'il fait ! Il ne devrait pas s'étonner que Mme Jamison ait plus d'une histoire sur le feu, et pourtant si, et ça fait peine à voir.

– Oui, possible, admet Ivy d'un air excessivement dubitatif en remettant la carte dans l'agenda. Rangeons ça pour...

Je l'interromps d'un geste. Un papier qui dépasse de la fin du carnet vient d'arrêter mon regard. Je le prends et je tire. Ce sont deux feuilles de papier fin, agrafées et pliées en quatre, que je déplie : « Liste des élèves de terminale de Carlton », annonce le titre. Classée par ordre alphabétique, apparemment : Zack Abrams, Makayla Austin...

– Montre, dit Ivy.

Elle la prend, inspecte le verso, la retourne, et étouffe une exclamation.

– Le nom de Boney est entouré.

– Ah bon ?

Cal et moi, on se penche en avant et elle nous tend la feuille. En effet, un épais trait rouge encercle le nom « Brian Mahoney ».

– C'est curieux, admet Cal en pinçant les lèvres.

Ivy reprend le papier et passe à la page suivante. Il y a un autre nom entouré vers le bas, mais je n'arrive pas à lire à l'envers.

– Charlie St Clair, dit Ivy en fronçant les sourcils. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ?

Je fixe la feuille. Je ne croise pas souvent Charlie dans les couloirs du lycée. C'est un sportif décérébré, dont le grand frère est pote avec Gabe le Loser et passe son temps à organiser des fêtes. Il a une dégaine de surfer, la totale, avec collier de coquillages autour du cou, alors qu'il n'est pas sorti de Carlton de toute sa vie.

Je n'ai jamais imaginé qu'il pouvait y avoir autre chose à savoir sur Charlie St Clair. Et je ne le penserais toujours pas si le nom d'un certain Charlie n'était pas apparu ce matin sur l'écran du portable d'Autumn quand on était sur le perron, les oreilles écorchées par la sono de Gabe le Loser.

« C'est ce que je crois ? » ai-je demandé.

« Moins tu en sais, mieux ça vaudra », m'a-t-elle répondu.

Je ne sais pas ce que peut signifier ce lien soudain entre Boney, la prof qui fréquente l'atelier dans lequel il est mort et ce Charlie. Peut-être rien.

Peut-être beaucoup de choses.

– Charlie aime le dessin ? demande Ivy à Cal.

Mon air impassible doit être crédible, parce que ni l'un ni l'autre n'ont remarqué ma réaction.

– Je ne crois pas, non, répond Cal. Je ne l’ai jamais vu en cours, en tout cas. Il est copain avec Boney ?

– Non, affirme Ivy avec l’assurance de celle qui a assisté à assez de réunions de classe pour connaître la dynamique sociale du lycée sur le bout des doigts.

– OK, donc, pas de lien logique, déclare Cal. Ça se finit sur Tessa Sutton. Il y a une suite ?

– Oui, dit Ivy en tournant la page.

Le verso contient la fin de la liste par ordre alphabétique. Je repère tout de suite un troisième nom entouré, que je n’arrive toujours pas à lire. Mais comme Ivy et Cal échangent un coup d’œil médusé, ça doit leur dire quelque chose.

Ivy tourne la page face à moi.

– Mateo Wojcik, dit-elle.

OceanofPDF.com

CHAPITRE DOUZE

CAL

Le soleil se cache derrière un nuage et notre table s'assombrit au moment où Ivy demande à Mateo, en le regardant dans le blanc des yeux :

– Pourquoi Mme Jamison aurait entouré ton nom ?

– Aucune idée.

Il paraît sincère. Sauf que, contrairement à Ivy, Mateo sait mentir. Du moins il savait le faire à l'époque où on était copains. Mme Reyes fait partie de ces mères super impliquées qui mettent toujours leur nez dans les affaires de leurs enfants, et Mateo passait son temps à l'enfumer. On n'avait pas grand-chose à cacher – des trucs de mômes, comme regarder des films interdits ou manger trop de saletés –, mais il ne se faisait jamais prendre.

– Elle a entouré ton nom, celui de Charlie et celui de Boney, résume Ivy.

Mateo hausse les épaules.

– Oui, je vois bien. Mais je ne sais pas pourquoi.

Je devrais dire quelque chose, mais j'ai du mal à me concentrer. Je reste bloqué sur le « D » de la carte qu'on a trouvée dans l'agenda. Le nom de Lara ne figurait pas dessus, mais je n'arrive pas à me persuader qu'elle ne lui était pas adressée. Celui qui l'a envoyée la connaît suffisamment pour savoir que c'est son tableau préféré, et cette œuvre n'est pas assez célèbre pour être vendue dans une carterie standard, contrairement aux *Nymphéas*, par exemple. C'est le genre de carte que j'aurais pu choisir si j'avais eu l'occasion d'écrire à Lara.

« Avec tout mon amour, mon ange. On y arrivera ! » Pendant que la moitié de mon cerveau cherche des interprétations qui me permettent de penser que ça ne veut rien dire du tout, l'autre se demande désespérément qui peut bien être ce D. Quelque chose tremblote en bordure de mon subconscient, me chuchotant que je le sais, et c'est d'autant plus frustrant que, non, vraiment, je ne vois pas.

Pas de D parmi les noms entourés... En revanche, Boney, Charlie et Mateo ont tous les trois ce que Lara appellerait des « visages intéressants ». Je l'imagine en train de dessiner Boney dans son atelier, et il n'en faut pas plus pour raviver ma jalousie de ce matin. Peut-être qu'elle dessine aussi Charlie, et... oh non.

Pas ça, pas Mateo.

– Oh mon Dieu, murmure soudain Ivy avec des grands yeux. Et si c'était la liste de ses futures *victimes* ?

– Quoi ?

Je bats des paupières, avant de rougir en réalisant à quel point nos pensées ont suivi des cours différents.

Sans paraître s'apercevoir de mon trouble, elle dévisage Mateo en penchant la tête.

– Pourquoi elle t'a sélectionné ? Qu'est-ce qu'elle a contre toi ?

– Mais rien, je te dis ! Je ne l'ai même pas eue comme prof !

– Il y a forcément une raison, insiste Ivy. Un lien entre Charlie, Boney et toi. Tu es copain avec Charlie ? Ou tu le connais ? Ou, je ne sais pas, moi...

– Non !

Je les regarde à tour de rôle comme si je suivais un match de ping-pong, et ça me fait le même effet que pour le D de la carte : celui de passer à côté d'un truc.

– Peut-être que cette liste ne veut rien dire, reprend Mateo. Peut-être que ça un rapport idiot avec le lycée et que c'est un hasard si Boney est dessus.

– Je ne vois pas comment ce serait possible, objecte Ivy. Parce qu'il n'y a pas que la liste. Elle est blonde, elle se sert de l'atelier le mardi...

– Mais puisqu'elle n'y était pas ! Elle avait un cours de céramique.

Je ne sais plus qui je cherche à convaincre : Ivy, Mateo ou moi.

– Un cours de céramique, répète platement Ivy.

– Oui, c'est ce qu'elle m'a dit.

– Ah, alors... Dans ce cas... Plus qu'à la croire sur parole, elle est tellement honnête.

– Elle m'a même *montré* ce qu'elle avait fait !

Je sors mon téléphone pour mettre la photo de la jatte verte sous le nez d'Ivy.

– Elle m'a envoyé un message pendant son cours, alors qu'on venait d'arriver chez Garrett.

– Pff, fait Ivy en regardant à peine l'écran. Elle avait peut-être cette photo en stock sur son portable. Ou elle a pu la trouver dans une banque d'images.

– Pourquoi elle mentirait sur un truc aussi facile à vérifier ?

Ivy hausse les sourcils.

– Tu as vérifié, toi ?

– Je ne parle pas de moi en particulier. Depuis quand c'est moi, le responsable des alibis ?

À l'instant où elle ouvre la bouche pour me répondre, une sonnerie de téléphone retentit. Ça vient de notre box, mais ce n'est pas le mien. Ivy ne faisant rien pour ouvrir son sac, j'en déduis que ce n'est pas le sien non plus. On regarde Mateo.

Il pâlit en glissant la main dans sa poche, dont il ressort un étui noir. Ohhh. Mon rythme cardiaque s'affole.

Le portable de Boney.

Mateo le tient du bout des doigts comme s'il avait peur qu'il explose. Je le lui prends tandis qu'Ivy se penche pour voir le nom de l'appelant. Elle étouffe un cri et je manque de lâcher l'appareil.

C'est Charlie.

Je décroche.

– Allô ?

Je ne l'ai pas vraiment fait exprès, mais j'ai dit ça en prenant le ton traînant de Boney.

– Boney !

La voix qui m'emplit l'oreille a les notes aiguës de la panique.

– Oh, putain, *man*. J'aurais jamais cru que je pourrais être aussi heureux de t'entendre. Les gens disent que t'es *mort* ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Le mec s'est pointé ?

– Euh...

Je ne sais pas quoi dire ensuite. Ivy articule quelque chose que je ne comprends pas, et je lui fais signe de me laisser de l'air pour pouvoir réfléchir.

– Euh... C'est Charlie St Clair ?

Pendant quelques secondes, je n'entends qu'une respiration hachée.

– Pourquoi tu me demandes ça ?

Cette fois, il a retrouvé une voix plus normale et je le reconnais. Même quand il flippe, on dirait la tortue du *Monde de Nemo*.

– Ouais, alors voilà : je ne suis pas Boney...

– *Merde !* me coupe Charlie dans un cri de panique étouffé.

Et il raccroche.

– Charlie, attends !

Puis j’abaisse l’appareil pour essayer de rappeler, mais il s’est verrouillé.

– *Merde*, dis-je, de plus en plus frustré, en balayant l’écran sans résultat.

Il a raccroché.

– Fais voir.

Je passe le portable à Ivy, qui demande à Mateo :

– Tu as essayé 1-2-3-4 tout à l’heure ?

Il hoche la tête.

– Tu as tenté autre chose ?

– Non.

– Peut-être son nom. B-O-N-E-Y, marmonne Ivy en appuyant sur les touches.

Elle secoue la tête en plissant le front.

– Non plus. Charlie a dit quoi, Cal ?

Je tente de me repasser notre bref échange mot à mot. Je suis au moins sûr d’un truc. Il m’a demandé : « Le mec s’est pointé ? » J’essaie de le dire d’un ton neutre, comme si ça n’impliquait rien de particulier, alors que toutes sortes d’indices clignotent comme des néons dans mon cerveau.

« Le mec ». Pas « elle ». Pas Lara.

Je ne veux pas enfoncer le clou, parce qu’Ivy et Mateo risqueraient de croire que j’ai entendu ce que j’avais envie d’entendre – voire, pire, que je mens. Mais je suis infiniment soulagé de savoir que Boney n’était pas là pour voir Lara. Elle m’a peut-être menti sur beaucoup de choses, mais pas sur ça.

– Tu m’as bien dit que Boney et Charlie n’étaient pas amis ? dis-je à Ivy.

– Et je te le confirme. Bon, apparemment, il appelait à propos de ce matin, non ? Il a l’air au courant que Boney devait voir quelqu’un à l’atelier. Mais il faut croire qu’il a gardé ça pour lui, parce que personne au lycée n’en a parlé. En plus, Mme Jamison a entouré leurs noms à tous les deux. Je crois qu’on a besoin de parler à Charlie. C’est le seul qui puisse éventuellement nous fournir une piste. Puisque la troisième personne de la liste soutient qu’elle n’a rien à nous dire. À moins que ça n’ait changé ? (Ivy lance un regard en biais à Mateo.) Tu n’as pensé à rien qui puisse nous aider ?

– Non.

Elle n'insiste pas, ce qui m'étonne. On ne peut pas dire qu'elle m'ait laissé passer quoi que ce soit à propos de Lara. Je sais bien qu'elle était à fond sur Mateo il y a quelques années, mais ça ne peut pas être la seule raison.

– Personne n'a le numéro de Charlie ? nous demande-t-elle en prenant son téléphone.

– Non, répond-on en chœur.

– Hmm. Mon frère l'a peut-être. Ils fréquentent les mêmes gens et ils pratiquaient les mêmes sports avant que Daniel décide de se concentrer sur le hockey.

Elle grimace en inspectant ses SMS.

– Wouah, il m'a carrément inondée de messages. Il *adore* les ragots.

Puis elle lit en baissant le ton, dans une imitation de son frère :

– *Es-tu une meurtrière : oui/non. Dois-je dire aux parents que tu es une meurtrière : oui/oui. As-tu quitté le pays ?* Quel humour, Daniel. Qu'est-ce qu'on se marre.

– Tu es sûre que tu as envie de lui parler maintenant ? demande Mateo.

– Non, réplique-t-elle en martelant son clavier. Mais je ne connais personne d'autre qui pourrait avoir le numéro de Charlie. Je ne lui dirai rien.

Elle a à peine fini d'écrire que son portable sonne.

– C'est lui ? fais-je, étonné. Il n'est pas en cours ?

– Si. Ça doit être l'anarchie totale, là-bas.

Elle ferme les yeux brièvement pour se donner du courage.

– Espérons que je ne vais pas le regretter.

Elle prend l'appel. En m'approchant, j'entends Daniel lui demander :

« Qu'est-ce que tu fous, *bordel* ? Et quand je dis ça, je suis poli. »

– Je ne peux pas t'expliquer maintenant, dit-elle en se massant la tempe. Est-ce que, par hasard, tu aurais le numéro de Charlie St Clair ?

« Pardon ? »

Malgré la distance, je ne peux pas rater l'ironie indignée qu'il y a dans le ton de Daniel.

« Attends, laisse-moi résumer. Tu sèches le jour où Boney Mahoney se fait assassiner, tu corresponds à la description de la suspecte, tu ne réponds aux messages de personne de toute la journée, et tu me demandes le *numéro de Charlie St Clair* ? »

– Oui. Tu l'as ?

« T'es devenue complètement dingue ? Dis-moi ce qui se passe. »

– Donc tu ne l'as pas ?

« Je l'ai peut-être, mais je ne te donnerai rien du tout tant que je n'aurai pas eu une explication », fait Daniel, bougon.

Ivy lève les yeux au ciel et articule sans bruit : « Il ne l'a pas », tandis que son frère prend un ton d'avertissement pour ajouter :

« Ce mec est toujours dans des embrouilles. Garde tes distances. »

– Quel genre d'embrouilles ?

« Peu importe. »

À ce moment-là, le portable d'Ivy vibre et elle l'abaisse pour lire le message qui vient de tomber. Je regarde en même temps qu'elle.

Emily : *Charlie St Clair vient de SE TIRER DU LYCÉE. Il est sorti, comme ça. Tout le monde pète un câble.*

Emily : *Je continuerai à te tenir au courant même si tu ne me réponds pas.*

Emily : *S'te plaît, réponds.*

Ivy recolle son appareil à son oreille avec un grognement d'inquiétude. Daniel continuait à parler, mais je n'ai pas compris ce qu'il disait.

– OK, bon, je pense qu'il n'y a rien à ajouter, le coupe Ivy. Ah, si, j'oubliais : c'était vraiment dégueulasse de voler mes Sugar Babies dans la véranda quand j'étais en quatrième.

Daniel lui braille quelque chose et elle ajoute :

– Te fatigue pas. Tu sais très bien ce que tu as fait.

– Des Sugar Babies ? dis-je tandis qu'elle raccroche.

– Mateo en avait déposé un paquet pour moi, m'explique-t-elle en rosissant.

Je regarde Mateo, qui s'est brusquement passionné pour la lecture du menu.

– Chez moi, après qu'on a... qu'on s'est... rapprochés. Il me l'a dit tout à l'heure dans le métro, après que tu m'as... dit ce que tu m'as dit.

– Je vois, fais-je, gêné.

Quand j'ai piqué ma petite colère, quoi. J'aimerais autant qu'on oublie ça pour l'instant. Revenons à nos moutons.

– Si j'ai bien compris, dis-je, Daniel n'a pas le numéro de Charlie qui, de son côté, a mis les voiles.

– Comment ça ? intervient Mateo.

– Emily dit qu'il s'est barré du lycée, explicite Ivy en reprenant son ton méthodique. Sûrement après avoir parlé à Cal. Il est peut-être rentré chez

lui. On devrait essayer d'aller lui parler. Il habite à deux rues de chez moi.

– C'est un plan qui en vaut un autre, dis-je.

Lara n'a pas donné de nouvelles depuis qu'on s'est quittés, bien qu'elle ait eu tout le temps de... comment elle a dit ça ? De « voir où ça nous mène. »

Ben apparemment, ça nous mène à Charlie St Clair. Si Lara voulait que ça se passe autrement, elle n'avait qu'à me le dire.

– Je meurs de faim, moi, il faut d'abord que je mange pour de vrai, précise Mateo en me glissant un coup d'œil, comme s'il craignait que je lui propose un autre donut (ce que j'allais faire, d'ailleurs). Il y a un McDo en face. Vous voulez quelque chose ?

– Non merci, répond Ivy.

– Moi non plus.

J'ai l'estomac bien trop noué pour avaler quoi que ce soit d'autre.

Mateo se lève en prenant le portable de Boney.

– OK. On se retrouve dehors. On ferait peut-être mieux d'éteindre ce truc tant qu'on n'a pas décidé comment le remettre à la police. Ils risquent de le tracer.

C'est dingue, je n'y avais même pas pensé. Un nouveau problème sur lequel se prendre la tête. Ça manquait.

– On pourrait peut-être le donner à Charlie, dis-je.

Je jette un coup d'œil à Ivy, mais elle rassemble tout ce qu'elle a sorti de l'agenda de Lara avec la concentration résolue de la fille qui refuse d'enregistrer toute nouvelle info stressante.

– Ouais, pourquoi pas, me répond Mateo en sortant.

Viola resurgit des cuisines, un torchon à la main. Elle entreprend de nettoyer le comptoir en nous glissant de temps en temps un petit regard pensif. Alors que je me demande si je ne devrais pas aller bavarder un peu avec elle, comme je le ferais normalement, mon portable sonne pour la première fois de la journée.

C'est Wes. Évidemment. Qui d'autre ?

J'envisage un instant de le laisser atterrir sur messagerie, mais il n'appellerait pas pendant une journée de cours s'il ne savait pas déjà que j'ai séché, à moins qu'il ne soit au courant pour Boney. Je ne gagnerais rien à jouer la montre, ni sur un sujet ni sur l'autre.

– Salut, p'pa.

« Salut, Cal. »

Sa voix inquiète me serre la gorge.

« J'ai appris, pour ton camarade. C'est horrible. Ton père et moi, on est bouleversés. »

C'est lui qui a dû prévenir Henry, qui n'aurait aucune chance de le découvrir par lui-même. Henry n'est absolument pas connecté et se sert encore d'un portable à clapet.

« Comment tu te sens ? »

– Ça va. Un peu sous le choc.

« Cette histoire est vraiment tragique. Je peux à peine imaginer ce que doivent vivre ses parents. Et tes amis, comment ça va ? »

Je regarde Ivy, qui m'observe assise à l'extrémité de la banquette, son sac à l'épaule, prête à se lever.

– Bah, aussi bien que ça peut.

« Le lycée a mis en place quelque chose ? Vous avez quelqu'un à qui parler ? »

– Euh...

Jusqu'ici, je ne lui ai pas formellement menti sur ma présence au lycée, ce qui, pour une raison ou une autre, fait la différence pour moi.

– ... Je n'ai pas vraiment besoin de parler, p'pa.

« Tu devrais, pourtant, Cal. Même si tu as l'impression que ça ne sert à rien. »

– J'en discuterai avec vous ce soir.

« Je peux rentrer plus tôt, si tu veux. J'ai un rendez-vous avec un donateur, mais je peux reporter. »

– Non !

J'ai presque crié, et je me force à baisser le ton pour continuer.

– C'est sympa, mais franchement, je pense que le mieux est de faire comme d'habitude. Je préfère attendre ce soir.

« Ce soir, il y a la cérémonie. »

C'est pas vrai. Le prix du Citoyen d'honneur de Carlton, où la mère d'Ivy va recevoir la plus haute distinction de la Ville. On peut quand même espérer que la rumeur selon laquelle sa fille a assassiné Boney Mahoney ne fera pas surface au cours des festivités.

– On parlera après, ça ira très bien.

« Tu es sûr ? Ça ne me gêne pas du tout d'annuler ce rendez-vous. »

– Certain. Rencontre ton donateur et fais rentrer du blé.

Merde, qu'est-ce que je raconte, moi ? Il faut que je raccroche, et tout de suite.

– Je dois y aller, là, papa. Mais c'est gentil de m'avoir appelé.

« Pas de problème. Je suis là, si tu as besoin de quoi que ce soit. Je t'aime. »

– Moi aussi.

Je raccroche en me sentant lamentable, et l'expression compatissante d'Ivy n'arrange pas les choses.

– Ton père est vraiment super, dit-elle en se levant.

– C'est vrai, dis-je avec un soupir.

Viola me décoche un nouveau regard préoccupé, et je lui réponds par un signe censé être nonchalant.

– À plus, Viola !

– Prends soin de toi !

– T'inquiète !

Vu son air, je n'ai pas dû me montrer très convaincant.

Je m'empresse de sortir.

Une fois dehors, on marche en silence, et je réfléchis à la meilleure manière de le briser. Je m'en veux encore de notre dispute de ce matin ; à cause de ce que j'ai dit, mais aussi de ce que je n'ai *pas* dit. Je dois des explications à Ivy, et même si la simple idée me donne envie de vomir, c'est sans doute le moment ou jamais.

– Au fait, à propos de ce que j'ai dit dans le métro...

– Tout va bien. Je n'ai pas envie d'en reparler.

J'observe son expression tendue pour tenter de déchiffrer sa réaction.

– Tu n'as pas envie de parler de quoi ? De ce que j'ai dit, ou de Mateo et toi ?

– Il n'y a pas de Mateo et moi, réplique-t-elle en devenant toute rouge.

Ce qui est une réponse suffisamment éloquente.

– Tu craques toujours pour lui, dis-je.

Quel idiot ! J'aurais dû le voir plus tôt.

Ça saute aux yeux ! C'est pour ça qu'elle le ménage tout le temps à ce point. Quant à lui... Brusquement, tout m'apparaît sous un jour différent, alors que je repense aux dizaines de petits gestes qu'il a eus pour elle depuis ce matin, et pas seulement en la portant dans ses bras. Il garde toujours un œil sur elle, ou il va dans son sens, et il la regarde comme si tout ce qu'elle disait était d'une importance vitale. Même quand elle est super méga

chiente. D'après Wes, Henry ne sait pas exprimer ses sentiments et il faut observer son comportement pour comprendre ce qu'il ressent. Avec Mateo, c'est pareil.

– Lui aussi, il craque pour toi.

Alors que je m'attends à la voir sourire, elle serre les lèvres.

– Pas du tout.

– Mais si. Ce n'est peut-être ni l'heure ni l'endroit, mais...

– Ce n'est pas seulement ça, commence Ivy. Il y a autre chose.

Mais elle se ferme comme une huître en voyant Mateo sortir du McDo. Sauf qu'au lieu de se diriger vers nous, il entre dans la supérette d'à côté. Ivy s'adosse au mur en disant :

– Qu'est-ce qu'il va *encore* acheter ? Tu peux me dire où il met tout ça ?

– C'est Mateo, tu te souviens ? C'est un puits sans fond. Franchement, comment j'ai pu croire qu'il se contenterait d'un donut à midi ?

Elle hoche la tête. Je reviens à notre sujet en lui décochant un coup de coude :

– Bon, c'est quoi, l'autre chose ?

– Hein ?

– Entre Mateo et toi.

– Oh.

Elle baisse le nez, et me répond après un temps mort :

– C'est rien.

– Ça n'avait pas l'air d'être rien.

Ça commence à m'intriguer. L'Ivy que je connais n'esquiverait pas la discussion ; elle analyserait chaque point dans ses moindres détails jusqu'à ce que je demande grâce. Mais la porte de la supérette se rouvre sur Mateo.

– À suivre, dis-je.

– Ou pas, marmonne-t-elle.

Mateo nous rejoint avec un sac de burgers à la main, et un petit truc jaune dans l'autre.

– Mieux vaut tard que jamais, commente-t-il en le tendant à Ivy.

C'est un paquet de Sugar Babies, et je la vois pratiquement fondre sur place quand il le lui tend.

ICI CARLTON (CHAÎNE YOUTUBE)

Ishaan et Zack sont dans la voiture d'Ishaan.

ZACK : Salut, ici Ishaan Mittal et Zack Abrams, pour leur deuxième direct de la journée, vu que pratiquement plus personne ne va en cours.

ISHAAN : Ce serait plus simple de nous renvoyer carrément chez nous.

ZACK : Pas faux. Enfin, nous voilà de retour avec une invitée spéciale qui... Emily, tu veux dire bonjour à nos followers ?

EMILY (*sobrement*) : Bonjour.

ISHAAN : Alors, Emily Zhang est la meilleure amie présumée d'Ivy Sterling-Shepard...

ZACK : Pas « présumée ». C'est sa meilleure amie.

ISHAAN : Exact, je voulais dire qu'Emily est la meilleure amie de la présumée suspecte du meurtre...

EMILY (*se penchant en avant*) : C'est justement pour parler de ça que je suis là. Vous êtes vraiment irresponsables, les gars. Vous ne pouvez pas balancer le nom d'Ivy comme ça, juste parce qu'elle n'est pas là et qu'elle ne s'entendait pas avec Boney.

ISHAAN : Bah, les faits sont les faits.

EMILY : Eh bien, si vous vous intéressez vraiment aux faits, vous devriez parler de tous ceux qui ne sont pas venus au lycée aujourd'hui. Qui d'autre était absent ?

(Ishaan sort du champ tandis que Zack plisse le front.)

ZACK : Qu'est-ce que ça change ? S'ils n'ont pas de problème avéré avec Boney ?

EMILY : Ce serait plus objectif. Et Ivy n'a jamais eu de « problème avéré » avec Boney. Elle a perdu l'élection face à lui, c'est tout. N'importe qui se sentirait mal. Elle a juste dû prendre la journée pour encaisser.

ZACK : Tu dirais que ça lui ressemble de prendre une journée ?

EMILY : Euh, non, mais...

ISHAAN *(revenant dans le champ)* : Hé, les gars, je viens de checker les chiffres. On fait un carton.

ZACK : Hein ?

ISHAAN : Genre, trois fois notre audience habituelle. Non, attends... *(Il disparaît, puis réapparaît.)* Quatre fois.

ZACK : Sérieux ?

ISHAAN : On fait le buzz, frère. Bon, le buzz, peut-être pas, mais il y a presque cinq cents personnes qui nous regardent.

EMILY (*écarquillant les yeux*) : Sérieux ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE TREIZE

IVY

Mon cerveau fait des nœuds sur le trajet du retour à Carlton. Mon moi rationnel me rappelle que j'ai des problèmes plus graves que de savoir si Mateo m'a offert les Sugar Babies pour blaguer, ou si ça signifie autre chose. Mon moi de treize ans s'en fiche complètement et sautille avec des cœurs à la place des yeux version émoji. Mais ma conscience parle plus fort que les deux autres voix, et me répète en boucle :

Tu dois lui dire.

Ce n'est pas comme si je n'y avais jamais pensé. Je me torture depuis mon retour d'Écosse, où je me suis rendu compte de l'effet domino que j'avais déclenché en juin. J'ai bien essayé de réparer les dégâts de manière détournée. Tant que je regardais Mateo de loin, comme quelqu'un à qui je ne parlais plus depuis des années, j'ai pu me persuader que ça allait suffire. Mais maintenant, j'ai compris que ce n'était que de la pure lâcheté – un mensonge confortable que je me racontais pour ne pas avoir à accomplir quelque chose qui me paraissait insurmontable.

La honte me fait me trémousser sur mon siège. J'ai jugé Cal toute la journée. Jusqu'à cette minute, je n'avais pas réalisé que le choix de me concentrer sur la conduite discutable de Mme Jamison était le meilleur moyen de ne pas me pencher sur la mienne.

Je n'arrive même pas à apprécier mes Sugar Babies. J'essaie, parce que je ne voudrais pas que Mateo me trouve ingrate, mais j'ai l'impression de mâcher du carton. De leur côté, Cal et lui se partagent des trucs gélifiés et acidulés depuis notre départ, et Cal assure la conversation.

– Vos parents ne vous ont pas appelés ? nous demande-t-il en sortant de l'autoroute à la bretelle de Carlton.

Il est 13 h 30 et la route est quasi déserte depuis Boston.

– Les miens sont dans l'avion, dis-je.

Seulement pour quatre heures, devrais-je ajouter. Mais ça devrait aller. C'est plus qu'il ne me faut pour empêcher la rumeur qui court sur moi au lycée de continuer à s'étendre. Surtout si Charlie nous fournit le lien qui relie Mme Jamison à Boney et qui pourrait mettre la police sur sa piste. L'espace d'un instant, je me berce de l'illusion qu'il a déjà parlé aux enquêteurs et que la prochaine photo en une de Boston.com la montrera menottes aux poignets.

D'accord, c'est un peu tiré par les cheveux. Mais s'il se produisait quelque chose dans ce goût-là, Boney obtiendrait justice sans que Cal, Mateo ou moi n'ayons à mentionner à quiconque notre présence dans l'atelier. Toute cette journée pourrait... disparaître comme par magie. Je rentrerais tôt à la maison, je m'accorderais une sieste bien méritée et j'aurais encore tout le temps de me préparer pour la cérémonie : me doucher, me lisser les cheveux, me maquiller, et m'assurer que tous les minuscules boutons de ma robe de créateur belge soient bien fermés. Cette pensée me remplit de soulagement et les Sugar Babies retrouvent soudain tout leur goût.

– Ma mère est dans le Bronx, dit Mateo. C'est déjà ça. Si elle était allée au boulot ce matin, elle aurait déjà foncé au lycée pour me voir. Vous savez comment elle est.

On sait. C'est une vraie louve. Elle mesure un mètre soixante à tout casser, mais c'est toujours son camp que je choisirais dans une bagarre.

– Elle travaille où, maintenant ? demande Cal.

– Elle fait des heures ici et là, mais surtout chez Jeff Chalmers. Tu sais, le garagiste de Spring Street. Elle s'occupe de la paperasse.

– Et ça lui plaît ? demande Cal.

– Bah, c'est un boulot, quoi. Physiquement, ça n'a rien de pénible. Elle a besoin d'un truc cool, maintenant.

Il se tourne vers la vitre comme s'il avait fini, avant d'ajouter :

– Elle a de l'arthrose, elle a du mal à bouger normalement sans ses médicaments.

– Elle a *quoi* ?

J'ai failli m'étouffer avec mon Sugar Baby. Je ne peux pas imaginer la mère de Mateo, que j'ai toujours connue si vivante et énergique, ralentie par la maladie dont a souffert mon grand-père maternel.

– C'est quoi ? demande Cal.

– Une maladie des articulations, répond Mateo d'un air abattu. Elle a beaucoup de raideur et de douleurs dans les genoux. Normalement, c'est une maladie de vieux, le médecin ne comprend pas trop. Il dit que ça peut venir d'une vieille blessure qu'elle s'est faite au baseball, comme ça peut être de la malchance. Il y a un traitement assez efficace, mais elle... elle ne le prend pas toujours.

Il se tait en haussant de nouveau les épaules, l'air un peu étonné de nous avoir raconté tout ça. Il y a de quoi. Il en faut beaucoup pour que Mateo se confie, en particulier quand ça touche à sa famille. Il a toujours protégé féroce­ment tout ce qui concernait sa mère et Autumn, à commencer par leur vie privée.

Croisant mon regard, il ajoute :

– On l'a appris en juillet. Juste après la plainte contre le Râteau. Tu parles d'un mois pourri...

Oh merde merde merde. J'ai l'estomac plombé, tellement lourd que je pourrais passer à travers le plancher de la voiture et rester plaquée sur le bitume. Pendant un instant, je regrette presque que ça n'arrive pas.

Tu dois lui dire.

Non. Je ne peux plus, maintenant.

– Ah, la vache, s'exclame Cal, visiblement touché. Je suis désolé. Ta mère, c'est la meilleure ! Ça craint qu'elle ait à subir tout ça.

– Mais... (Les mots restent coincés dans ma gorge et je dois me forcer pour continuer.) Mais mon père l'a vue en août, et il ne m'a pas dit... Il n'a pas parlé de...

Je repense à ce soir-là, où j'attendais avec angoisse son retour de chez Mme Reyes pour savoir comment ça s'était passé. Il avait adoré mon idée de la faire travailler dans son complexe de loisirs, et m'a dit qu'elle aussi, elle avait paru enthousiaste. « Au bout du compte, ça pourrait lui faire du bien, après avoir dû gérer une petite boîte indépendante, a-t-il commenté en rentrant. Pour avoir pris une assurance aussi mauvaise, elle devait avoir des difficultés financières depuis un moment. Je l'ai trouvée fatiguée. »

J'ai mis ça sur le compte du stress lié à la plainte, ce qui était déjà assez lourd. Il ne m'est pas venu à l'esprit qu'elle pouvait aussi avoir des ennuis de santé. Ça éclaire sous un nouveau jour le cumul de boulots que Mateo a évoqué plusieurs fois mine de rien aujourd'hui. Ce n'est pas pour le plaisir qu'il va jusqu'à Boston pour travailler chez Garrett ; il se sent obligé de le faire.

– Elle n’en parle pas beaucoup, me répond-il. Et elle est restée assise tout le temps où ton père était là. Il pouvait difficilement deviner qu’il y avait un problème.

Il m’adresse un pauvre sourire fatigué qui ressemble à une grimace.

– Oh, Mateo, je suis vraiment, vraiment désolée, dis-je d’une voix tremblante, au bord des larmes.

Il paraît déconcerté par l’intensité de ma réaction.

– Ce n’est pas de ta faute.

– Non, mais...

J’ai la gorge trop nouée pour continuer.

– Je vais bientôt avoir besoin d’indications, me signale Cal.

– Hein ? fais-je en m’essuyant les yeux.

– Pour aller chez Charlie.

Je me rends compte seulement alors qu’on est arrivés à Carlton. Je viens de voir la bibliothèque où je passais mes étés quand j’étais petite, et on est presque à l’épicerie où Mateo a acheté les kilos de bonbons qu’il voulait partager avec moi lors de cette fameuse journée il y a quatre ans.

– Je prends le même chemin que pour aller chez toi ?

Mon cerveau est rempli d’une espèce de bruit d’électricité statique qui m’empêche de penser normalement, et je suis sauvée par un feu rouge. J’inspecte les alentours, désorientée malgré l’environnement familier. Et puis, enfin, ça me revient.

– Pas tout à fait. Enfin, tu pourrais, mais c’est plus court en prenant à gauche après le terrain de foot. Ensuite, tu tournes à droite dans Fulkerson.

– Quelqu’un a une idée de ce qu’on fait si Charlie n’est pas chez lui ? demande Cal en pianotant sur le volant.

Non. J’aurais pu en avoir il y a quelques minutes, mais cette foutue électricité statique a pris toute la place.

– Il y sera, dis-je.

Je sors son portable, uniquement pour m’empêcher de me frapper la tête sur le tableau de bord, et je tombe sur un nouveau message d’Emily.

APPELLE-MOI. TU DOIS REGARDER ÇA !!!

Elle m’a envoyé un lien YouTube. Je laisse mon doigt planer dessus une seconde, avant de lâcher mon téléphone sur mes genoux, faisant exactement le contraire de ce qu’elle me demande. Je sais, je suis horrible d’avoir laissé passer plus d’une demi-journée sans répondre à ma meilleure amie. L’ennui,

c'est que je ne sais pas du tout quoi lui dire. Comment je lui explique tout ça ? Mon appel à Daniel a déjà été assez catastrophique. Dire qu'une petite partie de mon cerveau avait espéré entendre de l'inquiétude dans sa voix... J'ai été bien naïve.

Je me demande parfois comment aurait évolué ma relation avec mon frère s'il avait été l'aîné, et si toute notre dynamique n'avait pas reposé sur le fait qu'il a usurpé ce que je considère comme ma position légitime au sein de la famille. Quand on était petits, il me suivait partout comme mon ombre. Ça ne me gênait pas, parce qu'il était drôle, plein d'imagination et affectueux, dans un genre bêta assez craquant. Il essayait de me faire des tacles tout en m'appelant « la meilleure sœur du monde ! », mais ça me faisait l'effet d'être attaquée par un chiot, tellement il était petit et maigrichon à l'époque. Il a commencé par me dépasser en taille, mais ce n'était pas un problème. C'était prévu. Ce n'est que quand il s'est mis à me dépasser à l'école que nos rapports ont changé.

Si Daniel avait dix-huit ans au lieu de seize, je pourrais peut-être éprouver de l'admiration pour tous ses hauts faits, et pas de la jalousie. Et peut-être qu'il se montrerait attentionné et bienveillant au lieu de savourer chacun de mes faux pas – quand il n'en provoque pas, histoire de rigoler un peu.

– À droite dans Fulkerson, dis-je à Cal, qui s'apprête à continuer tout droit après le carrefour.

– Je le savais, m'assure-t-il en virant à la dernière seconde.

– OK, mais ralentis. Tu dois tourner à gauche dans Avery Hill... ici.

On s'engage dans la rue arborée de Charlie, conçue sur le même modèle que la mienne : verdoyante, avec des maisons bien espacées, imposantes sans être voyantes. Celle de Charlie est d'un rouge sang de bœuf qui contraste avec les blancs et les gris de ses voisines.

– C'est là, dis-je en la voyant apparaître après un virage.

Cal freine abruptement, mais pas assez pour s'arrêter à temps. Alors il fait demi-tour et revient se ranger juste en face de la maison.

– Bon, et maintenant ? nous demande-t-il.

Une Jeep rouge est garée dans l'allée.

– Au moins il est chez lui, dis-je. Sa voiture est là, en tout cas. Je ne sais pas... On n'a qu'à aller frapper.

Cal fait la grimace.

– T’es sûre que c’est une bonne idée ? Et si jamais celui qui a tué Boney a prévu de s’en prendre à Charlie ensuite ? Il avait l’air pas mal paniqué tout à l’heure.

– Dans ce cas, il a peut-être besoin d’aide, remarque Mateo en détachant sa ceinture. Vous n’avez qu’à rester ici pendant que je vais lui parler.

Je me retourne vivement.

– Tout seul ? T’es dingue ! Tu ne peux pas faire ça ! Ça peut être dangereux !

– Je ferai attention. Je n’en ai pas pour longtemps.

Avant que j’aie pu le retenir, il est déjà dehors, se dirigeant vers la porte d’un pas décidé.

Cal le suit pensivement des yeux.

– Tu ne trouves pas qu’il se comporte de manière super bizarre ?

– Comment ça ?

– Il n’a fait pratiquement aucun commentaire sur le fait que son nom soit entouré sur la liste de Lara. Et voilà qu’il veut faire bande à part ? Je me demande ce que ça cache...

Mateo frappe tout en appuyant sur la sonnette.

– Il veut juste montrer qu’il est courageux, dis-je.

Cal lève les yeux au ciel en en faisant des tonnes.

Je choisis de l’ignorer, en me concentrant sur Mateo.

– Il n’y a personne, on dirait, dis-je.

À ce moment-là, Mateo ouvre la porte, entre et referme derrière lui.

Cal se raidit en se penchant vers sa vitre.

– Quelqu’un lui a ouvert ? Ou bien il est... ?

– ... entré tout seul ? On dirait, oui.

Mon cœur s’est mis à battre trop vite. Je ne sais pas pourquoi, en voyant Mateo disparaître dans la maison de Charlie, j’éprouve la pire sensation que j’ai eue depuis longtemps – et ce n’est pas peu dire, étant donné la journée qu’on a passée.

– Bon, on fait quoi ? demande Cal, les yeux rivés sur la porte. On attend ?

– J’imagine.

Puis on se tait, et je regarde l’heure tourner avec une lenteur atroce sur le tableau de bord. Cal se met à tripoter les boutons de la radio. Il monte le son chaque fois qu’il tombe sur une chanson qui lui plaît, avant de changer de station après quelques secondes.

Au bout de cinq minutes et quarante chansons, je n'en peux plus.

– Je crois qu'on devrait aller voir.

Cal relâche son souffle, soit de soulagement, soit d'exaspération, ce n'est pas clair.

– C'est vraiment ton truc, hein, de suivre les gens ? Une sorte de *manie* !

– Uniquement dans certaines circonstances, dis-je, la main sur la poignée de la portière. Tu viens ?

– Évidemment.

Il éteint le moteur, et j'éprouve presque un élan de gratitude pour lui, jusqu'à ce qu'il ajoute :

– Je ne voudrais pas que tu croies que je manque de *courage*.

La rue est parfaitement calme, on n'entend que le pépiement d'un oiseau. C'est le genre de quartier uniquement accessible aux familles à deux salaires, et qui est désert pendant la journée. La Jeep est la seule voiture en vue.

– Attends, me dit Cal.

Il ouvre son coffre et, à ma stupéfaction, en sort une batte de baseball.

– Je prends ça juste au cas où.

Il la tient prudemment, d'une manière qui laisse supposer qu'il n'a jamais frappé une balle avec. À vrai dire, j'ai du mal à l'imaginer improviser des matchs de baseball avec ses potes le week-end.

– Qu'est-ce que tu fais avec une batte de baseball dans ton coffre ?

– C'est un accessoire pour un webcomic sur lequel je bosse. C'est l'histoire d'une araignée qui trouve une batte dans un champ et qui décide de monter une équipe.

– Genre Spider-Man version baseball ?

– Mais non, me répond-il d'un air irrité. Ça n'a rien à voir. Mon araignée n'est pas radioactive, c'est pas une super-héroïne et il n'y a pas du tout d'humains. Juste des bestioles. Qui jouent au baseball.

On remonte l'allée parfaitement entretenue des St Clair.

– Et comment elles font pour soulever la batte ?

Comme Cal hausse un sourcil, je précise :

– Tes araignées. Si elles n'ont pas de super-pouvoirs, la batte doit les écrabouiller !

– Oui, enfin, clairement, ce n'est pas une histoire réaliste.

– Je vois.

J'examine la maison qui se trouve devant nous : l'image même de la résidence de banlieue de carte postale. Le calme qui règne ne me dit rien de bon.

– Tu vois quoi ? me demande Cal.

– Je ne sais pas. Comparé à ce que tu faisais autrefois, ça paraît un peu...

J'allais dire « simpliste », mais alors qu'on passe à côté de la Jeep de Charlie, nos reflets dans ses vitres immaculées me montrent l'expression blessée de Cal.

Mince. À force de vouloir penser à autre chose qu'à mon double stress, entre ce que Mateo m'a appris sur sa mère et ce qui nous attend dans cette maison, j'ai failli oublier que mes opinions sans filtre n'ont jamais aidé grand monde.

– C'est surtout que j'aimais bien tes vieux comics, dis-je à la hâte. Du coup, je ne suis pas très objective.

– J'ai l'impression d'entendre Lara, marmonne-t-il.

– Un peu de respect, s'il te plaît, fais-je en agitant un index dans un geste de mise en garde.

– N'empêche qu'elle a dit...

Il s'arrête devant la porte.

– Attends, on devrait quand même réfléchir. On va entrer par effraction, là ?

– Non. Juste entrer.

– Oui, enfin, tu es sûre que c'est une bonne idée de s'introduire comme ça chez les gens ?

Sa batte pend au bout de son bras comme s'il allait la lâcher. Je m'en empare fermement.

– On n'a pas trop le choix, dis-je en poussant la porte.

CHAPITRE QUATORZE

MATEO

Charlie ne doit pas vraiment craindre pour sa vie : il n'a même pas pris la peine de verrouiller la porte.

Je pénètre dans une vaste entrée vide et je referme derrière moi.

– Charlie ? T'es là ? dis-je en avançant. C'est Mateo Wojcik. Faut que je te parle !

Puis je repère la cuisine au fond, en face de moi, et je pile.

Tous les placards sont grands ouverts. La table et le sol sont jonchés de paquets, de boîtes et de débris de vaisselle. Je me remets en marche tout doucement, les muscles contractés, et je m'arrête devant une porte vitrée à deux battants qui donne sur ce qui semble être le salon. C'est un bazar indescriptible : la table est renversée, les coussins jetés par terre, les lampes et les vases brisés. La bibliothèque qui occupe le fond de la pièce a été entièrement vidée. Même les rideaux de la fenêtre panoramique ont été déchirés et la tringle pend sur le côté.

La maison a été saccagée. Et si celui qui a fait ça est encore là, je viens juste de lui annoncer ma présence.

Le plus intelligent serait de faire demi-tour et de retourner à la voiture. Mais je ne peux pas. Parce que, maintenant, j'ai *vraiment* besoin de savoir si Charlie St Clair – le gars dont le nom est entouré sur une liste avec le mien et celui d'un autre gars retrouvé assassiné, et qui a appelé Boney totalement paniqué – est bien le Charlie dont le nom est apparu ce matin sur le portable d'Autumn.

« Moins tu en sais, mieux ça vaudra », m'a-t-elle déclaré. Maintenant, c'est le contraire.

Je repars vers la cuisine, toujours aux aguets, mais le seul bruit est le petit bourdonnement de l'air conditionné. De près, la pièce est dans un état encore plus cauchemardesque. C'est un tel champ de ruines que je suis sur le point de renoncer, quand je remarque une porte entrouverte en face du

cellier. Je m'en approche en enjambant les obstacles et je l'ouvre. Il y a un léger bruissement quelque part en bas.

J'hésite un moment en haut d'un escalier tapissé de moquette, me demandant à quel point c'est une mauvaise idée de suivre ce bruit. J'entends la voix d'Autumn dans ma tête aussi distinctement que si elle était à côté de moi. *Une idée on ne peut plus stupide, Mateo. Littéralement la pire décision de ta vie.*

Ouais, tu peux parler.

Je descends le plus prudemment et le plus silencieusement possible grâce à la moquette qui étouffe le bruit de mes pas. En bas, je me retrouve dans une sorte de sous-sol aménagé, tout aussi dévasté que le rez-de-chaussée. Comme il y a moins de meubles, c'est surtout une mer d'étagères métalliques jetées par terre et de matériel sportif éparpillé dans tous les coins. Il y a quatre portes disposées à distances égales autour de la pièce. L'une d'elles, ouverte, donne sur ce qui doit être la buanderie. Les autres sont fermées. Le calme est aussi inquiétant qu'en haut.

Je repousse un ballon de basket du bout du pied. Mais il tournoie plus fort que prévu et va percuter bruyamment le bout d'une étagère. *Merde.*

Le léger bruissement recommence. Ça vient de derrière l'une des portes fermées. Pris d'un coup de stress, je scrute le sol à la recherche d'une arme pour me défendre. Je ne repère pas grand-chose d'utile, sauf peut-être...

– Ahhhhh !

La porte s'ouvre à la volée et une silhouette hurlante me fonce dessus. J'ai juste le temps de voir un éclair argenté avant de tomber à genoux, le crâne vrillé par la douleur. Un autre coup, moins violent, m'atteint à l'épaule. Ma vision se brouille et quelque chose de chaud coule dans mes yeux. Mes mains, tendues à l'aveuglette devant moi, rencontrent le métal froid d'une espèce de barre. L'attrapant, je tire d'un coup sec, et je grogne de douleur tandis que celui qui la tenait s'écroule sur moi. La barre tombe en heurtant le mur avec un cliquetis. *Il est à terre et désarmé*, me dis-je dans un éclair de triomphe sauvage, porté par une vague d'adrénaline.

Pendant quelques secondes, on se roule par terre dans un fouillis de bras et de jambes tordus et une pluie de coups de poing trop mous pour faire de vrais dégâts. Je ne m'étais pas battu depuis des années, mais il faut croire que c'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas. Je multiplie les esquives tout en essayant d'immobiliser mon attaquant, mais il m'échappe à chaque fois.

Je suis toujours aveuglé et ma tête me lance. Soudain, un doigt s'enfonce dans mon visage juste en dessous de l'œil et je suis pris d'une poussée de colère incandescente. Enfin, je réussis à lui attraper le poignet, que je tords vivement en arrière. Il pousse un hurlement et tout son corps se relâche. En une seconde, je roule au-dessus de lui en clignant furieusement des paupières pour y voir quelque chose, un bras en travers de son cou et l'autre levé pour porter ce qui est censé être le coup fatal.

– Arrêtez ! hurle une voix de fille à côté de moi. Mateo, Charlie, Arrêtez !

Charlie ? Je m'immobilise et je me frotte les yeux. Ma main en ressort rouge de sang, et j'y vois enfin assez pour identifier Charlie St Clair, qui tente de repousser mon poids de toutes ses forces. Roulant sur le côté, je découvre Ivy à quelques pas de nous, une batte de baseball à la main.

– C'est quoi, ce bordel ? dis-je d'une voix rauque.

Puis je me tourne de nouveau vers Charlie, qui se tord de douleur en geignant et en se tenant le poignet. Il y a un club de golf par terre à côté de lui. Ivy m'enjambe pour le ramasser.

– Merde. Je suis désolé, Charlie. J'étais venu pour t'aider.

– T'as une putain de drôle de façon de le montrer, gémit-il. Je crois que tu m'as pété le poignet.

J'essuie ma main en sang sur mon tee-shirt.

– Désolé, mais tu m'es tombé dessus avec un club de golf...

– T'as forcé la porte de chez moi !

Il s'assoit, ayant apparemment oublié son poignet pour l'instant, et retire son collier de coquillage pour se masser le cou, où j'ai laissé des marques rouges en essayant de le bloquer. Si j'avais eu les idées claires, je me serais peut-être rendu compte que j'avais affaire à Charlie en sentant les coquillages s'enfoncer dans mon avant-bras.

– Je t'ai pris pour... (il agite l'air d'un geste) celui qui a fait ça.

– La porte était ouverte, et j'ai dit qui j'étais. J'ai crié mon nom dès que je suis entré.

– J'entends que dalle d'ici. Le sous-sol est insonorisé. Cela dit, en quoi c'était censé me rassurer ? Qu'est-ce que tu fous chez moi ?

Il nous regarde tour à tour, Ivy et moi, puis Cal qui vient d'arriver, avec quelque chose de flottant dans les yeux.

– Même question pour vous deux.

Ivy s'accroupit et lui prend doucement le poignet.

– Il n’a pas l’air enflé, mais tu devrais quand même mettre de la glace. Ensuite... Oh ! (Elle sursaute en découvrant mon visage.) Mateo, mais tu saignes ! Et beaucoup, en plus !

Elle tend la main, mais je recule avant qu’elle ait pu me toucher. Maintenant que l’effet de l’adrénaline a cessé de faire effet, j’ai l’impression d’avoir la moitié du crâne en feu.

– Il faut nettoyer ça, conclut Ivy.

– Il faut qu’on *se barre*, surtout, intervient Cal d’un ton crispé. Et si le gars qui a fait ça décide de revenir ?

Quelque chose me dit que ça n’arrivera pas, que la personne ou les personnes qui ont visé la maison de Charlie sont déjà passées à la suite. Mais avant que j’aie pu mener ce raisonnement jusqu’à son terme logique – *passés à quoi ?* –, Ivy lui répond :

– T’as pas tort. On n’a qu’à aller chez moi.

Charlie, qui est maintenant affalé contre le mur, nous regarde en plissant les yeux.

– Mais vous êtes là pour de vrai, les gars ? demande-t-il d’une voix pâteuse.

Il tapote le bras d’Ivy de l’index, les sourcils froncés, et elle se tourne vers moi d’un air un peu inquiet.

– Euh, Mateo, tu l’as frappé à la tête ?

– Je ne crois pas, non.

Mais, honnêtement, je ne suis sûr de rien.

– Cal, tu peux aider Charlie à aller jusqu’à la voiture ? Il a l’air trop secoué pour y arriver tout seul. Et toi, tu peux arrêter ça ? demande-t-elle à Charlie, qui continue à lui donner des petits coups d’index dans le bras. Tu peux marcher, Mateo ?

Je me lève en titubant.

– Ouais, ouais.

Elle grimace en voyant les taches de sang que j’ai laissées derrière moi sur la moquette beige.

– Mince, la moquette est foutue.

– Bah, elle en a vu d’autres, fait Charlie en secouant la tête pour écarter sa frange de ses yeux. C’est pile l’endroit où Trevor Bronson a dégueulé samedi dernier.

– Merci pour cette précieuse information, répond Ivy d’un air dégoûté en fixant l’endroit où elle s’est agenouillée.

Malgré tout ce qui s'est passé, cette réaction lui ressemble tellement que je dois me retenir de rire. Mais je ne vais pas jusque-là parce que, dans un futur proche – sans doute dès que Charlie et moi serons débarrassés de tout ce sang –, Ivy et Charlie voudront savoir pourquoi la maison a été dévastée. En toute logique, ils se demanderont ce que quelqu'un pouvait bien y chercher.

Et j'ai bien peur de connaître la réponse.

Peu après, je suis assis sur un tabouret dans la salle de bains d'Ivy. Elle fouille dans l'armoire à pharmacie, ouvre une boîte de paracétamol de format industriel dont elle sort deux cachets et remplit un verre au lavabo.

– Comment tu te sens ?

– Ça va.

C'est à peu près vrai. J'ai un petit élancement à l'épaule là où Charlie m'a frappé avec le club de golf mais, à part ça, j'ai juste mal à la tête.

– Tu as eu de la chance. Ça aurait pu être bien pire.

Elle me tend le verre d'eau et les cachets et attend que je les aie avalés.

– Pourquoi tu n'es pas parti quand tu as vu que la maison était sens dessus dessous ?

Je finis mon verre d'eau pour gagner un peu de temps, mais je ne trouve pas de réponse valable.

– Et toi ? dis-je.

– Parce que tu y étais !

De nouveau, je sens ce pincement au cœur qu'Ivy semble être la seule à provoquer chez moi, avec le sentiment que je viens de perdre le semblant de boussole qui pouvait m'aider à m'orienter dans cette discussion.

– Je te rappelle que tu étais censée attendre dans la voiture.

Elle croise les bras. Je sais que je devrais m'excuser, ou la remercier, ou les deux. Sûrement les deux. Mais tout ce que je trouve à ajouter, c'est :

– D'où t'as sorti cette batte de baseball ?

– Du coffre de Cal, répond-elle en me reprenant le verre.

– Et... c'était quoi, l'idée ? Taper sur la tête de quelqu'un ?

– Ça a bien marché pour Charlie avec son club de golf, non ? Plus ou moins.

Elle ouvre un placard rempli de piles de serviettes bien alignées. Sa salle de bains n'a pas changé depuis le temps où je passais mes samedis ici, à

part la couleur des murs, passés de bleu à crème. Ivy prend une serviette, l'humidifie et la plie en deux.

– Je vais nettoyer ta plaie. Attention, ça va piquer.

– T'inquiète.

Je me retiens de faire la grimace quand elle commence à me tapoter doucement la tempe. Une mèche de cheveux s'est échappée de sa queue-de-cheval. Elle lui tombe sur la figure, et elle la coince derrière son oreille avec un grognement irrité. Je dois déjà me sentir mieux, parce que j'ai bien failli le faire à sa place.

– Merci d'être intervenue, dis-je enfin.

– Pas de quoi.

Elle reprend son nettoyage et ses yeux d'ambre errent sur ma tempe.

– Bon, ça n'a pas l'air trop grave, déclare-t-elle. Il y a une seule coupure et elle n'est pas très profonde. Ça saigne déjà moins.

Elle recule pour rincer la serviette sous le robinet avant de se pencher de nouveau sur moi. Ses gestes délicats et la fraîcheur de la serviette me soulagent immédiatement.

– Tu sais que tu n'es pas obligé de toujours tout régler tout seul ?

– Hein ?

Mes yeux étaient occupés à suivre les siens, et mes oreilles ont un temps de retard.

– Tu peux demander de l'aide aux autres, quelquefois. Ce n'est pas un signe de faiblesse.

C'est pas vrai... Elle pense que si je suis entré seul chez les St Clair, c'était par esprit chevaleresque. Et pas par instinct de survie. Je suis tiraillé entre l'envie de la détromper et celle de rester à ses yeux le gars qu'elle croit que je suis. Le gars que *je* croyais être, avant.

– Je n'avais pas peur de paraître faible, dis-je en remuant sur mon tabouret.

Je ferais mieux d'aller voir comment va Charlie, au lieu de le laisser seul avec Cal. Mais tant qu'Ivy continue à m'essuyer doucement le visage, je ne peux pas me résoudre à bouger. Ça fait du bien, et elle porte un léger parfum citronné totalement délicieux. Je ne rêve que de rester là, dans cette bulle, le plus longtemps possible, en repoussant le moment de penser à la suite.

– En tout cas, j'espère que tu n'as pas fait ça pour Cal et moi, reprend Ivy. On est assez grands pour se débrouiller. Et on est dans le même bain,

tous les trois.

Elle recule et penche la tête en m'observant d'un air critique.

– Tu vas avoir un bleu carabiné, mais normalement tu ne devrais pas avoir besoin de points de suture. Garde quand même un pansement au moins jusqu'à demain matin.

Elle se tourne de nouveau vers l'armoire à pharmacie.

– Tu as l'impression que le paracétamol commence à agir ?

– Ouais.

Sinon, c'est que Charlie n'a pas tapé si fort que ça. Mais comme les soins d'Ivy me manquent déjà, j'ajoute :

– Tu es sûre qu'il n'y a plus de sang ?

– Certaine. Plus qu'un petit truc à faire.

Elle met la serviette au sale, puis presse fermement un pansement sur ma tempe.

– C'est bon. Te voilà comme neuf, ou presque. Mais plus de blagues, OK ?

Sa main effleure ma joue, et elle se penche pour déposer un baiser sur mon front.

Ça ressemble à un signal, à moins que je l'interprète comme tel parce que je n'attendais que ça.

– Une seconde, dis-je.

Sa mèche est retombée sur son visage, et je l'écarte en plongeant les yeux dans les siens avant qu'elle ait pu reculer.

– Je crois que tu n'as pas fini.

– Si, si. Ça y est, me dit-elle, mais sans bouger.

Ses lèvres s'entrouvrent, ses cils papillonnent et ses joues rosissent.

Le fait que tous les gars du lycée ne fassent pas la queue devant sa porte est l'un des grands mystères de ce monde. De loin, elle est jolie. Mais de près, elle est magnifique.

– Je ne vois pas de quoi tu pourrais encore avoir besoin.

– J'ai besoin de...

Glissant sa mèche derrière son oreille, je laisse ma main descendre sur sa nuque.

– ... toi.

Ivy frémit, et se penche jusqu'à ce que ses lèvres touchent les miennes. Mais ça ne me suffit pas. Loin de là. La main plongée dans ses cheveux, je l'attire à moi pour un long baiser. Et toutes les questions qui pouvaient

flotter dans ma tête sur la pertinence de mon acte – parce que oui, je m’en posais plus d’une – s’envolent au contact de sa bouche sur la mienne. Embrasser Ivy, c’est à la fois familier et grisant, c’est comme revenir à un endroit dont je n’aurais jamais voulu partir et découvrir que c’est encore mieux que dans mon souvenir.

– Hé, les gars ?

La voix de Cal l’a fait tressaillir. Elle n’a pas reculé assez pour empêcher les sourcils de Cal de se soulever quand il apparaît sur le seuil, mais quoi qu’il ait vu, ça ne l’arrête pas dans son élan.

– Charlie pense savoir ce que cherchait la personne qui a dévasté sa maison, et on a un problème. Attendez, je reformule, ajoute-t-il en anticipant le rectificatif d’Ivy : on a un *nouveau* problème.

Elle s’immobilise.

– La police est là ?

– Non, non. Il n’y a personne, répond Cal en s’adossant au chambranle.

Elle lâche un soupir de soulagement et commence à ranger la boîte de pansements.

– À part Charlie, reprend-il. Qui est complètement bourré.

Il regarde exclusivement Ivy, et un nœud d’appréhension me serre l’estomac.

Je savais que je n’aurais pas dû le laisser seul avec lui.

– Il est quoi ? demande distraitement Ivy.

Elle referme l’armoire à pharmacie, et suspend son geste en voyant son propre reflet dans le miroir. Après un semblant de tentative pour arranger sa queue-de-cheval, elle laisse tomber et ses cheveux se déversent sur ses épaules.

– Complètement bourré, répète Cal en s’écartant pour la laisser sortir.

Je me lève. Il ne m’a toujours pas regardé.

– Il a flippé à cause de Boney, et ensuite à cause de l’état de sa baraque, et il n’a rien trouvé de mieux que de vider la bouteille de vodka de ses parents.

Cal s’éclaircit la gorge avant d’ajouter :

– Ce qui est toujours plus malin que de faire une overdose avec l’OxyContin qu’il a piqué.

Merde, merde, merde. Je suis mal barré. C’est bien ce que je craignais quand le nom de Charlie a commencé à apparaître partout. C’est la pire explication possible pour le lien entre Charlie et Boney.

« Moins tu en sais, mieux ça vaudra. »

– T’es sérieux ? Pas étonnant qu’il soit aussi bizarre, dit Ivy.

Sans un mot, j’attends qu’elle enregistre le reste des informations fournies par Cal. Ça ne lui prend que quelques secondes.

– Attends, il a piqué *quoi* ? Tu as bien dit de l’OxyContin ? C’est un opiacé ça, non ?

– C’est bien ce que j’ai dit, confirme Cal en croisant les bras sur sa poitrine. Charlie m’a expliqué qu’il est tombé sur une grosse planque d’OxyContin à une fête il y a un mois, et qu’il s’est mis à le vendre. Avec Boney...

Ivy étouffe une exclamation et Cal se décide enfin à se tourner vers moi pour me gratifier d’un regard implacable.

– ... et ta cousine. Mais je suppose que je ne t’apprends rien.

OceanofPDF.com

CHAPITRE QUINZE

CAL

Je ne crois qu'à moitié ce que j'ai dit à Mateo, jusqu'à ce que je le voie s'affaïsser contre le mur en se frottant la mâchoire.

– Ouais, admet-il d'un air las. J'étais au courant.

– Pardon, quoi ? s'exclame Ivy, en ouvrant des yeux si grands qu'on dirait un personnage de dessin animé. Tu veux dire que tu deales ?

– Autumn, pas moi. Mais... je n'ai rien fait pour l'en empêcher.

Mes nerfs, déjà mis à vif par le fait de devoir démêler les explications embrouillées de Charlie pendant que ces deux-là se bécotaient dans la salle de bains, finissent par lâcher.

– Donc, pendant tout le temps où on essayait de comprendre ce qui était arrivé à Boney, tu savais que c'était un dealer ? Tu l'as vu allongé dans l'atelier à côté d'une seringue et tu t'es dit : « Bah, sûrement qu'il n'y a aucun rapport, pas la peine d'en parler » ?

– Je ne savais pas que Boney était dans le coup. Autumn n'a jamais voulu me dire qui étaient ses clients. Elle n'arrête pas de me répéter : « Moins tu en sais, mieux ça vaudra ».

Mon premier réflexe est de répliquer : « Comme c'est pratique », mais je m'oblige à ravalier ma phrase parce que j'ai du mal à analyser ce que je ressens. Est-ce que je soupçonne Mateo de mentir, ou est-ce que je suis juste en colère contre lui ? Les deux ? J'ai besoin de plus d'éléments pour trancher.

– Tu savais pour Charlie ?

Il a un instant d'hésitation.

– Pas vraiment. J'ai juste vu son nom apparaître sur le portable d'Autumn ce matin, et comme elle a réagi bizarrement, je me suis demandé si ce n'était pas un de ses clients. Là-dessus, Boney meurt et on tombe sur une liste dans laquelle son nom et celui de Charlie sont entourés – avec le *mien*, ce qui n'a aucun sens. Du coup, j'ai voulu en discuter avec Charlie.

– Ouais, sans rien nous dire. Alors qu'on t'a bien demandé si tu avais une idée du lien que tu pouvais avoir avec eux.

– Des opiacés, murmure Ivy. Mais c'est ce que... Oh, mon Dieu...

– Quoi ? demande Mateo.

– C'est justement pour ça que ma mère reçoit une distinction ! Elle a dirigé les études statistiques qui ont servi dans le rapport du gouverneur sur l'abus d'opiacés.

Les épaules de Mateo se voûtent encore davantage.

– Merde, je... je ne savais pas.

Je croise les bras, furieux.

– Et ça aurait changé quoi ?

Il ne répond pas.

– C'est pour ça que tu tenais à entrer tout seul chez Charlie ? lui demande Ivy en le dévisageant fixement. Pour nous empêcher de découvrir ce que fait Autumn ?

Mateo vire à l'écarlate.

– Ouais. Je sais que j'aurais dû vous en parler. Je suis désolé. Je n'avais pas les idées en place.

Il lui lance un regard navré, presque suppliant, et le fait qu'il s'inquiète de la réaction d'Ivy alors que c'est moi qui viens de passer un quart d'heure à tirer les vers du nez de Charlie me met encore plus en rogne.

– Et elles étaient en place, tes idées, chaque fois que tu vendais de l'Oxy ?

Il se raidit et me répond d'un ton sourd :

– Je n'ai jamais fait ça.

Généralement, lorsque Mateo prend ce ton-là, je la mets en veilleuse. Je suis tout sauf un coriace. Mais, pour la première fois de la journée, ce n'est pas moi qui ai à me justifier. C'est son tour, et il ne l'a pas volé.

– Qu'est-ce que ça change ? Tu savais. Si tu avais fait l'effort de nous en parler, on n'aurait pas débarqué chez un dealer comme une bande de crét...

Soudain, une pensée horrible me fait oublier toute ma rage et je me fige.

– Attends. Charlie dit que les médocs ne sont pas chez lui. Ça veut dire que celui qui est venu retourner toute sa maison n'a pas trouvé ce qu'il cherchait. Du coup, s'il se sert de la liste, il a dû aller chez toi ensuite. Il y a quelqu'un là-bas ?

– Non, dit Mateo. Autumn est au boulot et ma mère chez ma tante dans le Bronx, tu te souviens ?

Il se passe la main dans les cheveux d'un air désespéré.

– Mais t'as sans doute raison : chez moi, ça doit avoir la même allure que chez Charlie, maintenant. Autumn non plus ne stocke rien à la maison. Elle dit qu'ils ont déplacé les médocs de la cabane de jardin où ils les ont trouvés. En attendant, ceux qui jouent à ça ne font pas dans la dentelle, ils font juste ce qui leur passe par la tête sans se poser de questions. Je... J'ai l'impression qu'Autumn s'est liée avec des gens qu'elle aurait mieux fait de ne jamais croiser.

La colère me reprend, maintenant que je sais que sa famille est à l'abri, au moins pour l'instant.

– Tu peux le dire ! Et toi, tu l'as laissée faire. On ne rigole pas avec l'Oxy, Mateo.

J'avoue que je n'y connais pas grand-chose, mais depuis que Wes a entendu parler d'une déferlante de drogue à la fac de Carlton, il passe ses soirées à lire des articles et des stats sur l'addiction et les overdoses. Il lui arrive de nous faire part de ses découvertes au petit-déjeuner, et j'entends d'ici son ton inquiet en ajoutant :

« Ça flingue la vie des gens ! Est-ce que tu te rends compte à quel point c'est grave ? »

Les yeux de Mateo lancent des éclairs, et je me prépare à une riposte cinglante. Je l'espère presque, à vrai dire, et je m'approche un peu pour lui montrer que je ne m'écraierai pas. Pendant quelques secondes, on se dévisage, les poings serrés, comme si on allait se battre. Ce qui est débile, parce que j'en suis incapable, et qu'il me mettrait une raclée si j'essayais. Il suffit de voir ce qui est arrivé à Charlie. Malgré ses dix kilos de plus que moi et son club de golf, Mateo l'a rétamé.

Mais dans l'immédiat, je suis trop en rogne pour raisonner normalement.

Puis Mateo baisse la tête et se frotte la nuque, l'air soudain épuisé. Les cernes que j'ai remarqués ce matin sous ses yeux sont plus marqués que jamais.

– Ouais, dit-il d'un ton accablé. Je sais.

Je bats des paupières et je ravale le vitriol que je m'apprêtais à déverser sur lui. Je ne m'attendais pas à ce qu'il cède, et ça me coupe l'herbe sous le pied. J'étais prêt à braver Mateo le rebelle, mais le gars qui se trouve en face de moi a plutôt l'air de se détester.

Ivy nous jette des coups d'œil prudents.

– Dites, j’ai une question, déclare-t-elle d’une petite voix, comme si elle craignait de briser cette trêve fragile : je ne comprends pas ce que Charlie, Boney et Autumn font ensemble. Comment ça s’est goupillé ?

Mateo lâche un gros soupir.

– Alors : il y a environ un mois, Autumn est allée à une fête avec Gabe le Loser dans une maison abandonnée en bordure de Carlton. Une baraque condamnée qui devait être démolie. Bref, comme Gabe se comportait comme un connard – enfin, comme d’hab –, Autumn est sortie pour prendre l’air, et elle a entendu des voix qui venaient d’une cabane dans le jardin. C’était deux gars du lycée – devinez lesquels –, qui ont réagi bizarrement quand ils l’ont vue arriver. Il s’est avéré qu’ils étaient tombés sur un stock d’Oxy planqué sous des planches, et qu’ils avaient décidé de le prendre pour le vendre. L’un des gars pensait qu’il pouvait en tirer quatre-vingts dollars par cachet. Et Autumn... (Mateo avale sa salive.) Autumn a voulu en être.

Ça correspond globalement à la version de Charlie, en nettement plus clair.

– Mais pourquoi ? dis-je. Qu’est-ce qui lui a pris d’aller se fourrer dans une galère pareille ?

C’est précisément cette question que je venais poser à Mateo, la pièce manquante du puzzle : même si Charlie et Boney n’étaient pas amis, ils avaient des amis en commun et il n’y a rien d’étonnant à ce qu’ils se soient croisés dans une fête. Et je n’ai aucun mal à les imaginer bourrés, tombant sur un stock de drogue et décidant qu’ils ont découvert la poule aux œufs d’or. Boney a toujours vu des dollars partout, et Charlie est le genre de mec qui se croit au-dessus des lois. Mais Autumn Wojcik ? C’est une fille sérieuse, qui n’a jamais fait de vagues et qui a dû traverser toutes ses années de lycée sans une heure de colle. Je l’aurais plutôt vue tourner les talons en les laissant se noyer dans leur propre bêtise. Mais *faire affaire* avec eux ? Ça ne colle pas.

Mateo serre les mâchoires. Il ne répond pas tout de suite, et Ivy lâche une exclamation étranglée.

– Ta mère...

Il hoche la tête d’un air accablé.

– Comme je vous le disais dans la voiture, son traitement coûte une fortune, et l’assurance ne couvre presque plus rien depuis la fermeture du Râteau. Du coup, la moitié du temps, elle ne prend pas ses médicaments.

Autumn a calculé qu'en vendant six cachets d'Oxy par mois, elle aurait assez. Elle dit que six, c'est facile à écouler.

J'échange un coup d'œil avec Ivy tandis que Mateo fixe ses pieds.

– J'ai essayé de la faire changer d'avis. Je vous le jure, j'ai vraiment essayé. Mais rien à faire. Elle n'a pas voulu m'écouter non plus quand je lui ai dit que ma mère serait horrifiée, que ça risquait même de lui retomber dessus et de démolir sa réputation. Ma mère est une Reyes, pas une Wojcik. C'est très différent. Mais Autumn ne comprend pas ça.

Il soupire de nouveau.

– Il y a des tas de trucs qu'elle ne comprend pas. Et l'ennui, c'est que quand ma cousine s'est mis une idée dans le crâne, c'est comme si elle avait des œillères. Elle voit la lumière tout au bout, devant elle, mais pas le bordel qu'elle va mettre pour l'atteindre. Elle a dit que si je voulais l'arrêter, il faudrait que je la balance aux flics. Et ça, c'était pas possible.

Il baisse le nez, et je crois que c'est la première fois que je vois Mateo si abattu.

– Jamais je ne pourrais lui faire un truc pareil. Et je n'avais pas imaginé... je n'avais pas imaginé une seconde qu'il se passerait quelque chose comme ça.

Ivy semble trop dévastée pour parler, et je ne sais même pas quoi dire. En fait, je comprends la position de Mateo : sa famille est tout pour lui. Je ne vois pas comment il aurait pu dénoncer sa cousine, même dans ces circonstances.

Puis j'essaie de me mettre à la place d'Autumn. Si Wes ou Henry était malade et qu'il avait besoin d'un traitement trop cher pour nous, je ferais quoi ? Je serais prêt à aller jusqu'où ? Mais nos situations ne sont pas comparables. D'abord, mon autre père serait là. Ensuite, mes parents sont super bien assurés, ils ont des économies, et tous ces autres trucs dont Henry me parle quand il essaie de me convaincre que je devrais faire une école de commerce en plus des Beaux-Arts. « Il te faut un filet de sécurité », me répète-t-il sans arrêt.

Nous, on a tout ça. Autumn et Mateo, non. Ils ne l'ont plus.

– Je comprends, dis-je.

C'est un peu faible, je sais, mais ça lui montre que j'ai enterré la hache de guerre. C'est le signal que je n'ai plus de reproches à lui faire. Je n'irai pas jusqu'à lui dire qu'Autumn a raison de faire ce qu'elle fait, mais il n'a

jamais prétendu ça non plus. Elle a trouvé une solution pourrie à une situation pourrie, et il n'y a que des perdants.

– Tu n'as pas à... bredouille Ivy. Enfin, avec ta mère...

Elle se mord la lèvre, les yeux rivés sur le parquet bien ciré du couloir.

– On commet tous des erreurs, reprend-elle. Et le plus souvent sans en mesurer les conséquences. Sinon, on ne ferait jamais... les trucs que... qu'on fait.

Elle en reste là, et sa dernière phrase me donne la très nette impression qu'elle ne parle pas seulement de Mateo.

– Hé, Ivy ! lance soudain la voix de Charlie depuis le salon. (J'avais presque oublié qu'il était là, lui.) Viens voir, ils parlent de toi à la télé !

CHAPITRE SEIZE

CAL

– Oh non, souffle Ivy, encore plus pâle qu’auparavant. Qu’est-ce qui se passe, encore ?

Elle remonte le couloir et on lui emboîte le pas. Charlie est presque exactement là où je l’ai laissé, blotti dans un coin du canapé, les yeux mi-clos, l’air un peu ailleurs, mais, cette fois, avec la télécommande à la main. Il regarde Central New England Cable, et on voit Dale Hawkins devant le... C’est pas vrai !

Devant le lycée. Encadré par Emily Zhang, Ishaan Mittal et Zack Abrams.

– Qu’est-ce qu’ils font là, eux ?

Je sais qu’Emily est la meilleure amie d’Ivy, mais je ne l’avais jamais vue avec les deux autres.

– Tu peux revenir en arrière, Charlie ? demande Ivy, la bouche pincée.

– Euh...

Il manipule la télécommande comme si c’était une équation de niveau doctorat de maths qu’il n’aurait aucune chance de résoudre. Ivy la lui prend des mains avec un soupir exaspéré pour revenir au moment où Hawkins fait son apparition à l’image.

« Bon après-midi. Ici Dale Hawkins pour la suite de notre édition spéciale de *Hawkins enquête*, annonce-t-il d’une voix douce. Je suis actuellement devant le lycée de Carlton, dont les élèves sont abasourdis par la mort de leur camarade, Brian Mahoney, âgé de dix-sept ans. Tandis que je vous parlais de cette tragédie survenue ce matin, j’ai reçu le lien d’une vidéo YouTube conçue par deux élèves de terminale du lycée, qui se trouvent maintenant à mes côtés. Ces deux jeunes gens soutiennent que l’une de leurs camarades, qui a un passif avec Mahoney et qui correspond à la description de la suspecte recherchée par la police, a été absente du lycée toute la journée. »

– Dites-moi que c’est un cauchemar... souffle Ivy.

Toute trace de couleur a déserté son visage.

La caméra montre les trois élèves qui l’accompagnent. Emily paraît bouleversée, Ishaan a l’air de chercher son meilleur profil, et Zack semble nerveux.

– Zack... mais t’es con ou quoi ? marmonne Mateo derrière moi.

C’est à ce moment-là que je me souviens qu’ils sont potes.

« La chaîne a reçu des témoignages toute la journée et il nous est impossible de réagir à tous, poursuit Hawkins. Mais cette information a retenu mon attention car je connais la jeune fille en question. En outre – et ceci est une exclusivité –, il s’avère que mon équipe et moi-même l’avons vue il y a moins d’une heure à Boston, non loin de la scène du crime. Cependant, elle a pris la fuite avant que j’aie pu lui parler. »

– Oh nooon, gémit Ivy.

Sur l’écran, Emily se penche vers le journaliste :

« Excusez-moi, il me semble important de signaler que cette vidéo YouTube ne fournit pas une *information*, mais juste une rumeur. »

Mais Dale tend son micro à Ishaan sans l’écouter.

« Ishaan Mittal, vous êtes l’un des fondateurs de la chaîne Ici Carlton. Quand avez-vous commencé à penser qu’Ivy Sterling-Shepard pouvait être impliquée dans ce qui est arrivé à Boney Mahoney ? »

– C’est pas vrai...

Ivy met sur pause, comme si ça pouvait arrêter le carambolage qui fond droit sur elle.

– Il a dit mon nom. À la télé. Je suis vraiment dans la m...

Ses yeux parcourent frénétiquement le salon.

– Je vais régler le problème. Je *dois* régler le problème.

Puis elle jette la télécommande sur le canapé, se laisse tomber sur une chaise et enfouit son visage entre ses mains.

– Je *dois* régler le problème, répète-t-elle d’une voix étouffée.

J’échange un coup d’œil avec Mateo.

– Franchement, qui regarde les chaînes locales ? dis-je.

Personne ne répond, ce qui n’est pas plus mal parce que si ça se trouve, celle-ci a une grosse audience. Mateo pose la main sur l’épaule d’Ivy et lui murmure à l’oreille quelque chose que je n’entends pas. Elle ne bouge pas un cil.

– Wouah, ça, c'était raide, commente Charlie d'un ton presque compatissant. Sauf ce qu'a dit Emily. Elle, c'est vraiment ta pote à la vie à la mort !

Ivy ne réagit pas, et son accablement me donne mauvaise conscience. Elle a passé la journée à essayer de comprendre. Et je n'ai fait que me dresser sur son chemin ou me tenir tellement à distance que ça ne risquait pas de l'aider. Parce que je n'étais pas vraiment sûr de vouloir savoir. Je ne le suis toujours pas, mais je ne peux pas rester les bras ballants pendant que sa vie part en vrille.

– Charlie, dis-je, quand j'ai répondu sur le portable de Boney, tu as demandé : « Le mec s'est pointé ? » Tu parlais de qui ?

Quand Ivy et Mateo étaient dans la salle de bains, ça m'a pris tellement d'énergie de lui faire cracher le morceau que je n'ai pas eu l'occasion de lui poser d'autres questions.

– D'un client, me répond-il.

Il joint les doigts sous son menton et plisse le front d'un air hyper concentré.

– Un mec a appelé ce week-end sur le portable prépayé de Boney et lui a proposé un rencard à Boston pour une grosse commande. Il voulait, genre, vingt fois ce qu'on vend d'habitude. Boney était trop content, mais Autumn a trouvé ça flippant.

Mateo est devenu tout blanc.

– Vingt fois plus ? Je la comprends. C'est énorme.

– Et Boney y est allé quand même ?

Bonne question, Cal. Comme si ce n'était pas une évidence. Heureusement que tu es là.

– Il avait promis à Autumn de laisser tomber, répond Charlie. Et puis, hier soir, il m'a dit qu'il avait reparlé au gars et qu'il avait décidé d'y aller. Mais il ne fallait pas qu'Autumn le sache parce qu'elle allait (Charlie dessine des guillemets dans l'air) « être un boulet ». Il a dit que c'était une petite joueuse, alors que nous, on devait voir les choses en grand.

– C'est-à-dire ? dis-je, troublé.

– Je sais pas trop. Il n'a pas voulu m'expliquer au téléphone. Il a dit qu'il m'en reparlerait « quand il aurait établi le contact ».

J'insiste :

– Quel contact ? Avec le gars qui avait passé la grosse commande ?

– C’est ce que j’ai pensé, fait Charlie en écartant les mains dans un geste d’ignorance.

– Et tu sais pourquoi il s’est rendu dans cet immeuble en particulier ? C’était une idée de Boney ou de l’autre gars ?

– De l’autre. C’est lui qui lui a donné l’adresse et le code.

– Tu as une idée de qui ça pourrait être ?

– Aucune, avoue Charlie en se voûtant. Mais j’avais un mauvais pressentiment ce matin, et je me suis dit qu’on aurait dû écouter Autumn. Quand elle trouve qu’une idée est mauvaise, en général, elle a raison. J’ai essayé de l’appeler au cas où on aurait encore pu arrêter Boney, mais elle n’a répondu sur aucun de ses deux portables. Alors... j’ai laissé tomber.

Il serre le poing et donne un grand coup sur l’accoudoir du canapé.

– Putain de merde. J’aurais jamais dû le laisser faire.

Un silence tombe tandis que chacun se perd dans les regrets. De mon côté, bien sûr, je regrette d’avoir laissé Mateo et Ivy entrer dans l’atelier ce matin. Mais surtout, je me dis que j’aurais dû exiger plus de réponses de Lara tant que j’en avais l’occasion. Je n’aurais pas dû décréter aussi rapidement qu’elle ne savait rien. Parce que, honnêtement, ça devient de plus en plus difficile à croire.

– Au fait, Charlie, dit soudain Mateo d’un ton inquiet en consultant son téléphone, Autumn t’a contacté, aujourd’hui ? Je n’ai aucune nouvelle. Elle est au courant pour Boney ?

– Je ne crois pas. Elle ne m’a pas rappelé. Tu sais comment elle est quand elle part dans le Van de l’Éventreur.

– Le *quoi* ? fait Ivy en relevant vivement la tête.

Elle paraît avoir l’esprit étonnamment vif, tout à coup, pour quelqu’un qui semblait au bord du coma la dernière fois que je l’ai regardée. Mateo lui presse l’épaule, visiblement rassuré.

– Le Van de l’Éventreur ? fait-elle en foudroyant Charlie du regard. C’est quoi, exactement, votre business ?

– C’est une blague, lui explique Mateo. Autumn travaille pour une boîte d’affûtage, et comme il y a un couteau géant dessiné sur sa fourgonnette...

Ivy fait la grimace.

– Bon, c’est sûr que ça paraît moins drôle, maintenant, conclut-il.

Elle se lève en faisant rouler ses épaules, comme si elle essayait de se remettre en mode résolution de problème.

– Tu as tout suivi, Ivy ? dis-je.

Si je lui demande ça, c'est parce qu'elle m'a vraiment donné l'impression d'avoir décroché, tout à l'heure.

– Oui, oui, m'assure-t-elle en me tapotant le bras. Tu as posé les bonnes questions. À part un oubli criant, mais je sais que c'est un sujet délicat pour toi.

Puis, se tournant vers Charlie :

– Boney t'a déjà parlé de Mme Jamison ?

– La prof d'arts plastiques ? dit-il, étonné. Non, pourquoi il aurait fait ça ?

– Parce qu'elle travaille dans l'atelier où Boney est mort. Et on a trouvé dans ses affaires une liste d'élèves de terminale où elle a entouré ton nom, celui de Boney et celui de Mateo.

Ivy attend la réaction de Charlie, mais il reste totalement perplexe.

– Pourquoi elle a fait ça, à ton avis ? lui demande-t-elle.

Il hausse les épaules.

– C'est toi, le cerveau. À toi de me le dire.

Les joues d'Ivy retrouvent enfin un peu de couleur. Sans le vouloir, Charlie vient de lui réinjecter le shot d'énergie dont elle avait besoin. Se faire qualifier de « cerveau » est son excitant à elle.

– Bon, reprend-elle, maintenant qu'on connaît le lien entre Boney et toi, on peut supposer que cette liste a un rapport avec votre trafic. Mais dans ce cas, c'est le nom d'Autumn qui devrait être entouré, pas celui de Mateo.

– Sauf qu'elle ne va plus au lycée, lui rappelle celui-ci. C'est normal qu'elle ne soit pas sur la liste des terminales. Et c'est peut-être juste le nom de famille qui compte.

– Bien vu, approuve Ivy.

Charlie allonge son bras sur le dossier du canapé. Il semble avoir retrouvé son calme, comme si tous les neurones qui hébergent sa mauvaise conscience s'étaient engourdis d'un coup.

– En même temps, signale-t-il, si tu devais soupçonner quelqu'un de dealer dans la famille Wojcik, ce serait plutôt *lui*, non ? (Il agite la main en direction de Mateo.) Le grand mec un peu sombre plutôt que la jolie petite meuf...

– Euh... ça aussi, c'est bien vu, admet Ivy, un peu à contrecœur.

– Ben ouais, lui dit Charlie, les yeux mi-clos, en lui décochant un sourire paresseux. Tu sais que ça te va super bien, les cheveux détachés ? Tu devrais les garder tout le temps comme ça.

– Je... Merci, répond-elle d'un ton incertain.

– Pas de quoi.

Il la détaille de la tête aux pieds, avant de tapoter le coussin à côté de lui.

– Viens t'asseoir une minute. Faut que tu te détendes un peu. T'es bien trop stressée.

Ivy croise fermement les bras sur sa poitrine.

– Personnellement, il me semble que j'ai exactement le niveau de stress requis pour la situation.

Charlie l'observe un instant en plissant les yeux d'un air pensif.

– C'est moi, ou c'est bizarre que je te trouve sexy tout à coup ?

– Bon, OK, intervient Mateo qui, de toute évidence, n'apprécie pas la direction prise par la conversation. Et ça voudrait dire quoi, tout ça ? Que Mme Jamison fait partie d'un réseau de trafiquants de drogue ? Qu'elle serait de mèche avec celui qui a donné rendez-vous à Boney ? Elle aurait trouvé qui revendait les médicaments volés et le gars aurait... je sais pas, voulu racheter le stock ? Ou le récupérer, peut-être ? Ou proposer à Boney de s'associer avec lui ? (Sa mâchoire se crispe.) En tout cas, ça ne lui a pas réussi, à Boney.

– Au gars non plus, dis-je. S'il avait trouvé ce qu'il cherchait, il n'aurait sans doute pas mis la maison de Charlie dans cet état.

– C'est vrai, acquiesce Mateo. Charlie, vous avez trouvé combien de cachets en tout dans l'abri de jardin ? Autumn n'a pas voulu me le dire.

Charlie tire sur son collier de coquillages.

– Ben, beaucoup.

– Beaucoup comment ? Des centaines ? Des milliers ?

– Genre une centaine.

Je me détends un peu, parce que ça aurait pu être pire. Jusqu'à ce qu'il précise :

– De flacons.

– Une centaine de *flacons* ? s'exclame Mateo en se mettant à faire les cent pas. C'est une blague ? Il y a combien de cachets dans un flacon ?

Charlie se passe une main sur le front.

– Hé mec, ça fait... beaucoup de maths, ton truc.

– En hypothèse basse, on va dire vingt comprimés par flacon. Ça donne un total de deux mille. À quatre-vingts dollars l'unité, on arrive à...

– ... des centaines de milliers de dollars, achève Ivy en se tordant les mains. Ça fait une sacrée perte.

– En résumé, c’est un gros business, dis-je. Géré par le genre de personnes prêtes à te traquer et à te tuer si elles te trouvent.

J’ai du mal à croire que je viens de dire ça. À quel moment au juste la vraie vie est-elle devenue une histoire de dingues ? Soupçonnant fortement Charlie d’être à l’origine de ce merdier, je me tourne vers lui pour lui demander :

– Comment ils ont pu découvrir que c’était vous qui les aviez piqués ?

Il pousse un gros soupir.

– J’en sais rien, mec. C’est peut-être la Fouine.

– Qui ça ? fait Mateo.

– La Fouine.

Mateo frotte vigoureusement sa joue indemne pendant quelques secondes, avant de faire face à Charlie d’un air résigné.

– Bon, OK, je t’écoute. C’est qui, la Fouine ?

Charlie se redresse, avec plus d’énergie qu’il n’en a montré depuis qu’il a essayé de lui arracher les yeux.

– Personne sait, mec. Mais tu vois Stefan, mon frère ? L’an dernier, alors qu’il était en terminale, il m’a raconté que chaque fois qu’un gars essayait de lancer un petit business, ça foirait. Genre, le fournisseur se débinait, ou les acheteurs ne venaient pas, des trucs comme ça. Du coup, il pensait que quelqu’un faisait le tour des gens dans les fêtes pour cafter sur le dealer. Soit un flic des stup, soit un gars déjà implanté qui ne voulait pas de concurrence. Il l’a appelé « la Fouine ». En attendant, si le mec t’a mis sur sa liste à la place de ta cousine, c’est qu’il doit pas t’avoir à la bonne. T’as pas intérêt à te mettre la Fouine à dos, moi je te le dis !

Charlie éclate de rire comme si tout ça n’était qu’une bonne blague, et je lui collerais bien mon poing dans la figure, tout à coup.

Mateo semble avoir la même envie que moi.

– Attends, soyons clairs. Tu sais depuis l’an dernier que quelqu’un surveille tous ceux qui essaient de vendre de la drogue au lycée, et tu décides d’y aller quand même ?

Charlie perd son petit sourire.

– Tu l’as dit à Boney et Autumn ?

– Hein ? Ben non. C’est... Écoute, mec, Stefan, c’est Stefan. Il arrête pas de raconter des trucs chelous comme si on était dans *Breaking Bad*. C’est vrai, sérieux : la Fouine... C’est que des conneries. J’y ai pas du tout cru.

– T’aurais peut-être dû, commente Mateo sombrement.

– OK, sauf que...

Les yeux de Charlie balaient la pièce, comme s'il cherchait sur quoi rejeter la faute.

– Vous dites que c'est Mme Jamison qui a fait la liste ? Du coup, ça colle pas. Elle ne va pas aux fêtes, si ? Et si elle y allait, les gens trouveraient ça bizarre. Elle serait pas très crédible, en Fouine.

Il hoche la tête, très satisfait de son petit raisonnement, avant d'ajouter :

– Pourquoi elle dealerait ? Parce que les profs sont pas assez bien payés ?

– Ça, c'est sûr, intervient Ivy. Mais on n'a pas encore mis à plat ses motivations. Elle est peut-être tombée amoureuse de celui qu'il ne fallait pas.

Elle pose les yeux sur moi, hausse les sourcils et prononce les mots qu'on a lus sur la carte :

– « Avec tout mon amour, mon ange. »

– Quoi, le coach ? fait Charlie avec un rire narquois. Désolé, les mecs, ça tient pas ! Ce type n'oserait même pas vous faire avaler une aspirine !

– Je ne te parle pas de lui, réplique Ivy. On pense qu'elle voit quelqu'un d'autre. Quelqu'un avec un nom qui commence par D. Ça pourrait être l'acheteur mystère de Boney, et elle lui aurait donné le code.

– Ou bien il l'avait déjà, dit Mateo en se tournant vers moi. Cal, tu as bien dit que d'autres gens avaient accès à cet immeuble, non ? Des idées de noms commençant par D, quelqu'un ?

J'ouvre la bouche pour dire non, avant de la refermer tout net, parce que la pensée qui m'envoyait des petits signaux en bordure de mon cerveau vient de me percuter de plein fouet. Depuis qu'on est tombés sur cette carte dans l'agenda de Lara, je cherche le fameux D parmi les élèves ; quelqu'un comme Boney, que j'ai vu entrer dans son atelier, ou comme Charlie et Mateo, qui figurent sur sa liste. Quelqu'un comme moi, en fait.

Ça me rendait jaloux, mais surtout, ça me mettait des œillères. Du coup, j'avais complètement mis de côté le fait que Lara m'avait planté au Second Street Café parce qu'elle avait un appel.

– Ouais, fais-je. Le gars qui louait l'atelier et qui le prête à Lara. Il s'appelle Dominick.

CHAPITRE DIX-SEPT

IVY

Je ne peux pas reprocher à Cal de ne pas avoir pensé plus tôt à ce Dominick. Aucun de nous ne s'est montré très carré aujourd'hui, et ça ne servirait à rien de perdre du temps à s'exciter là-dessus.

– Comment tu connais son nom ? dis-je.

– Lara l'a prononcé ce matin au café, me répond-il. Il l'a appelée juste avant que je m'en aille.

– C'est qui, Lara ? demande Charlie.

– Mme Jamison, dis-je avant de taper « Dominick artiste Boston » sur Internet.

– Tu l'appelles par son prénom ? Et qu'est-ce que tu fichais avec elle dans un café ? s'étonne Charlie.

Cal devient écarlate, et un sourire incrédule s'épanouit lentement sur le visage de Charlie.

– Non, sans déc ! Tu... Mme Jamison et toi... ?

Il fait un geste obscène avec les mains.

– C'est pas ça du tout, rétorque froidement Cal.

Charlie lève le poing en rigolant pour lui faire un check.

– Ouais, ouais, c'est ce qu'on dit. En tout cas, respect, mec ! Je t'en aurais jamais cru capable.

Comme il commence à m'énervé, je le recadre :

– Bon, on peut arrêter les claques dans le dos viriles ? C'est super relou.

Puis Cal nous ignore, jusqu'à ce que je lui montre la photo en noir et blanc d'un beau gosse à lunettes d'écaille sur mon portable en annonçant :

– Dominick Payne. Artiste local, surtout connu pour ses peintures panoramiques. Tu crois que ça peut être lui ?

Il se penche par-dessus mon épaule et je fais défiler d'autres photos.

– Aucune idée. Je ne le connais pas, moi, j'ai... Attends.

Je m'arrête sur une peinture abstraite représentant un paysage urbain.

– Il me semble que Lara a une affiche dédicacée de ce tableau dans sa classe, reprend-il en se massant la nuque. Elle m’a dit... elle m’a dit que l’artiste était un ami à elle.

– Eh ben ça colle.

Même si c’est la pire énigme que j’aie jamais eu à résoudre, il y a une certaine satisfaction à voir une pièce du puzzle trouver sa place. Je récapitule :

– Ils sont artistes tous les deux et ils se connaissent. Donc il y a de bonnes chances pour qu’il s’agisse du Dominick à qui elle a parlé tout à l’heure. Question suivante : est-il *aussi* le D de la carte postale ?

– Et/ou un dealer, complète Cal.

– Exact. Tu en penses quoi, Mateo ?

Comme il ne répond pas, je me tourne vers lui et je le vois froncer les sourcils en fixant l’écran de son portable.

– Mateo ? Tu m’écoutes ?

– Hein ?

Il relève la tête, et paraît encore plus pâle et tendu que tout à l’heure, lorsqu’il a appris que les acolytes de sa cousine étaient sur un gros coup. Ce qui n’est pas peu dire.

– Ouais, ouais, pardon. J’ai entendu. J’essaie de joindre Autumn, mais elle ne répond pas. À tous les coups, elle n’a pas regardé son téléphone de la journée et elle n’a aucune idée de ce qui se passe. Il faut vraiment qu’on la mette au courant. Je crois que je vais devoir partir à sa recherche.

– Partir à sa recherche ? Mais comment tu comptes la retrouver si elle se balade avec le Van de l’Éventreur ?

– Je vais appeler Sorrento pour demander s’ils savent où elle est.

Il inspecte le salon jusqu’à ce que ses yeux tombent sur la porte de la cuisine.

– Vous avez gardé le coin petit-déj ? me demande-t-il avec un début de sourire.

Le banc intégré qui se trouve devant la baie vitrée était sa place préférée quand il venait chez nous. Comme je hoche la tête, il ajoute :

– Je vais appeler de là, vous pourrez continuer à discuter. Je peux prendre un verre d’eau, tant que j’y suis ?

Nos regards se croisent, et mon cœur saute un battement. J’essaie de me concentrer, mais il a beau être à l’image de cette horrible journée – visage contusionné, tee-shirt ensanglanté, cheveux en bataille –, je n’ai qu’une

envie : passer mes bras autour de son cou et oublier tout le reste. Quand il m'a embrassée tout à l'heure, le cauchemar s'est effacé pendant quelques délicieuses secondes et, à ce moment-là, je me suis retrouvée exactement où je voulais être, avec la seule personne avec laquelle j'aie jamais voulu être. J'ai été choquée par ses aveux sur les activités d'Autumn, mais pas comme il doit le croire. Je ne le juge pas. Comment le pourrais-je ? Ça ne change rien aux sentiments que j'ai pour lui. Je crois que rien ne pourrait changer ça.

Mais même si j'arrive à me sortir de ce pétrin, je ne pourrai pas réécrire le reste. En admettant qu'il éprouve la même chose que moi, ce ne sera plus le cas dès que je cesserai enfin de lui mentir.

– Ivy ? me relance-t-il. C'est OK, pour le verre d'eau, ou... ?

– Quoi ? Non. Je veux dire, oui ! Sers-toi, prends tout ce que tu veux.

Il disparaît dans la cuisine et je reprends d'un ton méthodique :

– Bon, où en étions-nous ?

Bien que personne ne le lui ait demandé, Charlie saisit la télécommande et la pointe sur l'écran de la télé.

– Commençons par regarder la suite du reportage.

Avant que j'aie pu protester, l'image s'anime et Ishaan Mittal se remet à parler :

« Le problème avec Ivy, c'est qu'elle prend tout super au sérieux, explique-t-il gravement. Elle tenait beaucoup à être déléguée de classe. »

– Tu ne me connais même pas, dis-je entre mes dents en foudroyant l'écran du regard.

Cela dit, je ne sais pas pourquoi, mon humiliation télévisée me paraît déjà un peu moins atroce. Je commence peut-être à m'habituer aux mauvaises nouvelles.

Dale Hawkins rapproche le micro du visage d'Ishaan en hochant la tête, comme s'il avait affaire à un chercheur renommé en train de nous expliquer comment soigner le cancer. Entrant dans le jeu, Ishaan ménage un petit silence avant d'ajouter en fixant la caméra bien en face :

« Alors hier, quand Boney lui a raflé la place, elle a complètement disjoncté. »

– Quoi ? Mais pas du tout !

J'ai braillé tellement fort que c'est tout juste si j'entends Emily dire la même chose que moi.

– Qu'est-ce que je disais ? approuve Charlie. Une amie à la vie à la mort.

« Je ne sais pas ce qui est arrivé à Boney ce matin, reprend sombrement Ishaan. Mais je ne peux pas m'empêcher de me demander : et si Ivy avait décidé de régler le problème en mode bazooka ? »

« En mode bazooka ? » répète Hawkins.

« Ouais, enfin vous voyez ce que je veux dire. »

Ishaan se couvre la tête en faisant un bruit d'explosion. À côté de lui, Emily souffle : « N'importe quoi » en fermant les yeux.

Même Dale Hawkins semble se demander comment réagir, et Zack se penche en avant pour commenter :

« Enfin, c'est juste une hypothèse. »

« Une hypothèse glaçante, intervient Hawkins, qui a retrouvé ses réflexes. Ici, Dale Hawkins, pour les dernières nouvelles en direct pour *Hawkins enquête*. »

Le jingle du flash info retentit et Charlie reprend la télécommande.

– Il faut qu'on se repasse ce truc, déclare-t-il en revenant en arrière.

Personnellement, un unique visionnage m'a largement suffi à clarifier quelques points. Un : Dale Hawkins est bien l'abruti qu'a décrit mon père. Deux : je ne mérite pas une amie comme Emily. Et trois : j'aurais dû lui répondre depuis longtemps.

Mieux vaut tard que jamais, me dis-je en prenant mon téléphone.

... Désolée de ne pas avoir donné de nouvelles.

Je te jure que je n'ai rien fait à Boney.

Merci d'être une amie aussi géniale.

Je t'expliquerai tout bientôt.

Dès que j'aurai réglé tout ça.

Puis, juste comme ça, je cherche le nom de Daniel dans mes messages. Mon frère n'a pas chômé depuis que je lui ai demandé le numéro de Charlie ; j'ai trois appels en absence et un long chapelet de messages.

Daniel : *Rappelle-moi, ou je te jure que j'en parle aux parents.*

Daniel : *T'es consciente qu'on parle de toi aux INFOS ???*

Daniel : *Ça va flinguer la soirée de maman.*

Daniel : *Je vais quand même à l'entraînement ce soir, et après à l'Olive Garden avec Trevor.*

Daniel : *Si jamais ça t'intéresse.*

Daniel : *Merde, Ivy, RÉPONDS.*

Je ressens une vive piqure de culpabilité. Pas pour Daniel, mais pour ma mère. Il a parfaitement raison à propos de sa soirée, et c'est ce qui m'a le

plus perturbée en regardant le reportage. Mais je ne dois aucune explication à mon frère. Je ne lui dois rien du tout. À ma connaissance, il n'a pas dit un mot pour me défendre, et il est encore moins monté au créneau pour moi comme l'a fait Emily. La seule chose qui ait l'air de l'intéresser, c'est de pouvoir aller à l'Olive Garden.

– À quoi il joue ?

En me retournant, je vois Mateo qui fixe Ishaan en train de mimer son histoire de mode bazooka sur l'écran de télé.

Je réprime un soupir tandis que Cal arrache la télécommande des mains de Charlie et éteint enfin le poste.

– Laisse tomber, dis-je à Mateo. Tu as réussi à savoir où est Autumn ?

– Non, répond-il, l'air plus stressé que jamais. Son patron n'a pas voulu me le dire au téléphone. Il faut que j'y aille moi-même avec ma carte d'identité, pour prouver que je suis de la famille. Mais c'est à Roslindale... Cal, tu peux m'y conduire ?

Ayant encore moins envie de rester seule qu'il y a une heure, je rectifie :

– *Nous* y conduire.

Cal hésite un peu trop longtemps. Je ne vois pas quel est son problème. Personnellement, je serais prête à faire tout ce que je peux pour aider Mateo.

– S'il te plaît, Cal ! s'exclame celui-ci. J'ai besoin d'être sûr qu'elle va bien. Et elle, elle a besoin de savoir ce qui se passe. Ce n'est pas prudent pour elle de se balader comme ça sans se douter de rien.

– Oui, c'est juste que...

Cal plaque les deux mains sur sa tête.

– Enfin, ça commence à faire beaucoup, tout ça, vous ne trouvez pas ? Il serait peut-être temps d'aller voir les flics.

– Non ! crie-t-on énergiquement tous les trois, Mateo, Charlie et moi.

Cal fait un pas en arrière en battant des paupières.

– Mais... c'est une histoire de drogue et...

– Tu veux qu'on se fasse tous arrêter ? demande Charlie en écartant sa frange blond platine de ses yeux. Non merci. Je tiens pas à me retrouver en taule.

Ça fait ricaner Mateo.

– T'as quoi, dix-sept ans ? Tes parents ont du fric ! Tu n'as rien à craindre. Alors qu'Autumn, elle, elle est majeure. Elle risque vraiment la prison.

– Et moi aussi, dis-je. C’est moi qu’on soupçonne d’avoir « réglé le problème en mode bazooka ».

– O’Shea-Wallace, lance tout à coup Charlie à Cal. Ton père, c’est pas le doyen de la fac de Carlton ?

– Si, et alors ?

– Alors, Stefan est étudiant là-bas. Il dit que ton père est super apprécié.

– C’est vrai, répond Cal avec un soupçon de fierté dans la voix.

Charlie bâille en étendant les jambes.

– Il est au courant pour ton histoire avec la prof ?

– Il n’y a rien à savoir, réplique Cal en se raidissant. On est amis, c’est tout.

– Tu crois qu’il va avaler ça ? Imagine, au hasard, que quelqu’un aille le voir pour lui signaler que t’étais avec elle ce matin.

– Tu... C’est du chantage ?

– Ouai. Pourquoi ? Ça marche pas ?

– Tu ne peux pas... Ta maison a été saccagée. Comment tu comptes expliquer ça à tes parents ?

– Un cambriolage. Ça arrive tout le temps. Je vais les appeler et ils préviendront la police. Aucun rapport avec Boney.

– Sauf que c’est faux, dit Cal entre ses dents.

Je comprends sa frustration, vraiment, parce que je la partage. On fait tellement n’importe quoi que c’en est presque pénible physiquement. Mais chaque tentative nous confronte à son lot de problèmes, et je ne suis pas prête à y faire face. A priori, Cal non plus, ce qui lui donne un sentiment d’impuissance avant même que Charlie ne joue son va-tout.

– Le fils d’O’Shea le doyen avec la prof d’arts plastiques, lâche-t-il. Ça, ça ferait son petit effet sur YouTube.

Cal blêmit. Ses yeux parcourent le salon comme s’il cherchait une issue de secours, avant de se poser sur Mateo et moi avec un air de reproche. On n’a pas levé le petit doigt pour protester contre le chantage de Charlie. Je sais, c’est lamentable, mais je ne vois pas quoi faire.

– Très bien, dit Cal d’un ton résigné. Puisque c’est comme ça, allons chez Sorrento.

– Cool, répond Charlie. Moi, je vais chez mon frère. Je ne vais pas rentrer chez moi pour risquer de me faire arrêter ou assassiner.

Ouille. Cal va me détester encore plus, mais...

– Tu ne peux pas conduire, dis-je. Tu as bu. On te dépose.

– Super ! me lance Charlie avec un sourire salace. Tu devrais rester avec moi, il y a une fête chez mon frère, ce soir. Tout le monde y sera.

Puis il enregistre l'expression sinistre de Mateo et ajoute :

– Y compris la Fouine, je parie.

– Je croyais qu'il n'existait pas, dis-je en me dirigeant vers le portemanteau.

J'enfile un sweat de Daniel, qui m'arrive presque à mi-cuisses, en rabattant la capuche sur mes cheveux. Maintenant que je suis mise à l'index par les médias, autant éviter d'être reconnue.

Ça me fait bizarre de voir la voiture de Cal devant chez moi. Il s'est garé n'importe comment, et je me demande si les voisins l'ont repérée. C'est bien le genre de choses sur lesquelles les gens de Carlton sont capables de s'exciter, avec force commentaires sur ces gens qui se garent comme des sauvages, en passant totalement à côté de l'ado qui deale juste à côté de chez eux.

– Ivy et moi, on s'installe derrière, décrète Charlie.

– Dans tes rêves.

À n'importe quel autre moment, j'aurais pu être flattée que Charlie St Clair se décide soudain à me remarquer, parce qu'il est mignon et populaire et qu'il est toujours passé devant moi comme si j'étais transparente. Vu les circonstances, c'est juste déplacé et énervant.

Mais j'ai beau savoir que Mateo et moi, c'est fichu, ça me donne quand même un petit frisson de le voir fusiller Charlie du regard.

– Je m'assois devant, dis-je.

Le tableau de bord indique 14 h 45.

– Vous le croyez, vous, qu'il reste encore un quart d'heure de cours ? demande Cal en faisant vrombir le moteur.

– Non, répond-on, Mateo et moi.

– Ton frère habite où ?

Charlie donne une adresse, Cal met le GPS et l'écran nous informe qu'on y sera dans cinq minutes. Puis Cal met la radio et monte le son. Pendant le trajet, il la règle sur une station qui passe une vieille chanson ringarde intitulée *Afternoon Delight*. Le refrain inonde la voiture. Les paroles sont vaguement obscènes, et c'est tellement ridiculement décalé qu'après un silence médusé, on finit tous par éclater de rire, à moitié hystériques. Ça dure si longtemps que mon rire à moi menace de virer aux sanglots et que je dois me plaquer la main sur la bouche pour les retenir.

Pas de larmes. Plus tard.

– J’ai jamais entendu une chanson qui collait aussi mal aux circonstances, hoquette Cal. « Faire des étincelles en frottant des bâtons contre des cailloux » !

– Ouais, les « fusées en vol », c’est tout à fait nous, glousse Charlie.

Mateo se contente de ricaner et, quand je regarde son reflet dans le rétroviseur, son visage ne bouge pas d’un muscle, comme s’il était choqué d’avoir partagé une émotion avec Charlie par étourderie.

– Je peux vous demander un service, les gars ? nous demande Cal en tournant à un carrefour. On pourrait éviter les sujets terrifiants le temps d’arriver chez l’affûteur, et faire semblant qu’on est juste des gens normaux qui écoutent des vieux tubes des années soixante-dix ?

– Les gens normaux ne font pas ça, mais OK, répond Mateo.

OceanofPDF.com

CHAPITRE DIX-HUIT

IVY

Après avoir déposé Charlie chez son frère, on continue en silence jusqu'à Roslindale. En regardant les kilomètres défiler par la vitre, je réalise que je n'ai peut-être pas eu l'idée du siècle en insistant pour venir. Il est déjà 15 heures passées. Le temps qu'on trouve le trajet de la tournée d'Autumn, puis Autumn elle-même, ça risque de nous amener vers 17 heures. Heure à laquelle j'avais prévu de commencer à me préparer pour la cérémonie en l'honneur de ma mère.

Cette cérémonie est le dernier de tes problèmes, Ivy.

Je repousse cette pensée venimeuse chaque fois qu'elle se présente, parce que je m'accroche désespérément à l'espoir que la soirée de ma mère est encore sauvable. Je me débrouillerai pour que ça marche. Je n'ai pas besoin d'une heure et demie pour me préparer, en plus. Je peux sauter le shampoing, il suffit que je m'attache les cheveux. Que je me fasse un chignon banane, comme ma mère. Sauf que je ne sais pas le faire. Il faudrait que je regarde un tuto, mais je n'aurai pas le temps, et...

Je passe en revue différents scénarios, en additionnant et en soustrayant les minutes, comme si un bon timing pouvait arranger tout ce qui a dérapé aujourd'hui, jusqu'à ce que Cal se gare derrière un bâtiment trapu en brique rouge, sur un parking rempli de fourgonnettes blanches cabossées décorées d'un dessin de couteau de boucher.

– OK, je comprends mieux pour le « Van de l'Éventreur », déclare-t-il en se faufilant dans la seule place vacante. Et personne dans cette boîte ne s'est jamais dit que son image visuelle faisait plus « serial killer » que « service aux restaurateurs » ?

– Bah, à la longue c'est devenu une sorte de blague, dit Mateo en détachant sa ceinture. Je pense que les clients seraient déçus s'ils changeaient. Bon, j'espère que ça ne va pas prendre des heures.

Je ne veux pas le perdre de vue. Je sais que ça n'a rien de rationnel, mais j'ai le sentiment que la voiture de Cal est l'unique endroit sur terre où on soit en sécurité. En dehors de la voiture, on ne doit pas se séparer.

– Je viens avec toi, dis-je en resserrant la capuche du sweat de Daniel autour de mon visage.

– OK.

J'ai la chair de poule en zigzaguant entre toutes ces fourgonnettes couvertes de couteaux, le décor parfait pour une attaque surprise. Mais il n'y a personne sur le parking et on atteint l'entrée sans encombre. Une sonnerie retentit bruyamment quand Mateo ouvre la porte. Il s'écarte pour me laisser entrer.

J'ajuste de nouveau ma capuche tandis qu'il referme derrière nous et qu'on prend un petit couloir. Les murs sont couverts d'affichettes « Meilleurs services de Boston », et je remarque les dates au passage. La plus récente remonte à huit ans, ce qui laisse supposer que la boîte de Vin Sorrento a connu des jours meilleurs.

Mateo s'arrête pour inspecter le couloir.

– Attends, je suis perdu. Je ne suis venu qu'une seule fois.

Soudain, un homme passe la tête par une porte et j'étouffe un cri de surprise.

– Bonjour ! nous lance-t-il.

– Bonjour. J'ai appelé tout à l'heure à propos de...

L'homme arrête Mateo d'un geste de la main.

– J'ai juste une bricole à finir, vous me laissez cinq minutes ? Je suis à vous tout de suite.

Et il disparaît avant que j'aie pu lui dire qu'on n'a *pas* cinq minutes.

– Pff, fais-je. On fait quoi ? On le suit ?

– Pas la peine de l'énerver. Laissons-lui deux minutes. En plus, j'ai un truc à te montrer.

Il sort son portable de sa poche.

– J'ai cherché des infos sur Dominick Payne dans la voiture. Tu as dû le faire aussi ?

Je n'ai pas envie d'admettre que j'ai passé les trois quarts du trajet à élaborer des plannings dans le but d'être prête pour la cérémonie de ma mère.

– Euh, oui. Enfin, j'ai essayé, mais je n'avais pas trop de réseau.

– Tu as vu l'article du *Herald* qui raconte que sa galerie avait frôlé la faillite ?

– Hein ? Non !

Il me tend le téléphone et je parcours l'article en question. Il date d'il y a un an, et explique que Dominick Payne a juste eu le temps d'ouvrir une grosse galerie très classe dans le quartier le plus branché de Boston avec quelques autres artistes, avant d'être confronté à de sérieuses difficultés financières. La galerie a été sauvée de la fermeture par un « investisseur extérieur ».

– Voilà ce qui s'appelle un afflux de cash qui tombait à pic. Et à l'origine assez floue.

– On est d'accord. Le gars a des problèmes de fric et tout à coup, tout s'arrange. Ça rappelle la situation d'Autumn, sur une échelle plus vaste. En plus, qui continue à se servir d'un atelier dont il n'est plus locataire ?

Je me retiens de lui rappeler que c'est exactement ce que j'ai dit quand on a vu Boney entrer dans l'immeuble.

– Le genre de personne qui fait des trucs qu'elle ne devrait pas faire. Et qui préfère qu'en cas de tuile, ça retombe sur le locataire suivant.

– J'envoie l'article à Cal. Il a l'air de commencer à accepter que Lara Jamison puisse être impliquée, non ?

– Espérons-le, dis-je en me mordillant la joue. Cours de céramique, mes fesses. Ce tuyau anonyme parle forcément d'elle. Je ne me suis jamais approchée de Boney.

Mateo se frotte pensivement la mâchoire.

– Il n'y avait peut-être pas besoin.

– Quoi ?

– Tu as bien dit que tu avais entendu quelque chose qui t'avait menée jusqu'à l'atelier ? Peut-être que celui qui l'a tué t'a vue et qu'il a décidé de te faire porter le chapeau. Peut-être que ce tuyau n'était qu'une ruse pour détourner les soupçons.

– Désolé de vous avoir fait attendre, déclare soudain une voix qui me fait tressaillir.

J'étais si absorbée dans notre conversation que j'avais totalement oublié le type de tout à l'heure, qui s'avance maintenant dans le couloir. Il est petit et costaud, avec un visage buriné et les cheveux blancs, et il porte un tablier noir orné du sigle de sa boîte en lettres blanches.

– Je suis Vin Sorrento. Je peux vous aider ?

Il s'approche avec un sourire chaleureux, qui faiblit lorsqu'il découvre la tête de Mateo.

– Oh là là, jeune homme, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Mateo porte la main au pansement qui lui orne la tempe.

– Oh, ce n'est rien. Juste... un accident de voiture. Sans gravité, précise-t-il devant l'air alarmé de M. Sorrento.

– Je suis désolé pour toi.

– Non, non, tout va bien. Je suis Mateo Wojcik, on s'est parlé tout à l'heure. Et je vous présente...

Il se retient juste à temps de prononcer mon nom, et j'agite la main en baissant la tête.

– ... une amie. Vous m'avez dit que je devais venir en personne pour avoir le circuit de la tournée d'Autumn. C'est ma cousine.

– Oui, je me rappelle. Tu as un papier d'identité ?

– Pas de problème, répond Mateo en prenant son portefeuille. Merci beaucoup, en tout cas. On a une urgence familiale et je n'arrive pas à la joindre.

– Oh mince ! Toujours cet accident de voiture ?

Mateo lui tend son permis de conduire.

– Non, non, c'est pour autre chose. Mais tout le monde va bien. J'ai juste besoin de lui parler.

M. Sorrento inspecte le permis de conduire à la lumière.

– Bien sûr. Ta famille doit être très inquiète. Quelqu'un d'autre a appelé juste après toi.

– Pardon ?

– Lui aussi, il avait l'air stressé. Mais il n'a pas voulu me donner son nom. C'est parfait, merci.

Il tend son permis à Mateo, mais celui-ci est trop pétrifié pour le reprendre. Je le fais à sa place, le cœur battant, en repensant au saccage de la maison de Charlie. Et à Autumn, qui ignore tout des événements.

– Alors, on peut avoir son circuit ? dis-je. Vous lui avez parlé depuis ce matin ?

– Elle m'a bippé il y a une dizaine de minutes pour m'avertir qu'elle partait de chez un client, répond M. Sorrento en s'essuyant les mains sur son tablier. Son trajet est dans l'ordinateur, dans mon bureau. Vous venez avec moi ou vous préférez rester ici ? On a du café.

Je me tourne vers Mateo, mais il n'a toujours pas réagi et je réponds pour lui :

– On va attendre ici, merci.

– Entendu. Je reviens tout de suite.

Je regarde M. Sorrento disparaître à l'angle du couloir avant de chuchoter en pressant le bras de Mateo dans un geste rassurant :

– Tu vois ? Tout va bien. Elle a fait sa journée tout à fait normalement.

– *Non*, tout ne va pas bien. Elle est poursuivie.

– Tu n'en sais rien ! Celui qui a appelé avait peut-être une raison parfaitement banale de chercher à la joindre. Ça peut être... (je me creuse la tête à la recherche d'un exemple plausible) ton père.

– Mais bien sûr, gronde Mateo en se mettant à frapper du poing dans sa paume. Comme s'il allait se préoccuper de nous, tout à coup. Il n'en a rien à foutre !

– Et de toute façon, M. Sorrento ne lui a pas donné l'info, que je sache. Donc le type ne peut pas la retrouver.

Je lui prends le bras pour qu'il se tienne tranquille.

– Écoute, je sais bien que je suis mal placée pour donner des conseils en gestion de crise, mais... si tu pars en vville, ça ne peut qu'aggraver les choses. Là-dessus, je sais de quoi je parle !

Ça le surprend assez pour qu'il ait un petit rire.

– C'est vrai que c'est toi, l'experte.

À ce moment-là, M. Sorrento reparaît au bout du couloir en agitant une feuille et je lâche le bras de Mateo.

– Tu vois ? On va la retrouver. Tout va bien se passer.

– Je le croirai quand on y sera, me répond-il.

Mais son expression s'est un peu détendue. Soudain, sans crier gare, il repousse un peu le bord de ma capuche et se penche pour déposer un baiser sur ma joue.

– Merci d'essayer de me rassurer, dit-il en remettant la capuche en place.

Puis il se met en marche vers Sorrento.

Je dois me retenir pour ne pas porter les doigts sur ma joue là où il m'a embrassée.

– À ton service.

Il se retourne et me sourit brièvement par-dessus son épaule.

– Tu sais quoi ? T'es assez craquante en mode incognito.

Malgré tout, quelque chose qui ressemble à de la joie se met à pétiller dans mes veines. Puis je regarde Mateo discuter avec Sorrento au bout du couloir, et je prends de plein fouet la vacuité de ce que je viens de lui dire : « Tout va bien se passer. » Je prie pour que ce soit vrai pour Autumn, mais je sais que ça ne l'est pas pour Mateo et moi.

Mon accès de joie s'évanouit aussi vite qu'il est apparu, remplacé par la petite litanie qui s'obstine à gâcher la seule bonne nouvelle de cette horrible journée.

Tu dois lui dire.

OceanofPDF.com

ICI CARLTON (CHAÎNE YOUTUBE)

Ishaan et Zack sont sur le parking du lycée.

ISHAAN (*scrutant la foule d'élèves qui se trouve derrière lui*) : Ici Ishaan et Zack en direct du lycée de Carlton pour recueillir à chaud les réactions de nos camarades après notre interview par *Hawkins* enquête au sujet du conflit féroce qui opposait Boney Mahoney et Ivy Sterling-Shepard. Salut, Carmen ! (*La caméra zoome sur une jolie brune qui passe.*) Une déclaration ?

CARMEN (*en s'arrêtant*) : Ma déclaration, c'est que vous êtes des bouffons.

ISHAAN : Oh, allez ! Il y a eu un mort ! On essaie juste de faire surgir la vérité.

CARMEN : Et si vous laissiez faire la police ?

(*Deux garçons apparaissent derrière elle, l'un en survêtement, l'autre avec le crâne rasé.*)

BOULE À ZÉRO : Ivy Sterling-Shepard, les mecs. Le coup classique de la bonne élève qui vrille.

SURVÊT : Vous vous rappelez quand elle a lu du porno au spectacle des talents ? Grand moment.

ZACK : Bon, je pense qu'on est tous d'accord sur le fait que nous soulevons des questions importantes, mais on s'éloigne un peu du sujet.

(Emily Zhang se fraie un passage dans la foule des élèves en lançant : « Excusez-moi ! J'ai de nouvelles informations ! » et vient se camper face à la caméra en mettant les poings sur les hanches.)

EMILY : Pour commencer, j'ai des nouvelles d'Ivy. Elle dit qu'elle n'a rien à voir avec ce qui est arrivé à Boney.

ISHAAN : Étonnant. Elle est où ?

EMILY : Ensuite, comme vous avez refusé de faire la moindre recherche, je m'en suis chargée moi-même. Il y avait douze absents au lycée aujourd'hui, dont deux autres terminales.

ISHAAN (*l'air vaguement intéressé*) : Qui ça, exactement ?

EMILY : Mateo Wojcik et Cal O'Shea-Wallace.

CARMEN : N'importe quoi. Mateo n'a rien à voir là-dedans.

ISHAAN : Pardon, Cal comment ?

ZACK : Ouais, Mateo était juste... malade, quoi.

EMILY : Qu'est-ce que tu en sais ? Tu lui as parlé ? (*Elle attend sa réponse, qui ne vient pas.*) Si Ivy est coupable rien que parce qu'elle est absente, ça devrait valoir pour lui aussi. Surtout qu'ils ont été amis.

CARMEN : Ah bon ?

ISHAAN : Eh, les gars, c'est qui, Cal Machin-Chose ?

ZACK : OK. Écoutez, on va... Hé, ce n'est pas Daniel Sterling-Shepard, là-bas ? (*La caméra fait le point sur un blond qui passe avec un sac de sport sur l'épaule.*)

ISHAAN : Si, c'est bien lui. Qui va à son entraînement de hockey comme si de rien n'était. Mais est-ce par assiduité, ou parce qu'il se fout totalement de ce qui se passe ? Yo, Danny ! Daniel, par ici ! (*Le blond se retourne.*) Tu peux nous dire quelque chose sur ta sœur ?

(*Daniel lève les deux annulaires.*)

ISHAAN : Voilà une déclaration percutante.

OceanofPDF.com

CHAPITRE DIX-NEUF

MATEO

Il a fallu que j'attende ce jour pour estimer à leur juste valeur les talents de navigation de Cal. Il est presque 15 h 30, moment où l'heure de pointe commence à ralentir la circulation dans Boston et sa périphérie, et on n'a pas vu un bouchon. Il n'arrête pas de prendre des routes secondaires au mépris des consignes du GPS pour atteindre Hyde Park, où Autumn est censée se trouver d'ici un quart d'heure. Quand le système recalcule l'itinéraire et actualise notre heure d'arrivée estimée, je me mets à croire qu'on a peut-être une chance d'y arriver.

– Comment tu connais tous ces raccourcis ? s'étonne Ivy.

Elle l'a mis au courant de notre discussion chez Sorrento et il a enregistré le tout sans objecter, ni chercher à défendre Mme Jamison.

– La petite amie que j'avais avant Noemi faisait de l'escrime, je la conduisais à ses compétitions, lui répond-il.

– De l'escrime ? C'est intéressant, dit Ivy.

Et bam, Cal saute sur l'occasion pour changer de sujet et se lancer dans un monologue que je cesse aussitôt d'écouter. Je ne peux pas lui reprocher d'essayer de se changer les idées pendant quelques minutes, mais j'en suis incapable. Je n'arrête pas de penser à ce qu'a dit Sorrento dans le couloir : « Quelqu'un d'autre a appelé juste après toi. Il avait l'air stressé. »

J'en veux à Autumn depuis qu'elle a commencé à vendre de l'Oxy, et je craignais depuis le début que ça lui attire des ennuis, voire que ça retombe sur ma mère et moi. Mais jusqu'à aujourd'hui, je n'avais jamais imaginé que quelqu'un puisse chercher à lui faire du mal.

Mon téléphone vibre. Je le sors en espérant que c'est un message d'Autumn, mais c'est ma mère. J'ai un sursaut d'appréhension – *elle sait tout !* – mais elle m'envoie juste une photo d'elle et de son amie Christy encadrant ma tante Rose. Assises sur son canapé, un truc à fleurs dur

comme de la pierre auquel elles ont accroché des ballons de baudruche, elles sourient joyeusement, toutes contentes et parfaitement insouciantes.

N'oublie pas d'appeler tante Rose pour lui souhaiter son anniversaire !

Je réponds « Promis » en réprimant un soupir. Si je ne le fais pas, elle le saura. Il va falloir que je trouve un moment dans cette journée cauchemardesque et sans fin pour souhaiter un joyeux anniversaire à ma vieille tante de quatre-vingt-dix ans, en hurlant afin qu'elle m'entende par-dessus les bruits de sa fête.

Ce qui me donne une idée.

– On arrive, annonce Cal.

Je m'apprête à protester en regardant par la vitre parce qu'on roule toujours au milieu des arbres, ce qui exclut qu'on soit à proximité de Hyde Park, en plein centre-ville. Mais après un virage, on débouche soudain sur une autoroute, et je repère à moins de quatre cents mètres l'enseigne clignotante de la Taverne d'Uncle Al.

– T'es un magicien, Cal, dis-je en regardant l'heure sur mon portable.

15 h 23, deux minutes avant l'heure où Autumn a rendez-vous au pub. Sorrento nous a précisé que les itinéraires pouvaient varier en fonction de la circulation, mais qu'elle était à l'heure en sortant de chez son client précédent.

– L'avantage, c'est que si elle est arrivée, on va le savoir tout de suite, dit Cal en tournant dans le parking du pub. Difficile de rater le Van de l'Éventreur.

C'est exact. Et elle n'est pas encore là. Cal se gare et éteint le moteur.

– On attend ?

– Oui, dis-je.

Mais Ivy secoue la tête.

– Je pense qu'on devrait aller vérifier qu'elle n'est pas déjà passée. Comme ça, si jamais elle est en avance, on foncera chez le client suivant sans perdre de temps.

– Bonne idée, dis-je. Tu veux venir ?

Elle est toujours en mode cent pour cent incognito, tout le haut du visage masqué par sa capuche.

– Oui, répond-elle en détachant sa ceinture.

On la joue tous les deux super efficace, pas du tout comme si on s'était embrassés il y a une heure. S'il y a une chose positive dans ce cauchemar,

c'est de savoir que je peux retenter ma chance avec elle. Mais dans l'immédiat, je n'arrive pas à repousser suffisamment mes angoisses pour y réfléchir.

On n'est pas tous comme mon père.

Le parking se trouve tout au bord de la route et le bruit des voitures qui passent à toute vitesse nous empêche de parler tandis qu'on gagne le pub. C'est à peine plus calme à l'intérieur ; une télé braille près de l'entrée, et les clients installés au comptoir parlent trop fort. Ça sent l'huile de friture et la bière éventée. Une femme de l'âge de ma mère, assise sur un tabouret à côté d'un vaisselier avec une grosse pile de menus, nous regarde approcher d'un air un peu perplexe. Le bar faisant aussi restaurant, on pourrait être là pour manger, mais on ne doit pas trop avoir le profil des clients habituels.

– Pour deux personnes ? nous demande-t-elle d'un ton hésitant.

– Non, je cherche ma cousine. Elle travaille pour un affûteur, Sorrento. Elle est peut-être déjà passée.

La femme fait la moue.

– Hmm. Je ne pourrais pas vous dire. J'appelle un responsable.

– Merci.

Tandis qu'elle s'éloigne, Ivy tourne son attention vers l'écran de télévision, qui montre les Red Sox à l'entraînement.

– Ouf, heureusement qu'ils se fichent des infos dans les bars sportifs, me chuchote-t-elle. Ça me laisse une chance de ne pas voir ma tête placardée sur l'écran avant qu'on soit repartis. Tu crois vraiment que c'est celui ou celle qui a tué Boney qui a pu filer le tuyau sur la blonde à la police ?

– Personnellement, je ne ferais pas confiance à quelqu'un qui choisit de rester anonyme.

M'adossant au vaisselier, je repense au premier flash info de Dale Hawkins que j'ai vu ce matin avec Cal.

– Et tu ne trouves pas ça bizarre, toi, que la personne en question ait appelé la police et l'émission d'Hawkins ? Même pas les chaînes d'info classiques, qui auraient pu vérifier les faits un peu plus sérieusement. À croire qu'elle tenait vraiment à ce que l'info soit diffusée telle quelle.

– Oui, tu as raison, admet Ivy sans détacher les yeux de l'écran. Et ça a marché. Tout le monde ne parle que de moi au lieu de chercher le vrai coupable. Mais... je ne sais pas...

Elle racle la moquette du bout de sa chaussure.

– Au fond, ça m'arrangerait que ce tuyau désigne Mme Jamison.

Je hausse les sourcils et elle racle plus fort.

– Sans doute parce que, dans ce cas, ce serait sa faute plus que la mienne si je me suis fait embarquer là-dedans.

– Rien de tout ça n'est de ta faute, Ivy. En attendant, je te rappelle que quelqu'un a envoyé le lien d'Ici Carlton à Dale Hawkins. Ça aussi, c'est peut-être un coup de la prof.

Elle lève les yeux au ciel.

– Tu sais très bien que c'était Ishaan.

La porte d'entrée s'ouvre à la volée et deux têtes rousses se détachent à contre-jour dans la lumière du dehors : Cal et Autumn.

– Trouvée, lâche Cal, un peu haletant.

Autumn écarquille les yeux en me voyant.

– Qu'est-ce que tu t'es fait ? Tu as eu un... ?

Avant qu'elle ait pu finir, je l'écrase dans une étreinte à lui briser les côtes. C'est la première fois que je fais ça, me limitant d'habitude à de petites accolades amicales, et j'en suis aussi surpris qu'elle. Le soulagement m'envahit et, pendant quelques secondes, je n'ai qu'une seule et unique pensée : *Elle va bien. Elle va bien.*

Et du moment qu'elle va bien, on trouvera une solution au reste.

– C'est quoi, ce cirque ? demande-t-elle d'une voix étouffée, le visage contre mon épaule. Ça va, toi ?

À son ton, je déduis que Cal n'a pas eu le temps de lui expliquer quoi que ce soit.

– Maintenant, oui, dis-je en la relâchant. Mais on a plein de trucs à se dire.

CHAPITRE VINGT

MATEO

– Aïe ! crie Autumn d’une voix perçante. La vache, ça fait mal !

– Ben arrête de cogner sur cette camionnette, alors, dis-je tandis qu’Ivy et Cal fixent ma cousine du même air inquiet.

On est assis tous les quatre à l’arrière du Van de l’Éventreur, cernés par des caisses de couteaux et d’outils d’affûtage, parce que l’habitable sans vitres nous a paru plus sûr que la voiture de Cal.

Et aussi pour qu’Autumn puisse se défouler tranquillement.

– Mais je peux pas ! lâche-t-elle entre ses dents. Ça-me-rend-trop-dingue, putain de *merde* !

Le dernier mot est sorti dans un hurlement, et elle balance un nouveau coup de poing avec un cri de douleur étouffé.

– Boney. C’est pas vrai. Boney.

Fidèle à ses habitudes, ma cousine n’a pas regardé son portable de la journée, et c’est nous qui lui avons appris la nouvelle. Je n’irai pas jusqu’à dire qu’elle le prend bien.

– Le pauvre, mais quelle connerie ! Oh putain, je hais tout ça. Je me hais. Je *te* hais.

Elle a haussé la voix sur la dernière phrase et se retourne pour me donner un coup de poing dans le bras, assez fort pour me faire un bleu.

– Je te déteste, connard. Pourquoi tu m’as laissée faire ?

Je ne réponds pas, parce que ce n’était pas vraiment une question, mais Ivy intervient :

– Tu ne peux pas reprocher à Mateo de...

– Je sais, Ivy ! hurle Autumn en martelant de nouveau la paroi.

– Sérieux, tu vas finir par casser quelque chose, dis-je. Soit tes doigts, soit le van.

Ivy et Cal regardent autour d’eux comme s’ils se demandaient à la fois comment sortir de là et planquer tous les couteaux. Mais ça marche comme

ça avec Autumn : quand elle est arrivée chez nous, ma mère passait son temps à boucher les trous dans le plâtre des murs de sa chambre. Au début, ça me faisait flipper, jusqu'à ce que je comprenne que la seule chose à faire était de la laisser évacuer toute sa rage.

– J'ai toujours fait super gaffe, pourtant, reprend-elle.

Sa voix s'étrangle, et elle doit prendre quelques inspirations avant de continuer.

– J'ai juste *un* client. Un gars avec qui je travaille chez Ziggy. Il souffre de migraine que son médecin n'arrive pas à soulager, et l'Oxy lui fait du bien. Je me disais que je pourrais le garder à l'œil histoire de vérifier que sa conso ne dérape pas, et qu'il n'y aurait pas de problème.

Elle lâche un grognement de frustration et frappe de nouveau la paroi.

– J'avais bien dit à Boney de ne pas aller à Boston. Cette histoire était super chelou. Il m'avait promis qu'il n'irait pas !

– Il faut croire que le client a su se montrer persuasif, dis-je. D'après Charlie, Boney trouvait que tu les bridais trop.

– Arrrrrr.

Autumn arrête enfin de cogner partout pour enfouir son visage entre ses mains, et dit d'une voix étouffée :

– Je vais me dénoncer.

La panique me frappe de plein fouet.

– T'es dingue ?

– Je dois le faire ! Les flics ont besoin de savoir ce que trafiquait Boney pour choper le salopard qui l'a tué.

– Si tu te livres, tu iras en prison.

– Je *mérite* d'y aller !

– Et que devient maman dans tout ça ?

Ça, ça la fait quand même réfléchir.

– Écoute, dis-je. On a tous fait les choses à ta manière ces derniers temps, et tu seras d'accord avec moi que le résultat n'est pas top. Je me trompe ?

Elle me foudroie du regard.

– Ta gueule.

– Je prends ça pour un acquiescement. Alors maintenant, on fait les choses à *ma* manière. Je t'explique. Tu ramènes le Van de l'Éventreur, tu vas à la gare en taxi et tu prends un car pour le Bronx. Envoie un message à maman pour la prévenir que tu veux faire une surprise à tante Rose.

– Que je veux faire une... ?

Autumn me lance un regard stupéfait.

– Mais la fête serait finie bien avant que j’arrive ! Tante Elena et Christy seraient déjà sur la route du retour quand...

– Dis-lui que tu dors sur place. Vous ne devez pas rentrer, ni l’une ni l’autre. Le gars qui a tué Boney connaît probablement notre adresse.

– Mais si...

– Et tu ne repasses pas chez nous avant de partir. Tu t’achèteras une brosse à dents à la gare. Essaie de convaincre maman de rester quelques jours là-bas. D’ici là, avec un peu de chance, la police aura résolu l’affaire.

– Sauf qu’il leur faudrait des indices, pour ça, réplique Autumn. Indices que tu envoies dans le Bronx.

– Pas le choix. Un type te cherche.

– C’est peut-être Gabe.

– Dans ce cas, pourquoi il aurait refusé de donner son nom à Sorrento ? Regarde sur ton portable. Gabe t’a envoyé des messages pour te dire qu’il te cherchait ?

– Il m’en a envoyé quelques-uns, mais... Bon, il ne précise pas qu’il a appelé Sorrento, mais ça ne veut pas dire qu’il ne l’a pas fait. Il a peut-être juste oublié de m’en parler.

– Arrête de discuter, dis-je en la foudroyant du regard. Je ne déconne pas. Si un baron de la drogue a nos noms, il faut que tu tiennes maman à l’écart.

Voyant ma cousine prendre une grande inspiration comme pour argumenter, j’assène le coup de grâce :

– Tu me dois bien ça, Autumn. Vraiment. Je t’ai répété pendant des semaines de lâcher ce business et tu n’as rien voulu entendre. Le minimum que tu puisses faire maintenant, c’est de protéger maman.

Cette fois, elle garde le silence tout en massant son poing à vif, et, à l’expression qui passe furtivement sur son visage, je vois bien qu’elle cherche encore une échappatoire. Puis elle pousse un gros soupir résigné.

– OK, je vais chez tante Rose. Mais toi, dans tout ça ? C’est ton nom qui est sur la liste. C’est toi qui es le plus en danger. Viens avec moi !

Son ton s’est fait suppliant.

– Je ne peux pas. Je dois rester avec eux, dis-je en désignant Ivy et Cal assis sur le plancher du van. On doit...

J’en reste là, n’ayant pas la moindre idée de ce qu’on est censés faire maintenant.

Ivy s’éclaircit la gorge en changeant de position.

– J’ai pensé à un truc, déclare-t-elle. Notre seule piste, globalement, c’est Mme Jamison. Et éventuellement Dominick Payne. Mais on ne sait pas à quel point ils sont proches. On pourrait aller dans sa classe pour regarder de plus près l’affiche dont tu parlais, Cal, et voir si c’est la même signature que sur la carte envoyée par le fameux D.

– Pour quoi faire ? demande Cal, perplexe.

– Pour savoir s’ils sont juste collègues ou s’il y a quelque chose entre eux. S’ils ont une histoire ensemble, ça donne à Lara un motif pour chercher à le protéger – voire pour être de mèche avec lui. Si c’est le cas, nous aussi, on peut passer un coup de fil anonyme à la police.

– Je ne sais pas, dit Cal.

– Tu as une meilleure idée ?

Puis elle paraît regretter sa question. Maintenant que Charlie n’est plus là pour faire pression sur lui, Cal risque de lui répondre : « Rentrer chez moi. » Alors elle enchaîne :

– Écoutez, de toute façon, la seule chose à faire est d’avancer. De poser des questions, de rassembler des informations. C’est vrai, on en serait où si on n’était pas allés chez Charlie ? On ne serait même pas au courant pour le trafic de drogue.

– Sauf si Mateo nous en avait parlé, grommelle Cal.

– Je te rappelle que je ne savais pas pour Boney, dis-je, un peu énervé, en jetant un nouveau regard noir à Autumn. Vu que quelqu’un a préféré me le cacher. Mais vous faites comment pour entrer dans le lycée ? Le temps de rentrer à Carlton, il sera pas loin de 17 heures. Tout sera fermé.

– Oui... répond Ivy en perdant un peu de sa belle résolution. Justement, j’espérais avoir le temps de m’occuper d’un truc d’ici là, mais... Vous savez quoi ? C’est pas grave. Je vais me débrouiller. Je mettrai une robe moins compliquée, avec moins de boutons.

Là, je suis perdu. Je détaille sa tenue jupe plus sweat-shirt, dans laquelle je ne vois rien de compliqué.

– Et ça t’aidera à entrer dans le bâtiment grâce à... quoi ?

– Ça ne m’aidera pas, réplique-t-elle en rougissant légèrement. Pardon, c’est un autre sujet. Je cherchais comment j’allais me préparer pour la cérémonie de remise de prix de ma mère. Mais si on arrive au lycée avant 17 heures, je peux être chez moi à 17 h 30, ça me laisse de la marge. (Elle redresse les épaules.) Cette soirée peut encore être parfaite, surtout si on

trouve un moyen de reporter sur Mme Jamison les soupçons qui pèsent sur moi.

En échangeant un coup d'œil avec Cal, je vois qu'on pense la même chose : *Laissons-la rêver*. On se tait tandis qu'elle sort un trousseau de clés de son sac et isole la plus grosse.

– Ça, ça nous fera entrer dans le lycée. C'est un passe-partout. J'en avais besoin pour la vente de charité de la semaine dernière, et je n'ai pas trouvé le temps de le rendre.

– Mais tu n'as pas peur de tomber sur quelqu'un ? lui demande Autumn. Je veux dire, vu que tu es en cavale, tout ça.

Pour la première fois depuis qu'on est dans la fourgonnette, l'ombre d'un sourire flotte sur ses lèvres.

Ivy, qui avait enlevé sa capuche, la rabat sur son visage.

– Je suis prête. De toute façon, tout le monde sera parti.

– Ouais, enfin... Écoutez, les gars, reprend Autumn d'un ton redevenu grave en se tordant les mains. Vous devez penser que je suis en dessous de tout.

– Mais non... commence Ivy.

Autumn l'interrompt.

– Et je comprends. C'est normal, j'ai fait un truc horrible. Je me disais que ça n'aurait pas de conséquences, mais je me suis plantée, et je vais devoir vivre avec ça, maintenant. Je veux que vous sachiez que je n'aurais jamais fait une chose pareille si je ne m'étais pas sentie aussi... paumée. Et aussi désarmée. Le truc, c'est qu'il n'y a que deux personnes sur terre que j'aime de tout mon cœur. Pour qui je serais prête à tuer ou à mourir, ou ce que vous voudrez.

J'ai droit à un nouveau coup de poing dans le bras, mais plus doux, cette fois.

– L'un d'eux est ce crétin, et l'autre, ma tante Elena. La voir s'effondrer quand elle a perdu le bowling en plus de tomber malade, ça m'a brisé le cœur. Vraiment. Je n'aurais jamais cru que je pourrais encore avoir mal comme ça. Je pensais qu'après la mort de mes parents, il ne pourrait rien m'arriver de pire. Mais ça, franchement, ça m'a achevée.

Elle s'essuie les yeux avec colère.

– Je ne suis pas en train de me trouver des excuses. Je veux juste que vous compreniez.

– Bien sûr, c'est clair, dit Cal.

– Je comprends, déclare Ivy, les yeux embués.

– C’est vrai ? Tant mieux, parce que le minimum pour avoir une chance de commencer à réparer mes conneries, c’est de me débrouiller pour qu’aucun de vous n’en subisse les conséquences. Je vais faire ce que me demande Mateo parce qu’il a raison, je lui dois bien ça. Mais je veux que vous me promettiez quelque chose. Pas toi, ajoute-t-elle en me glissant un coup d’œil. Je ne te fais pas confiance pour faire ça. Mais vous deux, Cal et Ivy. Si jamais vous vous retrouvez dans une situation où vous avez besoin de fournir des explications pour éviter que ça vous retombe dessus, vous ne devez pas cacher quoi que ce soit pour me protéger.

Elle redresse le menton et poursuit d’une voix ferme :

– Et si Mateo essaie de vous en empêcher, je vous interdis de l’écouter. Balancez-moi. Je suis sérieuse. Je ne bougerai pas d’ici tant que je n’aurai pas votre parole.

Le silence qui suit est assourdissant. Alors que j’ouvre la bouche, Autumn plaque la main dessus pour me faire taire.

– Toi, Mateo, la ferme. C’est à eux que je parle.

Cal s’humecte les lèvres.

– OK. Je promets.

Ivy se contente de hocher la tête, l’air hébété, au point qu’Autumn tend le bras pour la secouer par l’épaule. Plus délicatement qu’elle ne m’a traité moi, mais assez fermement pour montrer qu’elle ne plaisante pas.

– Dis-le. J’ai besoin de l’entendre.

– Oui, fait Ivy.

Elle paraît presque effrayée, et je dirais à Autumn de se calmer un peu si je n’étais pas si pressé de passer à la suite.

– Dis-le, Ivy. Dis les mots.

– Je promets, murmure Ivy. Et je... je suis vraiment désolée pour tout ce qui est arrivé à ta tante. À ta mère, ajoute-t-elle en me regardant.

– C’est horrible, mais ça n’excuse pas ce que j’ai fait, reprend Autumn en ouvrant la porte arrière. Vous feriez mieux d’y aller, tous les trois. Mais faites attention à vous.

Je sens que je devrais dire quelque chose – un truc profond, sincère et pertinent, genre : « Je ne te reproche rien » ou : « Si je n’étais pas d’accord avec ce que tu faisais, je n’avais qu’à trouver un moyen de t’en empêcher » ou : « Moi aussi, je suis prêt à mourir pour toi. » Mais tout ce que je réussis à sortir en descendant du van, c’est :

– Tiens maman à l'écart de tout ça.

– Promis.

La lumière du jour me surprend après la pénombre. Des points dansent en bordure de mon champ de vision et je plisse les yeux.

– Cal, tu t'es garé où, déjà ?

– Par là.

En me tournant vers lui, je sens une main se poser sur mon bras, mais elle est trop petite et trop légère pour être la sienne. Je cligne des paupières et le visage d'Ivy se précise.

– J'ai quelque chose à te dire.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VINGT ET UN

MATEO

Ça a l'air sérieux, mais tout l'est toujours avec Ivy. Et, au point où j'en suis, je me sens immunisé contre les mauvaises nouvelles.

– Qu'est-ce qui se passe ? dis-je en la laissant me guider jusqu'à la voiture.

On s'installe et Cal met le GPS, bien que je ne voie pas à quoi il lui sert vu qu'il va sans doute refaire appel à ses pouvoirs magiques pour le trajet de retour jusqu'au lycée.

– Je...

Ivy regarde Cal du coin de l'œil en s'asseyant à côté de lui.

– J'aurais préféré te parler en privé, me dit-elle, mais je ne suis pas sûre qu'on ait l'occasion de se retrouver seuls tous les deux dans un avenir proche et je... je ne peux pas continuer à garder ça pour moi.

– Euh, si c'est une déclaration d'amour, j'en suis ravi pour vous, dit Cal, mais ça risque d'être super gênant pour moi.

Ça me fait ricaner.

– Regarde la route, toi. On se passera de tes commentaires.

Je m'attends à ce qu'Ivy abonde dans mon sens, ou à ce qu'elle rie, mais elle a juste l'air accablée. Je commence à m'inquiéter.

– OK, laissez-moi juste le temps de passer en mode invisible pour vous laisser échanger vos futilités en privé.

Cal mime le geste de rabattre un casque sur son visage, comme le gros nerd qu'il est. Je l'adore, ce crétin, mais il devrait lâcher ses comics de temps en temps.

– Tu es au courant que le fait d'être invisible ne va pas t'empêcher de nous entendre ?

– Je t'entends pas, Mateo. Je suis invisible !

Je ne peux pas m'empêcher de rire, mais ça n'a toujours pas l'air de détendre Ivy.

– Je crois que tu peux y aller, maintenant, lui dis-je.

– Bon. OK. Alors...

Elle est tournée vers moi mais elle évite mon regard. Cal s'engage sur l'autoroute.

– Je ne sais pas trop par où commencer, mais... disons par le spectacle de l'an dernier.

Je ne m'attendais tellement pas à ça que je ne réagis pas tout de suite. Puis je ravale un sourire amusé.

– Tu veux parler de ton monologue érotique sur le pompier ?

Ce jour-là, j'ai compris ce qui se passait dès les premiers mots. Chaque fois qu'un nouveau livre de sa tante arrivait chez elle, Ivy nous lisait l'extrait de la quatrième de couverture.

Elle se crispe. Il est clair qu'elle ne s'en est pas encore remise, et je regrette qu'elle n'ait toujours pas réussi à dédramatiser. OK, elle s'est fait ridiculiser par Daniel et c'était super gênant. Mais ce qu'elle ne comprend pas, c'est que la plupart des gens ont rigolé *avec* elle et pas *d'elle*. Elle a le sens de l'humour, pourtant, mais elle n'a pas su s'appuyer dessus ce jour-là. Si elle avait été capable de laisser couler ou, encore mieux, de rire avec les autres, elle aurait gagné l'élection d'hier haut la main.

Et aucun de nous trois ne se retrouverait dans cette situation aujourd'hui.

– Oui, me confirme-t-elle. Je n'ai pas besoin de te rappeler que j'étais chamboulée, et humiliée, et que j'en voulais à mort à Daniel. C'est toujours pareil avec lui. C'est la star de la famille, mais il me casse dès qu'il en a l'occasion.

– Ivy, si tu n'as pas compris que, toi aussi, tu es une star, je suis à court d'arguments.

Dans mon esprit, c'était un compliment, et je suis surpris – et un peu horrifié – de voir les larmes lui monter aux yeux.

– Oublie ça, dis-je précipitamment. Ce n'était pas si grave.

Je pourrais presque entendre la voix de ma mère me répéter ce qu'elle me disait quand Autumn est arrivée chez nous : « Les larmes, ça fait du bien. Je m'inquiéteraï davantage si elle ne pleurait pas. »

Sauf qu'elle pleurait parce qu'elle venait de perdre ses parents. Pas à cause d'une humiliation au lycée.

– Ce n'est pas ça, m'annonce-t-elle. Je m'en fiche, maintenant. C'est... ce que j'ai fait ensuite. Quand j'ai voulu lui rendre la monnaie de sa pièce.

– Lui rendre la... Tu veux dire que tu as décidé de te venger ?

– Oui. Je voulais qu’il sache ce que ça fait d’être la risée de tout le lycée. Je ne savais pas comment, mais je voulais riposter.

Ça me ferait rire si elle n’avait pas l’air aussi abattue. L’idée d’Ivy Sterling-Shepard la bonne élève un peu coincée complotant contre son crétin de frère est assez amusante, même si je ne comprends pas comment elle a pu espérer que ça allait marcher. Daniel est bien trop vaniteux pour se préoccuper de l’opinion des autres.

– Et alors ? Tu as trouvé quoi ?

– C’est ça, le problème. J’attendais qu’une occasion se présente, mais ça ne venait pas... jusqu’au soir où j’ai dû passer le chercher à l’anniversaire de Patrick DeWitt. À sa fête au Râteau.

J’ai un mauvais pressentiment. Pas juste parce que c’est notre bowling, mais parce qu’il s’agit de la fameuse fête. Celle qui a fait tout exploser.

– Et ? fais-je prudemment.

Ivy vire au rouge brique.

– Alors, Daniel m’a envoyé un message pour que je passe plus tôt que prévu parce qu’il s’ennuyait. Mais quand je suis arrivée, il avait décidé qu’il ne voulait plus partir. Les mecs avaient commencé à se filmer en train de jouer et ils postaient les vidéos sur Insta. Daniel était tout excité parce qu’il faisait des strikes les yeux fermés, ou en tournant le dos à la piste, ou à cloche-pied. Il m’a dit de repartir, mais j’ai pensé que c’était idiot, vu que je devrais revenir une heure plus tard. Alors j’ai attendu en râlant, et j’ai commencé à trier des courses que je venais de faire pour ma mère entre les différents sacs et... et ça m’a donné une idée.

Je n’ai pas envie de savoir. Chaque fibre de mon être me crie que je ne veux pas savoir. Alors je ne dis rien, mais elle continue.

– Il y avait pas mal de gens qui regardaient, alors j’ai pensé... j’ai dû penser que ça ne serait que justice si Daniel avait l’air d’un imbécile devant tout le monde. Et il y avait justement un flacon d’huile d’amande dans les courses. Alors, quand les garçons ont fait une pause pour aller manger de la pizza juste avant le tour de Daniel, j’ai...

Elle tremble littéralement, maintenant, comme si quelqu’un l’avait mise sur vibrations en réglant à la puissance maximum.

– J’en ai versé un peu sur la piste. Pour que Daniel se retrouve sur le cul pendant qu’il était en train de frimer. Sauf que...

– Putain, c’est pas vrai, lâche Cal. Sauf que c’est Patrick DeWitt qui est tombé.

On peut le dire. Il a même volé jusqu'au requilleur avant de se démettre l'épaule. Le tout a été filmé par la moitié de l'équipe de hockey, ce qui a bien arrangé les affaires des parents de Patrick quand ils ont décidé de poursuivre ma mère. Aveuglé par la fureur, j'ai besoin de toute ma volonté pour ne pas balancer mon poing dans la vitre.

Ivy pleure carrément, maintenant. Qu'elle aille se faire foutre. Même si ça lui fait du bien, elle n'a pas gagné le droit de verser ces larmes-là. D'autres gens ont morflé – vraiment – à cause de ce qu'elle a fait. Pas elle.

– Donc, tu es en train de m'expliquer que c'est toi qui as provoqué l'accident de Patrick, dis-je d'une voix sourde. Mais au lieu de l'avouer, tu as laissé ma mère se faire accuser de négligence.

– Mais je ne savais pas ! bredouille-t-elle entre ses larmes. Enfin, j'étais au courant pour Patrick, bien sûr, mais pas pour le procès. Juste après, c'était les vacances, j'étais avec ma mère en Écosse à ce moment-là.

Elle tremble toujours comme un lapin terrifié, mais ce n'est pas mon problème. Je suis incapable de la regarder. Quand je pense que je l'ai *embrassée* !

– Et j'ai essayé... Quand j'ai appris ce qui s'était passé, j'ai essayé d'arranger les choses en demandant à mon père de donner un boulot à ta mère...

– Lui donner un boulot ? Pour remplacer celui que tu lui as fait perdre ?

Je crie, maintenant. C'est une chance que je ne sois pas au volant parce qu'on serait tous morts. J'aurais perdu le contrôle et percuté le premier obstacle, noyant les paroles d'Ivy dans une explosion de verre, de métal et de corps brisés. Je suis tellement en colère que ça me ferait presque envie.

– Ma mère avait monté ce bowling à partir de zéro, Ivy. C'était sa vie. C'était nos vies. Maintenant, Autumn et moi, on a cinq jobs différents à nous deux, ma mère ne peut pratiquement plus travailler, et tu t'es comportée toute la journée comme si ça ne te concernait pas. Juste : « Oh, mince, c'est trop triste, j'aimerais pas être à votre place. »

Ivy s'essuie les joues d'un geste brusque.

– Je n'ai jamais voulu dire... Je m'en veux à mort, même si...

– Même si quoi ? Même si ma cousine est devenue une dealeuse à cause de toi ?

Son visage se défait et un recoin de mon cerveau déchaîné sait que je suis allé trop loin. Mais tout ce que j'arrive à voir, c'est l'expression de ma mère quand elle s'est pris la plainte des DeWitt comme une gifle en pleine figure.

« Piste trop huilée », nous a-t-elle annoncé d'une voix blanche en se laissant tomber lourdement dans un fauteuil.

Elle avait déjà des problèmes de genoux, mais on ne savait pas encore qu'elle avait une maladie chronique.

« Et c'est vrai, a-t-elle ajouté. C'était glissant. Sauf que je ne comprends toujours pas pourquoi. J'ai fait exactement comme d'habitude. Je ne sais pas ce qui a pu se passer. »

Elle n'était même pas en colère, alors que l'épaule de Patrick s'était parfaitement remise et que les DeWitt n'étaient que des connards avec leurs grands discours du style : « C'est important de réagir face à des gens irresponsables. » Elle se sentait coupable, elle avait presque l'air de penser qu'elle méritait de tout perdre.

Puis elle a tout perdu, et ma cousine s'est sentie acculée au point de prendre la pire décision de sa vie. Quand je pense à l'effet domino de la stupidité d'Ivy, ça m'opprime. Toute ma vie serait différente si elle s'était mêlée de ses affaires en laissant cette bouteille d'huile d'amande à sa place au fond de son sac de courses.

De l'huile d'amande, putain. De tous les trucs qui peuvent bousiller une vie, je n'en vois pas de plus absurde.

– Je vais réparer... reprend-elle.

– Ah ouais ? Et tu comptes t'y prendre comment ? Tu vas construire une machine à remonter le temps qui va te ramener quelques mois en arrière pour devenir moins conne ?

Je me masse le front, en regrettant de ne pas pouvoir effacer toute cette histoire de ma tête.

– Tu sais ce qui est le pire, Ivy ? Ce n'est même pas que tu aies détruit la vie de ma mère et que tu aies été trop lâche pour l'avouer. C'est ta foutue *mesquinerie*. Ta grande idée, ton plan génial pour faire payer Daniel. Pour un truc qui ne t'aurait même pas dérangée si, pour *une* fois, tu t'étais préoccupée d'autre chose que de ta gueule, au lieu de réagir à une blague débile comme si c'était la fin du monde.

Puis c'est le silence. Ma rage me laisse juste assez de neurones pour accorder une pensée au pauvre Cal, que je plains de se retrouver piégé dans cette voiture. En même temps, sans lui, on ne se serait pas retrouvés dans cette merde. Alors lui aussi, il peut aller se faire foutre.

– Si ça peut te consoler, reprend Ivy, je me hais au moins autant que tu me hais.

– Alors ça, ça m'étonnerait. Au cas où ce ne serait pas clair, je ne veux plus entendre parler de toi. Tu es pitoyable, et je ne veux plus *jamais* te voir ni te parler de toute ma vie.

Elle baisse la tête.

– C'est très clair.

Il n'y a plus rien à ajouter. J'en ai presque oublié pourquoi on va au lycée, mais de toute façon, dès qu'on y est, je me casse. Cal et Ivy peuvent aller se faire voir. Qu'elle aille en enfer.

Et qu'elle y crame, tiens.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VINGT-DEUX

CAL

Domage que je n'aie pas un vrai casque d'invisibilité. Insonorisé. Je ne devrais plus en avoir besoin, Mateo et Ivy n'ayant pas dit un mot depuis leur dispute, mais c'est le genre de silence qui vous remplit les oreilles d'un grondement sourd, presque plus pénible que des cris. Quand je me gare sur le parking du lycée, j'ai la tête qui bourdonne.

À part la voiture d'Ivy et une poignée d'autres, le parking est vide. Avant que j'aie eu le temps de mettre au point mort, Mateo me demande brusquement :

– Tu peux ouvrir le coffre ?

Puis il sort de la voiture, va récupérer son sac à dos, referme le coffre et passe la tête par la portière arrière, qu'il a laissée ouverte. Je redoute qu'il se remette à aboyer sur Ivy, mais non.

– À plus, Cal, me dit-il.

Puis il claque la portière et traverse le parking à grands pas.

– Ben merde, dis-je en le suivant des yeux. Je ne pensais pas qu'il allait vraiment se tirer.

Ivy se tasse sur son siège.

– Il ne supporte plus de me voir.

C'est sûr. Mais on ne peut pas se séparer comme ça. Il nous reste trop de choses à régler.

– Reste là, dis-je en sortant de la voiture. Je vais lui parler.

Je suis presque obligé de courir pour le rattraper avant qu'il ne saute par-dessus la barrière au fond du parking.

– Mateo, attends, dis-je en lui prenant le bras. Tu ne viens pas avec nous ?

– Pour quoi faire ? demande-t-il en se dégageant. On est là pour quoi, déjà ? Pour aller voir une affiche à la con ? Qui ça intéresse ? Encore une idée débile d'Ivy. Et tu sais quoi ? J'en ai eu ma dose, de ses idées.

Je ne vais pas essayer de la défendre. Moi-même j'ai encore du mal à encaisser ce qu'elle a fait, alors imaginer ce que Mateo peut ressentir...

– Écoute, je comprends. C'est normal que tu réagisses comme ça. Mais qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

Il hausse les épaules.

– Rentrer chez moi. Et aller au boulot.

– Mais tu ne peux pas rentrer chez toi ! Tu as expédié ta cousine à New York parce que c'était trop dangereux ! Et si quelqu'un t'attend là-bas ?

– T'en fais pas pour moi. C'est plus ton problème. Le Jour le Plus Pourri du Monde est officiellement terminé.

Comme il se retourne pour partir, je le retiens de nouveau. Il se libère avec un air limite menaçant, et je me dépêche d'ajouter :

– On n'a même pas accordé nos versions. Tu diras quoi à la police si on t'interroge sur Autumn ? Ou...

– Rien. Je dirai rien, me répond-il en croisant les bras. Ils n'ont rien contre elle. Boney est mort. Charlie ne parlera pas. Moi, je m'en lave les mains, je n'ai rien à voir là-dedans. J'étais malade aujourd'hui, point. Fin de l'histoire.

Son ton s'adoucit un peu quand il conclut :

– Fais attention à toi, Cal, OK ?

Cette fois, je n'essaie pas de le retenir. Il saute sans effort par-dessus la clôture et je le regarde disparaître entre les arbres avec un mauvais pressentiment, tout en sachant que je ne peux rien faire. On a largement dépassé le stade où on peut se faire croire qu'on est passés entre les mailles du filet. Si Mateo était capable de penser rationnellement, il se rappellerait que les flics n'ont pas besoin de lui ni de Charlie pour que leur enquête les mène à Autumn. Et il aurait peut-être réfléchi à deux fois avant de tailler Ivy en pièces.

– Cal ?

La voix d'Ivy me tire de mes pensées.

En me retournant, je la vois qui me rejoint lentement, les yeux rivés sur l'endroit où Mateo a disparu. Son sac à dos pend au bout de sa main.

– Qu'est-ce qu'il a dit ?

– Il a dit qu'il laissait tout tomber.

– Ah, murmure-t-elle.

Le fait qu'elle ne souligne pas les conséquences de cette décision montre à quel point elle a été atteinte par la scène dans la voiture. Elle se contente

de déclarer :

– L’avion de mes parents doit atterrir à 17 h 30. Ils vont sûrement tomber sur un milliard de messages du lycée, et de leurs amis, et peut-être bien de la police. Du coup...

Elle respire à fond, avant de relâcher lentement son souffle.

– ... il faut qu’on arrange tout ça avant.

– Ivy, dis-je le plus doucement que je le peux, je ne suis pas certain qu’on puisse arranger ça. C’est bien trop gros pour nous. Genre, nous, on est là (j’abaisse une main à plat vers le sol) et ça, c’est le pétrin dans lequel on s’est fourrés (je lève l’autre le plus haut possible au-dessus de ma tête). Puissance mille. Tu comprends ?

Elle se tait si longtemps que je m’apprête à répéter ma question quand elle répond enfin :

– Oui, je comprends. Mais je vais quand même faire ce qu’on est venus faire. Tu m’accompagnes ?

Ce qu’on est venus faire... C’était quoi, déjà ? Les paroles de Mateo résonnent dans ma tête. « Aller voir une affiche à la con ? Qui ça intéresse ? »

Mais Ivy s’est déjà mise en route. Elle s’arrête à sa voiture pour balancer son sac à dos sur le siège passager avant de repartir en accélérant, et je la suis des yeux avec un sentiment d’inéluctable. Ce matin, il y a mille ans, j’étais encore prêt à croire tout ce que Lara me dirait. Mais les liens entre elle et Boney n’arrêtent pas de s’accumuler. Elle se trouve en plein milieu de ce désastre, et si je ne sais pas encore ce qu’elle a fait, je suis sûr d’une chose, c’est qu’elle n’a pas agi seule.

Avec tout mon amour, mon ange. On y arrivera ! D.

Qui ça intéresse ? Moi, apparemment.

Partant à petites foulées, je rattrape Ivy à l’entrée de service. Elle sort son trousseau de clés, en choisit une grosse en laiton qu’elle glisse dans la serrure rouillée et secoue la poignée. La porte s’ouvre en grinçant sur ses gonds et j’entre derrière elle dans un long couloir sombre.

– On est où ?

– Près du gymnase.

J’aurais pu deviner. Ce couloir est imprégné de l’odeur bien particulière des salles de sport, où les effluves astringents de l’ammoniaque ne suffisent pas à couvrir les relents de transpiration accumulés au fil des ans. Des coupures de presse sur les championnats de Carlton sont punaisées sur les

murs, et dès qu'on a avancé un peu, je me repère parfaitement. La salle d'arts plastiques n'est pas très loin. En fait, c'est sans doute sa proximité avec le bureau des coachs qui a rapproché Lara de Kendall au départ.

On n'est plus qu'à trois portes de la salle d'arts plastiques lorsque des voix nous font piler.

– ... Mais tu as vraiment besoin de travailler ton slap shot, dit l'une.

– Ouais, je sais. J'ai un problème de timing.

– Entre autres, ajoute une troisième voix.

– Bon, reprend la première voix d'un ton conciliant, tu avais de bonnes raisons de ne pas être concentré, aujourd'hui. Je ne demande pas la perfection. Mais l'entraînement est parfois un bon moyen de se changer les idées. Tu pourrais travailler tes points faibles chez toi, en attendant des nouvelles de ta sœur.

Ivy ouvre des yeux ronds comme des billes. Avant que j'aie pu saisir pleinement ce qui se passe, elle m'a saisi par le bras, a ouvert la porte la plus proche et m'a poussé dans un cagibi sombre. Je bredouille en me cognant l'épaule contre un mur :

– Mais qu'est-ce que...

J'ai juste le temps de m'apercevoir qu'on est dans un placard à balais avant qu'elle referme la porte et qu'on se retrouve dans le noir.

– C'était Daniel. Il est avec Kendall, siffle-t-elle. La porte d'à côté est celle de son bureau. Il y a aussi Trevor, un copain de mon frère, à ce qu'il m'a semblé. Ils doivent sortir de l'entraînement de hockey.

– Et merde.

Le moral dans les chaussettes, j'écoute le coach parler de « protéger la balle pendant l'attaque » d'un ton très impliqué. Depuis que je vois Lara, je fais de mon mieux pour ne pas penser à lui ; quand je le fais, c'est pour me persuader qu'ils ne vont pas ensemble et qu'ils feraient mieux de rompre. Mais là, en l'entendant parler à Daniel et à Trevor, je ne peux pas m'empêcher de me dire que c'est un type bien, qui prend sur son temps pour rassurer un élève stressé pendant que sa copine batifole dans son dos. Et pas avec un seul autre gars.

– Tu as toujours les gants de rechange du dernier match ? demande Kendall.

– Oui, répond Daniel, dans la poche extérieure de mon sac.

– Je vais les récupérer. Fitz risque d'en avoir besoin.

Le coach se marre avant d'ajouter :

– Tu as quoi, là-dedans ? Des cailloux ?

C'est typiquement le genre de blague que ferait Wes, ce qui aggrave ma culpabilité.

– C'est juste des balles, dit Daniel.

– Des balles, répète Trevor en se moquant. Ça t'en fait un paquet.

– Bien, les garçons, il faut que j'y aille, reprend Kendall. Essayez de vous reposer un peu ce soir, d'accord ?

– Ça marche, coach.

Des pas résonnent dans le couloir derrière la porte du placard, puis s'éloignent. Pendant quelques minutes, Daniel et Trevor chahutent en rigolant d'un truc que je ne comprends pas, et on les entend courir dans le couloir. Puis c'est le silence. On attend encore un peu. Enfin, Ivy entrouvre la porte pour jeter un coup d'œil au dehors.

– La voie est libre, chuchote-t-elle.

Elle reprend ses clés dans son sac, les serre fermement dans son poing pour les empêcher de tinter et se remet en route vers la salle d'arts plastiques.

– Tu es sûre que ce passe va marcher, Ivy ?

La salle est plongée dans le noir. Elle tourne la poignée, mais la porte ne s'ouvre pas.

– On va vite le savoir.

Elle essaie avec le passe, qui entre sans problème dans la serrure. La porte s'ouvre avec un petit grincement.

– La même clé ouvre tout ? Bonjour la sécurité, dis-je.

– Bienvenue au lycée de Carlton. En même temps, il n'y a pas grand-chose à protéger, ici.

Elle allume et la lumière inonde la salle. Aussi étrange que ça paraisse compte tenu des circonstances, je me rends compte que je commence à me détendre dès que je baigne dans l'odeur familière de la peinture et des rognures de crayon. La salle est fidèle à elle-même. Une grande table calée contre le mur du fond est couverte de fournitures de dessin : grosses piles de papier, tubes de peinture de couleurs vives, boîtes de fusains et de crayons de couleur, boîtes de conserve remplies de pinceaux.

Même avant l'arrivée de Lara au lycée, ça me faisait du bien de venir ici. C'était le seul endroit où je me sentais à ma place. À bien y réfléchir, j'y étais sans doute plus à ma place *avant* d'avoir Lara comme prof, parce que cette salle n'était *que* la salle d'arts plastiques. À la seconde où j'entrais,

mes doigts fourmillaient de tenir un crayon ou un pinceau et mon esprit bouillonnait d'images que j'avais hâte de jeter sur une feuille. Je n'éprouvais pas particulièrement le besoin de me faire remarquer, et je suis resté très serein quand c'est arrivé. Une planche que j'ai dessinée en seconde est encadrée sur le mur, depuis que mon prof, M. Levy, l'a envoyée à un concours. J'ai gagné le premier prix et toute la classe a applaudi quand il l'a affichée.

« Bravo, Cal, m'a-t-il dit ce jour-là. J'espère que tu es aussi fier que nous. » Et, oui, je l'étais.

Je suis envahi par une vague de quelque chose qui ressemble à de la nostalgie, si puissante que je dois m'adosser au mur. Et tout à coup, je me rends compte que ce n'était pas juste le temps du collège que je regrettais ce matin sur le parking, mais aussi ça – le temps d'avant Lara – parce que ce sont les derniers moments dans mes souvenirs, où j'aimais ce que j'étais.

Noemi aurait peut-être pu le formuler plus gentiment, mais elle avait raison : je suis devenu un automate.

Tout à coup, la sonnerie de mon portable nous fait sursauter. Je réponds aussitôt, avant tout pour faire cesser le bruit, à peine conscient que c'est Wes.

– Salut, p'pa.

« Cal ? demande-t-il d'un ton stressé. Tout va bien ? »

– Oui, oui. Pourquoi ça n'irait pas ?

« À cause de ce podcast qui est sorti sur toi », dit une autre voix familière.

C'est pas vrai, mes pères sont en conférence téléphonique. Ça n'annonce rien de bon.

« Ce n'est pas un podcast, Henry, dit Wes. Un podcast, c'est juste audio. »

Je ferme les yeux en serrant les dents.

« Cal, reprend-il, l'un de mes étudiants m'a transmis une vidéo YouTube enregistrée par deux de tes camarades sur la mort de Brian Mahoney. Ils y font des suppositions très désagréables à propos de ta copine du collège, Ivy, et ils disent que toi aussi, tu étais absent aujourd'hui. »

Tout à coup, la stratégie de dénégation en bloc de Mateo ne me paraît plus si mauvaise. Mais même en faisant abstraction de ce qu'Ishaan et Zack ont raconté sur moi, je me doute bien que ça ne marcherait jamais avec mes parents.

– Euh, ouais. Je ne me sentais pas bien. Je ne me sens pas bien.

« Mais enfin, dans ce cas... pourquoi tu ne me l'as pas dit quand je t'ai appelé tout à l'heure ? »

Le ton blessé de Wes me fait me sentir tout petit, rabaissé par la honte.

– Je n'ai pas voulu t'inquiéter !

Je relève la tête, et je me sens encore plus mal. Il y a quelque chose de particulièrement terrible à avoir cette conversation dans la salle de cours de Lara.

« Cal, intervient Henry, ce que je ne comprends pas, c'est qu'on découvre ton absence par un pod... pardon, une vidéo en ligne. Comment se fait-il que le lycée ne nous ait pas prévenus ? »

Je commence à transpirer à grosses gouttes.

– Avec tous ce qui s'est passé, ils ont peut-être oublié.

Ivy me jette un regard noir ; j'ai parlé trop fort. Et je sens arriver une poignée de questions auxquelles je ne suis pas du tout préparé à répondre. Alors j'ajoute à la hâte :

– Désolé, j'ai envie de vomir. Je vous rappelle.

Puis je raccroche et je mets mon portable sur silencieux.

– Je suis autant dans la merde que toi, maintenant, dis-je à Ivy.

– Ça, j'en doute.

Elle fait le tour de la salle en scrutant les murs.

– Bon, où est-elle, cette affiche ?

Avant que j'aie pu retrouver mes esprits, elle la repère derrière le bureau de Lara.

– Aha, fait-elle en s'approchant.

Le tableau représente un paysage urbain abstrait, aux lignes énergiques et aux couleurs vibrantes, et force est d'avouer qu'il me plaît, même si ça me coûte de penser ça. J'en ai même vanté les qualités à Lara, bien que je ne l'aie jamais examiné assez attentivement pour enregistrer la signature. Je distingue un gribouillis en bas. Et...

– Ça n'a rien à voir, déclare Ivy en plaquant la carte postale à côté de la signature.

Elle a raison. Le texte de la carte est tracé dans une écriture serrée ornée de boucles, alors que la signature de Dominick Payne est tout en angles et en hauteur. Le D de la carte ne semble même pas être la même lettre que celle de la signature de Dominick.

– Ouais. Super frustrant, dis-je.

En réalité, je suis plus soulagé que déçu, parce que tout à coup, je me fiche de savoir qui est D. Peu importe. Enfin, ça fait sans doute une différence pour l'hypothèse qu'Ivy essaie de bâtir, mais pas pour moi.

– Comme tu dis, marmonne-t-elle.

Elle range la carte dans son sac, et je réalise qu'elle comptait sur une sorte de scoop pour la distraire de ce qui vient de se passer avec Mateo.

– On peut toujours voir si on trouve autre chose, ajoute-t-elle en ouvrant un tiroir du bureau de Lara.

Mais elle ne semble pas trop y croire elle-même.

Je regarde la nuit tomber derrière la fenêtre. Même les banlieusards qui travaillent tard ne tarderont pas à se presser sur les routes – notamment mes parents, qui doivent se faire un sang d'encre depuis leur appel. Ils n'ont pas idée de ce qui va leur tomber sur la tête, et j'ai besoin de réfléchir à la manière dont je vais leur présenter les choses. Pas seulement pour aujourd'hui mais aussi pour le reste.

– On ferait mieux de partir, tu sais, Ivy. On n'a qu'à aller prendre un café.

Je ne lui ai pas encore dit tout ce que j'avais à lui dire, même s'il est sans doute trop tard pour que ça change quelque chose.

– Et tu devrais en profiter pour laisser l'agenda de Lara sur son bureau. Comme ça, elle croira qu'elle l'a oublié ici. Tu as déjà assez d'explications à fournir pour ne pas avoir à te justifier pour ça en plus.

Mais elle continue à fouiller dans les tiroirs en retrouvant un peu de son air obstiné habituel.

– Non. Elle n'est pas nette, cette prof. Boney est mort dans son atelier, la maison de Charlie a été retournée et, comme par hasard, elle a entouré leurs deux noms sur une liste. En plus, elle...

Elle secoue un tiroir en fronçant les sourcils.

– Celui-là est fermé à clé.

– Écoute...

Je cherche le bon argument pour la faire changer d'avis. Tout à coup, quelqu'un frappe un coup énergique sur la porte entrouverte et je sursaute en voyant apparaître une tête blonde mi-en colère, mi-incrédule.

– Qu'est-ce que vous foutez là ? nous demande Daniel Sterling-Shepard.

CHAPITRE VINGT-TROIS

IVY

Je cherche à gagner du temps.

– *Toi*, qu'est-ce que tu fous là ? Je t'ai entendu partir.

– Ah ouais ? Tu m'espionnes, maintenant ?

Ça démarre mal.

– Non... Je t'ai juste entendu avec Trevor dans le couloir et ensuite... je vous ai entendus partir.

– J'avais besoin de pisser. Au moins, comme ça, je t'ai entendue aussi. Tout arrive.

Il est en tenue de hockey sur gazon et la sueur plaque ses cheveux sur son front. Son gros sac de sport l'oblige à se tenir bancal. Il le pose par terre et s'appuie au chambranle en plissant les yeux.

– Qu'est-ce que tu fais avec mon sweat ?

Je tire sur les lacets de la capuche, tandis que Cal se rapproche discrètement du mur, comme pour s'écarter de la ligne de tir de Daniel.

– Oh, euh... J'avais froid.

– D'accord.

Mon frère secoue la tête comme pour s'éclaircir les idées.

– Laisse tomber. La vraie question est : où tu étais passée toute la journée ?

– Oh, bah, ici et là.

Cette réponse exaspérante mérite pleinement le regard furieux qu'il me jette.

– T'es au courant que j'ai dû manquer la moitié de mon entraînement pour répondre aux questions des flics ? réplique-t-il.

C'est pas vrai. J'ai les jambes en coton, tout à coup. Elles me soutiennent juste le temps de me porter jusqu'à la chaise la plus proche.

– Les flics ? Mais... pourquoi ?

– À ton avis ? Peut-être parce que tout le monde parle de toi, parce que tu as été absente toute la journée sans que personne sache où tu étais. Sauf pendant les quelques minutes où tu as fui devant un reporter à Boston, bien sûr.

Voilà, nous y sommes. Toute cette horrible journée est sur le point de s'écrouler sur moi, et je ne suis absolument pas prête pour ça.

– Alors, ils... ils croient que j'ai tué Boney ? dis-je à mi-voix.

Daniel lâche un rire âpre.

– Ils ne savent vraiment pas quoi penser. Ils auraient bien aimé te parler, mais bon... Manque de chance, tu étais... *ici et là*, ironise-t-il en faisant des guillemets en l'air avec ses doigts.

– Qu'est-ce qu'ils t'ont demandé ?

– Oh, ils ont ratissé large. Où tu étais, pourquoi tu n'étais pas en cours, ce que tu étais allée faire à Boston, si tu en voulais à Boney à cause de l'élection, ce genre de trucs sympas. Et ils m'ont demandé ton numéro de portable.

– Tu leur as donné ?

Je regarde sur mon portable si j'ai reçu des appels d'inconnus. Il y en a quelques-uns, mais avant que j'aie pu les écouter, une alerte s'affiche sur mon écran :

Vol 8802 retardé en raison d'un important trafic aérien, nouvel horaire d'arrivée prévu à 17 h 45.

Je grimace en levant les yeux sur l'horloge murale ; ça me laisse moins d'une demi-heure.

Moins d'une demi-heure avant qu'ils n'apprennent tout. Mon ventre se noue, et je dois enfin admettre que je me leurrais depuis des heures. Depuis ce matin, en fait.

Cal avait raison : on ne peut rien arranger.

– Je leur en ai donné *un*, me répond Daniel.

– Quoi ?

– J'ai peut-être inversé deux ou trois chiffres.

J'ai sûrement mal entendu.

– Mais... tu l'as fait exprès ?

Il lève les yeux au ciel.

– Et qu'est-ce que tu leur as dit sur moi ?

– Rien.

– Comment ça, rien ?

J'ai peut-être mérité ces réponses floues après celles que je lui ai faites, mais ça ne les rend pas plus agréables.

– Ben rien. Je leur ai juste dit que je t'avais parlé à l'heure du déjeuner, que tu avais l'air d'aller bien et que je n'avais pas eu de nouvelles depuis.

Tu avais l'air d'aller bien. Je me repasse notre conversation, dans laquelle Daniel m'a principalement hurlé dessus en refusant de me donner le numéro de Charlie.

– Tu leur as dit que je t'avais demandé le numéro de Charlie ?

– Non.

Je ne capte pas. Il avait l'occasion de montrer au monde entier quelle débile je suis vraiment, et personne ne lui aurait reproché de la saisir.

– Pourquoi ?

Daniel lâche un soupir exaspéré.

– Parce que je ne savais pas ce qui se passait ! Tu m'as laissé mariner toute la journée, et je risquais de leur balancer un truc qui t'aurait foutu dedans.

Je ne sais vraiment plus quoi penser.

– Et alors... ? En quoi ça t'aurait gêné ? Tu me détestes.

Ces mots sont sortis du recoin le plus triste et le plus instable de mon cerveau. Daniel n'est plus le même depuis qu'il est devenu « hors du commun » et moi, « inférieure ». Je ne les avais jamais prononcés ; je ne suis même pas sûre de les avoir déjà formulés dans ma tête. Et je suis brusquement terrifié par ce que mon frère va me répondre.

– C'est vraiment ce que tu penses ? me demande-t-il d'un air choqué.

– Tu m'as humiliée au spectacle de l'an dernier...

– C'était juste une *blague*, Ivy ! Une blague à la con ! Je m'étais même dit que ça te ferait peut-être rire, pour une fois ! Comme avant, quand on feuilletait les livres de tante Elena. Je n'avais pas prévu que tu lirais ce truc devant tout le lycée !

– Tu sais très bien que je suis nulle pour improviser les discours.

– Je sais que dalle sur toi. Tu ne me dis jamais rien.

On se dévisage un moment, et... est-ce bien de la *peine* que je lis sur son visage ? Comment c'est possible, alors que c'est moi qui ai toujours mal ? Je repense à cet anniversaire au Râteau, où Daniel frimait devant ses copains, et à la satisfaction que j'ai éprouvée de pouvoir enfin me venger.

J'ai détruit la vie de Mme Reyes pour ça. Je ne peux pas croire qu'en plus, je me sois trompée sur mon frère pendant tout ce temps...

– Mes Sugar Babies, dis-je tout à coup. C'est toi qui les as volés ! Tu ne peux pas nier que tu m'en fais baver depuis des années.

– Ça recommence ? Tu pourrais avoir la gentillesse de m'expliquer ce que c'est que cette histoire ? Parce que je n'y comprends *rien*.

– Les Sugar Babies que Mateo a déposés pour moi dans la véranda en quatrième, dis-je en croisant les bras.

Comme Daniel a toujours l'air perdu, je précise :

– Allez, ne me dis pas que tu as oublié. Il m'avait laissé un mot avec pour m'inviter à aller voir *Infinity War*. Mais comme tu as pris le paquet, Mateo et moi, on a arrêté d'être amis. Voire plus.

Voyant qu'il commence à comprendre, j'ai juste le temps de savourer mon triomphe quelques secondes, avant qu'il se tourne vers Cal pour lui lancer :

– Tu vas me laisser ramer longtemps comme ça ?

Je regarde Cal, qui a pâli et qui fixe le carrelage, les poings enfoncés dans ses poches.

– De quoi tu parles, Daniel ? Qu'est-ce qu'il a à voir avec ça ?

Mon frère garde les yeux rivés sur Cal. Comme celui-ci ne réagit pas, il lâche un soupir exaspéré.

– Sérieux, mec ? Bon, OK. Voilà ce dont je me souviens. Un soir, en rentrant de cours, je suis tombé sur Cal dans la véranda, avec un paquet de bonbons à la main. Il m'a dit qu'il reviendrait plus tard. Et comme il voulait te faire une surprise, il m'a demandé de ne pas t'en parler.

Je suis saisie par une espèce de vertige, tout à coup. Mes pensées partent dans tous les sens.

– Cal ? C'est vrai ?

Il s'est collé contre le mur, comme s'il espérait passer au travers et se retrouver dans une autre dimension, très loin de Daniel et moi. Quand il réalise que ça n'arrivera pas, il hoche la tête d'un air résigné.

– Ouais. C'est vrai.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

MATEO

En entrant chez moi, je pénètre en zone de guerre.

Je croyais m'y être préparé, mais rien ne peut préparer quelqu'un à découvrir sa maison saccagée. J'ai du mal à reconnaître les pièces dans lesquelles j'ai grandi ; les lieux ressemblent à une version alternative de chez moi en mode décor de cinéma post-apocalyptique. J'inspecte les dégâts avec un sentiment d'effroi glaçant, avant de me forcer à me raisonner. Ça aurait pu être pire. Comparé à ce qui est arrivé à Boney, on s'en tire à bon compte.

Je referme la porte et je reste un moment sans bouger, l'oreille aux aguets. La maison est silencieuse, plongée dans cette espèce de calme après la tempête qui me dit que celui qui a fait ça est parti depuis longtemps. Il a dû venir juste avant, ou juste après sa visite chez Charlie.

Il a dit quoi, déjà ? « Les cambriolages, ça arrive tout le temps » ?

Peut-être, mais pas dans ces conditions, pas deux dans la même ville précisément le jour où un de nos camarades s'est fait assassiner. Impossible de porter plainte. Tout ce que je peux faire, c'est tout ranger avant le retour de ma mère et d'Autumn.

Tandis que je regarde autour de moi en cherchant par où commencer, je suis soudain écrasé par l'ampleur de la tâche. Mais plutôt que d'admettre que je n'y arriverai jamais – ils ont carrément explosé la moitié de la vaisselle ! –, je me dirige vers le frigo. Il reste une bouteille de Coca qui n'avait déjà plus une bulle quand j'en ai bu hier, mais on s'en fiche. Je vide la bouteille en moins de dix secondes. C'est aussi mauvais que prévu, mais ça apaise un peu ma gorge desséchée.

Si ça se trouve, je viens d'attraper un streptocoque, comme Ivy l'a annoncé sur le répondeur du lycée ce matin. Ce serait le comble.

Non. Je ne dois pas penser à elle. Je pose la bouteille sur la table au milieu du foutoir et je m'assois pour consulter mon portable. Autumn m'a

envoyé un message avec la photo d'un ticket de bus :

Direction le Bronx.

C'est un soulagement, mais juste une vaguelette. Je me sens surtout complètement seul.

En parcourant mes dizaines de SMS, je tombe sur un nouveau message de mon père, envoyé pendant que je poursuivais le Van de l'Éventreur :

Ça y est, c'est officiel : je commence chez White & West le 01/10. On se voit bientôt !

Je lâche un rire sans joie. Il l'a vraiment fait ; il a quitté son boulot de roadie pour devenir directeur adjoint chez un disquaire du coin. Pour être plus présent, m'a-t-il expliqué le jour où il m'a annoncé qu'il postulait. Sur le coup, je n'y ai pas trop prêté attention parce que j'ai cru que c'était du baratin, comme toujours.

Il faut croire que j'ai eu tort. Dommage qu'il n'ait pas fait ça il y a un mois, avant qu'Autumn se lance dans son trafic d'OxyContin. J'hésite à lui répondre : « Un peu tard. »

Mais je n'ai pas l'énergie nécessaire pour percer la bulle de joyeuse inconscience de mon père.

Suit un message de ma mère. Elle a joint une photo de ma grand-tante, radieuse que sa nièce ait pris la peine de venir la voir pour fêter son anniversaire avec elle.

N'oublie pas d'appeler tante Rose !

Je ne peux pas faire grand-chose pour rattraper cette journée mais ça, au moins, c'est dans mes cordes.

Comme tante Rose n'a qu'une ligne fixe et que je ne connais pas son numéro, j'appelle ma grand-mère. Je n'ai pas le courage de passer par ma mère dans l'immédiat.

Mamie répond dès la première sonnerie.

« Mateo, *mi amor*. Tu nous manques, aujourd'hui. »

Ça me serre la gorge, et je dois déglutir pour arriver à parler.

– Bonjour, mamie. Désolé de ne pas avoir pu venir, mais je voulais souhaiter un joyeux anniversaire à tante Rose.

« Ah, elle vient de monter se reposer. Honnêtement, je ne suis pas sûre qu'elle se relève ce soir. Toute cette excitation l'a épuisée. Tu veux parler à ta mère ? Elena ! »

– Mamie, non...

Trop tard. Je n'ai pas eu le temps de protester que ma grand-mère me dit :
« Elle est au téléphone avec Autumn. »

Parfait. Avec un peu de chance, elles sont en train de s'organiser pour passer la nuit sur place.

– Ce n'est pas grave. Il faut que je te laisse, je dois partir au travail. Mais j'essaierai de rappeler plus tard pour parler à tante Rose.

« Ne t'inquiète pas, je lui transmettrai ton message. Tu as déjà assez à faire ! (Une note d'inquiétude irritée s'est infiltrée dans sa voix.) Tu travailles trop, Mateo ! Je l'ai encore dit à ta mère. Chaque fois que je te parle, tu as l'air épuisé. »

– Je ne suis pas épuisé, dis-je mécaniquement, alors même que chaque cellule de mon corps est accablée par la fatigue et le découragement. Tout va bien.

« Je sais bien que ce n'est pas vrai, mais je te connais, tu ne l'admettras jamais. »

Elle soupire, avant de conclure par sa formule rituelle :

« Vous me ferez tous mourir. »

Je regarde l'heure sur le micro-ondes. Je suis censé être chez Garrett dans une heure, ce qui est clairement exclu. Il va me falloir toute la soirée pour ranger, sans compter que je ne me vois pas débarquer là-bas comme un mardi normal. J'essaie de m'imaginer en train de servir à la table à laquelle j'étais assis ce matin avec Cal, ou d'essuyer le box où j'ai déposé Ivy quand elle était évanouie, mais... non. On ne pense pas à Ivy.

Sauf que si. Je ne fais même que ça. Toutes les choses que je lui ai dites dans la voiture passent et repassent dans ma tête dans une longue boucle venimeuse. J'étais tellement secoué par la rage à ce moment-là que je voulais juste la blesser le plus possible. Et je n'y suis pas allé de main morte.

– Elle l'a bien mérité, dis-je tout haut pour tester cette idée.

Elle sonne juste. C'est vrai, Ivy a fait quelque chose de totalement stupide et égoïste qui a obligé ma mère à fermer la boîte, et elle n'a même pas eu le courage d'avouer la vérité tant que ça pouvait encore tout changer.

– Elle l'a bien mérité.

Ça me paraît déjà un peu moins convaincant que la première fois. Quand j'ai avoué qu'Autumn dealait, Ivy ne m'a pas jugé. D'accord, c'était en partie parce qu'elle se sentait coupable – mais coupable d'une situation

qu'elle n'avait pas souhaitée. « On commet tous des erreurs. Et le plus souvent sans en mesurer les conséquences », voilà ce qu'elle a dit.

Je porte la main à ma tempe et mes doigts rencontrent le pansement qu'elle y a collé. Je l'arracherais bien, tiens. Mais tout ce que j'y gagnerais, c'est de me remettre à saigner. Je ferais mieux d'appeler Garrett. Puis un nouveau message d'Autumn s'affiche sur mon écran.

Je ne vais pas dans le Bronx.

Pardon ?

Je me mets à taper, mais elle est plus rapide que moi.

J'ai parlé à tante Elena. Pas pu faire autrement. Elle sentait qu'il y avait un problème et elle ne me lâchait pas. Tu la connais.

Ma gorge se noue. Oui, je la connais, mais *franchement*, Autumn. Tu avais *une* mission.

Je ne pouvais plus lui mentir, maintenant que Boney est mort.

Non, non, non, elle ne devait pas faire ça. Qu'est-ce qu'elle lui a raconté ?

Elle veut que j'aille voir la police.

Ça répond à ma question.

Puis :

Je suis désolée. J'ai essayé.

Je ne veux pas lire la suite. J'éteins mon téléphone et je le repousse au bout de la table, avant que ma mère ait le temps de me passer un appel paniqué. Le cœur battant, je sors de la cuisine et j'arpente le salon dévasté en longeant les murs. La colère, l'inquiétude et la honte se battent pour prendre le dessus, et c'est d'abord la honte qui l'emporte. Parce que maintenant, ma mère sait tout – y compris ce que je suis capable de lui cacher.

Puis c'est l'inquiétude pour Autumn qui passe au premier plan, accablante. Qu'est-ce que c'est que cette idée délirante d'aller se livrer ? Boney est mort, Charlie est mineur, et c'est elle qui va tout prendre.

Je ne peux pas rester là à continuer à me torturer. Ça ne sert plus à rien d'essayer de tout ranger, mais je peux faire le tour pour mesurer l'ampleur

des dégâts. Je monte à l'étage en me préparant psychologiquement. Ce n'est pas mieux dans les chambres qu'en bas, mais au moins les ordinateurs sont intacts. N'empêche que l'idée qu'un inconnu a mis son nez dans mes affaires, en retournant tout ce que je possède comme s'il fouillait dans une poubelle, me donne des envies de cogner. Ne pouvant supporter de rester dans ma chambre, je passe dans celle d'Autumn.

Le tableau d'affichage qui sert de support à un collage au-dessus de son bureau a été arraché, comme si quelqu'un avait espéré trouver un coffre caché derrière. Il gît par terre sur une pile de vêtements. Je le ramasse pour le reposer sur le bureau, en examinant l'assemblage de photos qui représente la vie d'Autumn.

Tout dans cette vie va être bouleversé à partir de demain. Ils vont sans doute l'arrêter, vouloir faire de son cas un exemple et un avertissement pour les jeunes de Carlton, et tout le monde dira qu'elle l'a bien mérité, sans se poser de questions sur les raisons qui l'ont poussée à agir.

Elle l'a bien mérité.

La photo la plus grande du tableau représente ses parents, l'oncle et la tante que j'ai à peine connus, encadrant ma cousine âgée de deux ou trois ans. La deuxième, plus grande, la montre entre ma mère et moi au printemps dernier, le jour de la remise des diplômes au lycée. Il y en a une d'Autumn et moi à l'Aquarium de Boston, datant de son premier été chez nous, sur laquelle on pose tout raides à côté d'un panneau sur les plus gros et les plus petits poissons du monde. Je sais que le plus gros est le requin-baleine, mais je dois plisser les yeux pour lire sur le panneau que le plus petit est *Paedocypris progenetica*, qui mesure à peine un centimètre de long.

Lui, c'est Autumn, me dis-je tandis que mes yeux se posent sur ma cousine à douze ans. Elle n'est que le petit poisson dans cette affaire. Il y en a un gros en haut de tout ça, quelqu'un qui gère un trafic assez vaste pour pouvoir stocker des centaines de cachets dans une cabane abandonnée. Quelqu'un qui possède les connaissances, les moyens et le sang-froid nécessaires pour tuer Boney. Si les flics retrouvait cette personne, elle tiendrait son requin-baleine. Autumn n'aurait plus autant d'importance pour eux.

Tout à coup, ça me fait regretter de ne pas être resté avec Cal et Ivy. On peut dire ce qu'on veut d'Ivy – et je ne m'en suis pas privé –, elle ne renonce jamais. Et elle a un don pour résoudre les énigmes. Si elle est

persuadée qu'il y a quelque chose d'important dans la salle de classe de Mme Jamison, elle a sûrement raison.

Alors que je me remets à penser à Ivy, son visage me saute aux yeux sur le tableau d'Autumn. Cette photo a été prise dans le gymnase du collège décoré de banderoles, lors de la seule fête à laquelle je sois jamais allé là-bas. On a passé toute la soirée ensemble : Autumn, Ivy, Cal, Daniel et moi. Sur le portrait, on a tous les bras passés autour des épaules de nos voisins, et de larges sourires que font étinceler nos appareils dentaires. À côté, une autre photo montre Autumn à un feu de camp dans les bois avec sa classe de terminale, joue contre joue avec Gabe le Loser, tandis que Stefan St Clair sourit derrière eux. En dessous, il y a la photo de mariage de mes parents, et franchement, ma mère a déjà l'air de savoir qu'elle a signé pour se charger d'un éternel ado.

Tandis que mes yeux passent d'une photo à l'autre, mon cerveau traite tout ce qui s'est passé aujourd'hui : la mort de Boney, le reportage de Dale Hawkins, le vol de l'agenda de Mme Jamison, la découverte de la liste aux noms entourés et de l'implication de Charlie, la discussion avec Autumn dans le Van de l'Éventreur, la dispute avec Ivy. Il y a quelque chose dans tout ça, je ne dirais pas un fil conducteur, mais un fil quand même. Il pendouille dans un recoin de mon esprit, il me nargue, et j'ai la sensation que si je savais comment l'attraper, je n'aurais qu'à tirer dessus pour tout dérouler.

La question surgit dans ma tête avant que j'aie eu le temps de la repousser : *Que ferait Ivy à ma place ?* Et je suis à peu près sûr de le savoir.

Je prends un portable dans ma poche. Pas le mien, que j'ai laissé dans un coin de la cuisine comme un gros lâche ; celui de Boney. « Essaie son nom », m'a dit Ivy, on cherchait à deviner son mot de passe chez Garrett. J'ai tapé B-O-N-E-Y, qui n'a pas marché. Alors je tente B-R-I-A-N.

– Putain ça marche, dis-je entre mes dents en voyant l'écran se déverrouiller.

Le cœur battant, je vais sur la messagerie. Le dernier message se limite à un nombre : 5832. Le code de l'atelier. Il n'y a pas de nom rattaché au numéro de l'appelant, mais je le sélectionne et je porte mon appareil à l'oreille, les yeux sur le tableau d'affichage d'Autumn.

Et si... ? me dis-je, les yeux fixés sur une photo sans la voir.

Je tombe sur une boîte vocale et je manque de lâcher le portable en entendant une voix familière.

Mon cœur me martèle la poitrine, tandis que ma vision se rétrécit jusqu'à ce que je ne voie plus rien d'autre que la photo qui se trouve sous mes yeux. Je pourrais me frapper quand je pense à tous les signes que j'ai laissés passer. Mais j'ai fini par le trouver, ce fichu fil.

Et, pour la première fois de la journée, je sais ce que je dois faire.

OceanofPDF.com

ICI CARLTON (CHAÎNE YOUTUBE)

Ishaan et Zack sont dans un salon, entourés de lycéens. Certains sont absorbés dans des discussions passionnées, d'autres semblent assommés par le choc, d'autres encore font des grimaces devant la caméra.

ISHAAN : Salut, tout le monde. Ici Ishaan et Zack, qui poursuivent leur live heure par heure sur la mort de Boney Mahoney. On est en direct chez Stefan, où des élèves et des anciens du lycée de Carlton se sont rassemblés après la tragédie qui s'est produite aujourd'hui.

ZACK (*d'un air un peu nerveux*) : Techniquement, on n'a pas vraiment été invités.

ISHAAN : Il s'agit d'une sorte de commémoration, tous le monde est le bienvenu. En tout cas, nous avons été inondés de questions de nos followers, et nous allons essayer de répondre à quelques-unes d'entre elles. (*Il baisse les yeux sur un papier qu'il tient à la main.*) Jen, de Carlton, nous demande : « Cette Ivy est-elle réellement considérée comme suspecte, ou simplement comme un témoin susceptible de fournir des éléments à la police ? » Excellente question, Jen. Tout en rappelant que nous n'avons pas de formation juridique...

ZACK : Ni aucune certitude.

ISHAAN : ... je dirais qu'elle est sans doute les deux. Sans compter qu'elle est en fuite. Là encore, ce ne sont peut-être pas exactement les termes qu'emploieraient les autorités.

ZACK (*à mi-voix*) : Emily n'est jamais là quand on a besoin d'elle.

ISHAAN : Emily, je cite, « refuse de nous parler jusqu'à la fin de sa vie ». Fin de citation. La question suivante nous vient de Sully, de Dorchester, qui demande : « Hé, les deux gosses de riches, vous avez rien de mieux à foutre que de... » Bon, c'est plus un commentaire qu'une question, Sully.

(Une fille essoufflée se fraie un chemin jusqu'à la caméra.)

LA FILLE : Dites, les mecs, le père du cousin de ma meilleure amie travaille pour un gars qui connaît le gars qui a acheté l'immeuble dans lequel Boney est mort et elle dit que c'est peut-être une histoire de *drogue*.

ZACK : Euh, ouais. Enfin, c'est bien de ça que Boney est mort. D'une overdose.

LA FILLE : Oui, mais il n'y a pas que ça. On a aussi retrouvé de la drogue sur place. Genre, c'était une grosse planque, un repaire à came, un truc comme ça.

ISHAAN : Un repaire à came ? Excellent ! On devrait le garder comme titre pour l'épisode.

(Un blond apparaît dans le cadre. Il ressemble beaucoup à Charlie St Clair, en plus grand et en plus soigné.)

LE BLOND (*d'un air râleur*) : Qu'est-ce qui se passe, ici ?

ISHAAN : Ah, salut, Stefan. Super, ta fête. Tu te souviens de moi ? Ishaan Mittal, on était ensemble en cours de techno...

STEFAN : C'est pas ce que je te demande. Il se passe quoi ici ? *(Il prend une expression encore plus hargneuse.)* Vous filmez, là ?

ZACK : Ouais, on est les fondateurs d'Ici Carlton, la chaîne YouTube. On fait un reportage sur la mort de Boney depuis ce matin et on...

(Brusquement, l'image devient noire. Une voix se fait entendre clairement par-dessus les cris de protestation avant que le son ne soit coupé.)

STEFAN : Foutez le camp.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VINGT-CINQ

CAL

Ivy me dévisage d'un air choqué.

– C'est toi qui as pris le paquet de Sugar Babies ? Mais pourquoi ? Pourquoi t'as fait un truc pareil ?

Domage que je ne puisse pas effacer le petit sourire narquois de Daniel d'un coup de gomme. J'avais décidé de l'avouer à Ivy – j'ai même essayé, un instant, quand on était devant Dingo Donuts –, mais pas comme ça.

– C'est un peu compliqué à expliquer, dis-je en remontant mes manches tout en jetant un regard furtif vers le couloir. Dites, vous avez entendu ? Je crois que quelqu'un vient.

Je suis prêt à parier que j'ai entendu des pas, et je m'accroche à cette diversion tel un naufragé à une planche.

Daniel passe la tête dehors, regarde à gauche, puis à droite.

– Non, dit-il platement.

– N'essaie pas de changer de sujet, explique-toi, m'intime Ivy en plissant les yeux.

– Je suis sûr que c'est une histoire fascinante, mais j'ai autre chose à faire, commente Daniel en ramassant son sac de sport. Je vais à l'Olive Garden avec Trevor.

– Pour changer, soupire Ivy.

Mais elle n'a pas l'air en colère.

– Tu repasses à la maison ce soir, ou... ? lui demande son frère en haussant les sourcils.

– Euh... Oui, dit-elle en se levant lentement. Et je te raconterai tout.

– Trevor a pris la voiture de sa mère, tu peux prendre la nôtre, lui signale-t-il, avant d'ajouter d'un air ironique : Si tu avais prévu que Cal te ramène, tu risques d'en avoir besoin.

Il sort, et je lui adresse mentalement un doigt d'honneur.

C'est mauvais signe pour moi qu'Ivy le laisse partir comme ça, parce que ça veut dire que son attention va maintenant se concentrer exclusivement sur moi.

– Bon, reprend-elle en croisant les bras. Je t'écoute.

Puis elle écarquille brusquement les yeux et prend une expression presque compatissante.

– Non... Ne me dis pas que tu étais amoureux de moi ?

– N'importe quoi ! Enfin, Ivy ! Ce n'est pas parce que vous avez repris là où vous en étiez restés avec Mateo et que Charlie se met à faire une fixette sur toi que tout le monde est amoureux de toi !

Juste après avoir délivré ce discours avec une sincérité pleine de conviction, je m'aperçois que je viens de saborder la seule excuse qu'elle aurait peut-être été prête à entendre.

– Alors pourquoi ?

Je ne suis jamais allé chez elle avec l'intention de voler quoi que ce soit. Ce jour-là, je passais comme ça, parce que je ne l'avais pas fait depuis un moment. Et sans prévenir parce qu'elle mettait de plus en plus de temps à répondre à mes messages et que je n'avais pas envie d'attendre des heures. J'ai vu le paquet de bonbons dès que je suis entré dans la véranda, mais sur le coup, j'ai juste frappé à la porte. Seulement après, comme personne ne répondait, j'ai repéré le mot de Mateo et je l'ai lu.

À ce moment-là, je ne savais pas qu'ils s'étaient embrassés. Ivy ne me l'a dit que plus tard, quand elle a cru que Mateo la ghostait. Mais je me suis rendu compte que je commençais à être la cinquième roue du carrosse depuis déjà un moment.

– Parce que je ne voulais pas que les choses changent, dis-je à Ivy en réponse à sa question.

– Comment ça ?

– Ça faisait deux ans que vous étiez mes meilleurs amis. Et là, tout à coup, vous deveniez un couple ! Vous aviez déjà commencé à m'ignorer. Ne nie pas ! Ça faisait des semaines que vous faisiez des trucs sans moi. Je me suis dit... je me suis dit que si vous sortiez ensemble, j'allais vraiment me retrouver tout seul. Ou alors, vous auriez rompu et j'aurais dû choisir mon camp. De toute façon, ça allait tout changer. Et moi, j'aimais bien les choses comme elles étaient.

L'ironie de l'histoire, bien sûr, c'est qu'on a quand même arrêté de se voir tous les trois. Si je n'avais pas été un crétin flippé de treize ans, je

l'aurais peut-être vu venir. C'était naïf de croire qu'il suffisait de déchirer un bout de papier et de piquer un petit cadeau pour mettre fin à l'attirance qu'il y avait entre Ivy et Mateo. Ils ont continué à être deux aimants qui vibraient en présence de l'autre, et tout ce que j'ai réussi à faire, c'est inverser leurs pôles. Tout ce qui les rapprochait avant s'est mis à les éloigner, jusqu'à créer une telle distance entre eux que je me suis retrouvé tout seul au milieu.

Ivy a l'air accablée.

– J'étais amoureuse, dit-elle à mi-voix. J'étais vraiment, vraiment amoureuse.

– Je sais.

Et je le savais déjà alors. Ce que je ne savais pas, c'est ce qu'on pouvait ressentir dans ces cas-là. Je tombais rarement amoureux au collège et ce n'était jamais réciproque. Il n'y avait pas eu de Noemi, et encore moins de Lara. Pour moi, ce que j'avais fait n'était qu'une ride sur un étang, un truc qui passerait inaperçu et qui serait vite oublié.

Alors que j'ai des excuses au bord des lèvres, Ivy hausse les sourcils en serrant les poings et s'écrie :

– C'est le comportement le plus égoïste que j'aie jamais vu !

Là, je m'énerve. C'est peut-être un mécanisme de défense, un refus d'admettre la gravité de ce que j'ai fait mais, vu ce qui s'est passé aujourd'hui, elle devrait se rendre compte qu'elle est la dernière personne à pouvoir me faire la leçon en matière d'altruisme.

– Ah ouais ? Le *plus* égoïste, vraiment ? Excuse-moi, mais tu m'as l'air d'avoir oublié ce qui s'est passé dans la voiture ! J'ai besoin de te rappeler que tu as fait fermer le Râteau avec une bouteille d'huile d'amande ?

– Ce n'est pas du tout le sujet !

– Ça ne change rien !

Elle serre les poings de plus belle, comme si elle se préparait à me pousser contre le mur.

– Ma vie aurait pu être totalement différente si j'avais eu ce mot ! reprend-elle. Si ça se trouve, on ne se serait même pas retrouvés dans ce merdier, et peut-être que l'histoire au Râteau ne serait jamais arrivée !

Oh, n'essaie même pas.

– Ne me mêle pas à ça, Ivy. C'était entièrement de ta faute.

– Et Daniel... J'ai été horrible avec lui.

– Ça n’a rien à voir non plus. Tu n’étais même pas au courant jusqu’à aujourd’hui, pour les Sugar Babies. Tu n’as besoin de personne pour être horrible avec ton frère.

Elle n’a rien à répondre, et le souvenir du sourire satisfait de Daniel quand il a quitté la pièce ne fait que raviver ma colère.

– Et franchement, tu gobes tout ce qu’il te dit, maintenant ? Tout à coup, paf, Daniel est devenu ton grand pote, qui couvre tes arrières et qui embrouille les flics par pure bonté d’âme ? À d’autres !

Les sourcils froncés, Ivy consulte son écran et écoute ses messages.

– N’empêche que c’est vrai, déclare-t-elle ensuite. Ils ne m’ont pas appelée. Il a réellement dû leur donner un faux numéro.

– S’il l’a fait, je te parie que c’est parce que ça l’arrange.

La carte postale de Lara dépasse du sac d’Ivy, et une pensée désagréable atterrit dans ma tête avec un bruit sourd. Daniel a un « visage intéressant », comme dirait Lara. Et même si, à ma connaissance, il n’est pas en option arts plastiques, il passe son temps dans ce couloir pour le hockey.

– Et si D, c’était lui ? S’il est venu dans cette salle, ce n’est peut-être pas parce qu’il a entendu ta voix. C’était peut-être pour voir Lara.

– Quoi ?

Soudain, la perplexité fait place à la compréhension sur son visage d’Ivy.

– Non. Impossible.

– Pourquoi ? Ça ne ressemble pas à son écriture ?

Maintenant que cette idée m’est entrée dans la tête, je n’arrive plus à m’en débarrasser.

– Je...

Elle prend la carte et la retourne. Le contenu ne paraît pas la rassurer.

– Je n’en sais rien, moi. Daniel n’écrit jamais. Il n’envoie que des mails ou des messages. Mais je ne crois pas une seconde que... Tu essaies juste de créer une diversion !

– Pas du tout. Tu as passé la journée à insister sur le fait que Lara devait être mêlée à cette histoire de drogue. D’un côté, tu n’arrêtes pas d’échafauder des hypothèses pour que ça colle, et de l’autre, tu refuses de voir que ton frère la boucle depuis ce matin d’une manière qui ne lui ressemble *pas du tout*. Sans parler du fait qu’il porte des baskets à mille dollars !

– Quoi ? N’importe quoi.

– Je t’assure que si. Ils ont parlé de ces Nike en édition limitée aux infos. Ça vaut au minimum ce prix-là.

– Eh ben, il... il a un boulot, bredouille Ivy.

– Il est serveur, je me trompe ?

Elle hoche la tête.

– Pareil que Mateo. Tu l’as déjà vu avec des baskets à mille dollars, lui ?

Pas de réponse. Je continue :

– Ou alors, Daniel n’est pas D, mais la Fouine. Réfléchis un peu. Il est pote avec tout le monde, il est invité à toutes les fêtes, il ne tient *vraiment pas* à attirer l’attention des flics...

– Arrête ! Tu es horrible de dire ça.

– Tu ne l’es pas, toi, peut-être ?

On se dévisage en silence pendant quelques secondes, puis elle enfonce la carte dans son sac pour pouvoir le fermer.

– Je refuse de parler de ça avec toi, déclare-t-elle d’un ton raide. Je refuse de parler avec toi tout court.

– Moi, ça me va.

Tout à coup, ça me paraît dingue que j’aie pu un jour tenir assez à mon amitié avec Ivy pour saboter une relation potentielle entre elle et Mateo. Mateo qui s’est barré comme un môme en colère à la seconde où les choses ont arrêté d’aller dans son sens. Ils se sont bien trouvés, ces deux-là.

– Je m’en vais, dit-elle.

Je hausse les épaules avec une nonchalance feinte.

– On n’est pas à l’aéroport. Pas besoin d’annoncer ton départ.

– Arrrr, gronde-t-elle en se retournant brusquement avant de s’éloigner.

Une seconde plus tard, elle a disparu, en me laissant la satisfaction d’avoir eu la dernière réplique, qui n’était pas mauvaise.

Mais ce petit plaisir ne fait pas long feu. Je balaie la salle des yeux, rattrapé par l’accablement. Je fais quoi, maintenant ? Mateo est parti, Ivy est partie, il ne me reste plus qu’à rentrer chez moi et tout expliquer à mes parents. Disons-le, cette perspective ne me remplit pas de joie. Instinctivement, je recule vers le fond de la salle en promenant le regard sur les tables, les fournitures, les créations des élèves affichées aux murs...

Le bureau.

Ivy a essayé sans succès d’ouvrir le tiroir du bas. Je sais que Lara le ferme à clé parce qu’elle y range son inhalateur. « Je ne peux pas me

permettre de le perdre », m'a-t-elle expliqué un jour avant de le mettre dedans et de tourner la clé dans la serrure.

Puis elle a glissé la clé quelque part sous le bureau.

Je vais m'y asseoir et je passe la main sous le fond. Au début, je ne sens que du métal lisse et froid, puis... un objet en relief. En tirant dessus, je découvre une petite boîte aimantée. J'appuie sur le couvercle et une clé apparaît.

Je m'en sers pour ouvrir le tiroir. Pas d'inhalateur.

Le tiroir contient des dizaines de sachets de congélation remplis de cachets. Je n'ai pas besoin de lire les étiquettes pour savoir ce que c'est, mais je le fais quand même.

« Tu n'as pas peur des trucs qu'il faut », m'a dit Ivy un jour, il y a très longtemps. Je l'ai envoyée balader, mais elle n'avait peut-être pas tort, finalement. Ces sachets devraient me terrifier – pour ce qu'ils sont, pour ce qu'ils font, et pour ce qu'ils impliquent concernant la suite des événements –, mais non.

Après avoir fixé les sachets quelques secondes en réfléchissant, j'en prends un, je le fourre sous ma chemise et je sors.

CHAPITRE VINGT-SIX

IVY

Une fois dans ma voiture sur le parking du lycée, je mets le contact, comme je l'ai fait des centaines de fois. Mais je peux affirmer sans exagérer que je n'ai pas la moindre idée de ce que je vais faire ensuite.

La sonnerie de mon téléphone me fait sursauter et je baisse les yeux sur l'écran.

Vol 8802 retardé pour cause de trafic aérien perturbé. Arrivée prévue à 18 heures.

Je pose le front sur le volant, en imaginant un univers parallèle où ma plus grosse préoccupation serait de devoir apporter la tenue de ma mère à la cérémonie. Et non la sérieuse probabilité que tout cela risque d'être annulé par mon arrestation.

Je me demande si je ne devrais pas devancer la catastrophe en appelant mes parents. Ai-je une chance de limiter la casse en les prévenant avant qu'ils atterrissent ? Je devrais peut-être commencer par regarder ce qui se raconte sur Ici Carlton, pour voir à quel point les rumeurs ont enflé depuis notre départ de chez Charlie. Ou appeler Mateo et laisser de longues excuses décousues sur sa messagerie, vu qu'il n'y a aucune chance pour qu'il décroche.

Je n'appellerai pas Cal. Qu'il aille se faire voir.

Et puis il y a Daniel... Je ne sais même plus quoi penser de lui.

Sur un site communautaire, il y a une rubrique de questions-réponses intitulée « Suis-je un connard ? », où les gens exposent leurs conflits personnels pour savoir si ce sont eux qui ont tort. On y trouve aussi bien des trucs horribles que des trucs drôles, mais la plupart du temps, les gens se demandent sincèrement si ce sont eux qui réagissent comme des crétins. Alors je me mets à repenser à mes relations avec mon frère en envisageant l'hypothèse que tous les actes de Daniel que j'ai perçus jusque-là comme gratuits et malveillants n'aient été que des réactions à mon comportement.

Ou peut-être que Cal a raison, et que Daniel vient de me manipuler une fois de plus.

Cette deuxième possibilité est tentante, confortable ; elle va dans le sens de ce que j'ai toujours pensé. Mais je ne peux pas non plus prétendre être quelqu'un de super sympa. Je viens quand même de me faire piquer ma place au conseil des élèves par un gars qui s'était présenté pour *rigoler*.

Boney. C'est pas vrai, Boney.

Je n'ai pas versé une larme de la journée, mais elles montent enfin. Les bras repliés sur le volant, je pleure jusqu'à en avoir mal à la gorge. Si seulement je pouvais remonter le temps jusqu'à hier, à l'annonce des résultats, et féliciter Boney comme j'aurais dû le faire ! Si j'avais été une bonne perdante, j'aurais insisté pour qu'on se voie ce matin afin de discuter de la transition, et il ne serait peut-être jamais allé à Boston ! Pour une fois dans ma vie, j'aurais pu faire quelque chose de positif de ma fichue obstination. Boney serait à table chez lui, avec ses parents, au lieu d'être allongé à la morgue.

– Pardon, Boney, dis-je entre deux sanglots. Pardon.

J'ai presque éclusé toutes mes larmes quand mon portable sonne de nouveau sur mes genoux. Je m'essuie les yeux et je respire à fond avant de le prendre. *Qui que ce soit, cette fois, je vais assurer*, me dis-je.

C'est un message de mon frère.

On est tombés en panne. Tu peux venir nous chercher ?

Puis il m'envoie ses coordonnées. Il n'est pas très loin, quelque part près de Carlton, apparemment.

Je me sèche les joues. Cal m'a vraiment ébranlée tout à l'heure, avec ses théories fumeuses sur Daniel. C'est n'importe quoi. Impossible que mon frère soit lié d'une manière ou d'une autre à Mme Jamison ou à un trafic de drogue. Il faudrait vraiment qu'il soit un manipulateur hors pair pour bernier tout le monde, et que je sois une parfaite imbécile pour n'avoir rien vu.

Le seul truc bizarre, c'est ses baskets. Je n'aurais jamais cru qu'elles coûtaient ce prix-là.

Arrête. Je me secoue mentalement. *Bouge-toi, Ivy, au lieu de rester plantée là à ruminer des théories du complot. Ton frère a besoin d'aide.* Moi qui suis pétrifiée par l'indécision depuis que je suis montée dans cette voiture, je peux enfin me raccrocher à une action concrète. Je réponds :

J'arrive.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VINGT-SEPT

MATEO

Bien que la nuit ne soit pas encore tombée, la fête bat son plein quand je gare la Buick 1980 rutilante de Mme Ferrara devant le joli pavillon résidentiel où vit Stefan, le frère de Charlie. Toutes les heures passées à déneiger l'allée de ma vieille voisine ont enfin été récompensées par le prêt de sa voiture. Ça me sauve, parce qu'à pied, ça m'aurait pris des heures, et le temps presse.

Du rap se déverse par les fenêtres ouvertes et le jardin est rempli de silhouettes familières. Je repère des groupes d'élèves et d'anciens du lycée, certains graves et silencieux, d'autres qui se comportent comme si c'était juste une fête de plus chez Stefan St Clair. La maison n'est pas très grande comparée à la moyenne à Carlton, et j'ai cru comprendre qu'ils formaient une grande coloc, mais quand même, c'est pas mal, pour un étudiant en première année.

Tandis que je me dirige vers la porte, deux filles avec des rubans noirs dans les cheveux s'étreignent pendant qu'une troisième les prend en photo.

– N'oublie pas de mettre « RIP Boney » en hashtag, dit l'une des deux à leur copine.

En entrant, j'inspecte le salon à la recherche de visages connus. Charlie St Clair me salue en levant une bouteille et vient à ma rencontre. Il porte toujours le collier de coquillages avec lequel j'ai failli l'étrangler, mais il a changé de tee-shirt.

– T'as pu venir ! lance-t-il en regardant par-dessus mon épaule. Et Cal et Ivy ?

– Ils ne sont pas libres. Comment ça se passe, chez toi ?

– Tout le monde a pris la fuite. Mes parents ont flippé à mort, ils sont partis à l'hôtel et ils vont installer un super système de sécurité. Ils veulent même mettre des barreaux aux fenêtres, tu vois le genre.

Charlie se frotte les yeux, qui semblent un peu moins brumeux que dans le salon d'Ivy.

– Ça va ? T'as dessoûlé ?

– Ouais, à peu près. (Il se gratte le menton.) Je ne bois pas autant, normalement. Mais j'étais sonné à cause de Boney, et quand j'ai découvert ce qui s'était passé chez moi... Bref, j'ai eu besoin d'un petit remontant.

Il brandit sa bouteille et la tourne pour me montrer l'étiquette : c'est de l'eau gazeuse.

– Ce soir, je suis à l'eau.

– Bonne idée.

Alors que j'hésite à lui annoncer qu'Autumn a décidé de se livrer à la police, il ajoute :

– Mais j'arrête pas d'y penser. T'imagines ? Ce matin, Boney devait se dire que ça allait être une journée comme les autres, et ce soir, il n'est plus là.

Il boit une longue gorgée à la bouteille.

– Elle aurait très bien pu tomber sur moi, cette commande par téléphone. Ou même sur toi, vu que quelqu'un a l'air de te confondre avec Autumn.

Je manque de lui dire que moi, je n'y serais pas allé. Mais allez savoir ; si j'avais reçu un message à propos d'une grosse commande de came à Boston, je m'y serais peut-être rendu pour voir dans quelle galère ma cousine s'était fourrée. De toute façon, Charlie ne parle pas de ça. Il veut juste dire que Boney n'a vraiment pas eu de bol et, là-dessus, on est d'accord.

– Il ne méritait pas ça, dis-je.

Charlie baisse la voix au point que j'ai du mal à l'entendre avec la musique à fond.

– J'ai réfléchi. Tu sais, quand Cal parle d'aller voir les flics, pour la drogue et tout ça. Au fond, il a peut-être raison. (Il se passe la main sur la mâchoire d'un air indécis.) Mais j'ai tout raconté à Stefan, et il trouve que ce serait une super mauvaise idée. Il dit que je dois juste de me faire oublier et que ça finira par s'arranger.

C'est bien le genre de son frère.

– Il est là, Stefan ?

– Il est dehors, me répond Charlie avec un coup de menton par-dessus son épaule. Sur la terrasse, derrière la cuisine.

Je m'apprête à y aller quand il se poste en face de moi.

– Au fait, je voulais te demander un truc : il y a quelque chose entre Ivy et toi ?

Je rêve. Ce n'est pas le moment, et même si ça l'était, je serais bien en peine de lui répondre.

– On en reparle plus tard, OK ?

Dans la cuisine, les bouteilles recouvrent chaque centimètre carré et il y a la queue devant le fût de bière.

– Je ne le connaissais pas si bien que ça, dit un gars à une fille. Et puis il faut savoir profiter de chaque instant de la vie, non ?

– T'as raison, approuve-t-elle gravement en trinquant avec lui. C'est même Boney qui nous a appris ça.

Elle porte un ruban noir au poignet.

La porte vitrée donne sur la terrasse. Au fond du jardin, je distingue des pins, dont les silhouettes se dédoublent sur la surface d'un étang. Je savais bien que le quartier me disait quelque chose : le jardin de Stefan donne sur le terrain de golf. Je me souviens que ma mère a ri en voyant la pub pour ces maisons sur Internet. « Ils appellent ça "avoir les pieds dans l'eau". J'imagine que c'est ce qui peut s'en rapprocher le plus à Carlton. »

Stefan St Clair, assis près de la rambarde, tient salon avec la moitié du club de danse du lycée. Il fait mine de ne pas me voir, bien sûr. Il a beau être à la fac, il continue à se considérer comme le roi du bahut, celui qui sait tout, qui connaît tout le monde et qui organise des fêtes tous les week-ends. Même le jour où l'un de ses potes vient de mourir.

Il secoue la tête pour dégager sa frange, exactement comme son frère quand il rit à la blague d'une fille. Je slalome à travers le groupe jusqu'à être trop près pour qu'il continue à m'ignorer.

– Salut, mec, me dit-il en penchant la tête en arrière pour terminer sa canette. Ça roule ?

– T'aurais pas vu... ?

Je m'interromps en repérant une silhouette au fond du jardin, près des buissons qui le séparent du golf. Quelqu'un est en train de pisser, pour autant que je puisse voir.

– Non, rien, laisse tomber, dis-je à Stefan.

– Moi aussi, j'ai été ravi de discuter avec toi, me lance-t-il tandis que je lui tourne le dos pour gagner le jardin.

Je ne cherche pas à être discret. Je veux que le gars me voie arriver, parce que je veux voir la tête qu'il fait. Il s'approche en tanguant un peu, et ne me

remarque que quand je suis au milieu de la pelouse. Là, il s'arrête et lâche une sorte de rire irrité.

– Regardez qui voilà. Qu'est-ce que tu fous là, toi ?

– Salut, Gabe, dis-je en parcourant les derniers mètres qui me séparent du petit ami de ma cousine. Mais je devrais peut-être dire : « Salut, la Fouine » ?

Un éclair de peur passe dans ses yeux.

Je répète le mot que j'ai entendu en appelant le numéro inconnu sur le portable de Boney :

– *Dígame*.

Et il se prend mon poing dans la figure.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VINGT-HUIT

CAL

Je ne suis venu qu'une fois – la semaine dernière, quand j'ai ramené Lara du lycée parce que sa voiture était chez le garagiste.

« Tu veux entrer voir mes nouveaux fusains ? » m'a-t-elle proposé avec un sourire séducteur quand je me suis garé devant chez elle.

J'ai pensé que c'était peut-être un euphémisme pour le passage à une autre étape de notre relation, mais je me suis trompé. On n'a rien fait d'autre que dessiner, jusqu'à ce qu'elle ressorte pour aller retrouver le coach Kendall.

Alors que j'ai attendu ça pendant des semaines, finalement, je suis content qu'elle s'en soit tenue à me faire courir. Ça rend les choses moins compliquées à gérer aujourd'hui.

Je ne vois pas sa voiture, mais elle est peut-être dans le garage. Je sonne à la porte, d'abord légèrement, puis plus énergiquement.

– Il y a quelqu'un ? Lara ?

Je ne m'inquiète pas pour les voisins, ils sont trop loin pour entendre.

– Il faut que je te parle !

Comme il n'y a pas de réponse, je tourne la poignée, mais c'est fermé.

Je réfléchis. L'autre jour, Lara s'est plainte que la porte de derrière fermait mal.

« Je devrais faire réparer le verrou, mais en même temps, je ne vais pas m'embêter si c'est pour déménager dans quelques mois. »

Je n'ai pas relevé. Je n'avais aucune envie de parler de son projet d'acheter une maison avec Kendall, dont elle me rebattait les oreilles. Je n'arrivais pas à croire qu'elle allait se marier pour de bon.

Je file dans le jardin bordé d'arbres, qui forment la lisière d'un petit bois. Il commence à faire noir, l'air a fraîchi et les criquets sont déchaînés. Leur chant est le seul bruit que j'entends en suivant un petit chemin dallé envahi par les herbes jusqu'à la porte de derrière. Je tire sur la vieille poignée en

cuivre, d'abord doucement, puis plus fort quand je constate que le verrou n'est pas très résistant. Je finis par la secouer dans tous les sens, de plus en plus violemment, jusqu'à ce que la porte cède.

Je me glisse à l'intérieur en refermant derrière moi. Je ne connais pas cette partie de la maison – une sorte de véranda, avec une moquette vert vif et des meubles en rotin –, mais je sais que la maison n'est pas très grande. Je prends un couloir étroit – le seul chemin possible – jusqu'à ce que je tombe sur les murs jaunes du salon. Puis je vois...

Elle pousse un cri si assourdissant que je crie aussi, avant de me cogner au mur qui est derrière moi en levant les mains.

– Désolé ! dis-je tandis que Lara crie toujours. Je ne voulais pas... J'ai juste... C'était ouvert. Je suis désolé !

Elle presse la main sur son cœur, écarlate.

– Oh mon Dieu. Oh, mon Dieu, Cal, tu m'as fait une de ces peurs ! J'ai cru que tu étais... (Elle inspire à fond.) Oh mon Dieu... Bon.

Les battements de mon cœur s'apaisent. Alors que j'abaisse les mains, mes yeux tombent sur une grosse valise par terre à côté d'elle.

– Euh... Tu pars ?

Elle regarde la valise comme si elle avait oublié sa présence.

– Oui. Loin d'ici.

Ça ne devrait pas m'étonner, et pourtant... Je sors le sachet d'Oxy caché sous ma chemise.

– À cause de ça ?

– Qu'est-ce que...

Elle fixe le sachet et ses traits se durcissent.

– Où tu as trouvé ça ?

– Dans le tiroir de ton bureau au lycée, au milieu d'une vingtaine d'autres.

Je ne sais pas trop à quelle réaction je m'attendais, mais pas à son rire amer.

– Évidemment. Ça coule de source.

La colère commence à picoter mes nerfs, déjà mis à rude épreuve.

– « Ça coule de source » ? Comme le fait que Boney figure sur ta liste noire et qu'il est mort ?

– Sur ma quoi ? De quoi tu parles ?

Elle plisse le front d'un air sincèrement dérouté.

– De la liste des élèves de terminale où tu as entouré le nom de Boney. Ivy l’a trouvée dans ton agenda. Qu’elle t’a piqué, au fait, quand on était au café.

– Ivy a piqué mon...

Lara attrape son sac rouge posé sur le canapé, fouille dedans quelques secondes d’un air de plus en plus sombre.

– Quelle petite garce ! J’ai eu raison d’envoyer les vidéos d’Ici Carlton aux médias, tiens. Elle a bien mérité les emmerdes qui sont en train de lui tomber dessus.

– C’est toi qui as... Mais alors, tu...

Je n’y comprends plus rien. Il y a un truc qui cloche.

– Qu’est-ce qui t’a poussée à mouiller Ivy alors que tu ne savais même pas qu’elle avait pris l’agenda ? Qu’est-ce que tu as contre elle ?

– Rien. J’avais juste besoin de détourner l’attention, me répond-elle en glissant son sac sur son épaule. J’avais besoin d’un peu de temps pour m’organiser, dans l’optique, disons, d’un nouveau départ. Parce que je ne suis pas près de revenir.

Je devrais avoir peur, ne serait-ce que parce que je me dresse entre elle et le plan d’évasion qu’elle a dû mettre au point. Mais curieusement, même pas. Ma seule pensée, c’est que j’ai désespérément besoin de réponses, et qu’elle pourrait facilement disparaître sans me les avoir apportées.

– Alors c’est toi qui as tué Boney ? Ou tu as demandé à quelqu’un de le faire ?

Elle lâche un autre petit rire amer.

– C’est vraiment ce que tu penses ? Sérieusement ? Et moi qui croyais que tu me connaissais, Cal. Quoi qu’ait pu trouver ta fouineuse de copine dans mon agenda, ce n’était pas à moi. (Elle pointe l’index sur le sachet en plastique qui pend au bout de mes doigts.) Pas plus que ça. Mais tu es tombé dans le panneau, pas vrai ? Tu y as cru. Ce qui est exactement ce qu’il voulait.

– Qui ça ? Dominick Payne ?

Je guette sa réaction, presque impatient de voir sa surprise qu’on ait pu deviner. Et elle a l’air choquée, en effet, mais pas dans le sens prévu.

– Dominick ? répète-t-elle d’une voix étranglée avant que ses traits se figent sur un demi-sourire incrédule. Tu crois que Dominick Payne est une espèce de baron de la drogue ? Mais comment tu peux... ? Non.

– Non ?

J'essaie de résister au doute qui s'est insinué dans ma tête, parce que je ne suis pas prêt à abandonner la piste Dominick Payne. En partie parce que ça colle, mais aussi parce que... sinon, qui d'autre ?

– Non. Alors comme ça, tu joues au détective ? dit-elle. J'avoue que tu me déçois, Cal. Je t'aurais cru plus perspicace.

– Pourquoi ?

Elle ferme son sac à main et me dévisage d'un air méprisant.

– Parce que la réponse se trouve juste sous ton nez.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VINGT-NEUF

IVY

Je tourne dans une petite rue dans un quartier isolé en faisant crisser le gravier sous mes pneus. « Vous êtes arrivée », m'informe le GPS. Je ne comprends pas. Qu'est-ce que Daniel et Trevor sont venus fabriquer ici ? Je ne vois qu'une seule maison, dont les fenêtres sont éclairées. Une voiture est garée en face de moi, phares allumés. En dehors de ça, tout paraît désert.

Prise d'une vague angoisse, je prends mon portable pour envoyer un message à mon frère.

J'y suis. Enfin, je crois.

Il me répond presque aussitôt et les phares de la voiture d'en face clignotent.

Daniel : *Je te vois.*

Moi : *Qu'est-ce que vous faites là ?*

Daniel : *Trevor avait des trucs à déposer chez un ami, mais il n'y a personne, et la voiture ne démarre plus. Ça doit être la batterie.*

Rassurée, je tape :

Ivy : *OK, je prends les câbles de démarrage.*

Daniel : *Rapproche-toi d'abord. J'ouvre le capot.*

Ivy : *OK.*

Puis, laissant mon portable sur le siège passager, je roule jusqu'à l'autre voiture. Trevor est en pleins phares et je n'y vois pas grand-chose. Je m'arrête à quelques mètres, je mets au point mort et je sors en laissant tourner le moteur.

– Ça va, comme ça ?

Mais dans l'autre voiture, personne ne bouge. Je patiente un instant en tapant du pied par terre. Daniel ne me répond pas, probablement trop occupé à ricaner avec Trevor sur un truc débile, et tous mes griefs, que

j'avais mis de côté, s'infiltrant de nouveau dans mon cœur. La trêve n'aura pas duré longtemps. Je me tourne vers mon coffre en grommelant :

– Surtout, prends ton temps. Je vais me débrouiller toute seule.

Puis, dans un effort délibéré pour tempérer mon irritation, je me répète : *Je suis quelqu'un de gentil, qui fait quelque chose de gentil et d'utile*, en ouvrant mon coffre et en poussant dans un coin les couvertures et les sacs en plastique. *Je suis quelqu'un de gentil, qui fait quelque chose de gentil et d'utile*.

Si je n'étais pas quelqu'un d'aussi gentil, je pourrais m'agacer du fait que personne ne vient m'aider à dénicher ces câbles. C'est franchement énervant que l'action fondatrice de mon nouveau moi altruiste profite à deux tire-au-flanc ingrats comme mon frère et Trevor.

– Trouvé !

J'agite les câbles à bout de bras en direction des phares.

Enfin, le conducteur de l'autre voiture se décide à ouvrir sa portière.

– Trevor ? dis-je en plissant les yeux.

Ce n'est pas mon frère ; la silhouette n'est ni assez grande ni assez carrée.

– Où est Daniel ?

Pas de réponse. La silhouette s'approche, et ce n'est pas non plus celle de Trevor. Enfin, les traits du visage se précisent et la surprise me fait cligner des paupières.

– Salut ! dis-je. Qu'est-ce que...

Il tend la main à la vitesse de l'éclair et s'empare des câbles si violemment que je m'étale de tout mon long. Des gravillons s'incrustent dans mes paumes et mes genoux.

– Hé ! Mais ça va pas ?

J'essaie de me relever, mais la main me repousse au sol, et je me rends compte que ce n'est pas de la colère que je devrais ressentir. Je devrais avoir peur.

Alors que j'ouvre la bouche pour crier, une main se plaque sur mon nez et ma bouche. J'ai du mal à respirer, et la panique m'envahit tout entière tandis que je suis soulevée rudement sur mes pieds.

– Désolé, Ivy. Sincèrement. Je n'ai pas vraiment le choix.

CHAPITRE TRENTE

MATEO

Gabe tente de riposter, mais il perd son temps. Je suis bien plus baraqué que lui, et *carrément* plus en rogne.

Esquivant chacun de ses coups lancés au hasard, je l'expédie au sol et je me mets à califourchon sur lui en lui immobilisant les mains. Il ne peut que se tortiller comme un insecte pris au piège.

– Comment t'as compris ? siffle-t-il.

Je n'avais pas de certitude, jusqu'à ce que j'entende son éternelle formule de salutation sur le répondeur du numéro qui avait envoyé le code de l'immeuble à Boney. Mais juste avant, quand mes yeux sont tombés sur une photo de Gabe au milieu des collages de ma cousine, je me suis souvenu d'un truc que Charlie avait dit chez Ivy : « Si le mec t'a mis sur sa liste à la place de ta cousine, c'est qu'il doit pas t'avoir à la bonne. T'as pas intérêt à te mettre la Fouine à dos, moi je te le dis ! »

Je ne connais qu'un gars qui me déteste à ce point – et, sans doute, qui tienne autant à Autumn – et qui soit en même temps de toutes les fêtes, et qui ait assez de fric pour s'acheter une grosse cylindrée de frimeur alors qu'il n'a pas de boulot. Ce gars, c'est celui que je viens de clouer au sol.

– Tu as donné mon *nom*. Espèce d'enflure. T'es vraiment une ordure

– J'ai pas eu le choix ! halète Gabe. Je devais fournir... Il savait qu'il y avait trois personnes, et je... je ne pouvais pas donner celui d'Autumn.

– Ouais, ben en attendant, quelqu'un lui en veut. Il a appelé son patron, et si je ne l'avais pas retrouvée en premier...

– C'était moi, me dit-il en continuant à se débattre. Je voulais être sûr qu'elle allait bien. Je voulais... je voulais lui faire quitter la ville, après ce qui était arrivé à Boney.

L'idée que Gabe et moi ayons œuvré tous les deux dans le même but est assez désarçonnante pour me faire presque relâcher ma prise. Presque.

– Quelle noblesse de ta part, Gabe. Je te nomme Petit Ami de l'Année. Bon, tu as juste laissé Boney en première ligne.

Je caresse brièvement le fantasme de lui écrabouiller le nez d'un coup de poing.

– C'est toi qui l'as envoyé là-bas. C'est peut-être aussi toi qui l'as tué ?

– Non ! Non ! T'es dingue ? Putain, je tue pas les gens, moi !

Il se tortille dans tous les sens pour se libérer.

– Je n'ai jamais imaginé que ça se passerait comme ça ! Je ne suis pas... Écoute, je ne suis pas un homme de main, OK ? Je dénêche des infos, et j'organise des rencards de temps en temps. Ça s'arrête là.

– Ah ouais ? Et tu fais ça pour qui ?

Comme il ne répond pas, je le soulève un instant avant de le repousser violemment par terre, assez pour entendre ses dents claquer.

– *Tu fais ça pour qui ?*

Il lâche un grognement.

– Je peux pas te le dire. Il me tuerait.

– Si tu ne me le dis pas, c'est moi qui te tue.

Je ne suis pas loin d'y croire moi-même tellement je suis en rage, mais la lueur qui s'allume dans l'œil de Gabe est bien trop ironique pour quelqu'un qui peut à peine bouger.

– Alors ça, ça m'étonnerait, lâche-t-il.

Il me dévisage pendant quelques secondes. Il a raison, c'est clair, mais rien ne m'empêche de bluffer.

Je me redresse d'un bond en l'agrippant par le col pour l'obliger à se lever et je l'entraîne vers l'étang.

– Qu'est-ce que tu fous ? braille-t-il. À l'aide ! Au secours !

Il se met à se plier et à se tordre pour m'échapper en me postillonnant dans la figure. S'il espère qu'on va venir l'aider, il se trompe. Il y a bien trop de bruit pour qu'on l'entende, en admettant que quelqu'un daigne s'intéresser à deux gars en train de se bagarrer. À force de s'agiter, Gabe parvient à me balancer deux coups de poing, que je sens à peine. Arrivé au bord de l'étang, je le jette dedans et je le suis. L'eau froide s'insinue dans mes baskets et mouille le bas de mon jean. Gabe crachote en inspirant par le nez. Il essaie de se relever, mais je le repousse.

– Je ne veux plus jamais que tu t'approches d'Autumn, dis-je entre mes dents. Et je vais te faire passer l'envie d'essayer.

– Tu bluffes.

Mais toute trace d'ironie a disparu de son visage. Il a l'air si terrifié que ça me déciderait presque à en rester là. Presque.

J'appuie sur sa tête et je la maintiens sous l'eau. Quand ma mère nous a fait suivre un cours de surveillants de baignade il y a deux ans, à Autumn et moi, l'un des premiers trucs qu'on a appris est que la plupart des gens peuvent retenir leur respiration pendant une à deux minutes, mais qu'en cas de risque de noyade, ils paniquent en moins de dix secondes. Je compte jusqu'à vingt, une éternité, avec Gabe qui se débat pour sauver sa peau, avant de relâcher la pression.

Il prend de grandes goulées d'air en toussant et en crachant tout ce qu'il peut. Je le laisse respirer quelques secondes avant d'appuyer de nouveau sur sa tête en laissant ses oreilles à l'air libre.

– C'est ta dernière chance, Gabe, dis-je tandis que son souffle devient une sorte de sifflement paniqué. La prochaine fois, je ne te laisse pas remonter. À qui tu refiles tes infos ?

Je relâche la pression et il halète pendant quelques secondes sans répondre. Je m'apprête à m'avouer vaincu et à le lâcher pour de bon, parce que je n'ai pas la force de recommencer, quand il gémit :

– C'est bon, c'est bon.

Il prend une grande inspiration, et relâche son souffle dans un demi-sanglot étouffé avant de dire :

– Le coach Kendall. C'est à lui que je file les infos.

CHAPITRE TRENTE ET UN

CAL

Je fixe Lara, dérouter, jusqu'à ce qu'elle secoue la tête d'un air faussement exaspéré.

– Tu ne comprends toujours pas, hein ? Je dois reconnaître qu'il a parfaitement réussi à berner son monde. Il a un vrai talent pour donner le change.

Là-dessus, elle empoigne la valise et la bascule sur ses roulettes. Retrouvant mes esprits, je m'interpose entre elle et la porte. Elle tente de me contourner, mais je suis le mouvement en écartant les bras.

– Tu ne peux pas partir sans me dire qui c'est. Je ne te laisserai pas faire. Mes amis sont dans le pétrin.

– Ah, je rêve, grogne-t-elle.

Elle jette un coup d'œil furtif sur l'horloge posée sur la cheminée. Elle doit bien se douter que je n'essaierai pas de la retenir physiquement, mais je peux l'empêcher de sortir pendant des heures si nécessaire.

– C'est Tom, espèce d'idiot.

Je ne vois pas qui est Tom, et ça doit se lire sur mon visage, car elle ajoute :

– Tom Kendall. Mon fiancé, ça te dit quelque chose ?

Ça me cloue le bec, et Lara renouvelle sa tentative pour atteindre la porte, mais cette fois encore, je lui bloque le passage.

– Non, attends ! Le coach Kendall est un dealer ? Comment ? Depuis quand ?

– Je le sais depuis six mois, mais ça dure depuis deux ans. Au début, il faisait ça de temps en temps, avec des ordonnances volées. Puis, comme la demande n'arrêtait pas d'augmenter, il a impliqué d'autres gens et fait venir des médicaments d'autres États. Maintenant, il a tout un réseau de fournisseurs et de revendeurs.

Ça fait beaucoup d'informations à digérer, d'autant que je bute encore sur la première.

– Et tu le sais depuis six mois ? dis-je en ayant l'impression de me trouver face à une parfaite inconnue. Pourquoi tu ne l'as pas dénoncé ?

– C'est mon fiancé, réplique-t-elle, comme si ça justifiait tout.

– Alors... quoi ? Tu as décidé de laisser couler ?

Elle fait un bruit de gorge impatient.

– Je n'ai pas le temps de discuter avec toi, Cal. Tom est en train de me piéger, au cas où tu n'aurais pas compris.

Cette fois, je reste stupéfait, parce que je n'avais effectivement rien compris du tout.

– Mais pourquoi ?

Malgré son refus de me rendre des comptes, j'espère encore l'entendre m'annoncer qu'elle va aller voir la police. Mais elle se contente de répondre :

– Si je devais deviner, je dirais que c'est sans doute parce que je me suis fait rattraper par mes envies de liberté.

– Tes envies de liberté ? Tu veux parler de...

J'allais dire « moi », mais elle m'interrompt par un soupir.

– Il y a quelqu'un d'autre, et il se peut que Tom soit tombé sur des messages qu'il n'aurait pas dû lire.

Je regarde sa valise.

– Alors tu t'enfuis... avec l'autre ?

J'ai failli dire « D », mais autant éviter de devoir expliquer d'où je sors ça.

Elle prend un air dédaigneux.

– Jamais de la vie ! Ce n'est pas sérieux avec lui. Juste une distraction.

Une distraction. Ça me blesserait si j'avais le temps d'y penser, mais les questions s'accumulent à un rythme trop rapide pour que je puisse m'attarder là-dessus.

– Et comment il s'y est pris pour te piéger ? C'est lui qui a mis la liste dans ton agenda ?

Lara pousse un gros soupir.

– Je suppose. Je n'étais même pas au courant. Tom a commencé à se comporter bizarrement il y a deux ou trois jours. Il n'arrêtait pas de me demander si je serais bien à l'atelier à 10 heures ce matin comme

d'habitude. C'était vraiment curieux, cette manière qu'il avait d'insister sur l'heure.

Elle fait tourner sa bague de fiançailles autour de son annulaire et, pour la première fois, je remarque la taille du diamant.

– Comme j'ai cru qu'il m'espionnait par jalousie, j'ai décidé de ne pas y aller, même si j'avais juste prévu de dessiner et que je n'avais rien à me reprocher. Du coup, je suis vraiment allée à ce cours de céramique. Je m'attendais à ce que Tom m'envoie un message, puisque ça l'intéressait tellement, mais il ne m'a plus posé de questions sur mon passage à l'atelier. C'est toi qui l'as fait.

– Alors... (Je me revois au café avec elle.) Alors tu n'étais vraiment pas au courant pour Boney, ce matin ?

– Bien sûr que non ! Au début, j'étais complètement perdue. Je ne comprenais pas ce que Boney était venu faire à l'atelier, et encore moins pourquoi il était mort. Je me suis même demandé si Tom n'avait pas voulu me tuer, moi, au départ, et si ce ne serait pas tombé sur Boney par erreur. Mais ensuite, j'ai parlé à Dominick, qui savait par un ami journaliste que les flics avaient retrouvé de la drogue dans l'atelier. Il pétait totalement les plombs, il voulait savoir pourquoi j'avais fait ça. Mais ce n'était pas moi, évidemment.

Sa bouche se crispe dans un sourire amer.

– Après, je n'ai pas arrêté de penser à cette histoire de blonde. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'Ivy, mais le timing collait trop bien avec mes horaires. Tout ça ressemblait beaucoup trop à un mauvais scénario. À une *mise en scène*. Alors je me suis demandé : si j'y étais allée comme Tom l'avait prévu, la police aurait trouvé quoi ? Moi, accroupie devant le corps d'un élève du lycée dans une pièce remplie d'OxyContin. Avec mes empreintes partout sur l'arme du crime, je te parie, étant donné que Tom m'a demandé de l'aider à emballer des seringues la semaine dernière.

Je n'en crois pas mes oreilles.

– À emballer des seringues ? Parce que tu fais ça avec lui ?

Je n'en reviens pas qu'elle puisse être aussi détachée, comme si le trafic de drogue de son fiancé n'était qu'un hobby un peu excentrique qu'elle aurait découvert par hasard et auquel elle aurait participé en passant.

Mais elle continue comme si de rien n'était, en agitant la main dans ma direction :

– Et voilà que tu arrives ici pour me dire qu’il y a aussi de la drogue dans mes affaires au lycée, et une – tu appelles ça comment, déjà ? – une « liste noire » dans mon agenda. Ça fait beaucoup de preuves contre moi, non ? Et quelque chose me dit qu’on n’a pas fini d’en trouver.

– Ça veut dire que Boney...

Je ne vois pas comment finir ma phrase.

– ... a dû être tué par Tom, dit simplement Lara. Plus exactement, je pense qu’il l’a fait assassiner par un de ses sbires en prenant bien soin d’être au lycée toute la journée pour avoir un alibi. En revanche, je ne vois pas pourquoi... Brian a dû faire un truc qui ne lui a pas plu.

– Il lui a volé un stock de médocs. Il est tombé dessus le mois dernier dans une cabane et il s’est mis à les vendre.

– Ah, OK. Je comprends mieux.

Elle continue à parler d’un ton factuel, comme si Boney n’était qu’une ligne de plus sur sa liste de : « Pourquoi mon fiancé a voulu me faire porter le chapeau ? »

– Tom est devenu dingue quand il a vu que ce stock avait disparu, et encore plus quand la fac de Carlton a déclaré la guerre au trafic de drogue trois semaines plus tard. Ton père ne perd pas de temps, hein, Cal ?

J’éprouve un éclair de fierté, parce que c’est tout à fait vrai. Lara poursuit :

– C’est pile le genre de coup de projecteur que Tom essaie d’éviter. Il a toujours tout fait pour qu’on ne puisse pas remonter jusqu’à lui. Il a même un gars dont la seule mission est de garder un œil sur le trafic en ville, pour le faire cesser dès que ça risque d’attirer l’attention de la police. Mais cette fois-ci, tout est allé trop vite.

C’est du délire, me dis-je confusément. *Stefan avait raison : il y a bien une Fouine.*

Mais Lara ne me laisse pas le temps de demander qui c’est. Elle parle trop vite, comme si l’espèce d’énergie nerveuse qui la portait depuis ce matin commençait à la submerger.

– En tuant Brian et en me mettant le meurtre sur le dos, il réglait tous ses problèmes d’un coup, conclut-elle.

Tous les éléments se mettent en place à un tel rythme que je n’arrive plus à suivre.

– Alors, Ivy était juste...

– Au mauvais endroit au mauvais moment, avec la mauvaise couleur de cheveux. Peut-être que celui qui devait tuer Brian attendait mon arrivée pour prévenir la police et qu’il l’a prise pour moi. Les fenêtres sont couvertes de crasse depuis que l’immeuble n’est plus entretenu, on n’y voit plus rien.

Elle replie la main sur la poignée de sa valise.

– Voilà, tu sais tout. J’espère que j’ai satisfait ta curiosité, parce que maintenant, je m’en vais, avant de me retrouver en prison pour un crime que je n’ai pas commis.

De nouveau, je me jette en travers de la porte.

– Mais Lara, attends ! Tu ne peux pas partir comme ça ! Tu dois aller voir les flics... Ils te croiront. Des tas de gens ont dû te voir ce matin, non ? Tu peux prouver que tu n’as pas pu tuer Boney, et...

– Je ne fais pas confiance à la police. Mon alibi ne me servira à rien. Tu ne connais pas Tom. Il a peut-être raté son coup, mais il ne lâchera pas. Il a toujours un plan B, et je ne vais pas rester plantée là à attendre de le découvrir.

Elle essaie de me repousser pour gagner la porte.

– Mais la police te retrouvera ! dis-je en me campant fermement sur mes jambes. *Kendall* te retrouvera !

Un sourire sombre lui étire les lèvres.

– L’avantage avec Tom, c’est qu’il connaît des gens intéressants dans sa branche. Le genre de gens qui peuvent t’aider à disparaître si on y met le prix. C’est ce que j’ai fait.

Elle tapote le sac passé sur son épaule et ajoute avec une petite moue :

– Ne prends pas cet air horrifié, Cal. Même si les choses n’avaient pas implosé, je n’aurais jamais duré comme prof dans une petite ville. C’est mieux pour tout le monde.

Cette fois, je suis trop sonné pour résister lorsqu’elle passe devant moi, ouvre la porte et sort. Je guette le bruit des roulettes de sa valise sur les marches, mais il ne vient pas. Pendant une seconde, tout est silencieux, puis une sorte de cri de peur étouffé fait cogner mon cœur dans ma poitrine. On ne dirait pas Lara ; on dirait presque...

Je penche la tête par la porte. Lara se tient parfaitement immobile, sa valise à côté d’elle, les yeux rivés sur la scène qu’elle vient de découvrir. Le coach, encore vêtu de son blouson de l’équipe de hockey sur gazon, a un

bras autour du cou d'Ivy et lui plaque la main sur la bouche. Lorsqu'elle me voit, ses yeux écarquillés par la peur s'agrandissent encore.

– Et merde, murmure Lara, si bas que je dois être le seul à l'entendre. Ça, c'est le plan B.

OceanofPDF.com

CHAPITRE TRENTE-DEUX

CAL

Quelques minutes plus tard, on est tous les quatre dans le garage de Lara, dans lequel Kendall nous a poussés en nous agitant un flingue sous le nez. Lara est la première à s'asseoir, s'installant délicatement par terre dans un coin comme si elle avait été invitée dans une fête où il manquerait des chaises. Je me laisse tomber comme une masse sur le ciment dur, et le coach se décide enfin à retirer sa main de la bouche d'Ivy pour la pousser vers moi.

– Où est Daniel ? lui demande-t-elle d'une voix rauque dès qu'elle peut parler. Qu'est-ce que vous avez fait à mon frère ?

Kendall abaisse le volet roulant du garage et appuie sur un interrupteur, éclairant l'intérieur à la lueur jaunâtre d'une ampoule nue. Puis il pose le sac en toile qu'il porte à l'épaule et s'assoit à son tour.

– Rien du tout. Je lui ai juste emprunté son portable.

Ivy souffle de soulagement tandis que mon cerveau tente d'enregistrer cette nouvelle information.

– Daniel ? Alors j'avais raison ? C'est lui, la Fouine ?

Les traits du visage de Kendall se tordent. Merde, comment j'ai pu trouver une minute que ce mec était sympa ? Il a une vraie tête de serial killer.

– La quoi ? De quoi tu parles ? Et qu'est-ce que tu fais là, toi ?

– Euh, rien de spécial.

Je la ferme en faisant mon possible pour empêcher le sachet de pilules de glisser de sous ma chemise, mais trop tard. Kendall agite son arme dans ma direction et je laisse le sachet tomber sur mes genoux.

– Lance-moi ça, ordonne-t-il.

J'obéis et il le ramasse.

– C'est pas vrai, grogne-t-il en le retournant dans sa main. Qu'est-ce que tu mijotais, Lara ?

– C’est plutôt à toi qu’il faut demander ça, réplique-t-elle, avec un calme impressionnant compte tenu des circonstances. À quoi tu joues avec ce flingue et ce... (Ses yeux se posent rapidement sur Ivy.) Cette prise d’otage ?

– Comment vous avez pu faire ça à Boney ? intervient Ivy, d’une voix encore tremblante. C’était votre élève ! Il vous faisait confiance !

Elle semble presque s’attendre à ce qu’il admette ses torts, comme s’il était toujours le gentil prof qu’elle a connu. Quelqu’un avec qui on peut discuter, qu’on peut raisonner.

– C’était un voleur, réplique Kendall avec dédain. Un petit dealer de rien du tout qui voulait marcher sur mes plates-bandes. C’est pour ça qu’il est allé à l’atelier ce matin. Un de mes gars lui a dit que s’il rendait tout ce qu’il avait pris, on le prendrait dans notre business. Mais cette petite merde a eu le culot de débarquer les mains vides. (Le coach pince les narines de colère.) Ce crétin s’était imaginé que ça lui donnerait un *moyen de pression* !

J’échange un regard surpris avec Ivy. Charlie ne nous avait pas parlé de ça ! Il ne m’a pas donné l’impression d’essayer de cacher quoi que ce soit, pourtant. Boney a dû faire cavalier seul. Il espérait peut-être éblouir Charlie après coup par ses talents de négociateur.

« On devrait voir les choses en grand », avait dit Boney.

– C’est pour ça que vous l’avez fait tuer ?

J’ai la gorge sèche.

Il se tourne vers moi avec un regard de prédateur : aux aguets, meurtrier et totalement froid.

– Non. C’était prévu dès le départ. J’avais besoin que la police trouve un cadavre. Et qu’elle le trouve à côté d’elle, ajoute-t-il en désignant Lara. Mais je pensais récupérer mon investissement d’abord.

J’ai envie de vomir. Voilà pourquoi la maison de Charlie a été retournée. Kendall devait être furieux que Boney n’ait pas apporté les cachets. Je me demande si ce sont aussi ses gars qui ont fouillé chez Mateo, mais je n’ose pas poser la question. D’autant qu’il ignore qu’on est au courant de l’implication de Charlie et de Mateo. Moins on aura l’air d’en savoir, mieux ça vaudra pour nous.

– Et tu comptais en faire quoi, de ton *investissement* ? demande Lara, toujours aussi calme. Si j’étais tombée pour ce trafic, tu n’aurais pas pu continuer ton business.

– C’était juste une question de temps. Je suis quelqu’un de patient. Et les clients ne risquent pas de se sauver. Si tu avais été à l’atelier ce matin, chacun aurait récolté ce qu’il méritait, poursuit-il avec un sourire carnassier. Un moment, j’ai envisagé de faire l’inverse, figure-toi : te faire tuer en piégeant Boney. Mais quelques minutes de souffrance, ça ne m’a pas paru assez cher payé pour toi, alors que je pouvais t’envoyer en prison à vie.

Lara ne sourcille pas.

– Et maintenant, il va se passer quoi ?

Il se masse le front.

– Maintenant... J’ai commencé à y réfléchir dès que j’ai su que tu n’étais pas à l’atelier. Il n’y a pas de bonne solution, Lara. Tu m’as vraiment lié les mains. Va savoir pourquoi, Ivy a surgi à l’atelier à ta place, et personne ne l’a revue depuis. Je ne peux plus te piéger pour le meurtre de Boney, ça, c’est mort, mais je peux encore te faire tomber pour le sien.

Je suis horrifié.

– Quoi ? Non !

– Et Cal ? demande Lara en se tournant vers moi. Qu’est-ce que tu fais de lui ?

– Il n’était pas censé venir.

– N’empêche qu’il est là, fait-elle sur le ton de quelqu’un qui délivre une information utile.

Je ne peux pas rester comme ça. Je ne peux pas continuer à les écouter jouer à leur jeu tordu dans lequel on n’est que des pions.

– Mes parents savent où je suis, dis-je.

Mais Lara réagit aussitôt par un petit ricanement.

– Bien essayé. Bon, Tom, soyons sérieux. C’est quoi, exactement, ton plan B ?

Le coach semble hésiter.

– Tu étais censée être coupable de tout, Lara. Toute cette histoire me donne un ulcère depuis un mois. Des mômes qui volent des médocs dans mon jardin et qui les vendent comme des bonbons ! Les flics qui reniflent partout en posant des questions, et toi qui n’es qu’une traînée et une menteuse !

Il la foudroie du regard en serrant les dents, mais elle ne réagit pas.

– Maintenant que tout a explosé, c’est Ivy qui va prendre pour le meurtre de Boney et toi pour le sien. Et pour celui de Cal, tant qu’on y est. Tout ça à

cause de ton trafic... dont je serai le premier choqué et horrifié, achève-t-il en se désignant d'une tape sur la poitrine.

– Hmm, je vois, dit Laura.

Elle se passe la main dans les cheveux en lui glissant un regard presque enjôleur. Non, en fait, il l'est pour de bon. Mais qu'est-ce qu'elle fabrique ?

– Écoute, mon ange, reprend-elle plutôt gentiment. Je ne vais t'expliquer comment faire ton boulot, mais ton plan ne tient absolument pas la route.

En le voyant s'assombrir, elle s'empresse d'ajouter :

– Toi, ton truc, c'est les chiffres, l'organisation. Mais il faut reconnaître que tu as tendance à perdre ton sang-froid dès qu'il s'agit de gestion humaine. Je me trompe ?

Comme il ne répond pas, mais paraît un peu mieux disposé, elle profite de son avantage.

– Dans toute cette histoire, tu as tablé sur le fait que les gens étaient prévisibles et qu'ils allaient faire ce que tu leur dirais, et ils ont systématiquement fait le contraire.

Toi, surtout, me dis-je. Mais quoi qu'elle soit en train de faire, ça a l'air de fonctionner. Le coach baisse peu à peu son arme depuis qu'elle lui parle. Alors je me tais. Tandis que je change de position, ma main effleure celle d'Ivy et elle replie deux doigts sur les miens. Ses mains tremblent un peu, mais ça m'apporte un peu de réconfort.

– Tu vas avoir du mal à te sortir de ce merdier, poursuit Lara en continuant à jouer avec ses cheveux. Laisse-moi t'aider ! A priori, je vois deux possibilités.

Kendall réfléchit, la tête penchée sur le côté, et dit en faisant un geste d'invite avec sa main armée :

– Je t'écoute.

– Un : on disparaît. Je sais que tu as déjà des faux papiers, et je viens justement de recevoir les miens...

– *Justement* ? Tu te fous de moi ? Ces trucs-là prennent du temps. Depuis combien de temps tu avais décidé de te tirer ?

Son visage s'est durci.

– Je n'aime pas l'improvisation, je préfère me tenir prête, en règle générale, élude Lara. Et ton business n'est pas des plus tranquilles.

À la nuance d'appréhension que je détecte dans ses yeux, elle paraît consciente qu'elle marche sur des œufs. Tout à coup, je me dis que le trafic

de son fiancé faisait peut-être son affaire, pour peu qu'elle ait pensé que tout cet argent lui permettrait de commencer une nouvelle vie.

– J'avais la trouille, moi ! ajoute-t-elle. Mais je t'aime, Tommy. Tu le sais.

Elle lui décoche son sourire qui tue, et qui m'aurait fait faire n'importe quoi pas plus tard qu'hier.

– Je comprends que tu sois en colère. Je sais que j'ai commis des erreurs. Mais toi aussi ! Si on se débarrassait de toute la pression qu'on subit dans cette petite ville prétentieuse, je suis sûre que tout ce qui a dérapé entre nous pourrait s'arranger. Et tu as bien mérité de souffler un peu, tu ne crois pas ? Tu travailles comme un dingue. Donc, voilà pour la première solution. On se trouve une chouette plage, on se détend et on arrête de stresser tout le temps.

Le coach nous dévisage tour à tour, Lara, Ivy et moi. Il a vraiment l'air de tout gober. C'est une bonne nouvelle, mais c'est quand même un choc. Je me suis bien rendu compte ces derniers temps que j'étais super naïf, mais, lui, c'est carrément un autre niveau.

– Intéressant, commente-t-il. Et la solution numéro deux ?

Je me penche en avant malgré moi. Je n'ai rien contre le fait que ces deux-là disparaissent, mais j'espère que Lara va trouver mieux, comme, par exemple, suggérer à son fiancé de se rendre. C'est peut-être beaucoup demander, mais elle a l'air de le manipuler comme elle veut. Si quelqu'un peut le persuader, c'est bien elle.

Lara nous regarde, Ivy et moi, avant de déclarer :

– Trouver d'autres pigeons. Eux, par exemple.

Non. Non. Non, non, non...

Lara parle toujours, ce qui est dingue, parce que le monde vient de basculer sur son axe et que, logiquement, elle devrait se retrouver les fesses par terre.

– Celle-là est futée, pas vrai ? poursuit-elle en désignant Ivy. C'est ce qu'elle s'imagine, en tout cas. Alors qu'elle n'est qu'une sale petite teigne. La moitié de la ville pense déjà qu'elle a tué Brian. Personne n'aurait de mal à gober qu'elle dealait aussi, surtout si on présente ça à une échelle assez modeste pour être plausible. Pas la peine de faire croire à une grosse opération : il suffirait de dire qu'elle était de mèche avec Cal dans un petit trafic grâce à des vols d'ordonnances. On n'aurait qu'à déposer quelques

bricoles chez elle, leur coller une overdose à tous les deux, et au revoir tout le monde.

Ivy émet des bruits de suffocation, tandis que Lara continue à faire les yeux doux à Kendall en tortillant une mèche de cheveux.

– Bon, il y aurait des détails à régler, bien sûr, mais on pourrait voir ça ensemble plus tard. Le principal est de contenir le problème, Tom. Aucun de ceux qui travaillent pour toi ne s’est fait repérer. Personne à part ces deux-là – elle nous désigne de nouveau – ne sait que tu es impliqué, ni que j’utilise l’atelier dans lequel Brian s’est fait tuer. Sauf Dominick, mais il ne dira rien. Il ne veut pas d’histoires. Et de son côté, il a un alibi en béton armé : il donnait un cours à des dizaines de kilomètres de là.

Mateo et Charlie sont au courant, me dis-je. Mais j’ai la présence d’esprit de garder cette réflexion pour moi. J’ai soutenu à Lara que je n’avais parlé à personne de son lien avec l’atelier, et c’est dans l’intérêt de tout le monde qu’elle continue à le croire.

Le coach se tait pendant ce qui me paraît durer une éternité, et je me concentre pour lui envoyer de bonnes vibrations. *Choisis la première solution*. Je sais que ça ne nous garantit pas de sortir de là vivants, mais ça nous laisse toujours un pour cent de chances de plus que l’autre hypothèse.

Puis il sourit. Carrément, comme le pauvre nigaud qu’il est.

– J’aime assez ta solution numéro deux.

Ivy tire sur ma main, fort. Je la regarde discrètement et elle baisse la tête légèrement vers moi, comme pour me montrer quelque chose. J’inspecte l’espace qui nous sépare, mais je ne vois que nos doigts entrelacés.

– Bon, dans ce cas, on n’a pas de temps à perdre, répond Lara. Il y a quoi dans ton sac de sport ?

Le coach a un sourire satisfait.

– Tout ce qu’il faut pour un nouveau départ.

Ivy me tire la main avec plus d’insistance en refaisant le même mouvement de tête. C’est super frustrant, parce qu’elle essaie clairement de me dire quelque chose mais je ne vois pas du tout quoi. Elle penche la tête encore plus vers la gauche en me pressant la main et... ça y est, j’ai saisi : sur ma gauche à moi.

Abaissant l’autre main, je balaie doucement le béton du bout des doigts, et presque aussitôt, je le sens en même temps que je le vois : un pied-de-biche par terre juste à côté de moi. J’ai dû marcher dessus sans m’en apercevoir, mais il n’a pas échappé à Ivy.

Les deux autres sont toujours en train de palabrer. Je referme la main sur la barre métallique.

– ... t'aider à tout préparer, est en train de dire Lara.

Kendall plisse les yeux.

– Je n'ai pas assez confiance pour te laisser te servir d'une seringue remplie de fentanyl, Lara. Mais tu peux déjà ligoter celui-là. (Il me désigne d'un mouvement de la tête.) Il y a du gros scotch dans la poche extérieure du sac.

Je plie et déplie les doigts sur le pied-de-biche en évaluant la distance qui me sépare du coach. Avec de la chance, je peux atteindre son arme. Cette pensée me remplit de peur et de doute, et me tétanise. Ah, si seulement j'avais appris à me servir de la batte de baseball qu'il y a dans mon coffre ! Je saurais viser, à l'heure qu'il est.

Son arme dirigée vers le sol, le coach garde les yeux rivés sur Lara pendant qu'elle ouvre la poche de son sac en toile. Ivy menace de me briser les doigts en y enfonçant les ongles à intervalles réguliers, comme si elle me répétait tout haut : « Maintenant. Maintenant. Maintenant. »

Elle a raison. Il n'y aura pas de meilleure occasion.

Me jetant en avant, j'abats l'outil de toutes mes forces vers la main de Kendall. Lara s'écarte avec un cri au moment où le pied-de-biche atteint son but, et un frisson de triomphe mêlé de surprise me parcourt quand je vois le flingue voler vers le mur, tandis que le coach rugit de rage et de douleur. *J'ai réussi, c'est dingue, j'ai vraiment réussi, je...*

La seconde suivante, je suis sur le dos, avec tout le côté droit de la tête en feu à cause de l'impact du poing du coach. L'élément de surprise n'aura pas duré longtemps.

Du coin de l'œil, je vois Lara ramper par terre en direction du pistolet, puis Ivy qui se jette sur elle et la tire en arrière. Ensuite, je ne vois plus qu'un enchevêtrement de bras et de jambes qui battent l'air dans un nuage de cheveux blonds. Ivy parvient à repousser l'arme, qui glisse sous une tondeuse rouillée. Puis je dois porter mon attention ailleurs, parce qu'un poing vole de nouveau dans ma direction. Si je pouvais parler, je dirais au coach d'y réfléchir à deux fois avant de me réduire en purée, parce que ça ne colle pas très bien avec le scénario numéro deux. Mais ma bouche refuse de m'obéir et, à voir sa tête, il a basculé en mode irrationnel. Alors je me borne à essayer de ramper hors de sa portée.

Sans succès.

J'ai l'impression que mon crâne explose quand son poing frappe de nouveau. J'ai juste réussi à m'éloigner assez pour que le coup m'assomme un peu moins que prévu. Je tends la main instinctivement à la recherche de n'importe quel objet qui puisse m'aider, et mes doigts effleurent un tissu rêche. Malgré la douleur qui vrille chaque recoin de ma tête, j'ai encore les idées assez claires pour comprendre que c'est le sac de sport du coach. Et pour me rappeler qu'il contient une seringue pleine de... je ne sais plus quoi.

En tout cas un truc qui pourrait me servir si j'arrivais à mettre la main dessus.

Tandis que les mains de Kendall se resserrent autour de mon cou, je me rapproche peu à peu du sac en me tortillant, jusqu'à ce que je sente sous mes doigts le métal froid d'une fermeture éclair. En tirant dessus, j'arrive à entrouvrir le sac. Je commence à avoir du mal à respirer, mais je persévère, jusqu'à ce que je puisse glisser la main dans l'ouverture. Alors que je tâtonne à l'intérieur, la pression autour de mon cou disparaît brusquement, aussitôt remplacée par une sensation de torsion atroce dans mon poignet. Le coach tire violemment ma main du sac.

– Bien essayé, dit-il.

Cette fois, je n'ai même plus la force de bouger en voyant arriver son poing.

Puis je ressens une douleur incandescente et des petites étoiles orange vif dansent en clignotant devant mes yeux. L'étau autour de ma gorge m'empêche de nouveau de respirer et, dans un brouillard, je me dis que c'est la toute dernière image que je verrai.

J'avoue, je n'ai jamais appris à me battre.

J'essaie quand même, frappant au hasard sur les parties du corps de Kendall qui sont à ma portée. Mais ça équivaut à frapper un mur : ça me fait mal sans avoir le moindre effet sur lui.

– Non ! Arrêtez ! Lâchez-le !

Le cri d'Ivy semble venir d'infiniment loin. La pression sur mon cou s'allège de nouveau une seconde, avant de revenir encore plus fort qu'avant. Je n'ai plus d'air dans les poumons, et mes mains retombent le long de mon corps dans un mouvement convulsif. Les étoiles orange grossissent en tournoyant, vives et brûlantes comme des éclairs.

Soudain, elles sont entourées d'un halo bleu.

Un nouveau son m’emplit les oreilles. Ce ne sont pas les cris d’Ivy, ni les grognements du coach, ni la voix de Lara. C’est puissant et autoritaire, sec et officiel, et même si je n’entends que quelques mots épars – dont le mot « cerné » –, je m’accroche désespérément à ce bruit, et aux lumières bleues, et aux vagues lambeaux de conscience qu’il me reste, en m’évertuant à glisser les doigts sous l’étau qui s’est un peu relâché autour de ma gorge. De l’air s’infiltré dans mes poumons. J’aspire goulûment et, tout à coup, le poids écrasant disparaît.

– À terre ! À terre ! Couchez-vous ! Les mains sur la tête ! aboie une voix.

Il y a des bruits de pas partout. J’essaie d’obéir, parce que je suppose que l’ordre s’adresse à moi, mais mes membres ne répondent pas et je retombe sur le dos comme un insecte agonisant, haletant et à bout de forces, jusqu’à ce que deux mains gantées saisissent les miennes.

– Tout va bien. Du calme. Ça va aller.

C’est une voix inconnue, bourrue et autoritaire, mais non dépourvue de gentillesse.

– Tu m’entends, p’tit ? Ton ravisseur a été arrêté, c’est fini.

Je cligne des paupières pour essayer d’y voir quelque chose.

– Ivy...

Il y a toujours des lumières clignotantes devant mes yeux, mais elles sont toutes bleues, maintenant.

– Ton amie va bien, m’assure la voix.

Et je la crois assez pour m’autoriser à m’évanouir.

Quand je reviens à moi, je suis allongé par terre dehors, enroulé dans une couverture dont j’essaie de me débarrasser, jusqu’à ce que je repère Ivy dans le cercle des visages familiers penchés au-dessus de moi. Quelqu’un m’aide à m’asseoir.

– Comment vous... ?

Ma gorge à vif ne laisse rien passer d’autre que ce croassement, mais le regard d’Ivy me dit qu’elle a compris. Elle me prend la main.

– Quelqu’un a appelé la police.

– Qui ?

Elle hausse les épaules, ce qui fait glisser la couverture dans laquelle elle est drapée.

– Je ne sais pas. Tu as perdu connaissance seulement quelques minutes, et on ne m’a rien expliqué pour l’instant.

La policière qui me soutient ne nous en apprend pas davantage.

– Essaie de te reposer un peu, se contente-t-elle de me dire. Une ambulance va arriver.

Je n’ai pas besoin d’une ambulance. Je vais bien. Enfin, je crois. Je ramène mon attention sur Ivy.

– Tu penses que c’est Daniel ? Qu’il s’est servi de son super-cerveau pour trouver la clé de l’énigme ?

– Pas cette fois-ci, ricane Ivy. Je viens de parler à Trevor, ils étaient à l’Olive Garden quand le coach m’a envoyé un message et ils ne se sont pas doutés de quoi que ce soit. Daniel ne s’était même pas rendu compte qu’il n’avait plus son portable. Et il n’est pas difficile à pirater, parce que tous les gars de l’équipe ont le même mot de passe pour pouvoir se prendre en photo avec les téléphones des autres pendant les matchs. Quels crétins, conclut-elle en levant les yeux au ciel.

– Lara, alors ?

Je déteste l’inflexion remplie d’espoir que je viens de prendre. Ivy fait semblant de rien, mais je vois clairement ses traits se durcir.

– Elle n’a absolument rien fait pour nous aider, dit-elle sobrement.

Un émetteur fixé sur la hanche d’un policier grésille non loin de nous.

« Un membre de la famille d’un des témoins arrive », annonce une voix dans l’appareil. Je me tourne vers Ivy avec un regard interrogateur, mais elle secoue la tête.

– Mes parents sont dans un taxi coincé dans les bouchons. Ça doit être les tiens.

Je me lève aussi vite que j’en suis capable avec l’aide de la policière et je scrute les environs. Toutes les voitures de police font tourner leur gyrophare, donnant à la rue paisible de Lara des allures de décor de cinéma. Je ne vois pas mes parents, mais le fait de savoir qu’ils arrivent est presque aussi réconfortant. Il doit y avoir une douzaine de voitures de police autour de nous, plus celle d’Ivy, et...

Je cligne des paupières à la vue inattendue d’une berline aux lignes anguleuses garée à quelques centaines de mètres. Ce n’est pas la voiture qui m’interpelle – je ne la connais pas –, mais la silhouette qui y est adossée. Elle se trouve un peu trop loin pour que j’en sois absolument certain, mais je jurerais sur la tombe à laquelle je viens d’échapper que c’est Mateo.

– Hé, c’est pas... ?

Mais à cet instant, j’entends la voix de Henry qui m’appelle, suivie d’un cri de joie perçant de Wes. Tout le reste peut attendre.

OceanofPDF.com

CHAPITRE TRENTE-TROIS

IVY

– C’est ridicule, grommelle mon père en massacrant ses œufs à coups de fourchette.

– Ignore-les, lui conseille ma mère en se versant un verre de jus de légumes.

– C’est ce que je fais.

Pik, pik, pik. J’échange un coup d’œil avec Daniel assis en face de moi, et il lève trois doigts, en replie un, puis un deuxième...

– Y en a marre ! rugit mon père en se levant brusquement.

Il se dirige vers l’entrée d’un pas martial et on tend le cou par le suivre des yeux. Ouvrant la porte à la volée, il est salué par le crépitement des flashes d’une demi-douzaine d’appareils photo. Aussitôt, les journalistes qui traînent à côté des camions-régies garés devant chez nous viennent coller leurs micros sous son nez.

– Nous n’avons pas d’autres commentaires ! braille-t-il avant de claquer la porte et de revenir.

Ma mère sirote son jus de fruit.

– Si tu continues à faire ça, ils ne sont pas près de nous lâcher.

Je réprime un sourire. Mon père monte vite dans les tours, comme moi. Je crois que je n’avais pas réalisé combien on se ressemble sur ce point, avant que les médias se mettent à camper toute la journée devant chez nous. Il est juste plus doué que moi pour se réfréner, en temps normal.

Ça fait cinq jours que la police nous a tirés du garage de Mme Jamison. Ou de Lara, dirons-nous. Quand on a vécu une prise d’otages avec quelqu’un, on peut l’appeler par son prénom. Tom Kendall est en prison, mais pas elle. Elle s’est empressée d’assurer sa défense, refusant de dire un mot jusqu’à ce qu’un ténor du barreau accepte de la représenter. Maintenant, elle coopère avec la police, qu’elle aide à monter un dossier contre son fiancé, et jure ses grands dieux que tout ce qu’elle a dit dans le

garage avait pour seul but de nous tirer d'affaire. Elle prétend qu'elle avait trop peur de lui pour parler avant, et que les faux papiers trouvés sur elle n'étaient qu'une tentative désespérée d'échapper à un tueur sans états d'âme qui ne l'aurait jamais laissée partir. J'arriverais peut-être à la croire si je ne l'avais pas entendue fantasmer sur le fait de s'enfuir pour aller roucouler avec lui sous les tropiques.

Lara soutient aussi que Cal – le pauvre Cal, qui a passé deux jours à l'hôpital pour cause de commotion cérébrale – a mal compris ce qu'elle lui avait dit juste avant l'arrivée du coach.

Qu'il a *tout* compris de travers.

Je ne marche pas une seconde. J'ai bien vu la rage avec laquelle elle s'est battue dans ce garage pour récupérer le pistolet, et son but n'était pas de « m'empêcher de me faire du mal », pour reprendre ses termes. Et je n'oublierai jamais son expression quand elle m'a traitée de « sale petite teigne ». Mais les gens – ceux qui ne sont pas de ma famille, en tout cas – sont partagés. Certains ont l'air de la croire, et d'autres semblent penser que sa coopération pour faire tomber Kendall a plus d'importance que tout ce qui a pu se passer avant.

La remise du prix du Citoyen d'honneur de Carlton a été reportée à une date indéterminée, et je m'en veux encore pour ça. Sans compter que j'ai dû finir par avouer ce que j'ai fait au Râteau l'an dernier. Mais il y a un avantage à avoir été kidnappée par le prof de hockey sur gazon de son frère qui gérait un trafic de drogue pendant ses loisirs : on vous pardonne *beaucoup* de choses. Mes parents sont si heureux que je ne sois pas morte qu'ils ont à peine tiqué à l'idée que j'aie fait couler un bowling à moi toute seule.

« On va réparer ça », a dit mon père. Il a passé la semaine au téléphone avec Mme Reyes et sa compagnie d'assurances, et avec les avocats de Shepard Immobilier. Je n'ai épié qu'une seule de ses conversations, un jour où je l'ai entendu hurler sur l'un de ses avocats : « Mais je me fiche de “minimiser la mauvaise publicité”. C'est la justice qui m'intéresse ! » Si ça a ranimé mon sentiment de culpabilité vis-à-vis de mon père, je suis aussi immensément soulagée qu'il soit ce qu'il est : quelqu'un de résolu à faire ce qu'il faut quoi qu'il en coûte. Et aussi le quelqu'un à qui j'aurais pu parler bien plus tôt, si ma vision n'avait pas été aussi déformée par la peur et mon manque de confiance en soi.

Autumn a aussi son avocate. Elle n'est pas aussi flamboyante que celui de Lara, mais c'est une amie de la mère de Mateo, qui va assurer sa défense bénévolement. Elle s'appelle Christy quelque chose, et pour parler, elle aime parler... On ne voit qu'elle aux infos, où elle milite à fond pour la réinsertion plutôt que la répression, et jusqu'ici, les instances politiques locales qui ont donné leur point de vue ont eu l'air d'aller dans son sens. Les autorités semblent plus préoccupées de démanteler le réseau de fournisseurs et de vendeurs du coach que de poursuivre Autumn et Charlie. Quant à Gabe Prescott, c'est une autre histoire. Son association avec Kendall dure depuis plus d'un an. Stefan St Clair avait raison : son boulot consistait principalement à surveiller ses amis et les gens du lycée, en échange d'une petite fortune.

J'ai l'impression qu'Autumn ne s'en sort pas trop mal. Mais je n'en suis pas certaine, parce que j'ai à peine communiqué avec Mateo depuis le fameux jour où je lui ai avoué mon secret. Seulement en coup de vent au poste de police où on a tous témoigné, et le jour où je l'ai appelé pour le remercier de nous avoir sauvé la vie. J'avais peur qu'il ne veuille plus me parler du tout, mais il a décroché.

« Je ne savais même pas que vous étiez là-bas, m'a-t-il expliqué. C'est la police qui a décidé de faire une descente chez Mme Jamison. Ils ont pensé que sa maison pouvait servir de planque pour le trafic de cachets. Et puis ils ont vu vos deux voitures, et la lumière dans le garage... et voilà. Ils ont mené l'assaut. »

– Ben merci, en tout cas, dis-je faiblement.

Je ne suis pas surprise qu'il éprouve le besoin d'éclaircir les choses ; il n'aime pas s'attribuer un mérite qu'il estime usurpé. En même temps, il avait un peu l'air de dire : « Je n'ai pas fait ça pour toi. » D'autant qu'il a raccroché dès qu'il a pu le faire sans paraître carrément grossier.

J'ai essayé de ne pas me laisser ruminer – *Prends du recul, Ivy, prends du recul* – mais ça n'a pas marché. J'avais espéré que ce coup de fil se passerait différemment, au point de m'asseoir sur mon orgueil pour lui envoyer un texto le lendemain.

« Dis-moi si tu as envie qu'on parle. »

« D'accord », m'a-t-il répondu. C'était il y a trois jours.

J'avais rêvé d'un nouveau départ, mais ce n'est peut-être pas avec Mateo que ça se fera.

– Tu veux jouer à Archery ? me propose Daniel en se levant de table pour mettre son assiette dans le lave-vaisselle.

– OK.

On fait ça depuis l'arrestation de Kendall : on joue à des jeux multijoueurs en ligne. Je ne sais pas bien ce qui le motive mais, pour moi, c'est une façon de passer du temps avec lui sans se mettre la pression, en attendant de trouver comment nouer une relation qui n'implique pas de lui en vouloir pour chacun de ses actes.

Coup de chance, il est étonnamment nul à tous les jeux. Ça me procure une satisfaction qui ne m'aide pas à tempérer mon féroce esprit de compétition. Un petit pas à la fois.

– Parfait, dit ma mère. Autant rester discrets le temps que la meute qui se trouve dehors se lasse. Je suis sûre que ça s'arrangera, quand votre père aura réussi à se maîtriser pendant plus de dix minutes.

– C'est du harcèlement, marmonne mon père. Et ce salopard de Dale Hawkins qui se pavane en savourant chaque seconde de ce cirque. Alors que c'est son reportage irresponsable qui a provoqué toutes les fausses accusations contre Ivy.

– Il n'était pas tout seul, relève Daniel. Ishaan et Zack l'ont bien aidé. Et ils essaient d'exploiter le truc jusqu'au bout.

Ces deux-là ont créé une nouvelle chaîne YouTube, IZ, avec des partenariats, et ils ont passé la semaine à analyser l'affaire Kendall. Le clou du spectacle a été la séquence où Emily a accepté d'intervenir – moyennant une rétribution non négligeable – et où elle a rectifié tous les points sur lesquels ils s'étaient fourvoyés jusque-là. Elle a même obtenu qu'ils me fassent des excuses.

Cet épisode-là est devenu viral, ce qui est génial. Regarder ma meilleure amie devenir une star des réseaux sociaux m'a fait un bien dont je ne pensais pas avoir autant besoin.

– Ce ne sont que des gamins, grommelle mon père. Et eux, au moins, ils ne campent pas devant chez nous.

– C'est la liberté d'expression, chéri, lui rappelle posément ma mère. Tant qu'ils ne mettent pas les pieds sur notre pelouse, auquel cas tu as ma permission de les attaquer au tuyau d'arrosage. Dale Hawkins en priorité.

Daniel et moi, on s'installe chacun à un bout du canapé et j'attends qu'il ait fini son tour. Quand son score s'affiche sur mon écran, il a raté deux tirs et mis dans le mille une fois.

– Tu t’agites trop, dis-je en visant.

Notre chienne, Mila, qui somnolait dans une flaque de soleil devant la baie vitrée, se réveille et se secoue en faisant tinter les médailles de son collier. Elle s’étire, nous jette en coup d’œil en bâillant à s’en décrocher la mâchoire et se rendort aussitôt.

– Je suis comme ça. Avec moi, c’est tout ou rien, dit Daniel en mettant les pieds sur le canapé.

Je tape dessus avec mon portable.

– Enlève tes baskets.

– « Enlève tes baskets », me singe-t-il à mi-voix comme un gamin de cinq ans ; mais un gamin sympa.

Il les délace et le sigle Nike m’interpelle. Le commentaire de Cal sur les baskets à mille dollars m’était sorti de la tête.

– Où tu les as eues ?

Daniel, en chaussettes, s’assied en tailleur sur le canapé.

– Où j’ai eu quoi ?

– Tes baskets. Cal dit qu’elles coûtent mille dollars. C’est en partie pour ça qu’il s’est dit que tu pouvais être la Fouine.

Il lève les yeux au ciel.

– N’importe quoi.

– OK, mais sérieux, elles coûtent vraiment ce prix-là ?

Il rosit légèrement.

– Bah, si on les achète en boutique, oui.

– Ce n’est pas ce que tu as fait ?

– Bien sûr que non.

– Comment tu les as eues, alors ?

Il met quelques secondes à me répondre :

– Sur eBay.

– Oh.

Je marque neuf points avant qu’une pensée me frappe.

– Attends, tu veux dire qu’elles sont d’occasion ? Tu t’es acheté des baskets qui ont déjà été portées ?

Son expression confirme mes soupçons avant même qu’il ait ouvert la bouche, et je lâche un gargouillis dégoûté.

– Elles sont presque neuves ! se défend-il. Le vendeur a dit qu’il ne les avait mises qu’une seule fois, et avec des chaussettes.

– Rien ne prouve que c’est vrai. Et même si ça l’est, c’est quand même répugnant.

– Ben c’est toujours mieux que de les payer au prix fort et d’être la Fouine.

– Mouais, à peine mieux, dis-je en mettant dans le mille.

Ça le fait rire. Ce n’est pas grand-chose de jouer à ces jeux ensemble, mais en même temps, c’est énorme. On n’avait pas fait un truc comme ça depuis des années. Quand mes parents et moi, on est sortis du commissariat mardi soir, on est tombés sur Daniel qui nous attendait devant. Je ne m’attendais pas à ce qu’il soit là et j’ai fondu en larmes en le voyant, parce que, pendant un moment terrifiant, alors que le coach discutait de notre sort dans le garage de Laura, j’ai vraiment eu peur qu’il l’ait tué.

Les flics m’ont assuré qu’il ne lui était rien arrivé, mais je n’ai vraiment réussi à le croire qu’en le voyant là qui m’attendait. Quand il m’a serrée dans ses bras, il m’a soulevée de terre comme si je ne pesais pas plus qu’une de ses crosses de hockey. Sans doute parce qu’il me serrait fort, ça m’a rappelé le temps où je recevais des câlins d’un Daniel beaucoup plus jeune et plus petit, et ça m’a fait pleurer encore plus.

Ce soir-là, on s’est parlé sans se disputer pour la première fois depuis très longtemps. Je lui ai raconté l’épisode du Râteau, et je lui ai demandé pardon pour avoir voulu l’humilier devant tout le lycée. Il l’a plutôt bien pris, tout compte fait. Il m’a expliqué à quel point il était tout le temps sous pression, et on s’est mis d’accord pour essayer d’être moins horribles l’un avec l’autre. Ça ne fait que quelques jours, mais je trouve qu’on ne se débrouille pas trop mal.

Alors qu’il se prépare à tirer, le front plissé par la concentration, mon père apparaît à la porte du salon.

– C’est sympa de vous voir faire des trucs ensemble, déclare-t-il d’une voix un peu nouée.

– Ne fais pas ça, lui dit mon frère sans relever les yeux de son écran.

– Faire quoi ? demande mon père en s’asseyant entre nous. Savourer le fait que mes enfants, que j’aime plus que tout au monde, soient sains et saufs ET heureux ?

Il renifle, les yeux brillants.

Daniel pose son portable en soupirant.

– Ça y est ? C’est l’heure des ouin-ouin ? demande-t-il tandis que mon père passe ses bras autour de nos épaules et nous écrase sur sa poitrine.

Il faut croire que oui. Mon père pleure au moins une fois par jour depuis son retour de San Francisco. Franchement, ça ne me gêne pas. Il pourrait se passer des choses infiniment pires.

– Je suis extrêmement fier de vous deux, lâche-t-il d’une voix étranglée. Vous avez été super courageux.

– Perso, j’ai juste mangé des gressins à l’Olive Garden, lui rappelle Daniel, dont les mots se perdent à moitié dans la chemise de mon père. C’est Ivy qui a tout fait.

Ce n’est pas vrai. Mon frère a dû digérer tout ce qu’il a découvert sur son coach et ça n’a pas été facile. Toute la famille lui faisait confiance, mais lui encore plus que nous. Cela dit, il refuse qu’on le plaigne.

Mon père me serre plus fort. Je commence à avoir un peu de mal à respirer, mais je ne vais pas me plaindre. Je crée une montagne d’ennuis à sa boîte à cause de ce que j’ai fait au Râteau, et on n’est toujours pas sûrs de la façon dont ça va se résoudre. Pour le reste, les flics m’ont bien sermonnée. Ils n’ont pas manqué de signaler à mes parents que Cal et moi n’aurions pas eu besoin d’être secourus si on était tout de suite allés raconter ce qu’on avait vu. Mes parents ont toutes les raisons d’être en colère contre moi – et ils le sont, tous les jours depuis leur retour. Mais c’est largement compensé par des moments comme celui-ci.

Mila, de nouveau réveillée, passe et repasse devant le canapé avec l’air de chercher un interstice par lequel se glisser dans le groupe des câlins.

– J’aurais préféré que tu sois plus prudente, Ivy, reprend mon père. Mais la façon dont tu as démêlé cette affaire tout en gardant ton sang-froid, c’était hors du commun.

Il a dit : « hors du commun ». Ça me fait autant de bien que je l’avais imaginé.

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

MATEO

Je n'avais pas mesuré combien notre maison était petite jusqu'à ce qu'elle ait à contenir la fureur de ma mère.

Je ne l'avais jamais vue hurler de colère au point d'en devenir cramoisie – du moins pas sur Autumn ni moi – avant son retour du Bronx mardi tard dans la soirée. Mais même ça, ce n'était pas le pire. C'est sa déception qui fait le plus mal, et la façon dont elle nous regarde. Comme si elle ne savait plus vraiment qui nous étions.

Je comprends cette sensation. Parfois, je ne le sais plus non plus.

Deux semaines et demie après le Jour le Plus Pourri du Monde, on essaie encore de retrouver un semblant de normalité. Il est trop tôt pour savoir ce qui va arriver à Autumn. Mais comme elle coopère avec la police et que Christy assure à fond comme avocate de la défense, on ose espérer qu'elle va juste écoper d'une liberté conditionnelle et d'heures de travaux d'intérêt général. Elle a même déjà commencé, dans un foyer d'accompagnement spécialisé dans le traitement des addictions.

Ou, devrais-je dire pour être exact, *nous* avons déjà commencé.

« Et toi, tu vas faire pareil ! » m'a ordonné ma mère avec colère.

Je n'ai même pas envisagé de protester. Et franchement, je m'en tire à bon compte. Les parents de Charlie St Clair l'ont expédié dans une école militaire dans le New Hampshire.

Ce qui fait qu'Autumn et moi, on travaille là-bas comme bénévoles trois après-midi par semaine, et si le but est de nous faire comprendre qu'on est en dessous de tout d'avoir été mêlés à un trafic d'opiacés, c'est super efficace. Je savais bien que le fait de vendre des ordonnances aux gosses de riches de Carlton s'inscrivait dans un problème plus vaste, mais ça restait abstrait dans ma tête. C'est autre chose de constater les effets dans la réalité. D'autant qu'une partie de mon boulot consiste à coordonner les activités des enfants qui vivent au centre. J'ai décidé que je ne prendrais plus jamais

quoi que ce soit de plus fort qu'une aspirine, depuis qu'un gamin de huit ans m'a expliqué entre deux lancers francs que sa mère en était à sa troisième désintox.

Autumn et moi, on est vidés quand on finit le vendredi soir, et ça fait du bien de rentrer au calme à la maison. Aujourd'hui, ma mère a rendez-vous avec James Shepard, comme presque tous les jours depuis le début de la semaine. Du coup, elle n'est pas là pour nous gratifier de son Regard-de-la-Mort.

– Tu travailles ce soir ? me demande Autumn en retirant ses baskets avant de s'affaler dans le canapé.

La maison a retrouvé son aspect habituel. Quand on a commencé à remettre en ordre, j'ai constaté avec soulagement que les meubles étaient globalement intacts. On a dû remplacer quelques bricoles, mais l'assurance a tout pris en charge. Il s'avère que ma mère avait pris une meilleure assurance pour la maison que pour le bowling.

Je m'affale à l'autre bout du canapé.

– Ouais, mais je commence seulement à 19 heures, dis-je.

Je n'ai pas besoin de préciser où, parce qu'on n'a plus qu'un seul job chacun, maintenant qu'on sait que ma mère va toucher des dommages et intérêts pour ce qu'Ivy a fait au Râteau. J'ai gardé mon boulot chez Garrett, même si c'est le plus éloigné, et Autumn continue à sillonner la région dans le Van de l'Éventreur. M. Sorrento s'est montré très compréhensif vis-à-vis de sa situation.

– Et toi ?

– Non, fait-elle en bâillant tout en se frottant les yeux.

– Tu vas faire quoi ?

– Oh, j'ai des super projets ! Netflix, un pot de glace, découper Gabe sur toutes mes photos et le brûler. La totale.

– Sympa comme programme. Préviens-moi si tu as besoin d'un coup de main pour les deux derniers points.

Elle a lourdé Gabe à la minute où elle a su qu'il avait donné mon nom au coach à la place du sien. Elle serait peut-être restée avec lui malgré le fait qu'il était la Fouine, vu la culpabilité qu'elle éprouve d'avoir participé au business de Kendall, mais le fait qu'il s'en soit pris à moi a scellé son destin. La bonne nouvelle dans tout ce désastre est qu'on est enfin débarrassés de Gabe le Loser.

– Tu vas comment chez Garrett ?

Je réprime un soupir.

– C’est mon père qui me conduit.

Fidèle à sa parole – pour une fois –, il est de retour à Carlton, où il a commencé son nouveau boulot chez le disquaire, et s’immisce dans ma vie en jouant le meilleur ami immature, ce dont je me passerais volontiers. Je sais, je suis dur avec lui. Mais j’ai du mal à ne pas lui en vouloir quand je pense que ce regain d’attention, qui est juste inutile et intrusif aujourd’hui, aurait pu tout changer s’il avait eu lieu il y a quelques mois.

En attendant, je le suis partout où il veut m’emmener pour faire plaisir à ma mère. Je ne me risquerais pas à faire quoi que ce soit qui puisse l’énervier ces temps-ci.

– C’est juste que...

La porte s’ouvre sur ma mère, et je me tais. J’essaie de déchiffrer son expression tandis qu’elle vient s’affaler dans un fauteuil. Aurait-elle l’air un peu moins sombre que d’habitude ? Oui ? Non ?

– Vous êtes allés au centre, aujourd’hui ? nous demande-t-elle.

On hoche la tête comme des pantins.

– Bien.

Elle se masse le genou, mais plutôt machinalement que parce qu’elle a mal, me semble-t-il. Maintenant qu’elle prend son traitement tous les jours, elle souffre beaucoup moins.

– Il est temps qu’on ait une petite discussion, tous les trois.

J’échange un regard furtif avec ma cousine.

– D’accord, dis-je prudemment.

Elle nous gratifie d’un sourire un peu crispé.

– J’ai été *plus* qu’en colère contre vous deux.

Elle s’arrête, avec l’air d’hésiter sur la manière de continuer.

– On a remarqué, dis-je.

Autumn me balance un bon coup de pied et je la boucle.

– Et je le suis toujours, reprend ma mère. Ce que vous avez fait est... Bon, j’avais décidé de ne pas me laisser entraîner dans un nouveau sermon. À vrai dire... (Elle prend une grande inspiration.) En parlant de la suite des événements avec James, je me suis rendu compte que je vous avais donné le mauvais exemple.

– Quoi ? fais-je en me penchant en avant. Tu as toujours été un *super* exemple !

– C’est ce que je me suis toujours plu à croire. Mais vous m’avez toujours vue tout faire moi-même, sans jamais demander d’aide, comme s’il y avait de la honte à en avoir besoin. Je voulais que vous deveniez forts et indépendants. Et vous l’êtes ! Mais tout est une question de mesure. Vous comme moi, on en a fait trop.

Elle remue d’un air gêné dans son fauteuil.

– Ce que je vais vous dire n’est pas très facile à avouer. Avant le procès, je pensais déjà à fermer le Râteau. C’était épuisant à gérer, et j’avais envie de changer. Mais je ne savais pas comment vous en parler. Ça ressemblait à un aveu d’échec. Et puis les DeWitt ont porté plainte et... et je ne me suis pas battue avec autant d’énergie que j’aurais pu. D’accord, j’étais très mal assurée, mais j’aurais pu limiter les dégâts. Et j’ai choisi de ne pas le faire. Je n’aurais pas dû vous le cacher.

Elle se cale dans son fauteuil comme si elle attendait notre réaction. J’en cherche désespérément une, mais j’ai du mal à trouver du sens à ses paroles. Autumn paraît tout aussi désorientée. Elle tape du pied par terre mécaniquement en tirant sur une mèche de cheveux.

– Ça signifie que... que tu *voulais* que le Râteau ferme ? dis-je enfin.

– Je ne l’aurais peut-être pas formulé comme ça, répond ma mère, mais rétrospectivement, je crois que ça revient un peu à ça.

Son visage s’adoucit devant nos airs stupéfaits.

– Je sais ce que cet endroit représentait pour vous. Il a occupé une place essentielle dans votre vie pendant des années. Et moi, j’étais fière de ce bowling, et d’avoir ma propre entreprise, mais c’était éreintant. C’est ça que je voulais dire.

– Ça quoi ? demande Autumn, perplexe.

– Que j’ai préféré sombrer totalement plutôt que d’admettre que je ne m’en sortais pas toute seule. C’est quand même un problème, non ? D’autant que je vous ai transmis ce mode de fonctionnement à tous les deux.

Ma mère nous scrute de ses yeux sombres.

– Ce n’est pas forcément un défaut d’être orgueilleux et obstiné. Ça fait parfois avancer les choses. Mais quand je suis tombée malade, tout s’est cassé la figure, et on n’avait pas les outils pour se battre contre ça.

Autumn se mord la lèvre.

– Tante Elena, ce n’est pas de ta faute si j’ai...

– Je ne dis pas cela, la coupe ma mère. Je dis juste que je suis consciente de vous avoir inculqué des modèles de comportement pernicieux. Et il faut que ça change. James m’a donné carte blanche pour le nouveau complexe de loisirs de Carlton. Je pourrais même tout arrêter et rouvrir le Râteau tel qu’il était. Mais ce n’est pas ce que je veux. J’aime bien le projet prévu par James ; il tient la route. Et j’aime bien sa vision générale. Il me nomme directrice de la branche Divertissement.

Puis elle attend notre réaction.

– Ça veut dire que tu vas travailler pour le père d’Ivy ?

Je ne sais pas pourquoi je l’ai appelé comme ça plutôt que « James ». C’est peut-être bien un symptôme du cours que mes pensées suivent ces derniers temps.

– Oui, confirme ma mère. C’est un boulot génial, avec de gros avantages matériels, ce qui ne gâche rien. Avec la prise en charge de mon traitement par l’entreprise, le reste à payer se limitera *réellement* à vingt dollars, cette fois.

Elle se tourne vers Autumn en plissant des yeux lourds de sous-entendus, et ma cousine se passionne soudain pour un fil qui dépasse sur un coussin.

– Et puis ça va me faire du bien de travailler en équipe, c’est exactement ce dont j’ai besoin en ce moment. Vous aussi, ça va vous faire du bien, parce que soutien de famille n’entre pas dans vos attributions. Désolée si je vous ai laissés penser le contraire.

On garde le silence un moment, occupés à digérer ces informations. Je n’arrive pas encore à intégrer tout ce qu’elle vient de dire – en particulier l’idée que le Râteau était plus un boulet pour elle que le roc sur lequel notre famille s’est construite –, mais je me sens confusément soulagé à la pensée de pouvoir passer à autre chose.

– On va s’en sortir, déclare fermement ma mère. Et même mieux que ça. Pour toi, Autumn, je suis assez optimiste concernant la décision du juge. On n’en est qu’au début, mais je pense que tes remords sincères et le fait que tu sois allée voir spontanément la police plaident en ta faveur. En attendant, j’ai la possibilité de prendre un nouveau départ, et vous pouvez me croire si je vous dis que je m’en réjouis. Alors, conclut-elle en me décochant un regard insistant, je ne veux pas que vous vous complaisiez dans la rancune à propos de l’accident de Patrick DeWitt. On n’est pas en position de jeter la pierre à qui que ce soit. On se comprend ?

On acquiesce en marmonnant tandis que ma mère se lève.

– Bon, je vais me reposer un peu avant de préparer le dîner.

Elle monte l'escalier, et Autumn attend qu'on ait entendu la porte de sa chambre se refermer pour déclarer :

– Eh ben, ça fait un paquet de trucs à digérer.

– Tu l'as dit.

Je me masse la tempe, sur laquelle le coup de club de golf de Charlie a laissé une petite cicatrice.

– Enfin... ça va dans le bon sens, non ? reprend Autumn prudemment. Tante Elena a l'air heureuse.

– C'est clair.

Autumn se met à tresser un pompon du coussin du canapé.

– Directrice du département Divertissement du complexe de loisirs de Carlton... C'est quand même génial.

– La première chose à faire va être de changer ce nom.

Elle rit, avant de me lancer un petit regard ironique.

– Maintenant, tu vas peut-être pouvoir répondre au message que t'a envoyé qui tu sais ? Au lieu de faire semblant que tu n'en as pas envie et de te balader partout en faisant la gueule et en plissant le front.

– C'est ma tête normale.

Comme elle fait la grimace, j'ajoute :

– D'ailleurs, le problème n'est pas ce qu'a fait Ivy au Râteau. Depuis qu'elle a failli mourir, je ne lui en veux plus.

Encore aujourd'hui, le simple fait de prononcer ces mots me donne la chair de poule. Apparemment, Kendall avait totalement pété les plombs ce soir-là, et il aurait facilement pu tuer tous ceux qui étaient là. Mes dernières paroles à Ivy auraient été : « Tu es pitoyable, et je ne veux plus *jamais* te voir ni te parler de toute ma vie. »

– Alors pourquoi tu ne l'appelles pas ? me demande Autumn.

Je m'enfonce dans le canapé.

– À cause de ce que je lui ai dit dans la voiture. Comment on fait pour effacer des mots pareils ?

– On n'efface pas. On présente ses excuses. À l'autre de voir s'il les accepte ou pas. Mais dans ce cas précis, je suis optimiste.

Comme je ne réponds pas, elle se tapote le menton et reprend :

– Hmm. Attends, laisse-moi retrouver un exemple récent où tout est parti en vrille à cause de – ta mère a dit quoi, déjà ? – l'orgueil et l'obstination

d'un membre de cette famille ? Minée, je l'ai sur le bout de la langue, un peu comme si ça venait d'arriver...

– La ferme, dis-je en lui balançant un coussin pour qu'elle ne voie pas que je suis en train de sourire.

Vu que j'ai un chauffeur pour me conduire chez Garrett ce soir, ça me laisse le temps de faire un truc avant.

L'allée de chez Ivy étant occupée par les voitures des Sterling-Shepard, je me gare dans la rue. En approchant de la maison, je la vois en train de lire dans sa chambre, assise derrière la fenêtre. Elle a lâché ses cheveux sur ses épaules – Charlie a raison, ça lui va super bien – et cette vision me serre la poitrine.

À quelques mètres de la véranda, je m'arrête dans l'allée pour réfléchir aux possibilités qui s'offrent à moi. De toute évidence, les parents d'Ivy sont là, et je ne suis pas sûr d'être prêt à leur parler. Je ne sais pas encore trop ce que je ressens à propos du dossier Complexe de loisirs, vu le temps que j'ai passé à haïr ce truc. Sans compter que James Shepard n'est pas de tout repos en ce moment. Je l'ai croisé deux fois depuis son retour de San Francisco et, les deux fois, il a passé le bras autour de mon cou en déclarant devant tout le monde : « Où est-ce qu'on en serait sans ce garçon, hein ? Où est-ce qu'on en serait, tous autant qu'on est ? » Et l'instant d'après, il pleurait sur mon épaule. Ce n'est pas méchant, bien sûr, mais je préférerais éviter ce scénario juste avant de parler à Ivy.

L'allée est bordée de petits galets, et j'hésite à en jeter un sur sa fenêtre. Ce serait super méga tarte, non ? En plus, ils forment un motif bien net et ça se verrait tout de suite s'il en manquait un. Et si jamais je lançais trop fort et que je cassais sa vitre et que...

– Tu vas passer la journée planté là ?

Levant les yeux, je vois Ivy penchée à sa fenêtre. Son intonation fait battre mon cœur un peu plus vite. Elle a l'air contente de me voir.

– Hmm. Je n'ai pas encore décidé.

– OK, fait-elle en s'accoudant au rebord de la fenêtre. Tu me tiens au courant.

– Entendu.

Je sors de ma poche le paquet que j'ai acheté en venant.

– Ce ne serait pas des Sugar Babies ?

– Si, si.

- Elle sourit et, même de loin, ça illumine tout son visage.
- C'est ta seule et unique technique de drague, hein, avoue ?
 - À peu près.
 - Elle n'est pas mauvaise. Je descends.

OceanofPDF.com

CHAPITRE TRENTE-CINQ

CAL

Une professeure du lycée de Carlton démissionne, acculée par un tourbillon de rumeurs.

Assis à la table de la cuisine un samedi matin, presque un mois après que le coach a tenté de me tuer dans le garage de Lara, je fixe le titre d'un article de Boston.com en me demandant si je m'habituerai un jour à être un « tourbillon de rumeurs. »

Je pensais que ce qui s'était passé entre Lara et moi était assez clair, mais la seule chose qu'elle est prête à admettre est qu'elle s'est « rapprochée de moi » jusqu'à échanger des messages et me voir en dehors des cours. Elle a remis son portable aux enquêteurs et, en relisant nos discussions pour me préparer à ce qu'ils allaient découvrir, je me suis rendu compte qu'elle était toujours restée très prudente. Au final, je passe pour l'ado transi d'amour – ce que j'étais, honnêtement –, et Lara pour l'adulte attentionnée mais respectueuse des limites. Et il faut voir la façon dont elle déforme la réalité pour se présenter sous un jour favorable : coopérative, soulagée et reconnaissante d'être enfin libérée de son fiancé dominateur, prête à faire tout ce qu'on voudra pour réparer les crimes qu'il a commis.

Cela dit, mes parents me croient. À cent pour cent. Et ils sont furieux.

Wes est assis en face de moi devant sa tasse de café fumant, avec le genre d'expression pensive qui me dit qu'il guette attentivement ma réaction.

– Au moins, elle a démissionné, dis-je.

Au début, Wes et Henry ont parlé de porter plainte contre elle pour corruption de mineur. C'était peut-être la bonne décision, mais ils manquaient d'éléments concrets, et j'étais horrifié par la perspective de voir notre relation encore plus disséquée qu'elle ne l'était déjà. Au final, du moins pour l'instant, ils ont juste essayé de la faire interdire d'enseignement. Le lycée l'a déjà suspendue en attendant les conclusions de l'enquête, et elle a démissionné entre-temps.

Je relis l'article, qui n'apporte pas grand-chose de neuf. Lara a reconnu qu'elle avait une liaison tout en étant fiancée à Kendall, mais refuse de donner le nom du gars, et comme il n'est pas impliqué dans l'affaire de drogue, la police n'a pas insisté. Nous ne saurons donc sans doute jamais qui était le fameux D, et je dois admettre que ça ne me regarde pas.

Wes fronce les sourcils.

– Je sais qu'elle fournit des informations utiles à la police, déclare-t-il, mais ça me chiffonne que ça la protège à ce point.

Je ne réagis pas, parce que je préférerais parler d'autre chose. On en a déjà discuté jusqu'à plus soif. Et si j'apprécie le soutien de Wes – mes deux pères ont été géniaux, surtout après tout ce que je leur ai caché –, j'ai besoin de souffler de temps en temps en m'extrayant de la grande essoreuse de l'actu. Alors je lis un message qu'Ivy m'a envoyé vers 2 heures du matin.

– Dis, tu savais qu'on passe en moyenne six mois de notre vie à attendre à un feu rouge ?

Wes accueille ce changement de sujet par un sourire.

– C'est une anecdote signée Ivy ?

– Gagné.

Elle a recommencé à m'en envoyer à tour de bras, ce que je trouve sympa. En échange, je lui fais parvenir des cases de mon nouveau web-comic : *Le Jour le Plus Merdique de Ma Vie*. C'est de loin le truc le plus sombre, le plus hargneux, le plus vibrant que j'aie jamais écrit. Et aussi le meilleur, de l'avis d'Ivy.

– C'est chouette que tu aies renoué avec tes vieux amis, ajoute Wes en prenant une longue gorgée de café. Et que tu t'en fasses de nouveaux.

Je ne savais pas trop comment les gens allaient se comporter avec moi quand j'ai repris les cours après mon séjour à l'hôpital ; s'ils allaient me considérer comme un héros pour être sorti de ce garage vivant, même si je m'étais pris une bonne raclée, ou comme un loser à cause des dénégations de Lara sur notre relation. Je n'ai pas tardé à le savoir. Le premier jour, en me croisant dans un couloir, deux gars de ma classe ont entonné à tue-tête *Hot for Teacher* de Van Halen. Tout le monde s'est marré et j'ai viré au rouge brique, en comprenant à quoi j'allais avoir droit jusqu'à la fin de l'année. Et puis, tout à coup, quelqu'un a passé le bras autour de mon cou.

– Je vous conseille pas d'en faire baver à mon pote Cal, a lancé Ishaan à la cantonade.

Puis il m'a entraîné avec lui dans le couloir. Dans le mauvais sens, mais pas grave. Sa chaîne YouTube l'a rendu célèbre au lycée, et à la seconde où il a décidé que j'étais « son pote » – ce qui était assez drôle, si on se souvient que l'épisode le plus regardé est celui où il se demandait qui j'étais –, les ricanements ont cessé. Maintenant, Ishaan me bombarde d'invitations, et même si je les décline souvent, j'avoue qu'il n'est pas désagréable à fréquenter, tant qu'il n'essaie pas de m'enrôler comme invité spécial.

Et puis ça fait du bien de voir d'autres têtes de temps en temps. Ivy et Mateo ont repris leur idylle manquée et j'en suis ravi pour eux, mais je n'ai pas forcément envie d'être toujours coincé entre les deux.

« Y a pas de quoi », ai-je dit à Ivy hier dans un couloir alors qu'elle venait de dire au revoir à Mateo devant son casier.

« Hmm ? » a-t-elle lâché distraitement.

« Si vous étiez sortis ensemble en quatrième, vous auriez rompu au bout d'un mois. Grâce à mon intervention, vous reprenez à un âge où les histoires ont des chances de durer un peu plus que quelques semaines. »

Elle n'a même pas essayé de discuter, ce qui montre à quel point elle s'est détendue ces temps-ci.

On est retombés directement dans notre vieux fonctionnement, tous les deux. Avec Mateo, j'essaie d'en initier un nouveau. En réfléchissant à mon acte de sabotage avec les Sugar Babies, je me suis rendu compte que je m'étais toujours senti un peu menacé, pas sur le terrain amoureux, mais dans mon amitié avec Ivy. Moi qui avais toujours cru former un duo privilégié avec elle, je n'avais pas apprécié de m'être trompé. Alors, pour protéger ma relation avec Ivy, j'avais essayé de les séparer. Or, après ce qu'on venait de traverser, il est indéniable que, si je forme une bonne équipe avec Ivy, on atteint un bien meilleur équilibre à trois avec Mateo.

Alors je suis déçu en recevant son dernier message :

Trouvé personne pour échanger mes heures au centre, je ne peux pas aller à l'expo. Je suis vraiment désolé.

Je tape en souriant :

T'inquiète. Priorité au centre.

Wes, qui est devenu ultraréceptif à mes changements d'humeur les plus infimes, me demande en posant sa tasse :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Oh, rien de grave. Mateo ne peut pas venir à l'expo Yayoi Kusama ce soir. Et Ivy a prévu un truc avec Emily. Je crois que je n'ai plus qu'à y aller tout seul.

J'ai eu deux billets pour cette exposition début septembre, et je m'étais dit que Lara viendrait peut-être avec moi. Kusama crée des installations multisensorielles appelées « pièces à miroirs ». C'est présenté comme une expérience immersive unique, et il a suffi que je tombe sur des images en ligne pour que ça fasse bouillonner ma créativité. J'ai vraiment hâte de voir ça. Mais l'idée de n'avoir personne à qui en parler me déprime un peu.

– Tu ne peux pas acheter un billet pour Emily ? me demande Wes. Vous pourriez y aller à trois.

– Aucune chance. Tout est parti dès la mise en vente.

– Pourquoi tu ne proposerais pas à un de tes nouveaux amis de t'accompagner ?

Je jette un coup d'œil au dernier texto que j'ai reçu, envoyé par Ishaan.

Tu vas à la fête de Lindsay ce soir ?

– Euh... Pas sûr que ça les intéresserait.

– Tu ne peux pas le savoir avant d'avoir essayé.

Un point pour lui. J'envoie à Ishaan le lien vers la page de Kusama sur le site de l'Institut d'art contemporain, avec en message :

Je peux pas. Je vais voir cette expo. J'ai un billet en rab, ça te dirait ?

Il me répond très vite.

Ça a l'air chelou.

Je jette mon téléphone sur la table en tâchant de refouler le fond de nervosité frustrée qui ne me quitte jamais ces temps-ci. Le genre de réaction qu'a eue Ishaan me ferait presque regretter Lara, un sentiment que je préférerais franchement éviter. Bien que le cercle de mes connaissances se soit un peu élargi récemment, j'ai souvent l'impression d'être un intrus.

Comme Wes continue à m'observer d'un air vaguement inquiet, je me force à sourire en proposant :

– Je crois que je vais faire des pancakes pépites de chocolat-cannelle, tu en voudras ?

– Avec plaisir, dit Wes en se levant. Ça fera peut-être lever ton père, qui devrait être debout depuis une demi-heure. Je vais le chercher.

J'attends qu'il soit sorti de la cuisine pour prendre des œufs et du beurre dans le frigo. C'est ridicule de déprimer parce que je dois aller voir une expo tout seul. Il n'y a vraiment pas de quoi en faire un drame, surtout comparé aux événements du mois dernier. Mais c'est resté dans un coin de ma tête comme une sortie dans laquelle je m'étais projeté avec Lara, et ça aurait été sympa – et une bonne chose, symboliquement – d'avoir quelqu'un d'autre avec moi pour m'aider à chasser cette pensée toxique de mon cerveau. N'importe qui.

Alors que je me tourne vers le plan de travail, j'entends mon portable vibrer. C'est un nouveau message d'Ishaan.

Ça marche. C'est à quelle heure ?

OceanofPDF.com

IZ (CHAÎNE YOUTUBE)

Ishaan et Zack sont installés sur un canapé joufflu dans le sous-sol aménagé d'Ishaan. Un plan large montre Emily assise au bord d'une chaise sur leur gauche. Ishaan a une nouvelle coupe de cheveux très tendance et Zack porte un blouson en cuir branché.

ISHAAN : Emily, tu sais ce qu'on va te demander.

EMILY : La réponse est non.

ZACK (*en triturant les poignets de son blouson*) : Tu lui en as déjà parlé, au moins ?

EMILY : Je n'ai pas eu besoin. Ivy n'acceptera jamais de se faire interviewer.

ISHAAN : Mais tu ne peux pas la convaincre ? (*Il joint les mains dans un geste de prière.*) Allez, Emily, ce serait trop classe.

EMILY : Quitte à ce que ça vous étonne, Ivy se fiche totalement que toi ou n'importe qui trouve ça *classe*. Elle commence juste à retrouver une existence normale, elle n'a pas besoin qu'on lui rappelle le jour le plus horrible de sa vie.

ZACK : N'empêche que ça ferait exploser le compteur. (*Il baisse les yeux sur ses manches en continuant à tirer dessus.*) Ces manches sont trop longues, mais je sais pas... en même temps, elles sont trop courtes. Chelou.

EMILY : Et je ne vois pas bien pourquoi vous me demandez ça à moi, alors que vous n'êtes pas fichus de faire venir votre ami à *vous*.

ZACK (*sans relever les yeux*) : Mateo t'a dit quelque chose ?

EMILY (*en se tournant vers Ishaan*) : Et Cal ? Vous n'êtes pas copains avec lui ?

ISHAAN : Si, mais il a un rapport compliqué avec la chaîne.

EMILY : Ce ne serait pas parce que vous avez mis des jours à découvrir son existence ?

ZACK : On pourrait peut-être réessayer de mettre la main sur Charlie. (*Il finit par lâcher les poignets de son blouson et remonte ses manches.*) Il doit quand même avoir le droit de se servir d'un portable une fois de temps en temps, dans son camp d'entraînement.

ISHAAN : Je sais pas, mec. Il paraît qu'ils ne sont pas très cool, dans ce truc.

EMILY : Et – bon, je sais que vous allez trouver ça radical, mais écoutez-moi quand même – vous pourriez aussi parler d'*autre chose* que de l'affaire Kendall.

ISHAAN (*en battant des paupières*) : Quel intérêt ?

EMILY : Vous êtes au courant qu'il y a tout un monde autour de vous ? En plus, on en a fait le tour, de cette affaire. Ça remonte à six semaines. Cette histoire est en train de retomber, les gens passent à autre chose. C'est ce que fait Ivy, d'ailleurs.

ZACK : Il reste encore le procès. Et puis, je suis sûr que le fait de passer sur notre chaîne aurait un effet libérateur pour elle. Elle reçoit beaucoup de soutien de la part de nos followers.

ISHAAN : Absolument. Ça permettrait aux gens de lui montrer qu'ils l'aiment ! Mais pas du tout en mode pleurnichard, hein ! Quelque chose de très pudique, qui respecte sa sensibilité.

EMILY : Vous le vendez super mal. Franchement.

ISHAAN : Bon, écoute, Emily, voilà le truc : tes conseils comme quoi on ferait mieux de passer à autre chose, c'est des conneries. Dans le cas d'une histoire aussi dingue, les gens devraient plutôt s'inquiéter qu'on arrête d'en parler.

EMILY (*en haussant les sourcils*) : Pourquoi ?

ISHAAN : Parce que tout ça, c'est le calme avant la tempête. C'est clair.

OceanofPDF.com

CHAPITRE TRENTE-SIX

IVY

– *En conclusion, tant que de tels comportements éhontément nuisibles ne sont pas punis avec la plus grande sévérité, aucun élève du Massachusetts ne pourra se sentir en sécurité.*

Assise sur le lit de Mateo, je m'appuie contre lui en finissant de lire sur son ordinateur la lettre que je viens de rédiger pour l'inspection académique.

– Tu en penses quoi ?

Il enroule une mèche de mes cheveux autour de son index.

– Je trouve que le mot « éhontément » détourne un peu l'attention, me répond-il. À part ça, c'est parfait.

– Ah bon ? « Éhontément », je trouvais que ça frappait les esprits, dis-je en fronçant les sourcils. Bon, et si je mettais « scandaleusement » ?

– Et si tu faisais un break ?

Il pose un baiser sur ma tempe, sur ma joue, et ses lèvres descendent le long de mon cou.

– Tu n'as fait que bosser sur cette lettre depuis que tu es là.

Je résiste à l'envie de l'embrasser à mon tour.

– Parce que je veux que ce soit bien.

– Je sais, murmure-t-il en continuant à m'embrasser dans le cou. Mais la responsabilité de faire tomber la prof d'arts plastiques ne repose pas sur tes épaules. Il y a des gens dont c'est le boulot.

– Eh bien, qu'ils le *fassent*, alors ! Je devrais mettre tante Helen dans le coup, tiens.

Ça m'empoisonne la vie de me dire que la femme qui a essayé de me tuer il y a deux mois n'a même pas encore été officiellement interdite d'enseignement.

Ça, ça interpelle Mateo. Il arrête de m'embrasser, et je regrette aussitôt de ne pas avoir su me taire.

– Ta tante Helen ? Celle qui écrit des romans à l’eau de rose ? Pourquoi ?
– Elle est amie avec le sous-secrétaire d’État à l’Éducation, dis-je en reposant l’ordinateur sur son bureau.

Il cligne des paupières.

– Le sous-secrétaire d’État du Massachusetts ?

– Non, des États-Unis. Elle est allée à Harvard. Elle a des relations.

Je m’allonge sur le dos, les yeux au plafond.

– J’essaie d’apprendre à lâcher prise sur les trucs que je ne peux pas maîtriser, mais ça me rend dingue que la prof sorte de cette histoire blanche comme neige.

Mateo s’allonge à côté de moi.

– Son karma finira par la rattraper.

– Oui, mais quand ? Je te parie qu’elle attend tranquillement que ça se tasse pour récupérer les liasses de fric qu’elle a dû se faire avec la drogue. (Je me tourne vers lui, en appui sur un coude.) Et qu’elle a sous la main un pauvre gars qui la suit partout comme un petit chien, et qui fait le sale boulot sans se douter de rien. Je suis sûre que si on la pistait pendant une demi-journée, avec Cal, on découvrirait des tas de trucs.

Une étincelle d’inquiétude s’allume dans les yeux de Mateo.

– Non !

– Mais pourquoi ? On est doués pour ça !

– On est *nullissimes* ! À la place des flics, on aurait arrêté Dominick Payne !

Il s’est avéré que Dominick Payne n’était qu’un artiste lambda qui ramait pour gagner sa vie, et qui manquait totalement de discernement en matière d’affaires, d’immobilier et d’amis.

– OK, j’avoue. Mais on a appris plein de choses depuis !

– Ouais, on a appris à se mêler de nos affaires.

Il attire mon visage jusqu’à quelques centimètres du sien.

– Écoute, Ivy. Ne pars pas « en mode bazooka » contre Mme Jamison, murmure-t-il d’un air grave. Elle n’en vaut pas la peine. D’accord ?

– D’accord.

Ses lèvres effleurent les miennes et, pendant quelques minutes parfaites, je ne pense plus à rien d’autre qu’à lui.

Soudain, mes neurones enregistrent un appel insistant.

– Mateo !

C'est Mme Reyes. À son ton, ça doit être la troisième fois qu'elle l'appelle.

Je m'empresse de m'asseoir en me recoiffant, les yeux tournés vers la porte. Je ne peux pas m'en empêcher, avec elle. Elle a beau m'avoir répété une demi-douzaine de fois qu'elle ne m'en veut pas pour le Râteau et qu'elle est enchantée de son nouveau boulot, je me sens toujours aussi coupable.

– Quoi ? braille Mateo.

Ses mains sont toujours sur mes hanches, prêtes à me ramener vers lui.

– Ton père est là !

– Ah bon ? (Ses mains me relâchent.) Mais pourquoi ?

– Je monte, prévient-elle.

Eh oui, cette femme est géniale. Elle veille toujours à multiplier les avertissements. Le temps qu'elle ouvre la porte de la chambre, Mateo est adossé à la tête de lit sur une couette bien lissée et je suis assise sur sa chaise de bureau.

– Bonjour, Ivy, me dit-elle gentiment.

– Bonjour ! On était en train de réviser, fais-je, bien que a) on soit un samedi, et b) personne n'ait rien demandé.

– Qu'est-ce qu'il vient faire ici, papa ? demande Mateo en posant les pieds par terre.

– Il veut t'emmener déjeuner.

Mateo se raidit et un muscle tressaille sur sa joue. Il s'habitue lentement à ce que son père soit plus présent, mais il se crispe encore dès qu'il a l'impression qu'il lui met la pression pour qu'ils se voient.

– Dis-lui d'y aller avec Autumn, répondit-il. Ivy et moi, on a prévu des trucs.

– Autumn est au centre. Et je suis sûre que ça ne dérangera pas ton père qu'Ivy vous accompagne.

Autumn s'est mise à faire du bénévolat au centre presque à plein temps, et elle se renseigne sur les formations aux métiers du social, maintenant que les choses semblent s'orienter vers la liberté surveillée plutôt que vers une peine de prison.

– Je ne vois pas pourquoi Ivy s'infligerait ça, grommelle Mateo.

Il a une mine si grincheuse que ça me donne envie de me jeter à son cou et d'effacer son air sombre en le couvrant de bisous. Bon, j'ai très souvent cette envie-là quelle que soit la tête qu'il fait.

– Ça ne me gêne pas, dis-je.

C'est vrai, j'aime bien le père de Mateo. Il est sympa, malgré son petit côté benêt et lourdaud. Et puis avec lui, au moins, je n'éprouve pas le moindre gramme de culpabilité.

– Merci, Ivy, dit Mme Reyes en souriant. Ça a l'air important pour lui, Mateo. Je pense que tu devrais faire un effort.

Ça règle la question. Mateo n'est pas plus doué que moi pour dire non à sa mère.

– Bon, OK, soupire-t-il.

On suit sa mère en bas, où M. Wojcik attend à la porte, son éternelle casquette irlandaise à la main. Il est assez beau, dans un genre différent de Mateo, avec des cheveux châains, une petite barbe bien taillée et des yeux d'un vert très clair. Je m'attends à y lire un signe de reconnaissance à ma vue, comme les fois précédentes, mais il paraît un peu déconfit, et ça ne s'arrange pas quand Mateo lui annonce :

– Ivy vient avec nous.

– Ah, fait M. Wojcik en tordant sa casquette entre ses mains. Je n'avais pas... Ça change, euh... Désolé, Ivy, je ne savais pas que tu étais là. Euh, bonjour.

– Bonjour... dis-je d'un ton hésitant.

Sa réaction est un peu déroutante.

– On ferait peut-être mieux de faire ça une autre...

M. Wojcik se tait, puis se secoue, comme pour prendre son courage à deux mains.

– Bon, vous savez quoi ? C'est très bien comme ça. Pourquoi pas, hein ? Fallait bien que ça arrive. Ça marche. Ravi que tu viennes avec nous, Ivy.

– D'accord... dis-je, toujours aussi perplexe.

Mateo prend nos manteaux dans le placard de l'entrée en levant les yeux au ciel, comme si ce bafouillis confus entraînait dans le lot des petites déficiences énervantes de son père. Mais j'ai l'impression qu'il y a un truc.

– Essaie de le prévenir, la prochaine fois, Darren, chuchote Mme Reyes à son ex-mari lorsqu'on franchit la porte.

C'est une belle journée ensoleillée de novembre. Les dernières feuilles d'automne s'accrochent encore aux branches. Il s'est écoulé bientôt deux mois depuis la mort de Boney, et les choses ont presque retrouvé leur cours normal. Boney a été inhumé, et ses funérailles ont attiré tant de monde que les gens débordaient sur le trottoir. Je lui ai fait mes adieux sur sa tombe,

seule, en lui demandant pardon et en lui promettant de ne plus jamais être aussi mesquine que je l'avais été avec lui la veille de sa mort.

Installée à l'arrière de la voiture de M. Wojcik, je jette un coup d'œil sur Instagram et je souris devant une photo de Cal et Ishaan en train de faire une grimace avec je ne sais quel super-héros Marvel dans une convention de comics à Boston.

– C'est génial qu'ils soient devenus aussi amis, dis-je à Mateo en lui montrant mon écran.

Au début, j'ai cru qu'Ishaan était sympa avec lui juste pour le faire venir à son émission, mais ils ont l'air d'avoir pas mal de goûts en commun, finalement.

M. Wojcik parle sport pendant une bonne partie du trajet jusqu'à notre destination, qui se révèle être un chouette petit resto italien du centre de Carlton que mes parents adorent. C'est cher, et je recommence à être nerveuse.

– Si c'est pour une occasion particulière, dis-je en sortant de la voiture, je peux peut-être...

Mais Mateo me presse la main en me murmurant à l'oreille :

– S'te plaît, me laisse pas tomber.

Bon. OK.

– Pourquoi on vient là ? demande-t-il à son père. Ce n'est pas le genre d'endroit où tu m'emmènes d'habitude.

– Non, c'est vrai. En fait...

M. Wojcik enlève sa casquette et se remet à l'entortiller.

– En fait, tu avais raison, Ivy. On peut dire que c'est une occasion un peu spéciale. À vrai dire, je... j'ai rencontré quelqu'un.

Je rêve. Si Mateo ne venait pas de me supplier de rester, je m'enfuirais à toutes jambes. Comment j'ai fait mon compte pour me fourrer dans un rendez-vous de présentation de la nouvelle petite amie du père de mon copain ?

L'expression de Mateo se fige tandis que je bredouille :

– Euh, c'est super.

– Enfin, « rencontré » n'est pas le terme exact, reprend son père en entrant dans la salle.

La musique douce diffusée par les haut-parleurs n'a pas de mal à couvrir les quelques conversations à mi-voix et le maigre cliquetis des couverts. Je suis toujours venue le soir, et c'est beaucoup moins fréquenté à midi.

– Je l’avais remarquée depuis un moment, nous explique M. Wojcik. Et, pour être honnête, si je suis revenu à Carlton, c’est aussi parce que j’espérais que ça pourrait marcher avec elle. Coup de chance pour moi, ça a marché.

– Ben voyons, grommelle Mateo.

Je lui presse la main avec un pincement au cœur. Il a toujours été sûr que son père n’était pas revenu juste pour aider sa famille, et je lui reprochais son cynisme. Ça me fait de la peine qu’il ait eu raison.

Son père serpente entre les tables nappées de blanc en continuant à parler.

– Je vous aurais bien présentés avant, mais la situation était un peu compliquée. C’est vrai qu’elle l’est encore, mais cette personne compte beaucoup pour moi et... ah. La voilà, déclare-t-il d’un ton attendri.

Je suis son regard et je pile, avec la sensation que mon estomac me tombe dans les orteils. Je cligne plusieurs fois des paupières en espérant que c’est une hallucination et que ça va disparaître. Mais non. Pire, lorsqu’elle se rend compte qu’on s’est arrêtés, elle se lève pour venir vers nous.

– Putain, j’y crois pas, gronde Mateo en repliant un bras protecteur autour de mes épaules. Mais t’es malade ou quoi ?

M. Wojcik se campe en face de nous en tirant si fort sur sa casquette que je me demande si elle va résister.

– Écoute, je te demande juste d’avoir l’esprit ouvert...

Puis elle se tient à côté de lui, auréolée de cheveux blonds, tout sourire pour Mateo.

– Bonjour Mateo, je t’en prie, viens t’asseoir, dit Lara Jamison. J’ai tellement hâte de mieux te connaître ! Ravie de te revoir, toi aussi, Ivy.

Comme si on ne s’était pas battues pour un flingue la dernière fois qu’on s’est vues. Comme si elle ne balançait pas des mensonges sur Cal dès qu’elle en a l’occasion. Je la fixe bouche bée, trop sidérée pour feindre la politesse la plus élémentaire. Elle lâche un petit rire léger.

– À ce que je vois, tu aurais peut-être dû les préparer un peu mieux, Darren.

Darren. *Darren*. C’est dingue. D est le père de Mateo.

– Désolée, mon ange, répond-il en la regardant avec adoration avant de se tourner vers son fils. Mateo, je sais qu’il va te falloir un peu de temps pour t’habituer. Vous avez vécu une épreuve, et Lara aussi. Mais tout le monde s’en est sorti, et j’ai pensé qu’il était temps que tu saches...

Je ne l'entends plus. Lara lève la main pour rabattre une mèche de cheveux derrière son oreille et le sang se met à me marteler les tempes quand je découvre un diamant à son doigt.

Elle se fout totalement de M. Wojcik. Je le sais, parce que Cal nous a répété comment elle avait qualifié D devant lui : « Juste une distraction ». Mais maintenant qu'elle doit persuader la police qu'elle n'est qu'une pauvre victime innocente, elle se sert de lui pour polir son image. Quoi de mieux pour se faire bien voir que de se fiancer avec le père d'un des gars qui ont été affectés par cette histoire ? C'est vrai, si même lui, il la croit, c'est qu'elle dit la vérité.

Comme quoi j'avais raison en disant à Mateo qu'elle avait dû mettre la main sur un pauvre gars qui la suivait comme un petit chien. De là à imaginer que ça pouvait être son père...

Je prends la main de Mateo et je tourne les talons en l'entraînant vers la sortie, sans me préoccuper de l'air surpris du serveur.

– On s'en va.

– Pour aller où ? Je te rappelle qu'on est à pied.

Il a parlé d'une voix rauque et étranglée, comme s'il venait de se réveiller d'un cauchemar pour tomber dans une réalité encore plus sordide.

– On s'en fiche.

C'est faux, mais ce n'est jamais qu'un problème de logistique, et dans l'immédiat, on doit adopter une vision plus générale. Je frémis de détermination en poussant la porte.

– On passe en mode bazooka.

REMERCIEMENTS

J'ai remis une première version de ce livre à mon éditeur en janvier 2020, et j'ai commencé à le corriger deux mois plus tard – au début de ce qui allait devenir une pandémie d'ampleur mondiale. Comme tous les secteurs, l'édition s'est débrouillée pour s'adapter, et j'ai beaucoup de monde à remercier pour avoir maintenu *Virée mortelle* sur les rails au milieu de tous ces bouleversements.

Mes agentes Rosemary Stimola et Allison Remcheck m'ont toujours guidée de leurs lumières, plus bienvenues que jamais au cours de cette année incertaine. Je les remercie pour leur sagesse, leur soutien et leur confiance sans faille. Je remercie également Alli Hellegers pour son travail à l'international, Pete Ryan et Nick Croce pour leur aide stratégique, et Jason Dravis pour sa connaissance du milieu cinématographique.

Je suis reconnaissante aux nombreuses personnes de chez Delacorte Press qui ont piloté ce livre avec dextérité à travers les étapes de l'édition et de la fabrication, en particulier Krista Marino la géniale directrice éditoriale, qui trouve toujours des profondeurs cachées dans mes histoires, ainsi que mes éditeurs Beverly Horowitz, Judith Haut et Barbara Marcus. Merci également à Kathy Dunn, Lydia Gregovic, Dominique Cimina, Kate Keating, Elizabeth Ward, Jules Kelly, Kelly McGauley, Jenn Inzetta, Adrienne Weintraub, Felicia Frazier, Becky Green, Enid Chaban, Kimberly Langus, Kerry Milliron, Colleen Fellingham, Heather Lockwood Hughes, Alison Impey, Ray Shappell, Kenneth Crossland, Martha Rago, Tracy Heydweiller, Linda Palladino et Denise DeGennaro.

Même si je n'ai pas pu voyager durant la pandémie, mes livres l'ont fait. Un grand merci à Clementine Gaisman et Alice Natali de l'Intercontinental Literary Agency, à Bastian Schlueck et Frederike Belder de l'agence Thomas Schlueck Agency et à Charlotte Bodman chez Rights People pour

avoir trouvé de nouveaux foyers à *Virée mortelle* à travers le monde. Des remerciements tout particuliers à tous les éditeurs étrangers qui ont soutenu mes livres et les ont fait partager aux lecteurs dans plus de quarante pays.

Merci à Erin Hahn et Kit Frick pour leurs précieux retours sur ce livre, et à tous les amis formidables qui m'ont aidée à rester connectée cette année-là, notamment Samira Ahmed, Stephanie Garber, Kathleen Glasgow, Lisa Gilley, Aaron Provan et Neil Cawley. Tout mon amour à mon fils Jack et aux autres membres de ma famille. Je suis soulagée que nous ayons tous traversé cette période relativement en bonne santé, même si vous m'avez manqué.

Et enfin, merci à vous tous, lecteurs, qui accordez du temps à mes livres. Vous êtes la raison qui me pousse à en écrire toujours de nouveaux.

OceanofPDF.com

L'AUTRICE

Karen M. McManus est diplômée d'une licence de littérature et d'un master de journalisme. Elle vit à Cambridge, dans le Massachusetts. Lorsqu'elle n'est pas en train de travailler ou d'écrire, elle adore voyager avec son fils. Ses romans figurent régulièrement sur la liste des best-sellers du *New York Times* et ont été traduits dans plus de quarante pays.

OceanofPDF.com

Couverture

Page de titre

Copyright

Dédicace

CHAPITRE UN. IVY

CHAPITRE DEUX. MATEO

CHAPITRE TROIS. CAL

CHAPITRE QUATRE. IVY

LABO MULTIMÉDIA DU LYCÉE DE CARLTON

CHAPITRE CINQ. MATEO

CHAPITRE SIX. CAL

CHAPITRE SEPT. IVY

CHAPITRE HUIT. MATEO

ICI CARLTON (CHAÎNE YOUTUBE)

CHAPITRE NEUF. CAL

CHAPITRE DIX. IVY

CHAPITRE ONZE. MATEO

CHAPITRE DOUZE. CAL

ICI CARLTON (CHAÎNE YOUTUBE)

CHAPITRE TREIZE. IVY

CHAPITRE QUATORZE. MATEO

CHAPITRE QUINZE. CAL

CHAPITRE SEIZE. CAL

CHAPITRE DIX-SEPT. IVY

CHAPITRE DIX-HUIT. IVY

ICI CARLTON (CHAÎNE YOUTUBE)

CHAPITRE DIX-NEUF. MATEO

CHAPITRE VINGT. MATEO

CHAPITRE VINGT ET UN. MATEO

CHAPITRE VINGT-DEUX. CAL

CHAPITRE VINGT-TROIS. IVY

CHAPITRE VINGT-QUATRE. MATEO

ICI CARLTON (CHAÎNE YOUTUBE)

CHAPITRE VINGT-CINQ. CAL

CHAPITRE VINGT-SIX. IVY

CHAPITRE VINGT-SEPT. MATEO

CHAPITRE VINGT-HUIT. CAL

CHAPITRE VINGT-NEUF. IVY

CHAPITRE TRENTE. MATEO

CHAPITRE TRENTE ET UN. CAL

CHAPITRE TRENTE-DEUX. CAL

CHAPITRE TRENTE-TROIS. IVY

CHAPITRE TRENTE-QUATRE. MATEO

CHAPITRE TRENTE-CINQ. CAL

IZ (CHAÎNE YOUTUBE)

CHAPITRE TRENTE-SIX. IVY

REMERCIEMENTS

L'AUTRICE

Table des matières

OceanofPDF.com